

BIBLIOTHEQUE MÉDICO-PHYSIQUE DU NORD,

O U

Recueil périodique de ce qu'il y a d'essentiel, d'intéressant & de plus nouveau, sur-tout en fait d'observations & de découvertes, dans les collections académiques, & dans les autres ouvrages des savants du nord, soit en Médecine, Chirurgie & Pharmacie, en Histoire naturelle & Physique, ou en Chymie, avec les extraits & la notice des livres modernes qui traitent de ces sciences.

Ouvrage divisé en trois parties indépendantes, séparées en faveur des lecteurs de différentes classes, entr'autres des amateurs de l'économie & des arts, & rédigé d'après tout ce que le Nord fournit de plus intéressant dans ces différentes parties, &c. &c.

PAR M. P. R. VICAT.

Docteur Médecin, Membre de la Société médico-physique Helvétique, correspondant de la Société royale des Sciences de Göttingue, &c. & Médecin pensionné de la ville de Payerne.

TOME PREMIER.



A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.

M. DCC. LXXXIII.

PRÉFACE.

CEux qui, par état ou par goût, cultivent la médecine & ses différentes parties, l'hiſtoire naturelle, la phyſique & la chymie, conviendront ſans peine qu'on ne peut ſe paſſer de la lecture des collections académiques, & des journaux qui rendent compte des livres nouveaux & des découvertes qui ſe publient en divers pays pour l'avancement de ces belles & utiles ſciences. Mais ils ſentiront ſans doute en même tems, qu'il eſt bien peu de perſonnes en état de ſe procurer tous ces ouvrages périodiques, ou de les lire dans les différentes langues dans leſquels ils ſont écrits. C'eſt aſſurément-là un grand obſtacle à la propagation de ces connoiſſances ſi néceſſaires & ſi agréables.

C'eſt dans la vue d'y remédier, que j'ai conçu l'idée de recueillir & de publier en françois dans un même journal, tout ce qu'il y a d'eſſentiel & d'intéreſſant rélativement à la médecine, à la phyſique, &c. dans les collections académiques & dans les journaux qui nous viennent du Nord, & qui ſont écrits dans des langues beaucoup moins connues en France que celles des contrées méridionales de l'Europe, dans leſquelles ces ſciences ſe cultivent avec ſuccès.

On ne manque pas en France de journaux très-bien faits qui rendent compte des nouveautés les plus intéreſſantes en fait de médecine,

d'hiſtoire naturelle, &c. qui paroiſſent dans ce royaume ainſi qu'en Italie & dans d'autres contrées méridionales de l'Europe; mais on n'y a pas des ſecours ſuffiſants par rapport aux productions du même genre, ſur-tout par rapport aux collections académiques, mémoires particuliers &c. qui ſe publient en Angleterre, en Suede, &c. &c.; productions dont le nombre & l'importance ſont conſidérables, comme il ſera facile de le voir en parcourant le premier tome de cette *Bibliotheque.* C'eſt à ſuppléer à ce défaut qu'eſt principalement deſtinée la *Bibliotheque médico-phyſique du Nord.*

Conſéquemment, & conformément à ce titre, je me borne à rédiger en françois ce qu'il y a d'intéreſſant & de nouveau dans les ouvrages périodiques du nord relativement aux ſciences en queſtion. On verra qu'à l'exemple des plus célebres journaliſtes allemands, je donne des extraits complets des mémoires & obſervations conſignés dans les collections académiques angloiſes, ſuédoiſes, hollandoiſes, allemandes, &c. collections très-volumineuſes & très-cheres, dont les ſavants qui n'ont pas aſſez de fortune ou de connoiſſance des langues du nord pour ſe les procurer, pourront ſe paſſer au moyen de mon journal, qui ſera le ſeul, ſi je ne me trompe fort, qui offre en françois un enſemble auſſi complet de tout ce que le nord fournit annuellement de nouveautés en médecine, phyſique, &c. &c.

Voici le catalogue des recueils périodiques & des journaux que je mets à contribution pour cette bibliotheque:

Pour la *classe de la Médecine*, qui comprend en même tems la *Chirurgie* & la *Pharmacie.*

Sammlung auserlesener abhandlungen zum gebrauche praktischer aerzte. C'est-à-dire: Recueil de mémoires à l'usage des médecins praticiens. A Leipsick, chez DYCK. Il en paroît toutes les années quatre cahiers qui forment un volume d'environ 720 pages, grand *in*-8°. sans nom d'auteur. Il paroît que c'est l'ouvrage d'un très-habile médecin, du moins à en juger par ses notes.

MURRAY *medicinische - praktische bibliothek.* C'est-à-dire: Bibliotheque de médecine-pratique par Mr. MURRAY, très-célebre professeur de Goettingue, &c. chez qui on admire généralement l'étendue & la profondeur des connoissances auxquelles il joint le jugement le plus exquis, le plus sûr, le plus impartial & le plus modéré dans sa critique. Cette bibliotheque s'imprime à Goettingue, chez J. CHRIST. DIETERICH: il en paroît chaque année quatre cahiers *in*-8°. pareillement d'environ 720 pages.

TODE *medicinisch-chirurgische bibliothek.* C'est-à-dire: Bibliotheque de médecine & de chirurgie, par Mr. TODE, professeur de Coppenhague, &c. Jusqu'à présent il en a paru huit volumes *in*-8°. d'environ 600 pages, dont le premier est imprimé en 1775, & le dernier en 1781. Il est bien fâcheux pour les gens de l'art, que l'auteur ne le continue pas, ce qui sera cause que depuis ce dernier volume, il n'en sera plus fait mention dans cette classe de la *Bibliotheque mé-*

dico-physique. Le grand HALLER faisoit un cas particulier du journal de ce professeur Danois.

RICHTER *chirurgische bibliothek.* Cette bibliotheque de chirurgie, qui est très-estimée, s'imprime à Gœttingue depuis 1771, *in*-8°. il en paroît également quatre cahiers par an.

Pour la classe d'*Histoire naturelle* & de *Physique.*

Sammlungen zur physik und naturgeschichte, &c. C'est-à-dire: Recueil de pieces qui ont rapport à la physique & à l'histoire naturelle, par quelques amateurs de ces sciences. A Leipsick, chez DYCK. Il en paroît six cahiers d'environ 100 pages, grand *in*-8°. par an.

Magazin für das neuste aus der physik und naturgeschichte, &c. C'est-à-dire: Magazin des nouveautés de physique & d'histoire naturelle, publié par Mr. LICHTENBERG, célebre naturaliste, secretaire du conseil secret, & archiviste de Gotha. A Gotha, chez ETTINGER. Il en a paru en 1781 les deux premiers cahiers du premier tome, & le troisieme en 1782, chacun de 120 à près de 200 pages *in*-8°.

Pour la classe de *Chymie.*

Die neuesten entdeckungen in der chemie, &c. C'est-à-dire: Découvertes les plus nouvelles en chymie, recueillies par Mr. CRELL, professeur de médecine & de chymie à Helmstädt, &c. A Leipsick, chez WEYGAND. Depuis le mois de Mai 1781, jusqu'en Février

1782 il en a paru cinq parties, chacune d'environ 250 à 280 pages *in*-8°. Mr. CRELL est aussi un auteur du premier mérite.

Outre cela, j'ai quelquefois recours à l'*Esprit des journeaux*, dont le mérite est assez connu, pour certaines choses que je ne trouve pas dans les journaux susdits.

On trouvera toujours au commencement ou à la fin de chaque article la citation de celui de ces journaux, ou de tout autre secours dont j'aurai fait usage.

J'ajoute par-ci par-là quelques notes & additions à mesure qu'elles me paroissent nécessaires, mêmes des observations que la pratique m'a fournies, & qui, à ce que j'espere, ne paroîtront pas superflues.

Enfin cette *Bibliotheque médico-physique* sera enrichie des planches nécessaires pour l'intelligence des mémoires concernant les instrumens de chirurgie, physique ou chymie de nouvelle invention, ou concernant les descriptions de plantes, d'animaux, &c. &c. nouvellement découverts.

Il y aura une table alphabétique des matieres pour deux volumes. En un mot, on peut être assuré que je ne négligerai rien de ce qui pourra rendre cette bibliotheque de la plus grande utilité possible, soit par l'abondance & le choix des matériaux, soit par l'exactitude & la régularité du travail; avantages auxquels ne contribueront pas peu le zele, l'industrie & les soins infatigables de Mr. GRASSET, à qui les lettres ont déja obligation de tant de bons ouvrages, dont il s'est toujours empressé de procurer la publication.

En donnant la préférence aux productions du nord dans cette bibliotheque, nous ne prétendons point en exclure les mémoires, observations ou découvertes utiles qui pourroient nous venir d'ailleurs de la part de leurs auteurs, entant que ces productions ne sortiroient pas de notre plan. Nous invitons donc instamment les savans ou artistes, tant ceux du nord que des autres contrées de l'Europe, qui pourroient nous fournir de tels mémoires, &c. à vouloir bien nous les communiquer en nous les envoyant francs de port & écrits lisiblement. Ils peuvent être écrits en latin, en françois, en italien, ou en allemand: mais nous desirons que ceux écrits en allemand le soient en caracteres françois. Nous ne manquerons point d'en témoigner notre reconnoissance à ces personnes, & de leur faire honneur des productions dont elles voudront bien enrichir cette bibliotheque.



TABLE

DES ARTICLES DU TOME PREMIER.

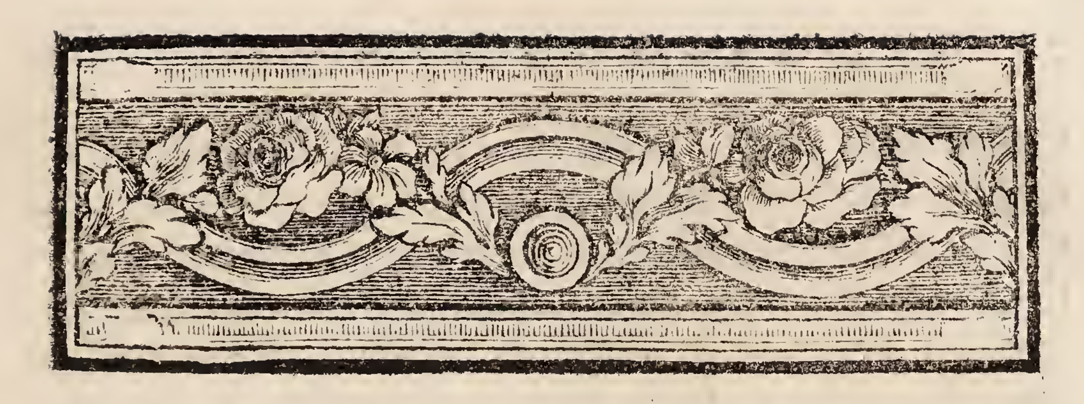
PREMIERE PARTIE.

Mémoires & Dissertations.

DEUXIEME PARTIE.

Extraits de livres nouveaux.

BIBLIOTHE-



BIBLIOTHEQUE
DE
MÉDECINE, DE CHIRURGIE ET DE PHARMACIE.

PREMIERE PARTIE.
MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

I.

Practical obſervations on the trealment of conſumptions, by SAMUEL FOART SIMMONS, member of the royal college of phyſicians and F. R. S. London 1780 (*a*).

C'eſt-à-dire,

Obſervations pratiques ſur le traitement de la phthiſie, par SAMUEL FOART SIMMONS, *membre du college royal des médecins, &c. Londres* 1780.

MON deſſein n'eſt pas de rapporter toutes les cauſes qui peuvent donner lieu à la phthiſie. Il eſt

(*a*) Ceci eſt traduit de la collection intitulée, *Sam-*

connu que toute maladie inflammatoire qui attaque les viſceres contenus dans la cavité de la poitrine, peut dégénérer en çette terrible maladie: il eſt pareillement connu qu'il arrive très-ſouvent auſſi, qu'elle eſt la ſuite de diverſes autres maladies chroniques. Mais dans tous ces cas, la phthiſie doit être enviſagée comme l'effet d'une autre maladie, ou comme étant une maladie ſecondaire (*a ſecondary diſeaſe*): c'eſt pourquoi, dans ces cas-là, la méthode curative differe plus ou moins, ſuivant la nature de la maladie primitive, ou de celle dont la phthiſie eſt une ſuite.

La vraie phthiſie (*b*) eſt communément l'effet d'une certaine diſpoſition du corps, laquelle eſt très-ſouvent héréditaire. Cet état donne lieu ou à un penchant à l'hémoptyſie, ou à la formation de tubercules dans les poumons. De ces deux cauſes, la derniere eſt celle qui eſt la plus fréquente, & qui cauſe auſſi le plus ſouvent la mort chez les perſonnes attaquées de phthiſie; mais il en eſt pluſieurs chez qui ces deux cauſes ſe trouvent réunies.

Je bornerai mes obſervations principalement à la méthode que l'on doit ſuivre dans le traitement de l'eſpece de phthiſie qui eſt occaſionnée par les tubercules des poumons, & cela par la raiſon que, comme on le ſait aſſez, lorſque cette maladie a déja fait de certains progrès, au point

---

lung auſerleſener abhandlungen zum gebrauche praktiſcher aerzte, Leipſik 1780, grand 8°. dans la librairie de DYCK, Tome VI, I. Partie, page 38.

(*b*) Il me ſemble qu'il vaudroit mieux ſe ſervir de la dénomination de *phthiſie idiopathique ou primitive*. Note de l'Editeur.

de ſe trouver compliquée avec une fievre lente ou hectique, & avec une expectoration de pus formé dans les poumons; les indications curatives ſont alors à peu près les mêmes, quelque différence qu'il y ait eu auparavant entre les deux eſpeces.

§. I.

Des tubercules des poumons.

Dans le nombre des perſonnes qui meurent de la phthiſie pulmonaire, il en eſt peu dans les poumons deſquelles il ne ſe trouve plus ou moins de ces concrétions; du moins n'ai-je jamais vu que ces viſceres en fuſſent entiérement exempts dans les cadavres des phthiſiques que j'ai ouverts. J'ai même vu de ces tubercules dans les cadavres de perſonnes de différens âges, quoique de leur vivant ces perſonnes n'euſſent pas éprouvé le plus léger ſymptome qui décélât une maladie de poitrine: mais alors ces tubercules étoient petits & peu nombreux, ce qui prouve que ces concrétions peuvent ſe rencontrer dans le corps ſans y cauſer la moindre incommodité. Ils ne deviennent incommodes que lorſque, par leur groſſeur & par leur nombre, ils gênent les fonctions du poumon, ou lorſqu'il y ſurvient un certain degré d'inflammation cauſée par quelque accident ou par quelque altération qui leur arrive, enſorte que cette inflammation attaque la ſubſtance même des tubercules; car d'ailleurs nous ne ſavons que très-peu de choſe de leur nature.

Ces petites tumeurs varient beaucoup à raiſon de leur conſiſtance. Chez quelques perſonnes leur ſubſtance eſt formée d'une ſorte de bouillie, &

chez d'autres elle approche davantage de la nature du ſquirrhe.

Elles proviennent communément, comme je l'ai remarqué tout-à-l'heure, d'une certaine diſpoſition du corps qui donne lieu à leur formation, & qui dépend de ſa conſtitution primitive. Au reſte il paroît que tout ce qui eſt capable d'exciter dans les poumons une irritabilité contre nature, peut auſſi donner lieu à la naiſſance des tubercules en queſtion. Ainſi, par exemple, le catarrhe ſuffoquant ſpaſmodique ſe termine ſouvent par des tubercules de cette eſpece & par une conſomption, & il n'eſt pas rare de voir que les meuniers, les tailleurs de pierre & d'autres artiſans de cette claſſe (tels que les mineurs) meurent de la phthiſie, parce qu'ils vivent continuellement dans un air qui eſt rempli de beaucoup de pouſſiere, laquelle, dans ces cas-là, donne probablement lieu à la formation de ſemblables concrétions. J'ai moi-même vu deux exemples de ce genre chez des meuniers, & Mr. KIRKLAND obſerve dans ſon *traité des maladies des femmes en couche* (c), que les émouleurs ſont ſujets à une maladie des poumons qui provient de la pouſſiere des particules de ſable mêlées avec celles du fer, laquelle ils avalent continuellement; maladie que ces artiſans appellent entr'eux du nom de maladie des émouleurs (*grinders rot*). On trouve pluſieurs exemples pareils dans RAMAZZINI *de morbis artificum*, & dans MORGAGNI *de ſedibus & cauſis morborum*.

Ces tubercules ſont ſouvent auſſi occaſionnés

(c) *Treatiſe on child-bed fevers.*

par une acrimonie ſcrophuleuſe; il eſt même des médecins de la plus grande réputation, qui ſont dans l'idée que la plupart des phthiſies ſont de l'eſpece écrouelleuſe : mais ils vont aſſurément trop loin à cet égard. Il eſt vraiſemblable que les concrétions tuberculeuſes dont nous venons de parler, & que ces médecins ont trouvées dans les poumons, les ont induits dans cette erreur, parce qu'ils les ont regardées ſans raiſon comme étant des glandes endurcies, & qu'ils ont conſéquemment cru qu'elles étoient de même nature que celles que l'on trouve chez les écrouelleux.

Enfin, les tubercules des poumons peuvent quelquefois auſſi provenir de la rentrée ſubite d'une éruption chronique ou fébrile, ou même encore de différentes autres cauſes qu'il n'eſt pas néceſſaire d'expoſer pour le préſent.

§. 2.

Des ſymptomes de cette maladie, de ſes progrès, & de la méthode à ſuivre dans le traitement.

Les perſonnes qui ſont ordinairement le plus ſujettes à la phthiſie pulmonaire ſont celles qui ont le teint d'un bel incarnat, la peau fine & délicate, les joues rouges & la taille déliée, mais qui en même tems ont les os des joues ſaillants, les tempes creuſes, le cou long, les épaules ſaillantes en maniere d'ailerons, avec une poitrine étroite, & chez qui l'apophyſe de l'os ſacrum s'avance ſenſiblement en dehors. On peut ajouter encore un ſigne à ces caracteres, qui ſont ceux dont les auteurs font communément mention; c'eſt que ces perſonnes ont ordinairement de fort belles

dents, & qui, à meſure que la maladie gagne, deviennent d'un blanc de lait, & plus ou moins tranſparentes. J'ai appris cette particularité du célebre Camper il y a quelque tems, lorſque je fus le voir en Weſtfriſe. Suivant lui, cette blancheur & cette tranſparence des dents a lieu dans toutes les eſpeces de conſomptions : mais des obſervations réitérées, & que j'ai faites avec attention, m'ont porté à croire que cette circonſtance eſt le ſigne caractériſtique de la vraie phthiſie pulmonaire, ou de la diſpoſition à cette maladie.

Dans le grand nombre des perſonnes qui meurent de la phthiſie, il ne s'en trouve point qui aient une ſeule dent creuſe. Cependant quoique cette circonſtance, lorſqu'on obſerve qu'elle a lieu chez un malade, doive toujours nous rendre circonſpects, elle n'eſt pourtant pas d'un ſi mauvais préſage qu'il faille à cauſe de cela regarder ſa maladie comme abſolument incurable. J'ai même été témoin en dernier lieu de l'heureux rétabliſſement d'un jeune homme de condition, chez qui cette tranſparence des dents avoit lieu à un haut degré, & qui de plus avoit d'autres ſymptomes d'un commencement de phthiſie.

Nous examinerons maintenant quels ſont les commencemens & les progrès de cette maladie, & nous parlerons en même tems de la méthode ſuivant laquelle on doit la traiter dans ſes différens périodes & degrés.

On remarquera que les perſonnes dont la conſtitution eſt telle que nous l'avons décrite plus haut, ſont ſouvent très-longtems à s'appercevoir ſenſiblement de quelque indiſpoſition, ſi ce n'eſt qu'elles éprouvent un certain ſerrement dans la poitrine lorſqu'il fait un tems humide, ou lorſ-

qu'elles ſe tiennent dans une chambre chaude. Leur reſpiration ſe dérange facilement, & cela ſouvent par de légeres cauſes, même par un mouvement modéré. Elles deviennent toujours plus foibles, plus pâles & plus maigres. Cependant elles n'éprouvent pendant tout ce tems-là aucune chaleur ni ſenſation douloureuſe dans la poitrine: mais lorſque le mal augmente, il ſurvient une petite toux ſeche & fréquente, qui ordinairement eſt plus incommode pendant la nuit. On peut pourtant ſouvent parvenir à appaiſer cette toux par des attentions convenables, & ſi le malade connoît le danger qui le menace, & qu'il prenne toutes les précautions néceſſaires pour s'en garantir, en uſant d'un régime convenable, il peut vivre un aſſez longtems & même pluſieurs années, ſans que ſon état empire.

Cependant il arrive ordinairement que la toux augmente, & que de tems en tems elle eſt compliquée avec plus ou moins de catarrhe. On attribue la plupart du tems ce catarrhe & le progrès de la toux, uniquement à un réfroidiſſement, & il n'arrive malheureuſement que trop ſouvent que l'on néglige ces ſymptomes, juſqu'à ce qu'enfin la maladie commence à donner de l'inquiétude au malade par ſon opiniâtreté & par ſes ſuites. On peut regarder cet état comme le commencement, *le premier période*, ou *le premier degré de la phthiſie pulmonaire.* Durant ce période la toux eſt d'abord ſeche, ou dans le cas où la maladie s'eſt manifeſtée ſous l'apparence d'un catarrhe, cette toux eſt accompagnée d'une expectoration pituiteuſe plus ou moins abondante.

Les médecins ſont parfaitement d'accord entr'eux ſur la méthode à ſuivre, ſoit pour empê-

cher que cette maladie ne ſe déclare, ſoit pour en procurer la guériſon lorſqu'elle n'eſt encore qu'à ſon premier période, & avant que les poumons mêmes & le reſte du corps en ſouffrent, de maniere que la phthiſie ſoit complette (*d*). Il n'eſt point de maladie dans laquelle il importe plus que dans celle-ci d'obſerver ce précepte, ſavoir, qu'il faut s'oppoſer au mal dès ſon principe.

La toux ſe montre t-elle ſous l'apparence d'une toux catarrhale, enſorte qu'elle paroiſſe être excitée par la ſécrétion trop abondante d'une ſéroſité ténue & ſalée qui irrite la membrane interne de la trachée-artere? Dans ce cas, tous les médecins raiſonnables conſeillent unanimément d'obſerver un régime exact, d'uſer de beaucoup de boiſſons délayantes, d'employer des émulſions douces, & du nitre à petites doſes, de faire faire de petites ſaignées de quelques onces lorſque l'inflammation eſt conſidérable, de faire reſpirer au malade la vapeur de l'eau chaude, & de lui faire prendre de tems en tems de l'élixir parégorique de la pharmacopée de Londres, & cela à une doſe qui ſoit ſuffiſante pour diminuer l'irritabilité des ramifications de la trachée-artere, & pour procurer une douce tranſpiration par la peau. Ordinairement il n'eſt pas néceſſaire d'employer d'autres ſecours que ceux-là pour remédier à cette toux, ſur-tout lorſque l'air de la chambre du malade n'eſt ni trop chaud ni trop froid, & qu'il prend toujours bien garde de ne point s'expoſer à un air froid, humide ou crud, juſqu'à ce que ce ſymptome de catarrhe ſoit paſſé. Dans certains cas où

(*d*) *Confirmed conſumption.*

la toux étoit fort opiniâtre, & où les ſymptomes inflammatoires étoient très-violens, j'ai obſervé de très-bons effets de l'uſage du bain chaud, mais dont la chaleur ne paſſoit point celle du quatre-vingt-deuxieme degré (*e*). Lorſqu'on a recours à ce dernier remede, on ne doit pas permettre que le malade reſte dans le bain au-delà de quelques minutes, après quoi il faut qu'il ſe mette tout de ſuite au lit. Mais il ne faut pas non plus chercher à forcer la ſueur en le couvrant trop, comme l'on a ſouvent l'imprudence de le faire.

Il arrive d'ordinaire que lorſque les perſonnes qui ont de la diſpoſition à la phthiſie ont eu dès le commencement de l'hiver une attaque de cette eſpece, elles ſont enſuite ſujettes, tant que le froid dure, à éprouver derechef de ſemblables attaques, & cela à la plus légere occaſion; de plus, ces attaques deviennent la plupart du tems toujours plus violentes. Il faut donc mettre tout en œuvre pour prévenir une rechûte: rien n'eſt plus propre à cet effet, que de faire porter au malade des chauſſons & un plaſtron de flanelle ſur la peau. Il eſt vrai que pluſieurs médecins ont écrit que l'on devoit abandonner l'uſage des plaſtrons de flanelle, par la raiſon qu'ils rendent la tranſpiration inſenſible beaucoup trop abondante: mais ſans parler de pluſieurs autres occaſions dans leſquelles ces plaſtrons pourroient être utiles, il n'en eſt pas moins vrai que, dans le cas dont il s'agit préſentement, la flanelle portée ſur la peau nue eſt com-

---

(*e*) Ce degré, qui eſt ſans doute de la graduation de FAHRENHEIT, répond à peu près au trentieme & demi de celle de Mr. DE RÉAUMUR. *Note de l'Editeur.*

munément d'une très-grande utilité. Elle empêche que les humeurs ne se portent en trop grande abondance aux poumons; c'est pourquoi on ne devroit point la quitter avant le commencement de l'été. Dans certains cas où la flanelle faisoit un effet désagréable, une piece de futaine mise sur la poitrine par dessous la chemise a suffi pour empêcher la rechûte de cette sorte de catarrhe chez des personnes dont la constitution étoit délicate, & qui d'ailleurs étoient sujettes à s'enrhumer avec la plus grande facilité. Que l'on ne regarde donc pas ce que je dis ici comme des choses superflues, puisque nonobstant qu'elles paroissent n'être en elles-mêmes que des minuties, elles ne laissent pas d'être importantes dans les circonstances dont il est question.

Quelquefois la toux est occasionnée par l'inflammation immédiate d'une partie des poumons, laquelle est produite par une des causes ordinaires de l'inflammation. Lorsque cela a lieu, il ne faut point perdre de tems, mais chercher à remédier le plutôt possible à cet état. Il se peut que pour y parvenir, il est nécessaire de faire plus d'une saignée: de plus, il faut suivre la méthode rafraichissante avec la plus grande exactitude, faire prendre au malade beaucoup de boisson délayante, lui faire fréquemment respirer la vapeur de l'eau chaude, & au cas que cela soit praticable, lui faire en même tems user du bain chaud: mais sur toutes choses, il faut lui faire appliquer, aussi-tôt que possible, un emplâtre vésicatoire, & cela proche de l'endroit où l'on soupçonne qu'est le siege de l'inflammation. Dans ces cas-là, il arrive souvent, même après que l'on a remédié à la maladie principale, qu'il reste encore de la toux; alors

on ſe trouve bien de faire un uſage circonſpect de l'opium en le donnant à l'heure du ſommeil, après l'avoir combiné avec de la gomme ammoniac dont l'addition eſt ici néceſſaire, ce qui en fait un remede anodyn & antiſpaſmodique.

Pluſieurs médecins ſont fort portés, comme je le ſais par ma propre expérience, à mettre trop tôt leurs malades à l'uſage du quinquina, lorſqu'il leur reſte une ſemblable toux à la ſuite de ces inflammations de poumon, & cela, diſent-ils, dans la vue de fortifier ces malades. Mais cette pratique, qui malheureuſement n'eſt peut-être que trop en vogue, eſt réellement nuiſible, parce que le quinquina augmente toujours la toux, & fait ordinairement par-là un mal conſidérable, & auquel on ne peut ſouvent pas remédier.

Je crois qu'il n'eſt pas inutile d'obſerver ici qu'une toux ſymptomatique qui ne reconnoît pas pour cauſe un rhume ou une inflammation des poumons, mais qui n'eſt qu'une ſimple toux ſtomachale, provenant de la ſympathie qu'il y a entre les poumons & l'eſtomac, peut quelquefois réellement donner lieu à une phthiſie pulmonaire, & cela uniquement, parce que l'on n'a pas bien connu cette toux, & que conſéquemment on ne l'a pas traitée ſuivant la méthode convenable. Il paroît que cette toux provient d'une ſurabondance ou d'un état de corruption de la bile, ou d'un certain vice de l'eſtomac qu'il n'eſt peut-être pas poſſible de décrire avec préciſion. Elle eſt quelquefois compliquée avec d'autres ſymptomes de bile, auquel cas on ne peut guere manquer de la reconnoître : mais d'autrefois auſſi elle eſt toute ſeule, & a communément lieu chez des perſonnes qui menent une vie ſédentaire. Mr. le Doc-

teur STOLLE, médecin de Vienne & dont la ſagacité eſt connue, a auſſi obſervé cette eſpece de toux, & lui a donné le nom très-approprié de *toux ſtomachale* (*f*).

La ſaignée eſt ſi peu propre à appaiſer cette toux qu'elle la fait bien plutôt empirer, principalement lorſque l'on tire une quantité un peu conſidérable de ſang. Les remedes huileux la rendent ordinairement toujours plus fâcheuſe. Dans les commencemens elle eſt ſeche, fréquente & extraordinairement violente: mais elle cede communément à un ou deux émétiques doux, & à l'uſage de laxatifs légers que l'on réitere de tems en tems. Il arrive à celle-ci comme aux autres eſpeces de toux, c'eſt que quoique la cauſe qui y avoit donné lieu ſoit détruite, elle eſt cependant encore ſujette après cela à continuer, uniquement parce que comme ces autres eſpeces de toux, elle devient habituelle: dans ce cas, on ſe trouve très-bien de faire uſage des remedes où il entre de l'opium.

Mais il peut ſe faire que la maladie ait été négligée, ou que les ſoins que l'on s'eſt donnés pour remédier à la toux dès les commencemens, par les moyens que nous avons indiqués, n'ont pas eu le ſuccès que l'on s'en promettoit, ce qui n'arrive malheureuſement que trop ſouvent: alors le malade commence à ſe plaindre d'une ſenſation déſagréable & d'une petite douleur lancinante qui ſe font ſentir dans toute la poitrine, & qui de plus affectent quelquefois plus particuliérement

(*f*) *Tuſſis ſtomachica:* voyez l'ouvrage publié par cet auteur ſous le titre de *Ratio medendi*, &c. Tome I.

de ſuivre la direction du médiaſtin, mais qui d'autrefois auſſi ne ſe font ſentir que d'un ſeul côté. La ſenſation déſagréable, dont je viens de parler, dure en même tems ſans relâche, & devient beaucoup plus incommode par la toux. Outre cela, lorſque la douleur a ſon ſiege d'un côté de la poitrine, elle empêche que le malade ne puiſſe ſe coucher de ce côté : cependant il ſe préſente ſouvent des cas où le malade ne peut ſe coucher que de cette maniere, c'eſt-à-dire, ſur un côté ſeulement, quand même il n'y éprouve pas ſenſiblement une douleur ſemblable à celle qui vient d'être décrite.

Dans ce période de la maladie le malade éprouve ſouvent des chaleurs paſſageres, & une chaleur brûlante à la paume des mains & à la plante des pieds. La reſpiration eſt courte & fort gênée, & aſſez peu de tems après, le malade commence à expectorer une ſéroſité ténue, mêlée d'écume & de pituite. Dans les commencemens, la toux n'amene ces crachats qu'en petite quantité & avec une certaine difficulté, accompagnée d'une ſenſation déſagréable ; ils ſont auſſi mêlés quelquefois de quelques petites ſtries ſanguinolentes.

On peut regarder cet état comme le période inflammatoire de la maladie, lequel eſt ſuivi du période de la ſuppuration. Dans celui-ci, l'expectoration devient plus abondante & participe davantage de la nature du pus, l'haleine devient dans la même gradation plus puante, & les redoublemens de la fievre lente deviennent auſſi toujours plus violens & plus ſenſibles. Le pouls devient plus fréquent environ midi, mais le plus fort redoublement de la fievre arrive vers le ſoir, & au commencement il dure juſques vers le ma-

tin, tems auquel il se termine par une sueur qui ordinairement se manifeste d'abord sur la poitrine. Lorsque la maladie augmente, les sueurs deviennent aussi beaucoup plus violentes, & elles commencent quelquefois à paroître aussi-tôt que le pouls devient plus fréquent. Cependant elles ne procurent pas le moindre soulagement au malade. Pendant les redoublemens de la fievre hectique, on remarque une tache rouge aux joues, tandis que le reste du visage est tout-à-fait pale, & paroît comme si l'on ne l'avoit pas bien lavé.

Au penchant à la constipation, qui a le plus souvent lieu au commencement de la maladie, succede une diarrhée, pendant laquelle l'expectoration diminue de telle sorte, qu'il semble que le pus ne s'évacue plus par la toux, mais par les selles. L'amaigrissement & le défaut de nutrition font que les ongles deviennent crochus, que les cheveux tombent, & que les yeux s'enfoncent dans leurs orbites. Pendant ce tems-là il arrive d'ordinaire que les pieds commencent à enfler: enfin la mort termine toute cette marche qui paroît lugubre à tous ceux qui en sont les témoins, excepté au malade, qui le plus souvent conserve jusqu'à son dernier moment sa présence d'esprit & l'usage de ses sens, & qui souvent encore se flatte de l'espérance vaine de pouvoir prolonger une si misérable vie. Mr. WHYTT, ainsi que d'autres médecins, a cherché à rendre raison de cette singuliere vivacité & de cette espérance de prolonger leur vie, que l'on remarque chez les personnes atteintes de la phthisie (*g*). Mais il me

---

(g) Voyez *le recueil des écrits de cet auteur sur la*

paroît que l'explication que cet auteur en donne eſt plutôt une marque de ſon génie inventif qu'elle n'eſt fondée en vérité, & il y a apparence que la ſingularité en queſtion dépend de certaines cauſes qui nous ſont inconnues, & que nous ne parviendrons jamais à connoître. — Dans certains cas, & ces cas ne ſont point rares, les malades commencent ſur la fin de la maladie à avoir des rêveries.

La fievre hectique qui a lieu dans cette maladie, ainſi que dans d'autres maladies chroniques, eſt viſiblement l'effet d'une acrimonie, laquelle doit être attribuée à un pus abſorbé, & introduit dans la maſſe des humeurs. C'eſt vraiſemblablement dans la nature de cette acrimonie & dans la différente irritabilité des malades, qu'il faut chercher la cauſe de la différence qui ſe trouve entre les

---

médecine pratique, page 475 de l'édition allemande. Mr. WHYTT remarque que lorſqu'il arrive, chez les perſonnes ſujettes à l'affection hypochondriaque, & qui, comme l'on ſait, vivent dans des craintes continuelles, que la matiere morbifique quitte l'eſtomac & les inteſtins & ſe jette ſur les poumons, où elle donne lieu à une phthiſie incurable ; les malades dès lors perdent leurs craintes & entretiennent juſqu'à la fin l'eſpérance de prolonger leur vie. Suivant le ſentiment de ce médecin, il en faut attribuer la raiſon à ce que lorſque les poumons ſont attaqués, il n'en réſulte point une ſenſation ſi déſagréable, ni cette crainte & cette puſillanimité dans l'ame, comme quand l'eſtomac & les inteſtins ſouffrent. Car, dit Mr. WHYTT, ces dernieres parties ſont douées d'une beaucoup plus grande ſenſibilité que les poumons, & elles ont ſurtout une ſympathie beaucoup plus marquée avec le cerveau & avec tout le ſyſtême nerveux. *Note de l'Editeur de Leipſik.*

diverſes fievres que l'on a accoutumé d'appeller fievres hectiques ; différence qui eſt ſans doute beaucoup plus conſidérable qu'on ne le remarque communément. Ainſi, par exemple, on obſerve que le pus de la petite-vérole excite une fievre de ce genre, que l'on appelle proprement fievre ſecondaire de la petite-vérole, mais qui eſt abſolument différente de l'eſpece de fievre hectique qui a lieu dans la phthiſie pulmonaire, & celle-ci n'eſt point non plus la même que cette fievre lente qui accompagne la ſuppuration d'un ulcere cancereux.

La fievre qui a lieu dans le troiſieme période ou degré de la phthiſie pulmonaire appartient abſolument aux fievres putrides, & c'eſt à cauſe de cela que MORTON a eu raiſon de lui donner le nom de *fievre hectique putride :* outre cela, cet auteur penſoit que cette fievre étoit compliquée avec une eſpece d'inflammation de poumons ou de fievre inflammatoire, qui ſe renouvelloit chaque fois que de nouveaux tubercules commençoient à s'enflammer. J'avertis donc d'après cela, que quoique j'aie déſigné un des périodes de la phthiſie pulmonaire par le nom de *période inflammatoire*, & l'autre par celui de *période de ſuppuration*, il ne faut pourtant point l'entendre comme s'il ne devoit du tout point y avoir d'inflammation dans ce dernier période ; car pendant le tems que la matiere purulente ſe verſe d'une partie des poumons dans les ramifications de la trachée-artere, ou qu'elle eſt repompée dans la maſſe des humeurs & qu'elle s'y mele de nouveau, il y a d'autres parties qui ſont à leur tour dans un véritable état inflammatoire, ou qui s'approchent de celui de la ſuppuration. C'eſt à cauſe de cela, que lorſque l'on examine les poumons d'une perſonne

ſonne morte de la phthiſie, on y trouve certains tubercules qui ſont encore petits & qui s'étoient formés peu de tems auparavant; tandis qu'au contraire on en apperçoit d'autres qui ſont fort gros & remplis de matiere; & enfin d'autres encore qui ſont ſemblables à de vrais ulceres. Il eſt facile de comprendre, par ce que l'on vient de dire, comment il arrive chez les perſonnes attaquées de phthiſie, que les ſymptomes de la fievre hectique putride ſont de tems en tems accompagnés de ſymptomes inflammatoires.

Si la matiere abſorbée eſt un pus louable, comme cela a coutume d'arriver; par exemple, lorſqu'il ſe fait une collection purulente ſur le *pſoas*, alors on trouve que la fievre hectique, qui a lieu dans ce cas, eſt tout-à-fait différente des autres eſpeces de ce genre de fievre dont j'ai fait mention tout-à-l'heure. Je pourrois encore parler de quelques autres différences pareilles; mais cela m'engageroit dans de trop longues digreſſions, & qui m'écarteroient trop du but que je me ſuis propoſé dans ce Mémoire.

Il eſt aiſé de voir quelles ſont les indications curatives auxquelles on doit ſe conformer dans les différens périodes de la phthiſie pulmonaire. On doit donc chercher à prévenir la formation de nouveaux tubercules, & l'inflammation de ceux qui viennent de ſe former: il faut tâcher de les réſoudre; faire enſorte de diminuer la trop grande irritabilité, & d'appaiſer la toux, de même que les autres ſymptomes qui fatiguent le malade; il faut ſur-tout tâcher de détruire la diſpoſition à la fievre hectique. Ce ſont-là aſſurément tout autant d'indications qu'un médecin raiſonnable ſe propoſe dans le traitement de toute vraie phthiſie

pulmonaire : mais malheureusement il est très-difficile de répondre à la question, comment il faut remplir ces indications ?

Nous ne connoissons point de remede qui soit doué d'une vertu spécifique qui le rende propre à résoudre les tubercules qui se trouvent dans les poumons, & d'après ce que nous connoissons de la structure des corps animés, il n'est pas du tout vraisemblable que nous puissions un jour découvrir un pareil remede. Cependant, & malgré cette considération, nous ne devons pas renoncer entiérement à la guérison des malades qui se trouvent dans ce cas. Les remedes qui agissent sur toute la machine de notre corps, qui procurent l'absorption des humeurs & qui diminuent le penchant qu'elles ont à se porter aux poumons, peuvent aussi, à raison de ces propriétés, procurer la résolution de ces tubercules, ou empêcher leur formation. On ne manque point d'exemples de malades de cette classe que l'on est pourtant parvenu à rétablir, quoique l'on eût déja perdu toute espérance d'y réussir ; cela est même arrivé à des malades entiérement abandonnés des médecins : c'est pourquoi assurément, un médecin qui connoît la diversité & l'efficacité des moyens de guérison que la nature trouve en elle-même, ne déclarera une maladie comme étant absolument incurable, qu'après y avoir bien mûrement réfléchi.

Les effets que l'on a le plus à redouter de la part des ulceres des poumons sont, l'absorption du pus, & la fievre hectique qu'elle occasionne. Il est très-certain que dans plusieurs cas, la mort arrive plutôt par ces deux causes, que par le mauvais effet que les ulceres des poumons font en rendant ces organes peu propres à la respiration.

En nous bornant donc à diminuer les mauvais effets de l'abſorption du pus, & la trop grande affluence des humeurs vers les poumons, & à remplir les indications curatives générales dont j'ai fait mention ci-deſſus, nous pouvons très-ſouvent, par là-même, mettre la nature en état de s'aider elle-même, & de procurer le rétabliſſement du malade. Il eſt vrai que juſqu'ici les médecins n'ont pas réuſſi à l'ordinaire dans le traitement de ces ſortes de cas: mais cela peut bien venir principalement de ce que les remedes, par leſquels ils ont cherché à guérir les malades, ſe ſont trouvés au fond & juſqu'à un certain point, nuiſibles à leur état.

De tous les remedes uſités dans la phthiſie pulmonaire, le quinquina eſt peut-être celui dont on ſe ſert le plus fréquemment; ſouvent même on le regarde comme le principal remede à cette maladie, ou comme celui auquel on peut encore avoir recours comme à une derniere reſſource, lorſque tous les autres ſont ſans effet. Il en eſt d'autres qui ont tous eu leurs partiſans: tels ſont l'élixir de vitriol, les baumes naturels, & les ſaignées fréquentes. Preſque tous les médecins recommandent auſſi l'uſage des véſicatoires & des fontanelles, celui des préparations d'opium, la diete blanche & la diete végétale, l'exercice & le changement d'air. Cependant, il me paroît néceſſaire de parler de chacun de ces remedes en particulier.

Je commence par le quinquina, au ſujet duquel j'ai déja remarqué ci-deſſus, que lorſqu'on l'adminiſtre d'abord & au commencement de la maladie, il eſt très-ſouvent ſujet à produire de mauvais effets. Je dis plus, je ſuis même perſuadé, que tout médecin qui veut bien réfléchir ſeu-

lement aux cas de phthiſie pulmonaire qu'il a eu occaſion de voir dans ſa pratique, & dans leſquels le quinquina a été mis en uſage, ſe convaincra certainement, que ce remede n'eſt pas moins nuiſible dans le progrès de cette maladie, que dans ſon commencement. Mr. DESAULT a déja remarqué, il y a longtems (*h*), que le quinquina eſt ſouvent très-nuiſible aux perſonnes atteintes de la phthiſie pulmonaire, & Mr. FOTHERGILL a démontré d'une maniere très-ſolide, dans une excellente diſſertation qui ſe trouve dans le cinquieme volume des *Mémoires* des médecins de Londres (*i*), que l'uſage du quinquina, bien loin de remédier à la fievre hectique qui reconnoît pour cauſe le délabrement des poumons, fait non ſeulement perdre le tems que l'on auroit vraiſemblablement pu employer beaucoup plus utilement, en eſſayant l'efficace d'autres remedes, mais que de plus, il fait, pour l'ordinaire, empirer la maladie à tel point, que l'on ne peut plus tirer parti d'aucun autre remede.

Je ſuis perſuadé que tout médecin qui voudra ſe donner la peine de faire ſes obſervations d'une maniere exacte, trouvera certainement que le quinquina fait ſûrement & conſtamment empirer la maladie dans les cas où le pus, ou une humeur âcre d'une autre eſpece, excite une fievre hectique, enſuite de l'abſorption de cette matiere & de ſon mêlange avec les humeurs, & que ce mauvais effet du quinquina a principalement lieu, lorſ-

---

(*h*) Dans ſa *Diſſertation ſur la phthiſie.*

(*i*) *Obſervations and inquiries by a ſociety of phyſicians in London*; & dans le vol. IIIe. des *Sammlungen* d'où ceci eſt tiré, page 459.

qu'il y a dans le corps une certaine diſpoſition à l'inflammation (*k*). Cependant il faut excepter de cette regle les cas dans leſquels la matiere a une iſſue libre à l'extérieur, telles que ſont par exemple les tumeurs purulentes : dans ces cas-là, le quinquina fait ſouvent de très-bons effets. Outre cela, l'expérience nous apprend que ce médicament peut s'employer avantageuſement à titre de fortifiant, dans la vue de prévenir les mauvaiſes ſuites des fleurs blanches, ou de quelque autre évacuation trop abondante chez des perſonnes délicates; évacuations qui d'ailleurs affoibliſſent le corps & donnent ſouvent lieu à une phthiſie pulmonaire. Mais auſſi-tôt que nous avons quelque raiſon de ſoupçonner qu'il s'eſt réellement formé un ulcere dans les poumons, il faut ceſſer l'uſage du quinquina : enfin, le quinquina eſt nuiſible en tout tems dans une phthiſie qui reconnoît pour cauſe des tubercules dans ces viſceres (*l*).

On eſt communément dans l'uſage, dans les cas de ce genre, de combiner l'élixir de vitriol avec le quinquina, & cela dans la vue d'augmenter la vertu fortifiante de ce dernier remede. J'ai vu cet élixir faire de très-bons effets en le donnant avec de l'eau, à la doſe de quinze, vingt, juſqu'à vingt-cinq gouttes dans le ſecond, & particuliérement dans le troiſieme période de la maladie (*m*). Il paroît que dans ces cas-là, cet élixir agit principalement en qualité de médicament

(*k*) *Inflammatory diatheſis.*

(*l*) *Tuberculous conſumption.*

(*m*) Si l'eſpace ne me manque pas, je pourrai dans la ſeconde partie de ce volume, rendre compte à mes lecteurs du ſuccès de cet élixir dans le traitement de deux

antiputride ; il rafraichit & récrée le malade, & diſſipe les ſueurs colliquatives. Par contre, je ſuis du ſentiment que ce remede eſt preſque toujours préjudiciable dans le premier période de la maladie, ou avant que les ſymptomes qui appartiennent proprement à la fievre hectique ſe ſoient manifeſtés. L'acide du ſel marin, à ce que l'expérience nous apprend, agit à peu près de la même maniere. Cependant, il me paroît qu'un uſage abondant d'oranges & de fruits mûrs ſeroit toujours à préférer, & à l'élixir de vitriol & à l'acide marin.

Il y a fort longtems que l'on a recommandé l'uſage des baumes naturels dans les maladies des poumons: mais Mr. FOTHERGILL, ce médecin expérimenté & rempli d'humanité, que j'ai cité tout-à-l'heure, rejette l'uſage de ces baumes, & cela principalement à raiſon de celles de leurs propriétés qui tombent ſous nos ſens, telles par exemple que leur odeur, leur ſaveur, &c. leſquelles donnent à connoître que tous ces baumes ont une vertu puiſſamment irritante. Mais quoique je rende la plus grande juſtice à la ſagacité de ce grand médecin, je ne puis m'empêcher de douter que les propriétés ſenſibles de quelque médicament que ce ſoit, puiſſent nous faire connoître quels ſont les véritables effets qu'il eſt capable de produire dans le corps.

A la vérité, il paroît très-vraiſemblable, comme BOERHAAVE l'avoit déja remarqué, que ce qui a engagé à faire uſage des remedes balſami-

---

eſpeces de phthiſie, que j'ai eu le bonheur de guérir, ſuivant toute apparence, par le moyen de ce remede principalement. *Note de l'Editeur.*

ques dans la phthisie & dans l'hectisie, ç'a été en premier lieu l'idée que l'on s'est faite des propriétés vulnéraires de ces remedes, puis l'heureuse expérience que l'on a eu occasion de faire de leurs bons effets dans le traitement des ulceres externes. Mais comme la découverte de la plus grande partie des remedes usités aujourd'hui n'est peut-être uniquement due qu'au hazard, il n'est pas nécessaire de rechercher les raisons pour lesquelles on s'est avisé pour la premiere fois d'employer ces remedes: mais toute la question gît simplement à savoir pourquoi l'on continue toujours à faire usage de ces remedes?

Il n'est personne qui ayant seulement les notions les plus simples en médecine, croie que le baume du Pérou, ou tout autre baume semblable, passe sans éprouver aucun changement, de l'estomac & des intestins, dans la masse des humeurs, & que les propriétés vulnéraires de ces baumes puissent de cette maniere agir sur un ulcere du poumon, & en procurer la guérison. Cependant il est certain aussi que, d'un autre côté, personne ne peut nier que ces substances balsamiques ne possedent des propriétés antiputrides & antispasmodiques. Il n'est point facile non plus de déterminer quelles sont les autres propriétés dont ces substances peuvent encore être douées. FULLER assure que le baume de Copahu, nonobstant sa qualité échauffante & son amertume, est très-utile dans les fievres hectiques, & qu'il a vu des toux des plus dangereuses qui menaçoient visiblement de la consomption, se guérir néanmoins par le seul usage de ce remede (*n*).

(*n*) Il étoit un habile praticien à Lausanne, qui étoit

Je suis d'autant plus porté à ajouter foi au témoignage de FULLER, que j'ai eu moi-même occasion de voir de très-bons effets, tant de l'usage du baume de Copahu que de celui du baume du Pérou, dans le période de suppuration de la phthisie pulmonaire, & cela à la dose d'une demi-dragme jusqu'à une dragme entiere sur du sucre, deux ou trois fois par jour. L'un & l'autre de ces remedes, lorsqu'on les donne de cette maniere, paroissent faire de beaucoup meilleurs effets, que lorsqu'on les dissout avec un jaune d'œuf, comme l'on est communément dans l'usage de le faire. Il paroît que le salpètre corrige la propriété échauffante de ces baumes; c'est pourquoi, je conseille, au cas que l'on ait des malades à qui l'on veuille administrer des remedes de nature balsamique, de leur faire toujours prendre après chaque dose une petite potion dans laquelle on ait mêlé douze à quinze grains de salpêtre.

Mr. le Docteur GRIFFITH, médecin très-véridique, rempli de candeur, & qui a une pratique considérable, a recommandé, dans les *observations pratiques* qu'il a publiées, il n'y a pas longtems, *sur la cure des fievres hectiques ou lentes* (o), une mixture composée de myrrhe, de salpètre & de

---

en réputation de guérir la phthisie, & qui pour cela se servoit beaucoup du soufre & des baumes, comme je l'ai appris de sa propre bouche. *Note de l'Editeur.*

(o) *Practical observations on the cure of hectic and slow fevers and the pulmonary consumptions, to wich is added a method of treating several Kinds of internal hemorrhages. By* MOSES GRIFFITHS *M. D. of the royal college of physicians. London printed for* BENJ. WHITE 1776. 8°.

vitriol de Mars ; il en conſeille l'uſage même dans les fievres inflammatoires & dans les fievres hectiques ou accompagnées de conſomption, & il aſſure qu'il s'en eſt ſervi depuis quelques années avec un très-grand ſuccès. Le Docteur MUSGRAVE fait pareillement de grands éloges d'un mêlange de camphre & de nitre donné à petites doſes (*p*).

Dans le tems que j'étois ſur le point de faire imprimer ce Mémoire, j'ai eu le plaiſir d'entendre lire à Mr. le Docteur SAUNDERS, médecin de l'hôpital de Guy, en préſence d'une ſociété de médecins, une diſſertation, qui entr'autres obſervations pratiques importantes, contenoit quelques remarques ſur l'uſage de la myrrhe dans les fievres hectiques : je tranſcrirai ici quelques paſſages de cette diſſertation, avec la permiſſion de ſon auteur.

Il y a déja longtems qu'on eſt dans l'uſage dans l'hôpital que Mr. SAUNDERS ſoigne en qualité de médecin, de preſcrire la myrrhe dans la phthiſie, ce que prouvent les ordonnances encore exiſtantes des médecins qui ont ci-devant pratiqué dans cet hôpital, tels, par exemple, que Mr. ODFIELD & d'autres. Mr. STEAD, apothicaire de cet hôpital, ſe ſouvient qu'il y a plus de trente ans qu'un médecin de la comté d'York étoit dans l'uſage d'adminiſtrer aux perſonnes pulmoniques un bolus compoſé de myrrhe & de blanc de baleine, & il y a déja longtems que l'on trouvoit dans le diſpenſaire du même hôpital, la recette d'un pareil bolus.

(*p*) Voyez les *Gulſtonian lectures* & le cinquieme tome de la Collection d'où ceci eſt tiré, pages 664 & ſuivantes.

Quoique dès sa jeunesse Mr. SAUNDERS eût été porté à croire qu'un des principaux caracteres de l'hectisie étoit une certaine disposition à l'inflammation, & que conséquemment, on devoit, dans cette maladie, faire sur-tout usage de la méthode antiphlogistique & des remedes rafraichissans, & s'abstenir au contraire soigneusement de tous les remedes résineux ; néanmoins il ne put s'empêcher de faire attention au remede dont nous parlons, vu les bons effets que ses prédécesseurs en avoient observés dans leur pratique. Il se détermina donc à en faire l'essai, & l'expérience l'ayant bientôt convaincu de l'efficacité de ce médicament, il a continué dès lors à l'employer très-fréquemment, en sorte que depuis environ dix années, il l'a fait prendre au moins à trois cents malades. Mais il donne la myrrhe toute seule, & sans la mêler avec d'autres drogues, comme le recommande Mr. GRIFFITH : il a aussi remarqué qu'il résultoit de mauvais effets du mêlange de la myrrhe avec le quinquina & le vitriol de mars.

Mais les malades auxquels Mr. SAUNDERS a trouvé que la myrrhe étoit le plus avantageuse, sont ceux chez qui la fievre hectique vient d'une foiblesse, & est accompagnée d'un pouls petit & fréquent, joint à une irritabilité extraordinaire. De ce genre est la fievre hectique des femmes en couche, laquelle arrive ordinairement à la suite de l'inflammation du péritoine (*q*). Dans cette fievre, les accès de frissons reviennent fréquemment, & se terminent le plus souvent par des sueurs abondantes. Les malades éprouvent de la pesanteur, & une sensation désagréable dans la

---

(*q*) *Peritoneal inflammations.*

région de l'eſtomac, ſur-tout du côté droit, ſous les côtes; elles maigriſſent en même tems, deviennent toujours plus foibles, & les urines charrient une matiere qui reſſemble à du pus. Dans les cas de cette nature, Mr. SAUNDERS a adminiſtré la myrrhe avec un très-grand ſuccès. Elle augmente la chaleur de la fievre, diminue la violence des accès de froid, & détruit la diſpoſition aux ſueurs colliquatives.

Le même médecin a employé ce remede avec ſuccès dans ces fievres hectiques dans leſquelles les eſprits vitaux du malade ſouffrent principalement, où le pouls eſt foible & languiſſant, & où il y a une chaleur extraordinaire à la peau, quoique les malades n'aient d'ailleurs pas de violens accès de fievre. Dans quelques cas de cette eſpece, on avoit déja employé auparavant le quinquina & la limaille de fer, mais ſans le moindre ſuccès. Outre cela, & ſuivant les expériences du même Mr. SAUNDERS, la myrrhe donnée à l'intérieur a réellement corrigé les mauvaiſes qualités du pus, dans des fievres hectiques provenant de l'abſorption d'une matiere que rendoient des ulceres phagédéniques, ou de l'abſorption d'un pus de mauvaiſe qualité qui s'écouloit de vieilles plaies, ou de celle qui avoit lieu à là ſuite de l'amputation de quelque membre, dont le tronçon étoit reſté en mauvais état, &c. &c. cas dans la plupart deſquels on avoit cependant employé préalablement le quinquina, mais ſans aucun fruit.

Dans cette eſpece de fievre hectique que SYDENHAM appelloit la *fievre blanche* (*r*), Mr.

(*r*) C'eſt la fievre chlorotique ou des filles qui ont les pâles couleurs. *Note de l'Editeur.*

SAUNDERS combine ſouvent quelque préparation de mars avec la myrrhe. Il s'en eſt même ſervi pareillement pour remédier à certaines douleurs violentes auxquelles ſont de tems en tems ſujettes les femmes fort ſenſibles, ſans cependant que ces douleurs reviennent à des tems marqués. Il faut rapporter ici ces maux de tête & ces douleurs dans les muſcles, qui reſſemblent aux douleurs de rhumatiſme ; douleurs auxquelles les femmes hyſtériques ſont ordinairement ſujettes, & dont SYDENHAM avoit auſſi fait mention.

D'après les expériences de Mr. SAUNDERS, la myrrhe eſt ordinairement trop échauffante pour cet ordre de pulmoniques qui ont en même tems des crachemens de ſang, comme auſſi dans le période inflammatoire de la phthiſie. Mais ce médecin trouve que la myrrhe eſt un bon remede lorſque la ſuppuration vient de s'établir, & que le période de la foibleſſe a déja commencé. Toutefois, quoiqu'il ait fait l'eſſai de ce médicament dans un très-grand nombre de fievres hectiques, qui reconnoiſſoient viſiblement pour cauſe une phthiſie pulmonaire, ce n'a pourtant été uniquement que dans les cas qui viennent d'être indiqués que la myrrhe a eu de grands ſuccès : il a même été obligé d'en faire diſcontinuer l'uſage à quelques malades & de recourir à une méthode différente.

Mr. SAUNDERS termine ſa diſſertation par cette obſervation ; c'eſt que comme il a ſoumis la myrrhe à une ſi grande multitude d'eſſais, il n'étoit pas naturel de s'attendre qu'elle eût toujours un ſuccès parfaitement heureux, ni qu'elle eût fait le même effet chez chacun de ſes malades. Cependant, à ce qu'il aſſure, la myrrhe lui a rendu de beau-

coup plus grands ſervices qu'aucun autre des remedes qu'il ait jamais employé dans la phthiſie: & qui plus eſt, parmi les malades à qui elle a été utile, il s'en eſt trouvé pluſieurs qui n'ont uſé d'aucun autre remede que de celui-là (*s*).

Tout cela fait voir que l'on ne doit pas être ſi prompt à rejetter la claſſe entiere des balſamiques dans le traitement de la phthiſie pulmonaire, mais que l'on peut les employer avec circonſpection. Si donc on veut en faire cet uſage, il faut commencer par de petites doſes, & en même tems être bien attentif aux effets qu'elles produiſent ſur le corps. Trouve-t-on que ces balſamiques échauffent les malades, qu'ils rendent le pouls plus fréquent, qu'ils augmentent la toux, ou qu'ils occaſionnent d'ailleurs quelque ſenſation déſagréable; il faut alors inceſſamment en abandonner l'uſage.

Pour ce qui eſt des ſaignées fréquentes, il eſt ſûr qu'elles peuvent faire beaucoup de bien, lorſque l'on a l'attention de ne les réitérer qu'autant que les ſymptomes & les forces du malade le permettent. Le docteur DOVER qui introduiſit le premier cette pratique il y a environ cinquante ans, ne ſe faiſoit point de peine de faire tous les jours tirer ſix onces de ſang à ſes malades, pendant quinze jours de ſuite, puis de faire réitérer

---

(*s*) Pluſieurs bons auteurs ont recommandé d'après le célebre HOFMANN, l'extrait de myrrhe aqueux dans les maladies dont il s'agit ici, par la raiſon que n'étant pas mêlé avec la partie réſineuſe, il n'eſt pas échauffant. Je n'ai jamais remarqué qu'il fît de mauvais effets, & le plus ſouvent mes malades s'en ſont très-bien trouvés. *Note de l'Editeur.*

de pareilles ſaignées tous les deux ou trois jours ; en continuant de cette maniere, juſques-à-ce que le malade eût été ſaigné cinquante à ſoixante fois. Mais il pouſſoit cela trop loin, & ce fut vraiſemblablement auſſi par cette raiſon, que cette méthode tomba bientôt en diſcrédit. DOVER regardoit la phthiſie pulmonaire comme une maladie purement inflammatoire, & il y a toute apparence qu'il avoit pris cette opinion d'après l'inſpection du ſang. Or, comme on le ſait, le ſang des perſonnes attaquées de la phthiſie pulmonaire eſt preſque toujours couvert d'une peau qui reſſemble à la couenne inflammatoire : mais dans des cas de cette nature, la préſence d'une pareille couenne ne doit influer en rien ſur la maniere de traiter les malades.

Un médecin très-habile & très-expérimenté m'a dit qu'il ſe ſouvenoit d'avoir vu il y avoit pluſieurs années, un malade, qui avoit été traité ſuivant la méthode recommandée par le docteur DOVER & à qui l'on avoit ouvert la veine cinquante fois : mais le ſang que l'on avoit tiré la derniere fois ne laiſſoit pas que d'être toujours couvert d'une couenne auſſi forte que celle de la premiere.

Dans les cas dont nous parlons, les malades ſupportent bien de petites ſaignées, mais non pas de fortes. C'eſt bien aſſez de leur tirer ſeulement trois ou quatre onces de ſang à la fois ; & l'on ne doit réitérer ces ſaignées qu'avec beaucoup de circonſpection. J'ai remarqué en général à cette occaſion, que deux ou trois jours après la ſaignée, les malades ſe trouvent beaucoup plus ſoulagés qu'immédiatement après. Généralement parlant, il ne faut avoir recours à la ſaignée que de tems à au-

tre, & ne l'envifager fimplement, que comme un fecours qui, de même que nombre d'autres, peut fervir dans la vue de diminuer l'inflammation, & d'empêcher que les humeurs ne fe portent avec trop de force vers les poumons. C'eft un de ces remedes qui peuvent devenir très-utiles entre les mains d'un médecin habile & expérimenté, mais qui au contraire ne peuvent manquer de caufer de grands maux, lorfqu'on ne les prefcrit que fur de fimples préfomptions, fans avoir mûrement examiné le cas qui fe préfente, & fans avoir apporté une attention fcrupuleufe aux nombreufes circonftances qui l'accompagnent.

Pour ce qui eft des ulceres artificiels, tels par exemple que ceux que l'on procure par le moyen des véficatoires, des fétons, des fontanelles, &c. tous moyens que l'on eft dans l'ufage de recommander fi fréquemment dans les maladies des poumons; l'abus de cette pratique n'eft pas fi fujet à nuire, que celui de la faignée, parce que les écoulemens qui fe font par ces plaies n'affoibliffent pas fi fort les malades, & que le foulagement qu'ils procurent fi fouvent eft une raifon bien propre à nous engager à en faire l'effai.

Les véficatoires, comme on le fait, agiffent de deux manieres, en ce qu'ils diminuent les fpafmes & qu'ils détournent en même tems les humeurs de la partie affectée. Quant aux fontanelles & aux fétons, ils agiffent principalement de cette derniere maniere: il eft vrai qu'à les confidérer fous ce point de vue, leurs effets ne font pas auffi prompts ni auffi fenfibles dès les commencemens, que ceux des véficatoires; mais ces effets font plus durables, parce que l'évacuation qu'ils procurent dure beaucoup plus longtems.

Je crois qu'il n'eſt preſque pas beſoin d'obſerver, que lorſque l'on veut tirer un parti avantageux des fontanelles & des ſétons, il eſt néceſſaire de les établir dès le commencement de la maladie. On a un traité de Mr. MUDGE *ſur les toux catarrhales* (*t*), dans lequel cet auteur rend compte des bons effets qu'il a éprouvés ſur lui-même, d'une fontanelle à l'épaule : il fait à ce ſujet une remarque judicieuſe, c'eſt que dans les cas dont il s'agit, l'évacuation procurée par un ulcere artificiel doit être aſſez abondante, pour que le malade puiſſe ſentir qu'elle a lieu. Cependant, lorſqu'il eſt queſtion de perſonnes délicates, comme le ſont ordinairement les pulmoniques, il eſt rare que les médecins puiſſent les engager à ſe laiſſer pratiquer une fontanelle entre les épaules.

L'écoulement de matiere que procure un ſéton eſt aſſez conſidérable : or comme dans les cas dont nous parlons, le malade ſent preſque toujours comme un point inflammatoire, ou que par une inſpiration profonde il ſouffre davantage dans une partie des poumons que dans les autres, alors on lui procure beaucoup de ſoulagement, ſi l'on établit le ſéton à côté & auſſi près que cela ſe peut de la partie ſouffrante. J'ai vu de très-bons effets de cette méthode, & cela dans différens cas.

Dans l'énumération que j'ai faite précédemment, des remedes dont on peut faire uſage pour ces eſpeces de toux qui ſont les avant-coureurs de la vraie phthiſie, j'ai déja eu occaſion de parler des préparations d'opium. Mais l'utilité de ce genre de

---

(*t*) On en a donné une traduction allemande à Leipzick en 1780.

de remedes ne ſe borne point uniquement à ces cas-là. On s'en ſert principalement dans chaque période de la maladie, dans la vue d'appaiſer la toux, de provoquer le ſommeil, & dans le dernier période à deſſein d'arrêter un peu la diarrhée. Cependant auſſi les préparations d'opium ont ſouvent fait des maux infinis dans tous ces cas.

Dans le période inflammatoire de la maladie, ils augmentent la diſpoſition à l'inflammation, tout comme auſſi dans la fievre hectique putride, ils rendent les ſueurs colliquatives plus abondantes. Il ne faut donc adminiſtrer ces préparations d'opium aux perſonnes pulmoniques, qu'en très-petite quantité & avec une grande circonſpection; & je ſouhaiterois qu'il n'y eût abſolument que les médecins habiles & expérimentés qui fiſſent uſage de ces remedes. J'ai vu plus d'une fois que des toux ſont devenues abſolument incurables par l'uſage inconſidéré du cordial de GODFREY & d'autres pareilles drogues de charlatans, dont l'opium eſt le principal ingrédient. Pour ce qui eſt de la diarrhée, l'opium n'y remédie que d'une maniere incertaine & pour peu de tems. Les fruits mûrs & les autres choſes qui réſiſtent à la putridité ſont ici les meilleurs remedes.

J'ai déja dit plus haut, que preſque tous les médecins recommandent dans la phthiſie de ſe nourrir de lait & de végétaux, & cela par la raiſon qu'ils croient que les alimens tirés de la viande augmentent les ſymptomes inflammatoires par l'irritation qu'ils excitent, & favoriſent la diſpoſition à la fievre hectique, à raiſon de leur nature alcaline. Je dois cependant avouer, que j'ai rarement vu de ces mauvais effets réſulter de l'uſage de quelque eſpece de viandes que ce fût, pourvu ſeu-

lement que ces mets fuſſent accommodés tout ſimplement, que les malades n'en priſſent que modiquement, & qu'en même tems ils uſaſſent de beaucoup de pain, de poudding, de fruit, de lait, de beurre, & d'autres choſes de cette nature. Dans cette maladie, on a preſque autant à craindre de la quantité des remedes que de leurs mauvaiſes qualités. Il n'eſt preſque pas néceſſaire d'avertir que les alimens ſalés & fort épicés ſont ſur-tout nuiſibles (*u*).

Il faut, pour ce qui concerne la diete, faire beaucoup d'attention aux goûts du malade. Lorſqu'un malade marque de l'envie de manger d'un certain mets à la viande, qu'il le mange de bon appétit, & qu'il ne s'en trouve point mal enſuite, alors le médecin peut lui permettre d'en uſer convenablement, pourvu qu'en même-tems il lui recommande de n'en pas prendre en trop grande quantité, & qu'il faſſe bien attention aux effets que ce mets produit chez le malade après qu'il en a mangé.

Il ſe trouve quelquefois des malades qui ont une répugnance abſolue pour toutes ſortes de viandes; ceux-là ne doivent vivre que de lait, de fruits, &c. Mr. MUTZEL de Berlin parle d'un malade qui ſe guérit d'un commencement de phthiſie, en ne mangeant uniquement que du pain & des concombres, & en ne buvant que de l'eau.

(*u*) Cette expreſſion *fort épicés* ſemble ſuppoſer que l'auteur ne déſapprouve pas les mets qui ne ſont qu'un peu épicés, ce qui me paroit cependant peu d'accord avec les indications curatives.

froide (*x*). Et BONNET rapporte (*y*) qu'un ulcere des poumons, & qu'une phthisie déja confirmée, s'étoient guéris par l'usage du cresson de fontaine : mais comme ce rapport n'est fondé que sur un oui-dire, & que l'histoire de ce cas est accompagnée de certaines circonstances qui ne paroissent mériter que très-peu de créance ; cette observation ne vaut guere la peine que l'on s'y arrête.

Cependant, je puis bien assurer que j'ai trouvé que la plûpart des malades se trouvent beaucoup mieux d'user de quelques légers mets à la viande, lorsqu'ils n'en prennent que peu & à dîner seulement, que de s'abstenir entiérement de toutes ces sortes de nourritures, pourvu seulement que du reste ils vivent principalement de lait écrêmé, de lait de beurre, de petit lait, & d'autres alimens de cette nature. Quelquefois aussi on peut tirer parti des écrevisses, des moules, & particulierement des huitres ; on peut en dire autant des escargots que l'on mange entiers ou cuits au lait. On peut encore user avec avantage de bouillons légers & sans graisse, faits avec la viande des animaux dont l'accroissement est complet. Au contraire, toutes les boissons spiritueuses & fermentées, de quelque espece qu'elles soient, sont généralement nuisibles. Le lait pur, de quelque espece qu'il soit, est souvent trop irritant pour les personnes atteintes de phthisie, & j'ai vu que les malades avoient quelquefois de la répugnance pour cette boisson, & s'en trouvoient incommo-

(*x*) Voyez ses *Observations de médecine & de chirurgie* publiées en allemand, premier recueil, page 1.
(*y*) Sepulchret. T. I. p. 693.

dés, lorſqu'ils en buvoient en trop grande quantité à la fois. L'acide du lait fait ſouvent que lorſqu'il ſe mêle avec la bile, il acquiert une propriété purgative, ſur-tout lorſqu'il ſe fait une ſécrétion trop abondante de bile, ce qui arrive quelquefois chez les pulmoniques : mais il arrive bien plus ſouvent qu'elle occaſionne de la conſtipation, lorſqu'elle ſe coagule ſans pouvoir enſuite reprendre ſa fluidité. C'eſt pourquoi le lait d'âneſſe eſt ſans contredit préférable au lait de vache, parce qu'il eſt moins épais & plus nourriſſant que ce dernier, & que de plus il ne contient pas autant de parties caſéeuſes. Mais en ne le prenant qu'à la quantité que l'on eſt communément dans l'uſage de le prendre, il ne peut être que d'une bien petite utilité. Je vois que l'on n'en donne aux malades qu'une demi-chopine deux fois par jour, quantité qui va au-delà de celle des remedes, en ſorte que l'on peut regarder cette boiſſon comme faiſant partie de la nourriture : mais pour que l'on put en attendre quelque avantage, il faudroit qu'elle fit la plus grande partie de la nourriture du malade.

Lorſque l'on veut permettre au malade l'uſage du lait de vache, il faut qu'il ſoit écrêmé, ou bien ſi l'on veut boire ce lait au moment où l'on vient de le traire, il faut le mêler avec un tiers d'eau ou davantage. Au reſte, le lait de beurre ou le petit-lait, ſoit qu'ils aient été préparés avec du lait de vache ou avec du lait de chevre, ſont en général de beaucoup à préférer à quelque lait pur que ce ſoit, & de ces deux boiſſons, il paroit encore que le lait de beurre mérite la préférence ſur le petit-lait, non ſeulement parce qu'il eſt plus nourriſſant, mais de plus parce qu'il eſt plus rafraichiſſant. J'ai vu des toux très-opiniâtres

accompagnées de consomption, de chaleurs passageres, & de tous les symptomes qui pouvoient donner lieu de craindre une phthisie complette, lesquelles cependant n'ont pas laissé de se guérir heureusement chez des personnes qui n'usoient que de lait de beurre, de fruits mûrs, & d'une petite quantité de viande, & à qui en même tems on avoit appliqué un vésicatoire au côté, outre que l'on leur tiroit de tems en tems un peu de sang, & que l'on leur administroit quelques autres remedes convenables dans leurs circonstances.

Quelques médecins de Vienne ont recommandé en dernier lieu le lichen d'Islande dans la phthisie, en prescrivant de le cuire dans du lait, & de le faire prendre aux malades à titre de nourriture. Mr. SCOPOLI, qui est un écrivain digne de foi, assure que ce remede a été utile dans divers cas où les malades avoient déja des ulceres aux poumons, & Mr. le Docteur STOLLE en confirme l'efficacité par plusieurs exemples (z). L'expérience ne m'a rien appris de la vertu de ce médicament : mais il paroît du moins qu'il vaut la peine de faire des recherches ultérieures sur son efficacité. Suivant nos auteurs de botanique, tels, par exemple, que MM. HUDSON (a), BERKENHOUT (b), & LIGHTFOOT (c), ce lichen croît sur des collines dans le Comté d'York, dans le Westmoreland, comme aussi sur les montagnes

---

(z) Dans son ouvrage intitulé *Ratio medendi* &c.

(a) Voyez sa *Flora Anglica*.

(b) *Outlines of the natural history* &c. c. à d. Essais d'histoire naturelle de la Grande Bretagne.

(c) Voyez sa *Flora Scotica*.

& dans les landes de la principauté de Galles (*d*).

Il y a déja fort longtems que l'on a regardé l'exercice, & particuliérement l'équitation, comme un remede essentiel pour le traitement de la consomption. C'est sur-tout depuis SYDENHAM que l'on a recommandé l'équitation dans cette maladie : ce médecin avoit une si grande opinion de cet exercice, qu'il assuroit qu'il avoit autant d'efficacité pour guérir la phthisie, que le mercure en a dans le traitement des maladies vénériennes, ou le quinquina pour la guérison des fievres intermittentes, pourvu seulement que le malade eût soin que ses draps de lit fussent toujours bien secs, & qu'il fit d'assez longs voyages (*e*).

Cependant on a quelques raisons de craindre que ce sentiment de SYDENHAM, notre illustre compatriote, n'ait donné lieu à bien des maux, & cela pour avoir été pris dans un sens trop étendu, & faute d'avoir suffisamment distingué les cas. Il est très-certain que de longs voyages à cheval sont fort salutaires aux malades dans certains

(*d*) Suivant Mr. DE HALLER il croît par-tout sur nos Alpes en très-grande quantité, & même sur les Montagnes du Jura, sur la terre & les rochers. Mr. DE LINNÉ dit qu'en général le Lichen d'Islande se trouve dans les bois les plus stériles de l'Europe. *Note de l'Editeur.*

(*e*) Voici les propres paroles de l'Hippocrate Anglois : *Hoc tamen sancte assero, quod neque mercurius in lue venerea, neque cortex Peruvianus in intermittentibus efficaciores exstent, quam in phthisi curanda exercitium jam laudatum, modo æger curet, ut linteamina lecti probe fuerint arefacta, atque etiam ut satis longa itinera emetiantur.* Voyez SYDENHAMI *Opera omnia*, Geneve 1716. 4. vol. I. p. 427.

cas où la phthiſie eſt la ſuite d'une autre maladie (*f*), comme par exemple dans la phthiſie nerveuſe, dans la phthiſie hypochondriaque, &c. ou auſſi lorſque cette maladie eſt ſurvenue à la ſuite d'une fievre intermittente qui a été de longue durée, ou lorſqu'elle reconnoît pour cauſe des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre; en un mot, lorſque la phthiſie n'eſt pas compliquée avec une inflammation ou avec un ulcere des poumons. Cette eſpece d'exercice peut auſſi être utile pour prévenir une attaque de phthiſie, ou pour remédier à une toux ſeche & qui n'eſt ſuivie d'aucune expectoration, & chez les perſonnes qui ont de la diſpoſition à la phthiſie pulmonaire, pourvu qu'il ne ſe ſoit point encore formé de tubercules dans les poumons.

J'ai vu moi-même un exemple de cette efficacité de l'équitation dans la perſonne de mon valet, qui étoit un jeune homme d'environ quinze ans, d'une conſtitution foible & délicate, qui avoit de très-belles dents, & un teint fleuri qui paroiſſoient indiquer une diſpoſition à la phthiſie pulmonaire. Au mois de Décembre, il fut attaqué à Edimbourg d'une toux ſéche qui paroiſſoit devenir dangereuſe à raiſon de ſon opiniâtreté & de ſa violence, & de ce qu'elle avoit reſiſté durant quinze jours à quantité de remedes. Au bout de ce tems-là, je fis avec lui un voyage à cheval vers le ſud de l'Ecoſſe. Le troiſieme jour nous arrivâmes à Morpeth, & je trouvai que ſa toux avoit déja diminué: mais m'étant arrêté cinq à ſix jours dans cette ville, elle redevint beaucoup plus incommode &

(*f*) *A ſecondary diſeaſe.*

presque aussi violente qu'elle l'avoit été au commencement. Nous reprîmes notre route vers Londres en faisant trente à quarante milles de chemin chaque jour: le tems étoit très-froid, il tomba un peu de neige, & malgré cela la toux ne laissa pas de s'amender de jour en jour, en sorte qu'avant que nous arrivassions à Londres, elle avoit presque entiérement cessé. Mais m'étant encore arrêté quelques jours dans cette ville, la toux recommença à empirer, mais sans redevenir aussi violente qu'elle l'avoit été auparavant. Au bout de ce tems-là, ce domestique fut obligé tous les jours de faire avec moi des voyages de quelques milles dans le voisinage de Maidstone, toujours à cheval; quelques-uns même de ces voyages étoient d'une forte journée; de cette maniere mon valet fut entiérement délivré de sa toux sans avoir pris le moindre remede.

Cependant quelque avantageuse que l'équitation ait été dans le cas que je viens de rapporter, il n'est pas moins vrai qu'une équitation trop longue ou violente ne convient pas dans une phthisie confirmée, lorsqu'il y a de l'inflammation dans les poumons, ou qu'ils sont déja réellement ulcérés. J'ai vu plus d'un exemple où l'équitation a certainement hâté la mort du malade. C'est pourquoi les malades, dont il s'agit ici, ne doivent faire qu'un exercice très-modéré & proportionné à leurs forces, & cela seulement dans la matinée. Lorsque le tems est favorable, il n'est peut-être point d'exercice plus convenable que de se promener dans une voiture commode & ouverte, parce que de cette maniere le malade respire le grand air en même tems qu'il prend l'espece d'exercice qui est le plus nécessaire en pareil cas.

La promenade à pied, qui dans l'état de ſanté eſt ordinairement le plus ſalutaire de tous les exercices, eſt le plus nuiſible pour les pulmoniques, parce qu'il exige l'action d'un très-grand nombre de muſcles, & que par là-même il fatigue beaucoup trop les malades. L'équitation ſecoue plus les entrailles que la promenade à pied, & c'eſt par cette raiſon qu'elle lui eſt préférable dans pluſieurs maladies chroniques. Mais lorſque les humeurs ont une pente qui les porte avec trop de force vers les poumons, cet exercice augmente facilement le mal, & peut auſſi devenir nuiſible à raiſon de la fatigue qui l'accompagne. Conſéquemment, je crois que le mieux ſeroit de commencer par ſe promener en voiture, & qu'auſſi-tôt que le malade auroit repris des forces, & que la maladie auroit diminué, il ſeroit alors aſſez à tems pour qu'il eût recours à l'exercice du cheval.

L'expérience fait voir que les mouvemens doux que l'on éprouve en ſe promenant en carroſſe ſont ſouvent très-utiles dans les maladies des poumons. Il paroît que l'on doit principalement attribuer ce bon effet à ce que cet exercice facilite la tranſpiration, outre qu'il excite chez quelques perſonnes des maux de cœur, ou des envies de vomir. C'eſt ce qui fait qu'il eſt auſſi très-utile dans la phthiſie pulmonaire, & je tiens, comme une choſe très-ſûre, d'un médecin qui a beaucoup de ſavoir & d'expérience, qu'une de ſes malades qui étoit phthiſique, après avoir pris inutilement une quantité de remedes, s'étoit enfin guérie en faiſant quelques centaines de milles d'Angleterre avec ſa voiture dans diverſes provinces de ce royaume. Au commencement ſon mal reprenoit le deſſus dès qu'elle s'étoit ſeulement arrêtée deux ou trois jours

dans un endroit: mais en continuant ſes voyages, la maladie acheva de ſe diſſiper entiérement.

Mr. DESAULT, qui exerçoit la médecine il y a environ quarante ans à Bourdeaux, aſſure (*g*) qu'il a preſcrit avec ſuccès à diverſes perſonnes attaquées de phthiſie, l'uſage des eaux de Barréges; mais qu'à la vérité en leur donnant ce conſeil, il n'avoit pas tant eu en vue l'efficacité de ces eaux, que l'avantage que ſes malades pourroient retirer du mouvement de la voiture, & du changement d'air qu'un voyage auſſi long devoit leur procurer.

On eſt preſque généralement dans l'idée que les bons effets que les voyages ſur mer font chez les perſonnes pulmoniques, doivent s'attribuer plutôt au mouvement continuel & uniforme du vaiſſeau, qu'à de certaines particules dont on ſuppoſe que l'air de la mer eſt chargé: il faut convenir cependant que la fraicheur de cet air de la mer peut être très-avantageuſe, ſurtout dans la ſaiſon des chaleurs, tems auquel on entreprend toujours ces voyages. Les anciens connoiſſoient déja très-bien l'utilité des voyages par mer, & les Romains étoient en uſage d'envoyer par cette voie en Egypte, les malades attaqués de phthiſie. PLINE remarque que ces voyages leur étoient utiles, non pas à raiſon du climat de l'Egypte, mais à raiſon de la longueur du trajet (*h*).

Pluſieurs de nos médecins en Angleterre, re-

(*g*) Voyez ſa *Diſſertation ſur la phthiſie.*

(*h*) Voici ſes termes; Navigatio utilis eſt phthiſicis.—— *Neque enim Egyptus propter ſe petitus, ſed propter longinquitatem navigandi.*

commandent aux malades dont nous parlons, de faire route par mer jusqu'à Lisbonne. Mais lorsque l'on est déterminé à faire un pareil voyage, il faut surtout faire attention de ne l'entreprendre que dans une saison favorable. J'ai connu une personne qui s'étant embarquée pour Lisbonne avec les symptomes d'une phthisie commençante, s'apperçut à la vérité de quelques soulagemens réels pendant la route; mais comme le tems de son arrivée en Portugal se rencontra justement au commencement de la saison pluvieuse, la maladie empira en peu de temps considérablement, & se termina enfin par la mort.

Mr. FOTHERGILL a fait plusieurs remarques judicieuses sur le choix des lieux où il convient que les pulmoniques fassent leur séjour dans notre climat (*i*). Je ne les rapporterai pas ici, parce qu'elles doivent déja être connues à la plupart de mes lecteurs. Au reste, parmi les personnes que la phthisie consume, il n'y en a qu'un petit nombre qui soient dans le cas de pouvoir s'absenter longtems de chez elles, ou de s'éloigner à une grande distance du lieu de leur demeure pour le rétablissement de leur santé; & sur ce petit nombre, il y en a ordinairement la plus grande partie qui different si longtems d'avoir recours à ce moyen de guérison, que lorsqu'ils s'y déterminent, la maladie a fait de si grands progrès, qu'il n'y a plus aucun moyen d'y remédier.

L'expérience nous apprend que dans le premier

(*i*) Voyez *Medical observations and inquiries:* ces remarques se trouvent aussi dans le troisieme tome de la Collection allemande d'où ceci est tiré, p. 459.

période, ou dans le période inflammatoire de la phthiſie, on ſe trouve toujours bien à quelques égards de faire un voyage aux eaux minérales de Briſtol. Le changement d'air, la diéte & la maniere de vivre que l'on fait ordinairement obſerver aux perſonnes délicates qui boivent ces eaux, concourent avec l'efficacité de ces mêmes eaux, & tout cela contribue ſans doute au ſoulagement des malades. Il eſt ſeulement fâcheux qu'il arrive auſſi avec ce moyen de guériſon, qui devroit ſpécialement être mis en œuvre avant tout autre, que c'eſt ordinairement le dernier auquel on a recours, & que le plus ſouvent on ne commence à en faire uſage, que lorſqu'il ne peut preſque plus être d'aucune utilité.

Mais parmi ce grand nombre de perſonnes pulmoniques qu'il y a dans ce pays, & qui ſont en état de ſéjourner dehors de chez elles, il y en a bien peu qui voyagent ſeulement dans le royaume; il y en a beaucoup moins encore qui aillent chercher dans les pays étrangers un azile contre cette maladie. Il y en a bien peu qui veuillent imiter l'exemple d'un habitant d'Ancone, dont ETTMULLER dit, qu'ayant vu tous ſes plus proches parens mourir de la phthiſie, il ſe détermina enfin à voyager ſans ceſſe d'un pays dans un autre, ce qui lui fit en effet éviter le ſort qui le menaçoit.

Lorſque l'on prend le parti de ſuivre cette méthode dans la vue de guérir une perſonne attaquée de phthiſie, le ſuccès dépend beaucoup, comme je l'ai dit ci-deſſus, du choix de la ſaiſon, & de celui du climat dans lequel le malade doit ſéjourner. Il eſt généralement connu qu'un hiver rigoureux eſt très-contraire aux phthiſiques. Cependant il eſt certain que toutes ces perſonnes ſe

trouvent aussi très-mal des chaleurs de l'été dans les climats chauds; du moins cela est-il vrai par rapport à la phthisie confirmée, quoique l'on prétende communément que cette chaleur ne leur est pas aussi nuisible que le froid.

Il est vrai que la chaleur que l'on éprouve dans les climats chauds prévient les attaques de phthisie, & celà peut-être par la raison que cette chaleur fait que les humeurs du corps se portent en plus grande quantité à sa surface, ou parce qu'elle augmente la transpiration; c'est pourquoi ordinairement cette maladie n'est pas aussi commune dans ces pays là qu'elle l'est dans le nôtre. Cependant l'expérience nous apprend que lorsque la phthisie a une fois commencé à se manifester dans un pays chaud, elle est ordinairement sujette à faire des progrès d'autant plus rapides. Dans nos contrées, elle dure communément deux ou trois années avant que le malade en meure, tandis qu'en Italie au contraire elle emporte déja le malade au bout de deux ou trois mois.

On voit par ce que nous venons de dire qu'un air tempéré est celui qui convient le mieux aux pulmoniques, & que conséquemment il importe à ces malades de changer souvent de séjour. Dans plusieurs cas, les progrès ultérieurs de la phthisie ont été retardés pendant plusieurs années, souvent même elle s'est complettement guérie, & cela par l'attention que les malades ont eue de ne rester en Angleterre que pendant l'été, & de passer l'hiver dans les contrées méridionales de l'Europe, en observant en même tems exactement la diéte & les autres choses nécessaires. Mais il faut suivre cette méthode jusques-à-ce que l'on soit à l'abri du danger des rechûtes. Une dame

qui étoit menacée de phthiſie, empêcha pendant pluſieurs années cette maladie de ſe manifeſter, en paſſant l'été dans les contrées les plus froides de la Grande Bretagne, puis en ſéjournant durant l'hiver dans les environs de Toulouſe; juſques-à-ce qu'enfin elle négligea de quitter l'Angleterre avant le commencement de l'hiver: alors comme elle craignoit d'entreprendre un voyage par mer aux approches de cette ſaiſon, elle ſe détermina à reſter en Angleterre pendant l'hiver. Mais cela fut cauſe que dans peu de tems ſon état empira, & qu'enfin elle mourut de la phthiſie.

Juſques ici je n'ai point encore parlé de l'uſage des émétiques dans la phthiſie pulmonaire. Pluſieurs médecins ont été du ſentiment, que les émétiques ſont nuiſibles dans tous les cas où les humeurs ſe portent avec trop de force vers les poumons. Mais je ſuis convaincu, que les émétiques bien loin d'augmenter en aucune maniere cette affluence, la diminuent plutôt; & que conſéquemment on peut eſpérer de très-bons effets d'un uſage raiſonnable de ces médicamens, vû que de tous les remedes il n'en eſt point ordinairement, qui agiſſent ſur le corps avec plus d'efficacité & d'une maniere plus générale. S'il eſt quelque moyen capable de reſoudre des tubercules qui ſe ſont formés dans les poumons, c'eſt à mon avis un émétique. Pareillement il n'eſt rien qui remédie mieux aux maladies du foie qui ſe trouvent quelquefois compliquées avec la phthiſie pulmonaire, que des émétiques réitérés. J'ai éprouvé les bons effets de ces remedes dans divers cas, où la toux & la nature des crachats, les chaleurs paſſageres, la perte de l'appétit & d'autres ſymptomes, faiſoient craindre les maux les plus graves.

Dans quelques-uns de ces cas, l'uſage de l'émétique a conſidérablement diminué les ſymptomes, & dans d'autres il les a entiérement diſſipés. Il eſt vrai qu'ordinairement on faiſoit en même tems uſage d'autres remedes convenables, mais le ſoulagement que les malades éprouvoient chaque fois après l'uſage de l'émétique, prouvoit aſſez que ce remede agiſſoit d'une maniere ſalutaire. Je dois cependant avertir, que je ne prétends pas donner à entendre par ce que je viens de dire, que les émétiques ſont également utiles dans chaque période de la phthiſie pulmonaire, & à toutes les perſonnes qui ont cette maladie : au contraire, je prie mes lecteurs d'être fort ſur leurs gardes & fort réſervé dans l'emploi de ces médicamens.

Dans cette maladie, comme dans toute autre, il peut arriver que tel remede efficace qui eſt ſouvent très-utile, devient d'autres fois auſſi très-nuiſible ; c'eſt pourquoi un médecin raiſonnable, qui a des principes d'humanité, & qui apporte une attention ſcrupuleuſe à toutes les circonſtances qui ſe préſentent pendant le cours de la maladie, ne manquera point de mettre ce remede de côté, auſſi-tôt qu'il paroîtra le moins du monde être nuiſible. A en juger d'après l'expérience, il me paroît qu'en général plus on a recours de bonne heure aux émétiques dans le traitement de la phthiſie, plus on peut compter d'en retirer de l'avantage, & moins ils doivent être ſujets à produire de mauvais effets. Ordinairement ces remedes m'ont paru ne pas convenir dans les cas où la maladie faiſoit des progrès très-rapides, & dans ceux où les malades étoient déja très-foibles & épuiſés par des ſueurs colliquatives.

Arrive-t-il chez un pulmonique qu'en lui adminiſtrant un émétique deux fois dans l'eſpace d'une

ſemaine, la toux diminue, que l'expectoration devienne plus facile, & que tous les autres ſymptomes s'amendent; ce ſuccès doit encourager & le malade & le médecin à continuer l'uſage de ce médicament. Alors on peut donner l'émétique de deux jours l'un, ou tous les jours pendant quelques jours de ſuite, comme je l'ai fait dans certains cas, où cet évacuant a été viſiblement utile.

Le choix de l'eſpece d'émétique dont il convient de faire uſage dans les cas dont nous parlons, n'eſt rien moins qu'une choſe indifférente. L'infuſion de chardon bénit, ou l'eau tiéde, ou d'autres choſes de cette nature, qui ne ſont capables d'exciter le vomiſſement qu'à raiſon de leur quantité ou des maux de cœur qu'elles donnent, relâchent trop l'eſtomac, lorſque l'on y revient à pluſieurs fois; c'eſt pourquoi à la fin les malades s'en trouvent mal. Afin donc d'éviter cet inconvénient, il faut avoir recours à des émétiques plus efficaces, & à ce titre il ſemble qu'il ſeroit naturel de donner la préférence à certaines préparations d'antimoine. Mais l'activité de cette derniere ſorte d'émétiques ne ſe borne point uniquement à l'eſtomac; ils agiſſent de plus comme laxatifs & comme ſudorifiques, & deviennent de cette maniere nuiſibles aux pulmoniques.

On connoit l'utilité de l'ipécacuana, & on ſait qu'il opere doucement: mais j'ai ſouvent fait uſage du vitriol bleu ou du vitriol de cuivre, au ſujet duquel pluſieurs médecins ont avancé toutes ſortes de choſes deſtituées de fondement. Son activité ſe borne principalement à l'eſtomac, il opere à l'inſtant même où on l'a donné: de plus il paroit que la qualité ſtyptique dont il eſt doué, le rend propre à prévenir le relâchement que l'on croit

croit communément être inséparable de l'usage fréquent des émétiques. J'ai vu de très-bons effets de ce remede chez deux malades à qui on avoit auparavant administré l'ipécacuana sans aucun succès. — Au reste, il faut toujours donner cet émétique le matin, en le faisant prendre de la maniere que je vais dire.

On fait d'abord boire au malade environ une demi-chopine d'eau, après quoi on lui fait tout de suite avaler le vitriol de cuivre que l'on a auparavant dissous dans une tasse d'eau. — Il faut, outre cela, que la dose de cet émétique soit appropriée à l'âge & aux autres circonstances du malade; cette dose peut varier depuis la quantité de deux grains jusqu'à celle de dix, de quinze & même de vingt grains. Comme il est des personnes qui vomissent plus facilement que d'autres, on fera bien de ne commencer que par de petites doses. Il ne faut pas croire que je conseille cette précaution dans la vue d'éviter qu'une trop grande dose n'eût des effets dangereux, parce que le remede ressort tout aussi-tôt & en entier par le vomissement; mais parce qu'il pourroit arriver que les nausées seroient très-violentes, & dureroient trop longtems, ce qui seroit capable de dégoûter le malade de reprendre ce remede. Ordinairement le vomissement arrive sur le champ & à l'instant que le vitriol est parvenu dans l'estomac. Il faut alors donner derechef au malade une demi-chopine d'eau, que pour l'ordinaire il revomit pareillement aussi-tôt; & le plus souvent cela suffit pour dissiper les maux de cœur.

J'ai appris cette méthode de faire boire de l'eau au malade, avant qu'il avale la dissolution de vitriol, dans une petite dissertation que Mr. ROBERT

BROOKES fit imprimer, il y a quelques années, dans le *Magazin de médecine* (*k*); dissertation dans laquelle cet Auteur recommandoit la dissolution du vitriol bleu ou vitriol de cuivre, à titre d'émétique, utile dans certaines maladies de l'estomac & dans la coqueluche.

Mr. MARRYAT prescrit dans sa *Nouvelle médecine pratique* (*l*), l'usage d'un remede qu'il appelle émétique sec (*m*), par la raison que les malades ne doivent point boire en le prenant. Ce remede qui est de son invention, est composé de vitriol bleu & de tartre émétique : mais comme je ne l'ai jamais fait prendre à mes malades, je ne puis rien en dire de plus.

Outre les remedes dont j'ai parlé jusques ici, on recommande encore dans les maladies des poumons des préparations mercurielles, des remedes tirés du fer, & l'eau de la mer. Pour ce qui est des médicamens mercuriels, il est sûr qu'ils peuvent faire du bien dans certains cas, savoir, quand la consomption est la suite d'une autre maladie : mais dans la véritable phthisie pulmonaire, il paroît qu'ils agissent constamment en accélerant l'inflammation des tubercules, & en augmentant la disposition à la fievre hectique; c'est pourquoi, dans ces cas-là, il n'est point à propos de faire usage de ces remedes.

On a prescrit beaucoup plus fréquemment les remedes tirés du fer; mais ils ont souvent fait du mal aux malades, lorsque la maladie étoit dans

---

(*k*) *Medical magazine.*
(*l*) *New pratice of physic.*
(*m*) *Dry vomit.*

ſon période inflammatoire. Il eſt vrai que dans cette maladie, MORTON recommandoit fort l'uſage des eaux de Tumbridge: mais il paroît que ces eaux ſont principalement utiles dans la phthiſie écrouelleuſe dans laquelle, comme l'on ſait bien, les glandes du méſentere ſont communément plus ou moins en mauvais état: or ce qui fait que les eaux minérales font du bien à ces malades, c'eſt pour l'ordinaire leur propriété irritante. — Je me ſouviens qu'étant à Spa, j'ai vu, dans des cas de cette nature, de bons effets des eaux de la ſource de Pouhon & de celle de Geronſtere.

Mais pour ce qui eſt de l'eau de la mer, je ſuis du ſentiment que l'on en a vanté l'efficacité pour la guériſon des maladies écrouelleuſes, beaucoup plus que ce remede ne le méritoit (*n*). Cette eau doit néceſſairement faire de mauvais effets dans chacun des périodes de la vraie phthiſie pulmonaire. Au commencement elle nuit par ſa propriété irritante, & parce qu'elle accélere l'inflammation des tubercules: mais enſuite elle eſt nuiſible, parce qu'elle augmente les ſymptomes de la fievre hectique. On ne peut pas beaucoup compter ſur ce que Mr. RUSSEL dit de l'utilité de l'eau de la mer (*o*), & il ne paroît pas que dans aucun des cas que cet Auteur rapporte pour exemple de l'efficacité de cette eau, il ait fait des recherches

---

(*n*) J'ai vu un jeune écroueleux boire ſans aucun ſuccès l'eau de la mer, pendant pluſieurs mois. Il eſt vrai qu'elle n'étoit pas fraiche, puiſqu'on la faiſoit venir de plus de cent lieues. *Note de l'Editeur.*

(*o*) Dans ſa diſſertation intitulée *De tabe glandulari, ſive de uſu aquæ marinæ.* London 1750.

exactes & convenables pour s'en assurer, vu qu'il a joint en même tems, à l'usage de ce remede, celui de plusieurs autres.

Outre les remedes internes que l'on conseille dans les maladies des poumons, les médecins ont encore souvent recommandé de respirer la fumée des substances résineuses & balsamiques. On a aussi fait usage, dans les mêmes cas, de la vapeur qui s'éleve de l'esprit de vitriol dulcifié, lorsqu'on le verse goutte à goutte dans de l'eau chaude, & l'on vend ici ce remede sous le nom d'éther, comme un secret. En dernier lieu, on a aussi fort recommandé dans ces maladies, de respirer de l'air fixe.

J'ai vu employer toutes ces méthodes en différens tems ; mais je ne puis pas dire qu'aucune ait produit réellement quelque bon effet dans le période de suppuration de la phthisie pulmonaire, qui est pourtant celui dans lequel l'utilité de ces méthodes devoit principalement se faire appercevoir : mais dans le commencement de cette maladie, l'inspiration de la fumée des substances balsamiques, & de la vapeur de l'éther vitriolique, occasionne souvent une trop grande irritation. C'est pourquoi j'ai préféré de faire simplement respirer à mes malades la vapeur de l'eau chaude ; moyen dont j'ai déja fait mention ci-dessus en parlant des remedes dont on peut faire usage dans le commencement de la maladie. J'ai vu plusieurs exemples des excellens effets de cette vapeur, lorsque l'on y a recours dès la naissance du mal : mais lorsque la maladie a fait des progrès sensibles, on ne s'apperçoit pas aussi visiblement de ces bons effets, & lorsque le malade est déja fort affoibli, il arrive ordinairement, comme je l'ai

vu moi-même, que ce bain de vapeur provoque des ſueurs abondantes, ſur-tout lorſque les malades en font uſage tandis qu'ils ſont au lit. Afin donc d'éviter cet inconvénient dans de ſemblables cas, je n'ai fait reſpirer la vapeur de l'eau que pendant le jour & hors du lit.

Je me ſervois ordinairement pour cet effet d'une machine qui eſt décrite dans le *Gentleman's magazine* de l'année 1748, & qui étoit conſtruite de maniere que l'air que le malade attiroit par l'inſpiration paſſoit au travers de l'eau chaude par le moyen d'un tuyau qui au dehors avoit une ouverture ſervant à l'introduction de l'air extérieur, & qui intérieurement s'ouvroit au fond du vaſe. Mais à préſent nous avons une machine de l'invention de Mr. MUDGE, de laquelle il a donné la deſcription & le deſſin dans ſon *Mémoire ſur les toux catarrhales*, & qui eſt beaucoup plus parfaite & plus utile à raiſon de la ſoupape, & de l'embouchure dont elle eſt pourvue, en ſorte que l'on peut s'en ſervir très-commodément pour l'uſage que je viens de dire (*p*).

Avant que de terminer ces obſervations, je veux encore dire quelque choſe d'un certain remede que l'on vante pour la guériſon de la phthiſie, quoique, à la vérité, je ne puiſſe pas en parler d'après ma propre expérience, & que je n'aie point oui dire qu'aucun médecin l'ait mis en uſage en Angleterre: cependant ſa ſimplicité & les té-

---

(*p*) Il a paru depuis peu à Leipſick une traduction de ce petit ouvrage, imprimé chez WEIDMANN. On peut y voir la figure de cette machine. *Note de l'Editeur de Leipſick.*

moignages que l'on a de ses bons effets, méritent assurément que l'on fasse des recherches ultérieures pour s'assurer de son efficacité. Aussi me flatte-je que lorsque mes lecteurs auront lu d'un bout à l'autre les relations que j'ai recueillies à ce sujet, & dont je leur présente ici l'ensemble, ils conviendront avec moi que l'on peut se promettre de très-bons effets de ce remede, dans la vue d'arrêter les progrès de la phthisie pulmonaire.

Le remede dont je veux parler est celui qui est connu sous le nom de *bains de terre* (*q*). La premiere relation que j'aie vue concernant cette méthode, est celle qui se trouve dans le quatrieme volume des *Commentaires de* VAN SWIETEN *sur les aphorismes de* BOERHAAVE (*r*). Cet Auteur rapporte que des personnes dignes de foi lui ont assuré que dans certains endroits de l'Espagne on a une méthode de guérir la phthisie pulmonaire par des bains de terre. Il cite à ce sujet SOLANO DE LUQUE, en disant qu'il parle des bains de terre (*s*) comme d'un remede usité depuis long-tems à Grenade & dans certains cantons de l'Andalousie, comme utile dans les fievres hectiques & dans la consomption, & que cet Auteur rapporte divers exemples des bons succès de ces bains; succès qu'il a eus dans sa propre pratique.

Voici comment ce médecin Espagnol s'y prenoit: il choisissoit une portion de terre dans laquelle on n'eût rien semé. Il faisoit faire dans cet endroit un trou assez profond & assez large pour

(*q*) *The earth bath.*
(*r*) Page 101. de l'édition d'Hildbourghausen.
(*s*) *Bannos de terra.*

que le malade pût y entrer jusqu'au menton. On remplissoit ensuite cette fosse avec de la terre fraiche, de maniere qu'elle touchât de tous côtés le corps du malade. Le malade devoit rester dans cet état, jusqu'à ce qu'il commençât à avoir froid ou à éprouver du mal-aise. Pendant qu'il étoit dans ce bain, SOLANO lui faisoit donner de tems à autre un peu de nourriture ou de quelque médicament cordial. Après cela on le sortoit de là, on l'enveloppoit dans un drap de lin, & on le mettoit sur un matelas. Deux heures après on lui frottoit tout le corps d'un onguent fait avec de la morelle à fruit noir (*t*), & de la graisse de cochon. SOLANO remarque que chaque fois que l'on réiteroit ce procédé, il falloit faire creuser une nouvelle fosse, & il conseille de ne faire usage de cette espece de bains, que depuis la fin du mois de Mars jusques à la fin du mois d'Octobre.

Mr. FOUQUET de Montpellier, qui est un très-habile médecin & qui a l'inspection de l'hôpital militaire de cette ville, m'a assuré qu'il avoit fait l'essai de ce remede sur deux malades. Il ne réussit pas chez l'un d'eux qui avoit déja une phthisie complette, mais il est vrai aussi que l'on ne l'employa pas comme il convenoit. Le malade étoit un homme de trente ans, & avoit déja depuis quelques mois de la toux, une fievre hectique, & des sueurs colliquatives abondantes. Ce fut au mois de Juin que l'on le mit pour la premiere fois dans une fosse préparée comme il a été dit: mais comme il commença bientôt après à se plaindre d'une sensation désagréable dans l'estomac, on se vit déja obligé au bout de sept minutes de

(t) *Solanum nigrum.*

le fortir de cette foffe. Dans une feconde tentative il put refter dans ce bain pendant une demi-heure, après quoi on l'en retira, & on le traita de la maniere prefcrite par SOLANO. On réitera cinq fois les bains de terre de cette maniere, ce qui procura au malade un foulagement fenfible. Mais il les prit en averfion, ne voulut plus en continuer l'ufage, & mourut quelques mois après.

Mr. FOUQUET réuffit beaucoup mieux avec l'autre de ces malades. C'étoit une fille de onze ans, qui depuis trois mois étoit incommodée d'une toux qui lui étoit reftée après la rougeole, & à laquelle enfin il s'étoit joint une expectoration purulente, une fievre hectique & des fueurs nocturnes. La malade commença l'ufage des bains de terre au mois d'Augufte, & les réitera huit fois dans l'efpace de vingt jours. Au bout de ce tems-là, la fievre & la difpofition aux fueurs fe trouverent entiérement diffipées, & la malade acheva de fe rétablir complettement par l'ufage des remedes ordinaires.

On m'a raconté il n'y a pas longtems, qu'un médecin de Varfovie avoit auffi employé avec fuccès les bains de terre dans des fievres hectiques. Les Efpagnols bornent uniquement l'ufage de ces bains au traitement des maladies de ce genre: mais dans diverfes autres contrées on emploie auffi les bains de terre pour la guérifon d'autres maladies, en particulier pour celle du fcorbut. Mr. PRIESTLEY, dans fon ouvrage *fur les moyens d'imprégner l'eau d'air fixe* (*u*), remarque que les Indiens font dans l'ufage d'enterrer jufqu'au menton, dans

(*u*) *Directions for impregnating the wather with fixed air.*

des fosses nouvellement creusées, les personnes qui sont attaquées de maladies putrides, & que l'on réussit aussi, par un semblable moyen, à dissiper la mauvaise odeur de la viande qui commence à se corrompre. On peut de cette maniere ôter à un jambon le goût de rancidité qu'il a contractée, en le tenant enfoui pendant quelques heures dans la terre.

L'équipage des vaisseaux de notre compagnie des Indes orientales a souvent éprouvé les bons effets des bains de terre contre le scorbut. Mr. SKENE, qui a été pendant quelques années en qualité de chirurgien sur un de ces vaisseaux, m'a raconté en dernier lieu, qu'en 1761 ce vaisseau étant arrivé à l'isle Sainte Helene, plusieurs matelots étoient attaqués du scorbut qui, chez quelques-uns, étoit des plus fâcheux, & qu'alors le capitaine, dans la vue d'y remédier, fit creuser en terre des trous assez profonds pour que les malades pussent s'y tenir assis, & cela de maniere que leurs jambes & leurs cuisses fussent couvertes de la terre qu'on avoit fraichement remuée. En rapportant ce fait, le capitaine ajouta, que lorsque les trous étoient assez profonds pour que les malades pussent y entrer jusqu'au cou, ils se guérissoient beaucoup plus promptement. Cela parut tout-à-fait nouveau à Mr. SKENE: cependant le capitaine & les autres officiers du vaisseau lui en parloient comme d'une méthode très-usitée. Quelques malades qui la pratiquerent furent parfaitement rétablis dans peu de jours.

Mr. LIND, dans son *Traité du scorbut* (*x*),

(*x*) *Treatise on the scurvy* p. 533. de la 3e. édition angloise.

fait aussi mention de ce remede, & rapporte deux exemples très-remarquables qui en prouvent l'efficacité. Voici ses propres paroles à ce sujet:

" J'ai lu & entendu raconter plusieurs histoires de malades qui étoient atteints du scorbut à un si haut degré, qu'on les regardoit déja comme étant moribonds, & qui cependant se sont complettement rétablis, après avoir été débarqués au bord de la mer où on leur a fait manger du chiendent, flairer l'odeur de la terre, &c. Ces histoires ne sont pas tout-à-fait dépourvues de probabilité, & l'on peut au moins compter très-sûrement sur la vérité de celle que je vais rapporter ".

" La flotte angloise étant en rade en 1761 auprès de Belle-Isle sur les côtes de France, l'équipage des vaisseaux du roi fut préservé du scorbut par l'usage des denrées & des légumes frais qu'on leur avoit envoyés d'Angleterre: mais les matelots qui se trouvoient sur les vaisseaux de transports furent privés de cet avantage, ce qui fut cause que plusieurs d'entr'eux furent attaqués de cette maladie avec assez de violence. On transporta sur le rivage plusieurs de ces infortunés, qui, pour comble de malheur, étoient dépourvus des remedes convenables à leur état. Là on les déshabilla tout nuds, on les fit entrer dans la terre jusqu'au cou, & on les y fit rester couverts de terre durant quelques heures, jusqu'à ce qu'il s'en suivit des sueurs fortes & abondantes. Après cette opération, plusieurs de ces malades, qu'il avoit fallu porter par dessous les épaules dans les fosses que l'on avoit creusées, purent alors aller eux-mêmes jusqu'aux chaloupes. Il y en eut même deux d'entr'eux qui recouvrerent si bien leur santé par ce moyen, quoique auparavant le scor-

but les eût rendus abſolument incapables d'aucune eſpece de ſervice, que peu de tems après cette cure, ſe trouvant parfaitement rétablis & diſpos, ils s'embarquerent pour les Indes occidentales ſans avoir ſeulement goûté des végétaux frais".

" On dit, continue Mr. LIND, que dans les Indes occidentales cette pratique eſt fort en uſage parmi les boucaniers, lorſque leurs gens ſont attaqués du ſcorbut. Voici ce que m'en raconte un de mes amis.—Comme il étoit un jour à la chaſſe dans le Newfounland, il découvrit de loin comme des foſſes de chacune deſquelles il ſortoit une tête d'homme. La ſingularité de ce ſpectacle l'engagea à aller juſques à l'endroit où étoient ces foſſes, mais il fut bien plus étonné encore, en voyant que les hommes dont les têtes paroiſſoient au deſſus des foſſes, étoient en vie. Ils lui rapporterent qu'ils appartenoient à un vaiſſeau qui étoit à la rade, & qu'on les avoit ainſi enterrés pour les guérir du ſcorbut dont ils étoient atteints à un haut degré.—Mais le climat de Newfounland n'étoit-il peut-être point trop froid pour y pratiquer une pareille méthode?"

Le capitaine d'un vaiſſeau François qui alloit aux Indes orientales, & dont l'équipage ſouffroit beaucoup du ſcorbut, prit terre à l'iſle de l'Aſcenſion, dans l'eſpérance d'y rétablir ſes malades en leur faiſant manger des tortues que l'on trouve en grande quantité dans cette iſle: mais un accident empêcha malheureuſement qu'il ne pût tirer parti de ce ſecours. Toutefois, comme il connoiſſoit les bons effets que les bains de terre font ordinairement chez les malades ſcorbutiques, il ſe détermina à en faire l'eſſai ſur ceux de ſes gens qui avoient cette maladie. On creuſa donc tous

les jours de nouvelles foſſes en terre, & on y fit tenir les malades pendant un certain tems: ils ne manquerent point d'y éprouver d'abord un ſi grand ſoulagement, que cela les engagea à y demeurer chaque fois durant quelques heures; auſſi furent-ils rétablis dans peu de jours.

SOLANO, qui dans ſes écrits aime aſſez à parler philoſophie, eſt dans l'opinion, que la terre que l'on applique de cette maniere aux corps des malades, abſorbe ordinairement & fait ſortir ainſi du corps la matiere morbifique. Mais n'eſt-il pas bien plus vraiſemblable, que les vapeurs de la terre ſont abſorbées par le corps, qu'elles s'y mêlent à la maſſe des humeurs, qu'alors elles corrigent les mauvaiſes qualités de ces humeurs, & que de cette maniere elles peuvent auſſi bien être utiles dans le ſcorbut de mer (*y*), que dans la phthiſie pulmonaire?

C'eſt une choſe connue depuis longtems, que lorſque la terre eſt humectée, elle répand une certaine odeur agréable, & il y a longtems auſſi que BAGLIVI a confirmé par ſon témoignage l'efficacité avantageuſe des vapeurs de la terre fraichement remuée; efficacité qu'il attribue au ſalpêtre que cet élément contient. « Aſſurément, dit cet auteur, la terre commune eſt remplie de nitre, & lorſqu'elle a été fraichement remuée & qu'on en reſpire l'odeur, elle recrée les eſprits & calme les efferveſcences morbifiques de nos fluides; enfin cette odeur contribue à prolonger la vie (*z*). »

(*y*) *Sea ſcurvy.*

(*z*) Voici les paroles de l'original: *Certe, terra vul-*

Lorſque je réfléchis au réſultat de tout ce que je viens de dire ſur l'efficacité des bains de terre, je ne puis m'empêcher de former un ſouhait, c'eſt que l'on voulût bien en faire l'eſſai dans notre pays; mais en choiſiſſant pour cela les mois chauds de l'année. Il eſt d'uſage dans pluſieurs endroits de notre iſle, que les perſonnes pulmoniques ſuivent les traces de la charrue, & de coucher dans les ſillons les enfans attaqués de conſomption. C'eſt ici le lieu de rapporter la remarque qu'un écrivain célebre a faite avec raiſon, au ſujet de ces ſortes de remedes anciens & uſités depuis longtems; c'eſt qu'ils ſont ſouvent fondés en raiſon, quoique ordinairement il ſe paſſe bien du tems, avant que l'on découvre cette raiſon, & que l'on parvienne à connoître au juſte en vertu de quoi & de quelle maniere ces remedes ſont ſalutaires.

---

garis eſt plena nitro, & recens effoſſa ac odorata recreat ſpiritus, & ſedat efferveſcentias morboſas noſtrorum fluidorum, & ad longævitatem odorata juvat.



II.

MÉMOIRE

Sur les bons effets de l'élixir volatil de gayac, par le Docteur THOMAS FOWLER (*a*).

IL y a quelque temps que l'on eſt dans l'uſage d'employer à grandes doſes & fréquemment la teinture volatile de gayac (*b*), dans le traitement des douleurs de rhumatiſme. Depuis que l'on a commencé à l'adminiſtrer, j'ai eu diverſes occaſions de voir les bons effets de ce remede dans certaines douleurs chroniques de ce genre, leſquelles, comme le remarque avec raiſon Mr. DUNCAN (*c*), ne ſont ni inflammatoires, ni accompagnées d'un grand relâchement des parties affectées.

En dernier lieu j'ai eu à traiter un cas remarquable, qui appartient à ce même genre de maladie; c'étoit un mal de reins (*d*) aſſez ſemblable à celui dont il eſt fait mention par l'auteur que je viens de citer (*e*). J'ai auſſi vu la même

(*a*) L'éditeur de la Collection de Leipſick a tiré ce mémoire de ceux que Mr. DUNCAN a publié en Anglois ſous le titre de *Medical commentaries* 1780. Part. I. p. 94.

(*b*) *Tinctura guaiacina volatilis.* (C'eſt apparemment celle dont la recette ſe trouve dans la Pharmacopée de Londres. *Note de l'Editeur.*)

(*c*) Dans l'ouvrage qu'il a publié ſous le titre de *Medical caſes*, page 34. de la traduction Allemande.

(*d*) Il y a dans l'allemand *lendenweh*, qui quelquefois ſignifie ſciatique. *Note de l'Editeur.*

(*e*) *Ibid.*

teinture produire les plus excellens effets dans des rhumatismes aigus, en l'administrant uniquement de la maniere prescrite par Mr. le Docteur DAWSON, quoique à n'envisager cette pratique que d'après la théorie, on seroit en droit de craindre que ce remede ne dût agir en qualité d'irritant. Cependant je me suis en même tems convaincu par ma propre expérience, que Mr. DUNCAN a raison d'avancer que la teinture volatile de gayac est sans efficace dans les rhumatismes qui viennent uniquement de relâchement, & qui durent déja depuis longtems.

Je trouve, comme Mr. DAWSON l'a remarqué, que ce remede rend les plus grands services, lorsqu'il opére en même tems comme sudorifique & comme purgatif, en sorte qu'il fasse faire deux ou trois selles dans l'espace de vingt-quatre heures. L'expérience m'a appris aussi que dans les rhumatismes inflammatoires (*f*), il faut faire précéder la saignée.

Le cas suivant est un exemple des plus frappans de l'efficacité de cette teinture.

Un valet de paysan âgé de trente-six ans fut amené le sixieme d'Auguste 1779, à l'hôpital de Stafford. Il étoit d'une constitution saine & robuste, mais il se plaignoit d'une douleur continuelle & profonde, qui s'étendoit le long de l'os sacrum en descendant jusqu'aux hanches & aux cuisses, surtout du côté droit. Cette douleur étoit si violente, que le malade ne pouvoit ni se dresser, ni se plier le moins du monde, plus qu'il ne l'étoit,

---

(*f*) Le mot *gicht* que je rends par *rhumatisme*, peut aussi signifier la goutte. *Note de l'Editeur.*

en ſorte qu'il étoit conſtamment obligé de ſe tenir un peu courbe. Il ſouffroit les plus grandes douleurs lorſqu'il vouloit s'aſſeoir ou ſe lever; ſurtout dans ce dernier cas. Les douleurs ſe faiſoient toujours ſentir avec beaucoup plus de violence après qu'il s'étoit mis au lit, & cela pendant une demi-heure, ou même pendant une heure entiere, & lorſque l'on touchoit les parties malades, ſi légérement que ce fût, cela lui cauſoit auſſitôt des douleurs très-vives. Le pouls étoit naturel & médiocrement fort, & l'appétit étoit bon. Son ſommeil au contraire étoit ſouvent interrompu par les douleurs. Le ventre étoit toujours reſſerré, à moins que l'on ne le relâchât par le moyen des remedes.

Cette maladie avoit commencé le douzieme de Juillet par des ſymptomes de fiévre, qui ne l'avoient quitté que vers la fin du même mois, depuis lequel tems ſon appetit étoit devenu meilleur. On lui avoit fait une ſaignée & adminiſtré quelques purgatifs doux. — Le malade attribuoit la cauſe de ſa maladie à un refroidiſſement.

J'ordonnai qu'on lui donnât tous les ſoirs de demi-once juſqu'à deux onces d'elixir volatil de gayac (*g*) dans de l'eau pure, & qu'en même tems

(*g*) J'ai bien de la peine à me perſuader que cette doſe ne ſoit pas beaucoup trop forte, & que l'Editeur de Leipſick n'ait indiqué ici la demi-once & l'once, au lieu de la demi-dragme & de la dragme, & cela peut-être enſuite d'une faute d'impreſſion, qui aura pu ſe trouver dans l'original, vû qu'il n'arrive que trop ſouvent aux Imprimeurs de confondre le ſigne de la dragme avec celui de l'once, à cauſe de la reſſemblance de ces

tems on obſervât le régime convenable, qu'il eût à s'abſtenir de toutes boiſſons fermentées, & qu'il ne prît abſolument pour nourriture que des végétaux.

Le neuvieme d'Auguſte, je trouvai que l'uſage de ce remede, (auquel on avoit aidé en faiſant boire au malade du thé de méliſſe), lui avoit procuré chaque nuit une ſueur de ſix à ſept heures & deux ſelles liquides toutes les vingt-quatre heures. Dès la premiere doſe d'élixir, il avoit éprouvé un ſoulagement conſidérable, & la douleur étoit devenue beaucoup moins violente dans les reins, aux hanches & aux cuiſſes. J'ordonnai que l'on continuât l'uſage de cet élixir de la même maniere qu'auparavant, & que le malade fît un bain de pieds tous les ſoirs avant que de s'endormir.

Le quatorzieme d'Auguſte. L'élixir de gayac avoit toujours continué à exciter chaque nuit une ſueur très-abondante, & à procurer au malade trois ou quatre ſelles liquides toutes les vingt-quatre heures, au moyen dequoi la maladie continuoit auſſi à diminuer de jour en jour davantage. Les douleurs des hanches étoient preſque entiérement diſſipées, tandis qu au contraire celles des cuiſſes avoient fort peu diminué; mais pour la douleur des reins elle s'étoit tellement amendée, qu'à cette date, il pouvoit, en pliant le corps, faire la moitié du mouvement qu'il lui auroit fallu pour toucher juſqu'à terre, ſans en reſſentir la plus petite incommodité. L'appetit continuoit à être très-bon, & le

ſignes. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que j'ai vu 30 gouttes de cet elixir, cauſer beaucoup d'agitation dans un rhumatiſme chronique, chez un vieillard. *Note de l'Editeur.*

malade dormoit bien aussi. — Je dis que le malade devoit continuer à user de l'élixir volatil de gayac, & à observer le régime comme précédemment; seulement je le dispensai de continuer les bains de pied.

Le dix-huitieme d'Auguste. Les jours précédens l'élixir avoit continué à opérer toujours comme de coutume par la sueur & par les selles, avec un pareil succès; & depuis deux jours, toutes les incommodités que le malade souffroit auparavant se trouvoient entiérement dissipées, à la reserve d'une très-légere douleur qui lui restoit à la cuisse droite. A la date indiquée, le malade pouvoit se plier dans tous les sens sans souffrir le moindre mal, & le dernier jour avant cette date, il a été en état de se promener çà & là pendant huit à neuf heures. En conséquence il est retourné à ses occupations ordinaires, & au bout de quelques jours le reste de douleur qu'il avoit encore à la cuisse a été entiérement dissipé.



III.

HISTOIRE

D'une femme attaquée d'une fievre puerpérale avec quelques obſervations générales ſur le traitement de cette maladie ; par le Docteur Edouard Johnstone (*a*).

Une jeune femme qui avoit accouché pour la premiere fois, fut attaquée le deuxieme jour après ſa délivrance, d'une violente fievre puerpérale (*b*). Mon pere fut appellé auprès d'elle lorſque cette fievre avoit déjà duré trois jours. Il trouva que le pouls étoit très-fréquent & en même tems un peu inégal, que le plus ſouvent la malade reſſentoit dans le bas-ventre de grandes douleurs, qui revenoient de tems en tems & qui lui faiſoient fréquemment pouſſer les hauts cris. Le ventre étoit fort enflé, & la malade pouvoit à peine ſupporter que l'on y portât la main. Elle alloit peu à la ſelle, mais l'écoulement de l'urine étoit très-ré-

(*a*) Cette hiſtoire eſt tirée du même recueil que le mémoire précédent, où elle ſe trouve à la page 98.

(*b*) Cette fievre particuliere aux femmes en couche, & que Mr. Hulme a le premier décrite & nommée, n'a point eu juſqu'ici de nom françois, ſi je ne me trompe que celui de fievre des femmes en couche, qui eſt un peu long, & auquel par cette raiſon il me paroit que l'on devroit ſubſtituer celui de fievre puerpérale. *Note de l'Editeur.*

glé. Le lait & les vidanges s'étoient déja arrêtés le deuxieme jour après l'accouchement. Elle se plaignoit d'un grand mal-aise, & d'une soif insupportable, qui lui faisoit continuellement demander à boire de l'eau froide.

On lui ordonna à titre de boisson ordinaire de l'eau d'orge & du bouillon de gruau, & on lui fit prendre tous les jours un lavement composé d'une demi-once d'huile, d'une pareille quantité de manne, & d'un scrupule de salpêtre: on lui prescrivit outre cela une potion où il entroit un grain de tartre émétique, deux scrupules de rhubarbe, deux onces de jus de citron saturé avec autant de sel d'absinthe qu'il en falloit pour cela (*c*), puis deux onces d'eau de fontaine, avec deux dragmes de sucre. La malade devoit prendre tous les jours, le matin & le soir, chaque fois un quart de cette potion. Mais de plus, & dans les intervalles, on lui faisoit prendre de trois en trois heures, deux cuillerées à soupe d'une mixture composée de deux onces de jus de citron, d'une dragme de sel d'absinthe, de trois onces d'eau de fontaine, d'autant d'eau de canelle simple, & d'une demi-once de sucre. — On appliqua un vésicatoire sur le bas-ventre, & on fit une saignée de huit onces au bras.

(c) Il s'agit donc ici du sel fixe d'absinthe; j'avoue que je ne vois pas pourquoi on le préfere à d'autres alcalis fixes, tels que le sel de tartre & la potache purifiée; d'autant plus que comme je l'ai vu plusieurs fois, les apothicaires donnent souvent des sels très-différens sous le nom de sel d'absinthe, & qu'ils les font payer bien plus cher sous ce nom, que sous ceux qui leur conviendroient. *Note de l'Editeur.*

Le ſang qui étoit ſorti de la veine étoit couvert d'une couenne inflammatoire, ce qui engagea le médecin à ordonner une ſeconde ſaignée, mais qui fut négligée. La potion où il entroit du tartre émétique & de la rhubarbe fit aller la malade ſur ſelle, mais les matieres qui ſortoient de la matrice étoient encore en bien petite quantité & tout-à-fait putrides ; de plus elle vomiſſoit preſque continuellement une matiere noire. Le pouls étoit extraordinairement fréquent. Le ſommeil manquoit entiérement ; cependant la douleur étoit devenue plus ſupportable après la ſaignée & l'application de l'emplâtre véſicatoire. On fit ſur le bas-ventre des fomentations avec des flanelles que l'on trempoit dans une infuſion chaude de fleurs de camomilles.

La malade mourut le ſoir ſuivant, ſavoir le quatrieme jour de la maladie. On fit l'ouverture du cadavre, & l'on trouva que la matrice s'étoit reſſerrée en forme d'une petite bouteille ronde, de la contenance d'environ une chopine. Elle étoit couverte d'une croute purulente tout-à-fait ſemblable à celle qui ſe forme ordinairement ſur les parties attaquées d'inflammation, & l'on remarquoit une rougeur très-ſenſible au fond de ce viſcere & aux ovaires. La ſurface interne de la matrice paroiſſoit être entiérement corrodée, & l'on trouva dans ſa cavité de chaque côté, environ deux ou trois cuillerées à bouche pleines d'un pus très-épais, & une grande quantité de ſéroſité teinte de ſang. Tout l'inteſtin colon & le cœur paroiſſoient fort enflammés, & le *duodénum* étoit fort tuméfié, ce qui avoit ſans doute occaſionné l'enflure du ventre. Au reſte, on voyoit très diſtinctement qu'une inflammation idiopathique de la ma-

trice & qui avoit eu lieu dès le commencement de la maladie, avoit irrité les inteſtins, & avoit été cauſe qu'ils s'étoient pareillement enflammés.

En 1777 il y eut à Kidderminſter une fievre puerpérale épidémique, dans laquelle mon pere employa avec ſuccès la méthode ſuivante.

Lorſque les douleurs étoient très-violentes, & que l'on n'avoit point encore tiré de ſang à la malade, il commençoit par lui ordonner une ſaignée. S'il arrivoit que la malade vomit de la bile, ou des matieres noirâtres, il cherchoit à nettoyer l'eſtomac en lui faiſant avaler de l'eau chaude, ou en lui faiſant boire beaucoup de thé de camomille, & lorſque le vomiſſement continuoit au point qu'il fût néceſſaire de l'arrêter, il faiſoit prendre à la malade la mixture, connue ſous le nom de mixture de *Riviere*, & cela au moment de l'efferveſcence (*d*). Mais lorſqu'aucun de ces

---

(*d*) Je n'ai pas trouvé que cette circonſtance fût néceſſaire pour le bon effet de cette mixture. Qu'il me ſoit permis de tranſcrire ici ce que j'en ai dit par forme de note, dans un petit recueil que j'ai publié en dernier lieu ſous ce titre : *Deux mémoires ſur les gas & principalement ſur le gas méphitique dit air fixe, traduite de deux diſſert. latines ſoutenues par Mr.* CORVINUS, *ſous la préſidence de Mr.* SPIELMANN &c. à Lauſanne chez Fr. GRASSET 1782, 12°. page 182 note (†3).—" Je puis aſſurer que quoiqu'il me ſoit arrivé un très- grand nombre de fois, d'arrêter des vomiſſemens exceſſifs par le moyen de cette mixture, ou de toute autre préparée avec différens acides & alcalis, & même avec de la magnéſie; je n'ai jamais obſervé la moindre différence dans la maniere d'agir de ce remede, ſoit que je l'aie adminiſtré au moment de l'efferveſcence ou long-tems après, comme je l'ai déja dit dans mes

ſymptomes n'avoit lieu, mon pere faiſoit d'abord donner à la malade une ou deux onces d'huile de ricin, avec une pareille quantité d'eau & de rum foible, ou d'eau de vie, ce qui, comme il a appris par expérience, eſt la meilleure maniere d'adminiſtrer cette huile aux malades. — Après cela il ordonnoit l'émulſion ſuivante: Prenez de l'émulſion commune, de la pharmacopée de Londres, une livre, deux onces de manne, & une dragme de ſalpètre. — La malade devoit en prendre trois cuillerées à ſoupe toutes les heures.

En même tems il preſcrivoit de donner à la malade deux ou trois fois par jour, ſuivant les circonſtances, un lavement compoſé de trois quarts

---

obſervations intitulées: *Delectus obſervationum practicarum ex diario clinico depromtarum* Bernæ 1780. 8°. page 107, note (b) Ayant pris la liberté de demander à Mr. le Profeſſeur SPIELMANN ce qu'il en penſoit, voici ce que ce célebre chymiſte m'a fait l'honneur de me répondre en datte du 12. Mai 1781: *Je ne ſaurois déterminer de quelle façon, la mixture de* RIVIERE *arrête les vomiſſemens: très ſouvent j'ai obſervé que le jus de citron fait le même effet, ſans que l'on y ajoute de l'alcali, & je ne doute pas qu'il n'en fût de même du vinaigre. Vos obſervations prouvent évidemment que ce n'eſt pas à l'air fixe qu'il faut l'attribuer: je ne vois abſolument point comment le gas doit agir ici* "—Depuis lors, c'eſt-à-dire à la fin de 1781, j'ai eu occaſion de faire l'eſſai du vinaigre chez une fille qui depuis quelques mois avoit des vomiſſemens opiniâtres, & qui enfin étoient devenus preſque continuels & exceſſifs: j'ai en effet réuſſi à les appaiſer d'abord par le ſeul uſage du vinaigre, que je lui faiſois prendre à la doſe d'une cuillerée de demi-heure en demi-heure. Cette fille après s'être échauffée aux travaux de la campagne avoit eu des regles trop abondantes. *Note de l'Editeur.*

de chopine d'eau chaude, & d'une once & demie de ſucre, ſans y ajouter ni huile ni rien de purgatif, par la raiſon que le ſucre employé de cette maniere dans la fievre en queſtion, occaſionnoit une diarrhée beaucoup plus forte, que lorſqu'on lui aſſocioit d'autres ingrédiens. Ces lavemens procuroient ordinairement des ſelles abondantes. Les douleurs qui ſe faiſoient ſentir dans la région de la matrice, & la fievre, diminuoient le plus ſouvent conſidérablement dans l'eſpace de vingt-quatre heures, lorſque l'on entretenoit cette diarrhée par l'uſage de l'huile de ricin, par celui de l'émulſion mentionnée plus haut, & par celui des lavemens, leſquels il falloit réitérer de tems en tems.

On parvenoit au même but par le remede ſuivant, dont il falloit prendre ſuivant que les circonſtances le demandoient, trois cuillerées à ſoupe deux ou trois fois par jour. —— Prenez deux onces de tamarins & une égale quantité de manne; faites cuire ces deux drogues avec une livre & demie d'eau d'orge, juſqu'à-ce qu'il n'en reſte plus qu'une livre; ajoutez y alors une once de tartre ſoluble; une demi-once de ſucre; & trois grains de tartre émétique. —— D'autres fois au lieu de cette potion, on donnoit une mixture purgative, compoſée d'une dragme de rhubarbe en poudre, d'une demi-once de jus de citron (mêlé avec autant de ſel d'abſinthe qu'il en falloit pour ſaturer complettement cet acide), d'une once d'eau d'orge, & d'une dragme de ſucre.

Lorſqu'au moyen de ces remedes, il ſurvenoit dès le commencement de la maladie une diarrhée copieuſe, cela arrêtoit ordinairement auſſi-tôt les progrès du mal, & diminuoit ſenſiblement la dou-

leur qui étoit le ſymptome le plus fâcheux de cette maladie. Cependant, il eſt néceſſaire dans pluſieurs cas d'entretenir cette diarrhée pendant quelque tems de la même maniere, & cela auſſi longtems que les douleurs & les autres circonſtances de la maladie le demandent, & que les forces de la malade le permettent; enfin auſſi longtems qu'il y a un reſte d'enflure ou de plénitude au bas-ventre, & qu'il y a encore de la douleur & de la fievre. Le plus ſouvent les vidanges recommencent à couler à meſure que la fievre diminue, & l'on reconnoit à l'exceſſive puanteur qu'elles exhalent, la nature de la matiere qui par l'irritation qu'elle cauſoit, avoit ſans doute donné lieu à la maladie. S'il arrive que la ſécrétion du lait ait été ſupprimée par la fievre, ou que la fievre en ait empêché l'écoulement, cet écoulement ne manque point de reparoître auſſi-bien que celui des lochies, auſſi-tôt que la fievre a diminué.

On avoit l'attention dans cette maladie, de renouveller conſtamment l'air & d'en tempérer la chaleur, en laiſſant toujours une porte ouverte, & en ouvrant outre cela de tems en tems une fenêtre. On avoit ſoin auſſi de nettoyer ſouvent & complettement la chambre & de l'arroſer avec du vinaigre & de l'eau. On faiſoit boire aux malades de l'eau d'orge, du bouillon de gruau clair, & de l'eau panée. Quelquefois auſſi on leur permettoit d'uſer d'un peu de petit-lait au vin, mais ſeulement en bien petite quantité. On leur interdiſoit au contraire entiérement la boiſſon de toutes ſortes de liqueurs ſpiritueuſes, comme auſſi l'uſage des bouillons & de toutes ſortes de mets à la viande. On renouvelloit ſouvent les draps

& le linge des malades, & on les tenoit auſſi propres qu'il étoit poſſible.

En ſuivant cette méthode, il arrivoit ordinairement que la guériſon des malades étoit déja paſſablement avancée, & il étoit rare qu'au ſeptieme jour il y eût encore un reſte de fievre.

Mais ſi la fievre duroit au-delà de ce terme, il arrivoit alors quelquefois que les malades avoient un point de côté avec de la toux; ſymptomes qui ſurvenoient à cette époque, parce que le ſiege de l'inflammation avoit changé, & s'étoit tranſporté de la région de la matrice, vers les parties voiſines de la poitrine. Ce nouvel état demandoit le même traitement que celui que l'on emploie ordinairement dans l'inflammation de la pleure & dans d'autres cas ſemblables: ainſi il falloit recourir à la ſaignée, & ſuivre complettement la méthode antiphlogiſtique.

Mais chez d'autres malades, chez qui la fievre n'étoit pas terminée le ſeptieme ou le neuvieme jour, cette maladie étoit abſolument de l'eſpece putride. Conſéquemment, il falloit entretenir une diarrhée convenable, ajouter un peu de vin dans la boiſſon des malades, & outre cela, faire uſage du quinquina & des médicamens antiſeptiques.

IV.

MÉMOIRE

Sur les mouvemens inverſes ou retrogrades des vaiſſeaux abſorbans du corps dans certaines maladies, par Mr. E. DARWIN (a).

SOMMAIRE.

SECTION PREMIERE. *Deſcription du ſyſtême des vaiſſeaux abſorbans (b).*

SECTION II. *Nonobſtant les valvules qui ſe trouvent dans les vaiſſeaux abſorbans, il peut cependant arriver, dans certaines maladies, que les humeurs retrogradent, & ſe meuvent dans un ſens contraire à celui qui leur eſt naturel.*

SECTION III. *Communication & route qui conduit*

(a) L'auteur étoit médecin à Edimbourg & il avoit deſtiné ce mémoire à l'impreſſion à titre de diſcours inaugural; mais une mort prématurée l'a empéché de le publier lui-même. *Note de l'Editeur de Leipſick* (†).

(†) Dans la collection allemande ce mémoire eſt précédé d'un autre qui eſt du même auteur & intitulé: *Recherches tendantes à déterminer quel eſt le caractere diſtinctif qui différencie le pus d'avec la pituite*, &c. mais comme il y eſt beaucoup plus queſtion de chymie que de médecine, je renvoie ceux de mes lecteurs qui feront curieux de le lire, au premier tome de la *Bibliothéque de chymie* où il trouvera ſa place. *Note de l'Editeur.*

(b) On entend par le ſiſtême des vaiſſeaux abſorbans, les *vaiſſeaux* connus ſous le nom de limphatiques (*vaſa lymphatica valvuloſa*), *& les vaiſſeaux lactées* avec les valvules dont ces vaiſſeaux ſont pourvus. *Note de l'Editeur de Leipſick.*

LE progrès de nos connoissances en médecine a souvent été retardé par de vaines théories d'après lesquelles on a comparé les loix de l'économie animale avec les loix de la méchanique & de la chymie. J'ai cherché dans le présent mémoire à éviter, autant que j'ai pu, de pareilles fautes, en me bornant à comparer les phénomenes qui se présentent dans l'économie animale avec d'autres phénomenes du même genre, sans faire à cet égard la moindre application des principes & des

raisonnemens tirés de la chymie ou de la méchanique. Il est vraisemblable que cette analogie qui est plus exacte, est le seul fondement solide d'après lequel nous puissions rédiger nos recherches en médecine.

SECTION PREMIERE.

Description du système des vaisseaux absorbans (c).

1°. LE système des vaisseaux absorbans du corps animal est de différens genres, ou se divise en différentes parties, tant à raison de leurs différentes situations, qu'à raison des diverses humeurs que ces vaisseaux absorbent.

Les vaisseaux absorbans des intestins (d) s'ouvrent à la surface interne des intestins. Leur fonction consiste à absorber le chyle ou le suc nourricier contenu dans le canal des premieres voies. On leur donne le nom de *vaisseaux lactées*, afin de les distinguer des autres vaisseaux absorbans que l'on appelle communément *vaisseaux lymphatiques.*

Les vaisseaux absorbans qui ont leurs orifices à la surface externe de la peau pompent également une grande quantité d'humidité de l'athmosphere, & une partie de la matiere de la transpiration (e) qui ne s'évapore pas. On leur donne le nom de *vaisseaux absorbans de la peau* (f).

(c) *Absorbent system.*
(d) *Intestinal absorbents.*
(e) *Materia perspirabilis.*
(f) *Cutaneous absorbents.*

Ceux qui partent de la ſurface interne des ramifications de la trachée-artere, & qui pompent l'humidité de l'air qui s'introduit dans les poumons par l'inſpiration, ainſi qu'une partie de la mucoſité qui tapiſſe la ſurface interne de la trachée-artere, ſont connus ſous le nom de *vaiſſeaux abſorbans des poumons* (*g*).

Il eſt des vaiſſeaux abſorbans qui s'ouvrent par une infinité d'orifices dans les cellules de tout le tiſſu cellulaire, & dont l'uſage eſt de repomper l'humeur qui s'eſt verſée dans ces cellules après qu'elle a rempli ſa deſtination. On pourroit leur donner le nom de *vaiſſeaux abſorbans du tiſſu cellulaire* (*h*).

Il en eſt qui partent de la ſurface des membranes qui revètent intérieurement les grandes cavités du corps, telles que la cavité de la poitrine, celle du bas-ventre, celle du ſcrotum, celle du péricarde. Ces vaiſſeaux repompent la mucoſité & certaines humeurs qui ſe ſont verſées dans ces cavités; on les diſtingue par des noms qui déſignent les cavités auxquelles ils appartiennent.

Enfin, il en eſt d'autres qui ont leurs origines à la ſurface interne de la veſſie urinaire, de la véſicule du fiel, des conduits ſalivaires, ou d'autres réſervoirs d'humeurs excrémenticielles. On peut leur donner des noms qui ſe rapportent aux humeurs dont ils ſont deſtinés à abſorber les parties les plus déliées; ainſi on peut les déſigner par les noms de *vaiſſeaux abſorbans de l'urine, de la bile, de la ſalive, &c.*

(*g*) *Pulmonary abſorbents.*
(*h*) *Cellular abſorbents.*

2°. Il eſt pluſieurs de ces vaiſſeaux abſorbans, tant des vaiſſeaux lactées que des vaiſſeaux lymphatiques, qui auſſi bien que nombre de veines, ſont remplis de valvules ou de ſoupapes. Ces valvules paroiſſent être deſtinées à favoriſer le mouvement progreſſif des humeurs contenues dans ces vaiſſeaux, ou tout au moins à les empecher de retrograder dans les endroits où ces vaiſſeaux ſont ſujets à être comprimés alternativement par les arteres ou par les muſcles voiſins.

Cependant, il ne paroît pas que ces valvules ſoient abſolument néceſſaires dans tous les vaiſſeaux abſorbans, tout comme auſſi on trouve qu'il n'y en a réellement point dans certaines veines. Il n'y a point de valvules non plus dans le ſyſtême des vaiſſeaux abſorbans lymphatiques des poiſſons, comme il paroît par les découvertes de Mr. HEWSON, cet anatomiſte rempli de ſagacité, dont nous continuons à regretter vivement la mort prématurée. Voyez ſes *Recherches ſur le ſyſtême lymphatique*, page 94 (*i*), & le tome cinquante-huitieme des *Tranſactions philoſophiques*.

3°. Outre cela, ces vaiſſeaux abſorbans ſont pourvus de certaines glandes que l'on appelle *les glandes conglobées*. Juſques à préſent, on n'a pas encore recherché ni déterminé la véritable utilité de ces glandes. Cependant, il eſt vraiſemblable qu'elles ont du rapport avec celles que l'on appelle *les glandes conglomerées*, & cela tant à raiſon de leur ſtructure qu'à raiſon de leur utilité, & qu'elles n'en different qu'en ce que leurs orifices abſorbans ſont placés, pour plus de commodité, à une plus grande diſtance du corps de la glande.

(*i*) *Enquiries in to the lymphat. ſyſtem.*

Les orifices ou les origines des vaiſſeaux des glandes conglomerées naiſſent immédiatement des vaiſſeaux ſanguins, qui portent dans ces glandes le ſang duquel doivent ſe ſéparer les diverſes humeurs, à la ſecrétion deſquelles chacune des mêmes glandes eſt deſtinée. Les glandes lymphatiques au contraire raſſemblent les humeurs qui leur ſont propres, en les pompant de membranes ou de réſervoirs fort éloignés par le moyen de certains orifices, qui pour cet effet ſont adaptés à de longs canaux que l'on appelle les vaiſſeaux lactées ou lymphatiques.

4°. Les humeurs, après avoir été raſſemblées de cette maniere des différentes parties du corps, ſe rendent par le moyen du conduit que l'on appelle le canal thorachique dans la veine ſouclaviere gauche, proche de la veine jugulaire, excepté que les vaiſſeaux qui viennent du côté droit de la tête, & du cou, & du bras droit, ſe vuident dans la veine ſouclaviere droite. Quelquefois même il arrive que les vaiſſeaux lymphatiques du côté droit des poumons ſe rendent pareillement dans la veine ſouclaviere droite, tandis qu'au contraire ceux qui viennent du côté gauche de la tête aboutiſſent d'abord à la partie ſupérieure du canal thorachique.

5°. Il y a dans le ſyſtème des vaiſſeaux abſorbans un grand nombre d'anaſtomoſes qui paroiſſent très-néceſſaires pour la conſervation de la ſanté. On découvre auſſi, par des recherches exactes, qu'il y a un grand nombre de communications de cette eſpece entre les vaiſſeaux lymphatiques qui vont des inteſtins à la veſſie urinaire. Voyez ce qu'en a dit Mr. HEWSON dans le cinquante-neuvieme volume des *Tranſactions philoſophiques.*

6°. Le

6°. Le Docteur MONRO a démontré avec assez de vraisemblance, par des recherches très-intéressantes, que tous les vaisseaux absorbans des intestins n'aboutissent pas au canal thorachique. Cet anatomiste a fait avaler de la garance à quelques animaux dont il avoit auparavant lié le canal thorachique, & malgré cela, il a trouvé quelque tems après, en disséquant ces animaux, que leurs os & la lymphe de leur sang étoient devenus rouges.

SECTION II.

Nonobstant les valvules des vaisseaux lymphatiques, il peut arriver, dans certaines maladies, que les humeurs contenues dans ces vaisseaux refluent, & se meuvent d'un mouvement retrograde.

1°. IL semble au premier coup d'œil que la multitude de valvules qui se trouvent dans les vaisseaux lymphatiques & dans les vaisseaux lactées, doivent opposer aux humeurs qu'ils contiennent une résistance assez difficile à surmonter, pour qu'elles ne puissent pas retourner en arriere. Mais ces valvules se trouvent dans des vaisseaux qui sont doués d'une sorte de vie, & elles sont elles-mêmes douées d'une faculté semblable : or outre cela, il peut arriver très-facilement que ces valvules & ces vaisseaux éprouvent de l'irritation par les mouvemens naturels en vertu desquels ils absorbent ou charrient les humeurs : conséquemment, s'il arrive dans certaines maladies que ces valvules ou ces vaisseaux soient irrités & excités par là à des mouvemens trop forts & contre-na-

ture, ou qu'au contraire ils ſoient paralyſés pendant la diſtenſion de cette partie du vaiſſeau à laquelle la valvule eſt attachée, enſorte qu'elle ne puiſſe pas le fermer bien exactement, il peut, dis-je, ſe faire alors que ces valvules ne ſoient pas en état d'empêcher le reflux de la lymphe ou du chyle.

Il eſt vraiſemblable que cet effet peut avoir lieu, à en juger par les expériences que l'on a faites, en injectant en ſens retrograde dans ces vaiſſeaux, du mercure, de l'eau, ou du ſuif, ou lorſque l'on y ſouffle de l'air de la même maniere; car en ſuivant ce procedé, ces vaiſſeaux venant à être diſtendus un peu fortement, ces fluides paſſent facilement au travers de ces valvules en ſuivant une route oppoſée à celle que ſuivent les humeurs lymphatiques, quand elles ſe meuvent d'une maniere naturelle dans leurs vaiſſeaux. Voyez à ce ſujet HALLERI *Elementa phyſiologiæ*, Lib. III. ſect. IV.

2°. Il paroît qu'après la mort, les orifices des vaiſſeaux lymphatiques laiſſent paſſer l'eau par ces conduits avec plus de facilité dans un ſens retrograde, que ſuivant leur direction naturelle; car lorſque l'on a rempli d'eau une veſſie renverſée, cette eau en reſſort très-facilement, en ſuintant au travers des parois de la veſſie. Cette expérience fait voir qu'il n'y a rien à l'orifice de ces vaiſſeaux qui puiſſe empêcher le mouvement retrograde des liqueurs qui y ſont contenues.

M'étant déterminé à répéter cette derniere expérience, je pris une veſſie de bœuf fraiche, puis après avoir lié avec ſoin les ureteres, je fis une ouverture au fond de cette veſſie. Après cela, je la renverſai complettement, enſorte que la ſur-

face qui étoit à l'intérieur se trouvât tournée en dehors. Alors je la remplis d'eau jusqu'à la moitié, & je fus fort étonné de la promptitude avec laquelle elle se vida. — Comme les vaisseaux lymphatiques de la vessie s'élargissent sur-tout autour de son col, ainsi que Mr. WATSON l'a démontré (*k*), j'ai trouvé qu'il étoit plus à propos de faire cette expérience, en tenant la vessie suspendue de maniere que le col fût en bas.

3°. Il est certaines maladies, telles par exemple que le diabétes & les écrouelles, dans lesquelles il arrive, suivant toutes les apparences, que les valvules elles-mêmes souffrent, & qu'elles sont par-là incapables d'empêcher le reflux des liqueurs qu'elles devroient retenir, & faire écouler du côté opposé au tronc du vaisseau. C'est ainsi qu'il arrive souvent que les valvules mêmes de l'artere aorte sont squirrheuses, comme il paroît par les observations anatomiques recueillies par Mr. LIEUTAUD (*l*), & que cet état des valvules de l'aorte donne lieu à l'intermittence du pouls & à de violentes palpitations de cœur, par la raison qu'il reflue toujours un peu de sang vers le cœur. Il n'est point non plus de parties dans le corps qui deviennent plus facilement squirrheuses que les glandes & les vaisseaux lymphatiques; c'est aussi à raison de cela que l'on a désigné cette cachexie squirrheuse sous le nom d'écrouelles.

4°. Il y a aussi des valvules dans d'autres parties du corps lesquelles sont semblables aux val-

(*k*) Dans le tome LIX des *Transactions philos.* p. 392.

(*l*) *Anatom. pract.* (ou plutôt *Histor. anatom. pract.* &c.)

vules du ſyſtême des vaiſſeaux abſorbans, & qui cependant lorſqu'elles ſe trouvent dans un état de maladie ou contre-nature, n'empêchent pas que les liqueurs contenues dans ces vaiſſeaux n'aient un mouvement retrograde. Ainſi, par exemple, les orifices ſupérieur & inférieur de l'eſtomac ſont pourvus de ſoupapes: or il arrive quelquefois, lorſque l'on a bu une trop grande quantité d'eau chaude pour exciter le vomiſſement, que ces ſoupapes réſiſtent aux plus grands efforts & à toute l'énergie du diaphragme & des muſcles du ventre: d'autres fois, au contraire, la ſoupape de l'orifice ſupérieur laiſſe facilement évacuer les matieres contenues dans l'eſtomac, tandis qu'en même tems la ſoupape inférieure, connue ſous le nom de *pylore*, permet à la bile & à d'autres matieres qui ſe trouvent dans l'inteſtin *duodénum* de refluer librement dans l'eſtomac.

5°. La valvule du colon eſt des mieux adaptée à la fonction d'empêcher le mouvement contre-nature & retrograde des excrémens: avec tout cela, & quoiqu'elle ſoit douée d'une ſorte de vie ou de force vitale (*m*), il n'en eſt pas moins vrai que dans la paſſion iliaque elle reſte ouverte, ſoit à cauſe d'un ſpaſme ou de quelque autre mouvement contre-nature, en ſorte qu'elle permet ou favoriſe même le mouvement rétrograde des matieres contenues dans les gros inteſtins ſitués au-deſſous de cette valvule.

Il paroît que telle eſt auſſi préciſément la ſtructure de l'orifice ſupérieur du premier eſtomac des animaux qui ruminent, enſorte que le reflux & le retour de la nourriture qu'ils ont priſe en eſt

(*m*) *Living power.*

rendu plus facile ou en eſt même aidé, après quoi les fibres circulaires des muſcles de l'œſophage ſe meuvent dans un ſens retrograde, & font remonter la nourriture dans la bouche.

Mr. DE HAEN introduiſit une ſi grande quantité d'eau dans le corps d'un chien en la ſeringuant par le gros boyau, que cet animal la rendit à pleine bouche en vomiſſant. De plus, on ſait que dans la paſſion iliaque, dont j'ai parlé plus haut, on rend ſouvent les excrémens & les lavemens par le vomiſſement.

6°. Les points lacrymaux forment avec le ſac lacrymal & le conduit naſal une glande parfaite, & ils ont beaucoup de rapport avec le canal inteſtinal. Les points lacrymaux ſont des orifices abſorbans qui pompent les larmes des yeux, après qu'elles ont rendu à ces organes les ſervices auxquels elles ſont deſtinées, puis ils les portent au nez. Mais quand il arrive que le conduit naſal eſt obſtrué, & que le ſac lacrymal eſt diſtendu par les larmes; alors ſi l'on vient à comprimer avec le doigt les orifices abſorbans de ces glandes (ſavoir les points lacrymaux) & le ſac lacrymal, ils reverſent facilement dans l'œil les larmes qu'ils avoient auparavant pompées de cet organe.

7°. Comme les plus petits vaiſſeaux ou les vaiſſeaux capillaires reçoivent leur ſang des arteres, & qu'après en avoir ſéparé la mucoſité ou la matiere de la tranſpiration, ils rapportent dans les veines les parties qui reſtent après cette ſecrétion; on peut regarder ces vaiſſeaux capillaires comme une eſpece de glandes tout-à-fait particuliere, & qui reſſemblent à tous égards aux vaiſſeaux abſorbans du foie ou d'autres grands viſceres qui ſont compoſés de pluſieurs glandes.

Les origines de ces vaiſſeaux communiquent entr'elles par des anaſtomoſes nombreuſes ; ils reſſemblent à cet égard aux vaiſſeaux lactées, & les origines de ces premiers ſont, auſſi bien que les orifices & les origines des autres glandes, une ſuite de vaiſſeaux abſorbans qui pompent le ſang qu'elles reçoivent des arteres, tout comme les vaiſſeaux lactées pompent le chyle ; car on a démontré que le mouvement & la circulation du ſang par les plus petits vaiſſeaux ne dépendent en aucune maniere de l'impulſion & du battement des arteres, parce que dans la rougeur qui eſt un effet de la pudeur ou de la honte, comme auſſi dans les inflammations particulieres, l'activité de ces vaiſſeaux acquiert plus de force, ſans que dans ces circonſtances le mouvement du cœur devienne le moins du monde plus fort qu'il n'étoit.

8°. Néanmoins on obſerve à l'aide du microſcope, dans un animal qui ſouffre beaucoup & qui eſt ſur le point de mourir, non ſeulement qu'il y a dans les orifices ou dans les origines de ces petits vaiſſeaux qui communiquent entr'eux, de certaines parties du ſang qui ſe meuvent en ſens retrograde ; mais on obſerve de plus dans l'agonie d'un animal qui tend à ſa fin, que le ſang qui ſe trouve dans les veines qui rapportent le ſang vers le cœur, rebrouſſe alternativement de-là juſques dans les extrêmités des membres (*n*). Or comme il n'y a peut-être pas une ſeule de ces veines qui ne ſoit pourvue dans quelque endroit d'une valvule placée entre l'origine de cette veine & le cœur, il s'enſuit viſiblement que lorſqu'un animal ſe trouve dans un état de maladie ou con-

---

(*n*) *Elementa Phyſiol.* T. I. p. 216.

tre nature, tel qu'on vient de le dire, le ſang doit rebrouſſer au travers des valvules de ces mêmes veines. Mais il réſulte encore probablement delà, ſuivant les principes de la plus exacte analogie, que ſi l'on pouvoit également obſerver, par le ſecours d'un microſcope, le mouvement des fluides lymphatiques dans les vaiſſeaux qui portent ce nom, on découvriroit auſſi dans le corps d'un animal qui ſe trouve dans un état contre nature, que ces fluides retrogradent dans ces vaiſſeaux au travers de ces mêmes orifices & de ces valvules, qui auparavant abſorboient les fluides lymphatiques ou en favoriſoient le mouvement progreſſif.

Voici ce que Mr. HALLER dit dans ſes *Elémens de Phyſiologie* (o): " Il n'y a qu'un petit nombre de valvules dans le canal thorachique. Quelques-uns aſſurent que ce nombre ne va pas au-delà de douze [qu'elles ſont à peine viſibles (p)], & qu'elles ne rempliſſent pas bien exactement leur fonction, parce qu'elles ne ferment pas complettement la lumiere de leur canal, & que par-là elles permettent à une portion du chyle de s'échapper & de retourner en arriere (ce qui arrive auſſi avec la cire injectée après la mort d'un animal). ".

" Cependant dans les animaux vivans, ces valvules empèchent que le chyle ne puiſſe refluer; il eſt vrai qu'elles ne l'en empêchent pas toujours, mais plus fréquemment que dans les cadavres ".

(*o*) *Elementa Phyſiol.* Tom. VII. p. 226.

(*p*) J'ai ſuppléé d'après l'original ce qui eſt entre ces deux crochets. *Note de l'Editeur.*

“ La plus remarquable de toutes ces valvules est celle qui est placée à l'endroit où le canal thorachique s'ouvre dans la veine souclaviere. — Plusieurs auteurs sont dans l'opinion que la fonction de cette valvule est de permettre au chyle de passer dans cette veine, & d'empêcher en même tems que le sang ne s'introduise dans le canal thorachique (*q*): mais il me paroît qu'elle n'est pas suffisante pour cette fonction ”.

SECTION III.

Route du canal de l'estomac & des intestins vers la vessie urinaire, par la voie des vaisseaux absorbans.

PLusieurs auteurs, tant anciens que modernes, ont déja été dans l'idée qu'il devoit y avoir entre l'estomac & la vessie une communication plus prochaine que celle qu'il y a entre ces visceres par la circulation des vaisseaux sanguins. Ce qui leur a donné cette idée, c'est la promptitude avec laquelle l'eau froide bue abondamment ressort par la vessie, & la ressemblance qu'a ordinairement l'urine que l'on rend par cette voie, avec les boissons que l'on a avalées peu de tems auparavant.

Le premier des effets dont je viens de parler, arrive constamment chez les personnes qui boivent beaucoup d'eau froide après s'être fort échauf-

---

(*q*) Dans l'original il y a, *que le chyle ne s'introduise* &c. Note de l'Editeur de Leipsick.

ſées par quelque exercice de corps ; on obſerve qu'il a lieu auſſi chez pluſieurs perſonnes, quand elles commencent à s'enivrer.

Quant au ſecond de ces effets, on en trouve pluſieurs exemples rapportés par ETTMULLER (*r*), dans leſquels on a vu de l'eau, du vin ſucré & des émulſions, paſſer ſans aucun changement par la voie des urines.

Mais il eſt encore d'autres expériences qui paroiſſent prouver qu'il exiſte entre le canal de l'eſtomac & des inteſtins une autre voie de communication avec la veſſie, que celle des reins. Mr. KRATZENSTEIN lia les ureteres à un chien, puis vuida la veſſie par le moyen d'une ſonde. Peu de tems après, ce chien but avec beaucoup d'avidité, & urina beaucoup (*s*). Il eſt fait mention dans les *Tranſactions philoſophiques* (*t*) d'une expérience ſemblable, & dont le réſultat a été le même.

On ajoute à cela que chez certains malades, dont les reins étoient en ſuppuration ou même entiérement détruits, l'écoulement de l'urine n'a pas laiſſé que de continuer à avoir lieu. Mr. HALLER a recueilli, dans ſes *Elémens de phyſiologie*, un grand nombre d'exemples de cette eſpece (*u*).

On peut conclure de tout cela, que dans tous les cas rapportés, il s'eſt écoulé de certains fluides de l'eſtomac & du bas-ventre, ſans avoir paſſé auparavant par la voie ordinaire du cœur & des vaiſſeaux ſanguins. Or comme la veſſie eſt rem-

---

(*r*) Tom. XI. page 716.
(*s*) HALLERI *diſſ. pathol.* IV. page 63.
(*t*) N°. LXV. 67.
(*u*) Tom. VII. page 379.

plie d'une quantité de vaiſſeaux lymphatiques ; ſuivant la deſcription que Mr. WATSON en a donnée dans les *Tranſactions philoſophiques* (*x*), & que de plus il ne ſe trouve point d'autres vaiſſeaux qui s'ouvrent dans la veſſie que ceux-ci & les ureteres (*y*), il paroît inconteſtable que l'urine qui s'eſt écoulée dans les cas où les ureteres étoient liés, & dans ceux où les reins étoient détruits, a été portée dans la veſſie par un mouvement rétroactif ou retrograde des liqueurs contenues dans les vaiſſeaux lymphatiques, leſquels appartiennent au ſyſtême des viſceres deſtinés à la ſécrétion & à l'évacuation de l'urine.

L'expérience que je vais rapporter a été faite dans la vue de démontrer que les fluides peuvent paſſer de l'eſtomac juſques à la veſſie urinaire, par une voie différente de celle de la circulation des vaiſſeaux ſanguins & de la ſecrétion de ces fluides qui ſe fait enſuite dans les reins.

Le 14 de Juin 1771, un de mes amis but à froid une telle quantité de punch léger qu'il commença à ſentir que cette liqueur l'enivroit. Il rendit beaucoup d'urine décolorée. Là-deſſus, il prit environ deux dragmes de ſalpêtre diſſous dans un peu de punch, & mangea environ une vingtaine d'aſperges bouillies. Ayant alors continué à boire du punch, ſon urine, qui au commencement étoit tout-à-fait claire & ſans odeur, changea bientôt,

(*x*) page 392.

(*y*) Il eſt pourtant certain qu'il eſt encore de petites arteres deſtinées à la matiere de la tranſpiration, & des vaiſſeaux deſtinés à la ſecrétion de la mucoſité de la veſſie urinaire, leſquels aboutiſſent dans la cavité de ce reſervoir. *Note de l'Editeur de Leipſick.*

ne fut plus tout-à-fait décolorée, & avoit beaucoup de l'odeur des asperges.

Il se fit tirer aussi-tôt environ quatre onces de sang du bras : mais on ne s'apperçut point que ce sang eût la moindre odeur d'asperges, ni le même jour qu'il avoit été tiré, & tandis qu'il étoit encore frais, ni le lendemain. J'examinai moi-même ce sang avec deux autres personnes, & cela avec la plus grande attention, mais sans remarquer que ce sang eût en aucune façon contracté cette odeur, quoique l'urine qui avoit été rendue immédiatement avant la saignée sentît très-fortement les asperges.

On humecta un peu de papier brouillard avec de la sérosité du sang que l'on avoit tiré, & on le laissa sécher. On le brûla ensuite, mais il ne parut pas qu'il donnât de cette maniere le moindre indice qui décélât la présence du salpêtre ; du papier brouillard, au contraire, que l'on avoit trempé dans cette derniere urine, & ensuite séché, donna, en l'allumant, des indices sensibles de la présence de ce sel. Après cela, j'exposai ce sang & cette urine au soleil pendant quelques jours à découvert, jusqu'à ce que l'un & l'autre se fussent évaporés aux trois quarts, & qu'ils commençassent à sentir mauvais.

Le papier qui avoit été trempé dans l'urine évaporée de cette maniere, détonna en brûlant, & donna par-là à connoître que cette urine contenoit beaucoup de nitre ; tandis qu'au contraire, le papier qui avoit été humecté avec la sérosité du sang, dont j'ai parlé tout à l'heure, brûla sans donner le moindre indice de salpêtre.

Un homme avoit la jaunisse depuis quelques semaines, ce qui faisoit qu'il rendoit une urine

d'une couleur très-foncée. Dans ces circonſtances il ſe mit en premier lieu à boire un peu de punch léger & froid, dans lequel on avoit diſſous une dragme de ſalpêtre, après quoi il but encore du punch à différentes repriſes. Pendant ce tems-là il ſe tenoit dans une chambre très-fraiche, & il y reſta juſques à ce que commençant à éprouver une légere ivreſſe, il lâcha beaucoup d'urine. Cette urine étoit d'un jaune pâle, comme il pourroit arriver à celle qui n'étant mêlée qu'avec une petite quantité de bile ſe ſépareroit enſuite dans les reins.

Maintenant, ſi chez cet homme, toute cette quantité d'urine eût été ſéparée par les vaiſſeaux ſanguins, qui dans ce tems-là étoient tous remplis de bile (car la peau du malade étoit auſſi jaune que l'or); il ſeroit alors néceſſairement arrivé que cette urine auroit eu une couleur foncée, auſſi bien que toute celle que ce malade rendoit auparavant depuis quelques ſemaines. Du papier que l'on avoit trempé dans cette urine & que l'on alluma après l'avoir fait ſécher, donna en brûlant des indices ſenſibles de la préſence du ſalpêtre. —

Il faut encore que je rapporte ici quelques circonſtances rélatives à l'état du malade dont je viens de parler, quoiqu'elles n'aient pas un rapport direct avec la matiere que je traite dans ce mémoire. Ce malade étoit un homme d'environ cinquante ans, & il y avoit déja ſix ſemaines qu'il avoit la jauniſſe, ſans avoir éprouvé ni douleur, ni mal-aiſe, ni fievre. Il avoit pour lors uſé pluſieurs fois de l'émétique, ainſi que des purgatifs, des préparations mercurielles, des amers, des préparations de mars, des huiles diſtillées, & de l'éther vitriolique; mais aucun de ces remedes

ne lui avoit procuré de ſoulagement ſenſible.

Je m'aviſai enfin de penſer, que l'obſtruction bilieuſe qui avoit lieu chez ce malade, pouvoit être l'effet d'un relâchement paralytique ou d'un trop grand défaut d'activité du conduit cholédoque, & réfléchiſſant en même tems que tous les remedes irritans que le malade avoit pris avoient paru ne produire abſolument aucun effet; je me déterminai à lui faire donner de petites commotions électriques, au moyen d'une bouteille revêtue de feuilles d'or, & dont la contenance pouvoit être d'une pinte (z): je faiſois paſſer ces commotions par la région du foie, & cela autant que je pouvois en juger, auſſi près que poſſible du conduit cholédoque. Dès le même jour, les ſelles qui juſques alors avoient été blanches, reprirent leur couleur jaune: le malade continua encore pendant quelques jours à s'électriſer de la maniere que je viens de dire, au moyen de quoi ſa peau recouvra peu-à-peu ſa couleur naturelle.

On voit par les expériences rapportées ci-deſſus, que certaines boiſſons, quand on en a bu juſqu'au point qu'elles commencent à énivrer, peuvent prendre pour parvenir à la veſſie, une route différente & plus courte, que celle qu'elles ſuivent ordinairement par la voie de la circulation dans les vaiſſeaux ſanguins. Or comme Mr.

(z) Au cas qu'il ſoit important de déterminer la grandeur d'une bouteille de Leide dont on ſe ſert pour donner des commotions, ce que je ne crois pourtant pas, je dois avertir mes lecteurs, que le mot de *quart* que je rends par celui de pinte, ſignifie quelquefois auſſi une chopine. *Note de l'Editeur.*

Hewson l'a démontré ; les vaiſſeaux abſorbans des inteſtins ont des communications nombreuſes avec les vaiſſeaux abſorbans de la veſſie urinaire ; ainſi comme en ne comptant ici pour rien la fonction des reins, il ne reſte point d'autre route de l'eſtomac vers la veſſie que celle des vaiſſeaux abſorbans ; on peut en conclure avec raiſon, que les fluides dans ces cas-là, arrivent à la veſſie par les vaiſſeaux abſorbans qui appartiennent aux viſceres deſtinés à contenir l'urine, & deſquels le mouvement eſt rétroactif & retrograde, lorſque le corps ſe trouve dans un état contre nature.

SECTION IV.

Explication des phénomenes qui ont lieu dans le diabétes, & dans certaines eſpeces de diarrhée.

IL eſt pluſieurs maladies, dont on ne peut pas expliquer les phénomenes autrement, que par le mouvement retrograde & inverſe de certaines ramifications du ſyſtème lymphatique. C'eſt ici qu'il faut rapporter entre autres phénomenes l'écoulement abondant & immédiat d'une urine pâle au commencement de l'ivreſſe, dans les paroxyſmes de la paſſion hyſtérique, comme auſſi celui qui a lieu lorſque l'on eſt expoſé au froid, & celui qui eſt un effet de la crainte & de l'angoiſſe.

Mais avant que de m'occuper à éclaircir cette aſſertion d'une maniere plus détaillée, par la deſcription des phénomenes que l'on a occaſion d'obſerver dans ces maladies ; il faut que j'avertiſſe préalablement, que toutes les ramifications &

toutes les parties du ſyſtême des vaiſſeaux lymphatiques, ont une certaine ſympathie entr'elles. Il réſulte de cette ſympathie, que lorſqu'une claſſe de ces vaiſſeaux ou une ramification de ce ſyſtême vient à être irritée extraordinairement, ou à être excitée par cette irritation à un mouvement plus fort qu'à l'ordinaire, il arrive à l'inſtant que les mouvemens d'une autre claſſe ou d'une autre ramification de ce ſyſtême augmentent ou diminuent auſſi, ou même qu'ils prennent alors une direction oppoſée, enſorte qu'en même tems les humeurs qui ſe trouvent dans ces vaiſſeaux ſe meuvent d'une maniere rétrograde.

Cette eſpece de ſympathie entre les différentes ramifications du ſyſtême des vaiſſeaux lymphatiques peut ſe démontrer par une multitude d'expériences qui tendent toutes également à en prouver l'exiſtence : je rendrai compte de ces expériences dans la cinquiéme ſection de ce mémoire. Je me contenterai pour le préſent d'obſerver ſimplement, qu'il eſt vraiſemblable que cette ſympathie n'eſt pas l'effet d'une correſpondance des fibres nerveuſes, mais ſeulement de l'habitude, laquelle vient de ce que les différentes ramifications du ſyſtême lymphatique ont fréquemment été irritées en même tems, & portées par-là à exercer leurs fonctions. Cette habitude d'agir dans le même tems ou de ſuite eſt déſignée par les métaphyſiciens ſous le nom *d'aſſociation.*

Il y a non-ſeulement pluſieurs mouvemens du corps qui ſont liés par une ſemblable correſpondance ; mais auſſi on ſait que la même choſe a lieu pour les idées de notre ame, comme on le voit clairement dans les écrits ineſtimables des *Locke* & des *Hartley*, & comme je le démontre-

rai peut-être par la ſuite dans un autre ouvrage ; ſi le ciel m'accorde aſſez de vie & de force pour le mettre au jour.

Il y a mille exemples de mouvemens involontaires qui ſont liés entr'eux de cette maniere. Ainſi par exemple, dans le vomiſſement qui eſt une évacuation qui s'opere par un mouvement renverſé de l'eſtomac & de l'œſophage, les battemens du ſyſtême artériel s'affoibliſſent à cauſe d'une certaine ſympathie qu'il y a entre l'eſtomac & les arteres. Lorſque les inteſtins ou les reins viennent à être excités à des mouvemens trop violens, enſuite d'une irritation produite par une certaine matiere âcre, par un poiſon, par la pierre, ou par quelque inflammation ; il arrive auſſi alors par une ſympathie dont on ne connoît pas encore la raiſon, que l'eſtomac & l'œſophage ſe meuvent d'un mouvement retroactif, d'où il réſulte le vomiſſement.

1°. Lorſque l'on boit une médiocre quantité de quelque boiſſon ſpiritueuſe, tout le corps en acquiert plus d'activité & de vigueur, & cela à raiſon de la ſympathie qui fait que l'eſtomac & les inteſtins correſpondent avec tout le reſte du corps. C'eſt ce que démontre viſiblement cette rougeur, ce teint plus animé de la peau, & ce ſurcroit de force & de vivacité que l'on éprouve après l'uſage d'une telle boiſſon. Mais lorſque l'on a bû une plus grande quantité de cette liqueur énivrante, & qu'en même tems l'activité des vaiſſeaux lactées eſt augmentée, enſorte qu'ils abſorbent davantage de cette liqueur ; alors il arrive le plus ordinairement que les vaiſſeaux lymphatiques qui appartiennent au ſyſtême des viſceres ſécrétoires & excrétoires de l'urine, & qui ont

beaucoup

beaucoup de communications avec les vaiſſeaux lactées, éprouvent un mouvement retrograde & retroactif : c'eſt ce qui fait qu'une perſonne qui ſe trouve dans ce cas rend une grande quantité d'urine pâle, & qui n'a point reçu de propriété qui tienne de la nature animale.

Cette ſage diſpoſition empêche que la maſſe des humeurs ne vienne à être ſurchargée d'une trop grande quantité de liqueurs inutiles. On peut donner à cette eſpece de diabétes qui eſt un effet de l'ivreſſe, le nom de *diabétes de l'ivreſſe* (*a*), & la diſtinguer facilement par-là des autres eſpeces de diabétes paſſageres, qui ſe manifeſtent ordinairement dans les maladies hyſtériques, & chez les perſonnes qui ſont long-tems dans un état de crainte & d'angoiſſe.

2°. Lorſque l'on s'abreuve ainſi ſans aucune néceſſité & journellement d'une trop grande quantité de boiſſons ſpiritueuſes, il arrive à la fin que les vaiſſeaux lymphatiques appartenans aux viſceres qui ſervent à la ſecrétion & à l'excrétion de l'urine, ayant été irrités auſſi ſouvent que les vaiſſeaux lactées, commencent à prendre l'habitude de ſe mouvoir pareillement & en même tems qu'eux, en ſens retrograde. De cette maniere il aborde chaque jour à la veſſie une plus grande quantité de chyle, & cela ſans qu'il ait auparavant paſſé dans la maſſe des humeurs qui ſe meuvent dans des vaiſſeaux : il arrive ainſi néceſſairement que le corps maigrit beaucoup.

Cette maladie eſt une eſpece de diabétes chronique, que l'on peut diſtinguer des autres eſpeces par la ſaveur & par la couleur de l'urine.

(*a*) *Drunken diabetes.*

Cette ſaveur eſt tout-à-fait douceâtre, & pour la couleur elle eſt ſemblable à celle du petit-lait : on peut donc donner à cette maladie le nom de *diabétes chyleux* (*b*).

3°. Les enfans rendent une urine pareille, *enſuite de l'irritation que les vers cauſent dans leurs inteſtins*. Ces inſectes en irritant les orifices des vaiſſeaux lactées les excitent à des mouvemens contre-nature ; c'eſt par cette raiſon auſſi que le mouvement des vaiſſeaux qui appartiennent aux viſceres excrétoires & ſecrétoires de l'urine, devient rétrograde, & qu'il s'enſuit alors qu'une partie du chyle ſe dépoſe dans les glandes lymphatiques iliaques & lombaires ; phénomene dont Mr. *Haller* a rapporté des exemples dans ſes *Elémens de phyſiologie* (*c*), & que l'on ne peut expliquer d'aucune autre maniere que par l'hypotheſe que je propoſe ici.

Mais on n'a pas encore fait des recherches aſſez exactes ſur les vaiſſeaux lymphatiques du corps humain, pour que ce que l'on en ſait puiſſe ſervir au but que je me propoſe ici. Cependant, s'il eſt permis de tirer des conſéquences des découvertes que l'on doit aux diſſections des animaux, mon hypotheſe pourra fort bien s'expliquer par la deſcription que feu Mr. *Hewſon* a donnée du ſyſtème lymphatique de la tortue. Cet anatomiſte a donc obſervé (*d*) dans cet animal, que les vaiſſeaux lactées placés à l'origine ou à la naiſ-

(*b*) *Chyliferous diabetes.*

(*c*) Tome VII. page 225.

(*d*) Voyez les *Tranſactions philoſophiques* tome LIX[e]. page 199 ; & les recherches de cet auteur intitulées *Enquiries*, page 74.

ſance du méſentere ont pluſieurs communications entr'eux, enſorte qu'ils forment une ſorte de réſeau, dont quelques grandes ramifications aboutiſſent à certains vaiſſeaux lymphatiques aſſez remarquables, qui ſont ſitués près du dos, & que l'on peut preſque ſuivre juſques aux cuiſſes, & particuliérement juſqu'aux reins.

4°. Au commencement du diabétes, & en même tems que les vaiſſeaux abſorbans qui ſe rendent aux viſceres excrétoires & ſecrétoires de l'urine, ſont excités à un mouvement retrograde & retroactif, il arrive auſſi en vertu de la ſympathie dont nous avons parlé ci-deſſus, & qui lie entre elles les différentes ramifications des vaiſſeaux lymphatiques, que celles de ces ramifications qui ſe diſtribuent dans le tiſſu cellulaire, acquierent une plus grande activité. De cette maniere, la graiſſe qui auparavant ſe ſéparoit dans les cellules de ce tiſſu, eſt repompée & ramenée dans les vaiſſeaux ſanguins, où elle ſurnage ſur le ſang avec lequel elle circule. Ceux qui ont vu la graiſſe dans cet état l'ont toujours priſe pour du chyle, juſqu'à ces derniers tems, que Mr. HEWSON a fait voir le contraire par ſes expériences, & qu'il a démontré que ce prétendu chyle étoit de la graiſſe.

Mr. MEAD étoit dans l'opinion que le diabétes provenoit ſouvent de ce que le ſang manquoit d'avoir été préparé convenablement, défaut qu'il croyoit que l'on devoit attribuer à une obſtruction ſquirrheuſe du foie. Il paroît que ce qui lui a fait adopter cette opinion, ç'aura été l'erreur dans laquelle nous venons de dire que l'on eſt tombé, en prenant pour du chyle la graiſſe mèlée dans le ſang que l'on avoit tiré à des perſonnes

attaquées du diabétes ; erreur qui aura encore été fortifiée dans l'esprit de ce médecin par cette circonstance, c'est qu'il arrive souvent que dans cette maladie, le foie est obstrué.

Mais comme cette espece d'obstruction est souvent produite par les mêmes causes que celles qui donnent lieu au diabétes & à l'hydropisie, de même que par un usage beaucoup trop fréquent des boissons fermentées, on ne doit pas être surpris que ces deux maladies *(d*)* puissent avoir lieu en même tems, sans que pour cela l'une soit la suite nécessaire de l'autre.

5°. D'autrefois il arrive que les vaisseaux lymphatiques qui aboutissent à la peau, prennent l'habitude de se mouvoir avec trop de force, & qu'ils pompent de l'athmosphere une grande quantité d'humidité, parce que en même tems le mouvement des vaisseaux lymphatiques qui se rendent aux visceres propres à l'urine, est renversé ; c'est ce qui donne lieu à une autre espece de diabétes, que l'on peut appeller le *diabétes aqueux* (*e*). Dans cette maladie, les vaisseaux absorbans de la peau pompent souvent une si prodigieuse quantité d'humidité de l'athmosphere, que suivant des rélations dignes de foi, on a vu des personnes lâcher chaque jour, par la voie de l'urine, plusieurs gallons (*f*) d'eau de plus que ce qu'elles avoient bu, & cela pendant plusieurs semaines de suite.

(*d**) Savoir l'obstruction du foie & le diabétes. *Note de l'Editeur.*

(*e*) *Aqueous diabetes.*

(*f*) Le gallon contient huit livres de seize onces, ou environ quatre pintes de Paris. *Note de l'Editeur.*

Le Docteur KEIL trouva (*g*) que dans une ſeule nuit, & par un tems humide, ſon corps avoit abſorbé dix-huit onces de l'humidité de l'air. Mr. PERCIVAL a obſervé (*h*), qu'après avoir bien échauffé une de ſes mains, elle avoit abſorbé de cette maniere une once & demi d'eau. Voyez auſſi ce que dit Mr. HOME à ce ſujet (*i*).

L'urine pâle que rendent les femmes qui ont des vapeurs hyſtériques, ou les perſonnes qui éprouvent de la crainte ou de l'angoiſſe, doit être regardée comme un ſymptome du même genre que les cas précédens, mais qui ne dure que peu de tems. Mais il dégénéreroit en diabétes même, s'il devenoit habituel par la continuité du mal qui l'occaſionne.

6°. La diarrhée qui a lieu pour s'être expoſé ſans habits à un air froid, ou pour s'être arroſé le corps avec de l'eau froide, provient d'une cauſe ſemblable. Car lorſque les orifices des vaiſſeaux lymphatiques qui aboutiſſent à la peau viennent à être expoſés tout-à-coup au froid, ils perdent auſſi-tôt leur ton, & leur activité en eſt entiérement ou du moins en grande partie interrompue.

Mais en même tems la ſympathie, qui, comme je l'ai remarqué ci-deſſus, a lieu entre les différentes parties du ſyſtême lymphatique, produit auſſi ſon effet dans ce cas-ci, le mouvement des humeurs contenues dans les vaiſſeaux lymphatiques qui ſe rendent aux inteſtins, devient retrograde, d'où il arrive que les mêmes humeurs que

(*g*) Voyez ſon ouvrage intitulé *Medicina ſtatica.*
(*h*) *Medical Tranſact.* Tome II. page 102.
(*i*) Dans l'ouvrage intitulé *Medical facts.* page 2. Sect. III.

ces vaiſſeaux avoient abſorbés des inteſtins, rebrouſſent en arriere.

Dans le même moment où le corps eſt exposé à nud à l'action de l'air froid, on éprouve auſſi dans les inteſtins un mouvement extraordinaire; c'eſt ce qui arrive par exemple aux enfans, lorſqu'ils entrent dans l'eau froide. Ce mouvement ne peut pas provenir uniquement de la ſuppreſſion de la tranſpiration, parce qu'il arrive dans un trop court eſpace de tems, pour que la matiere de cette tranſpiration aie celui qui eſt néceſſaire pour être portée aux inteſtins par les vaiſſeaux qui y aboutiſſent, en ſuivant la route ordinaire de la circulation.

Il eſt encore une autre eſpece de *diarrhée aqueuſe chronique*, qui provient de ce que l'humidité de l'athmoſphere ayant été abſorbée par les vaiſſeaux lymphatiques de la peau & des poumons, elle eſt portée de là, par le mouvement retrograde des vaiſſeaux lactées, aux inteſtins, dans la cavité deſquels elle s'épanche. Cette maladie a beaucoup de reſſemblance avec le *diabétes aqueux* (*k*), & dégénere ſouvent en cette maladie, qui réciproquement eſt ſujette à ſe changer en cette diarrhée. On trouve un exemple de cette dégénération dans les obſervations de BINNINGER (*l*), où l'on voit qu'un diabétes aqueux ſe changea en une diarrhée aqueuſe, qui à la fin devint mortelle.

SIMSON rapporte un cas remarquable d'une ſemblable abſorption par la peau (*m*), & de la diarrhée aqueuſe qui en fut la ſuite. Un jeune

---

(*k*) *Aqueous diabetes.*
(*l*) *Cent.* V *obſ.* 98.
(*m*) Dans ſon traité *de re medica.*

homme fut attaqué d'une fievre, à laquelle il se joignit une diarrhée dans laquelle le malade restoit étendu dans un état d'insensibilité complette, & sans vouloir rien boire du tout, quoiqu'il se trouvât presque entiérement desséché par une chaleur excessive. SIMSON voyant cela, n'avoit rien tant à cœur que d'humecter le corps de son malade: dans cette intention, il lui fit tremper les pieds dans de l'eau froide. A l'instant même où cela eût été exécuté, on vit avec surprise que l'eau qui servoit à cet usage diminuoit, & que le malade bientôt après rendit par les urines une quantité d'eau qui n'avoit presque point de couleur.

7°. Il y a une troisieme espece de diarrhée qui est un flux de ventre chyleux, que l'on connoît sous le nom de *passion cœliaque.* Il arrive dans cette maladie, que le chyle que les vaisseaux lactées ont pompé des intestins grèles, est porté dans les gros intestins, par un mouvement retrograde de ces mêmes vaisseaux; & cela de la même maniere précisément qu'il arrive dans le diabétes chyleux, que le chyle se verse dans la vessie urinaire, par le mouvement renversé des vaisseaux lymphatiques qui appartiennent aux visceres sécrétoires & excrétoires de l'urine.

Ce flux de ventre chyleux, ainsi que le diabétes chyleux, fait tomber le corps dans un amaigrissement subit: cela vient de ce que dans ces deux maladies, le suc nourricier, qui doit réparer les pertes continuelles que fait le corps, en ressort incessamment par l'intestin *rectum* ou par la vessie urinaire, au lieu que le diabétes aqueux & la diarrhée aqueuses occasionnent une soif excessive. Car dans ces deux dernieres maladies, l'humidité que la peau absorbe de l'air, dont le

corps eſt environné, n'eſt pas portée au canal thorachique, comme cela devroit arriver réguliérement, mais elle ſe rend à la veſſie, ou à l'inteſtin *colon*, ou au rectum; d'où il arrive alors que le chyle, le ſang, & tout le ſyſtème des glandes ſe trouvent privés du liquide qui leur étoit néceſſaire.

8°. Il eſt encore une eſpece de diabétes, ſavoir celui dans lequel on rend une urine entiérement mucilagineuſe; qualité que l'on reconnoît à la viſcoſité qu'elle manifeſte lorſqu'on la tranſvaſe d'un vaſe dans un autre; quelquefois même elle l'eſt au point de pouvoir ſe coaguler ſur le feu. Cette maladie ne ſe montre que de tems en tems, & il paroît qu'elle reconnoît pour cauſe un amas ſéreux & contre-nature fait précédemment dans quelque partie du corps; car lorſqu'un ſemblable amas vient à être repompé, il n'arrive pas toujours que la ſéroſité rentre dans la maſſe des humeurs qui circulent dans des vaiſſeaux: mais la même irritation, en vertu de laquelle une partie du ſyſtème lymphatique repompe l'humeur qui s'eſt extravaſée, fait auſſi que les vaiſſeaux lymphatiques qui ſe rendent aux viſceres propres à l'urine, ſe meuvent d'un mouvement retrograde, & portent immédiatement dans la veſſie urinaire la ſéroſité qu'ils avoient repompée. C'eſt pourquoi on doit regarder ce *diabétes mucilagineux* (*n*) comme un moyen de guériſon, ou comme l'effet de la guériſon d'une maladie beaucoup plus fâcheuſe, plutôt que comme une véritable maladie.

Mr. COTUNNI donna tous les matins une demi-once d'acide tartareux à une perſonne qui étoit

---

(*n*) *Mucaginous diabetes.*

attaquée d'une hydropiſie générale du tiſſu cellulaire; ce remede fit rendre au malade une grande quantité d'urine. Cette urine ayant été miſe ſur le feu, on la fit évaporer juſqu'à la moitié, & on trouva qu'elle s'étoit en partie coagulée, au point de reſſembler à du blanc d'œuf (*o*).

Cette eſpece de diabétes précede ſouvent l'hydropiſie: il eſt accompagné d'une circonſtance particuliere, c'eſt que cet écoulement d'urine mucilagineuſe ou pituiteuſe a ordinairement lieu pendant la nuit, parce que tandis que le corps eſt dans une ſituation horizontale, l'humeur qui auparavant s'étoit accumulée dans le tiſſu cellulaire & dans les poumons, eſt maintenant repompée avec plus de facilité que dans toute autre ſituation, par la raiſon que ſa peſanteur n'agit plus avec la même force que précédemment. J'ai vu moi-même plus d'un exemple de cette maladie.

Un homme qui étoit déja paſſablement avancé en âge, & qui s'étoit accoutumé depuis longtems à la boiſſon des liqueurs ſpiritueuſes, ſe trouva avoir les jambes enflées, & d'autres ſymptomes qui ſont des indices d'un commencement d'hydropiſie du tiſſu cellulaire. Tous les huit ou dix jours, ce malade éprouvoit le ſoir en s'allant coucher une grande inquiétude & beaucoup de malaiſe, que les aſſiſtans comparoient à un accès de vapeurs hyſtériques. Cet accès ſe terminoit chaque fois par l'écoulement d'une grande quantité d'urine pituiteuſe, après lequel l'enflure des jambes diminuoit toujours, & le malade ſe trouvoit mieux pendant quelques jours. Je ne fus pas à portée d'obſerver ſi après avoir fait évaporer en

(*o*) Voyez le traité intitulé *de iſchiade nervoſa.*

partie cette urine ſur le feu, le reſte ſe ſeroit coagulé; circonſtance qui, à ce que je crois, doit être le caractere diſtinctif de cette eſpece de diabétes, parce que, lorſque les humeurs mucilagineuſes ſe ſont dépoſées dans les cellules & dans les réſervoirs du corps, dans leſquels l'air extérieur ne peut pas s'introduire, ces humeurs y acquierent, enſuite de leur long ſéjour & de leur ſtagnation, la propriété de ſe coaguler par la chaleur. Or cette propriété ne ſe rencontre point dans le mucilage qui ſe ſépare dans les inteſtins & dans la veſſie urinaire, comme je l'ai appris par des recherches que j'ai faites ſur cette matiere.

Mais ſi l'on étoit porté à croire que cette urine qui ſe coagule ſur le feu a été ſéparée du ſang dans les reins, il n'y auroit pour ſe détromper, qu'à réfléchir que dans la plupart des maladies inflammatoires, dans leſquelles le ſang eſt le plus rempli de lymphe ſuſceptible de ſe coaguler, ou diſpoſée à s'en ſéparer, il ne ſe trouve pourtant point de pareille lymphe dans l'urine.

9°. Les différentes eſpeces de diabetes exigent auſſi des traitemens entiérement différens. Dans la premiere eſpece, ſavoir dans celle que j'ai appellée le diabétes chyleux, il faut, avant toutes choſes, nettoyer l'eſtomac & les inteſtins par le moyen de l'ipécacuana & de la rhubarbe, & tâcher d'évacuer de cette maniere toutes les ſaburres acides qui peuvent irriter trop fortement les orifices des vaiſſeaux lactées. On a beaucoup recommandé d'uſer après cela de la teinture de cantharides en l'adminiſtrant fréquemment & à grandes doſes (*p*). On ſait que ce médicament agit

(*p*) Mr. BRISBANE eſt du nombre de ceux qui ont

en qualité d'irritant & d'une maniere ſpécifique ſur le col de la veſſie urinaire: or il eſt tout-à-fait vraiſemblable qu'à raiſon de cette vertu ſpécifique il augmente l'activité de cette multitude de vaiſſeaux abſorbans qui s'étendent juſques à cette partie, & qu'il empèche par-là qu'il n'arrive aucun mouvement retrograde dans ces vaiſſeaux, juſques à ce qu'enfin, en continuant toujours l'uſage de ce remede, ces mêmes vaiſſeaux aient repris leur maniere d'agir naturelle. —

Il eſt encore une indication curative à obſerver dans le traitement de cette maladie. Elle conſiſte à faire enſorte d'enduire les inteſtins de ſubſtances mucilagineuſes, ou compoſées de particules liſſes, ou auſſi de ſubſtances qui, en vertu de leurs propriétés chymiques, ſoient capables de détruire l'acrimonie des ſaburres qui ſe rencontrent dans les inteſtins, & de prévenir par-là un excès d'activité de la part des vaiſſeaux abſorbans des inteſtins. Dans cette vue, j'ai donné avec beaucoup de ſuccès une demi-dragme de terre d'alun de ſix en ſix heures; cette terre étoit celle que l'on obtient de la diſſolution de l'alun en la précipitant par un alcali fixe. Au reſte, j'ajoutois à chacune de ces doſes quelques grains de rhubarbe, ou autant qu'il en falloit pour que le malade eût le ventre libre.

On ne doit donner pour alimens au malade que des choſes qui ne ſoient du tout point irritantes: outre cela, il faut leur faire prendre des

---

donné ce conſeil, comme on peut le voir dans le premier volume de notre collection. Part. I. page 127. *Note de l'Editeur de Leipſick.*

émulſions, & de ces eaux minérales qui contiennent un peu de terre calcaire, telles que ſont par exemple les eaux de Briſtol & celles de Matlock-bath, & cela dans la vue d'irriter un peu les orifices des vaiſſeaux lactées, ou au moins autant qu'il le faut pour qu'ils puiſſent exercer convenablement leur faculté abſorbante. Lorſqu'ils ſont trop fortement irrités, il peut facilement arriver, à raiſon de la ſympathie qui a lieu entre eux & les vaiſſeaux abſorbans des voies urinaires, que ces derniers éprouvent un mouvement retrograde.

On peut faire uſage de la même méthode avec un pareil ſuccès dans le traitement du *diabétes aqueux* dont j'ai donné la deſcription, & cela à raiſon de la grande ſympathie qu'il y a entre la peau & l'eſtomac, comme Mr. CULLEN l'a démontré très-ſolidement (*q*). Cependant on peut encore joindre à l'uſage des remedes internes, celui de certains topiques que l'on applique immédiatement à la peau; telles ſont par exemple des frictions que l'on fait en frottant tout le corps du malade avec de l'huile, afin d'empêcher par ce moyen que les vaiſſeaux abſorbans de la peau n'agiſſent avec trop d'activité. Je connois un exemple de l'efficacité de ce dernier remede chez un malade à qui il procura un ſoulagement ſenſible.

Pour ce qui eſt du diabétes que j'ai appellé *diabétes mucilagineux*, il demande le même traitement que celui qui convient à l'hydropiſie, & que je décrirai dans la ſuite de ce mémoire. Au reſte je dois ajoûter ici, que la diéte & les remedes que j'ai conſeillés d'employer dans le diabé-

---

(*q*) Voyez les *Elémens de médecine* de cet auteur, §. 203.

tes ſont les mêmes que ceux que MORGAN, VILLIS, HARRIS & ETTMULLER avoient déja recommandés ; mais pour être en état de déterminer quelle eſt la méthode curative la plus efficace & la plus ſûre, il faudroit avoir ſous les yeux un bien plus grand nombre d'exemples de ſuccès, dans le traitement des différentes eſpeces de cette maladie.

Je rapporterai ici deux exemples de perſonnes attaquées du *diabétes chyleux*.

Le vingt-troiſieme d'avril 1778, il mourut ici à Edimbourg dans notre hôpital de pratique, un homme qui avoit eu pendant long-tems un diabétes. Quoiqu'il ne bût qu'environ quatre livres de boiſſon par jour, il y avoit déjà quelque tems qu'il lâchoit journellement douze livres d'urine, dont chaque livre contenoit une once d'une ſubſtance analogue au ſucre. Ce malade avoit fait uſage, mais ſans beaucoup de ſuccès, de divers remedes, tels que cette gomme aſtringente qui nous vient d'Afrique & qui eſt connue ſous le nom de gomme de Kino, le ſang de dragon qui avoit été liquéfié avec de l'alun, la teinture de cantharides, la colle de poiſſon, de la gomme arabique, les yeux d'écreviſſes, & l'eſprit de corne de cerf. Outre cela, il mangeoit chaque jour une dixaine ou une douzaine d'huitres. — Mr. HOME qui avoit lu ce mémoire avant que je le fiſſe imprimer, fit faire une ſaignée à cet homme, mais il trouva que ni le ſang ni ſa ſéroſité n'avoient une ſaveur ſalée (*r*).

(*r*) Voyez auſſi HOMES, *Clinical experiments and hiſtories*, (c-à-d. Expériences & hiſtoires qui ont trait à la médecine pratique) Edimb. 1780. page 296. *Note de l'Editeur de Leipſick.*

Le lendemain de ſa mort on fit l'ouverture du cadavre, & l'on trouva que tous les viſceres étoient ſains & dans un état naturel; ſeulement le rein gauche avoit un très-petit baſſinet, & la plûpart des glandes lymphatiques du méſentere étoient fort groſſies.

Ce cas a beaucoup de reſſemblance avec ceux que j'ai rapportés plus haut (*s*), dans leſquels on a vu, que quelqu'un ayant mangé des aſperges au moment où il commençoit à s'énivrer, on n'avoit pu découvrir dans ſon ſang aucune apparence d'odeur qui ſentit les aſperges, quoique l'urine en fût fortement imprégnée.

Le cas ſuivant m'a été communiqué par Mr. *Hughes* de Stafford. *Richard Davies* âgé de trente-ſept ans, ferblantier de ſa profeſſion, s'étoit de tems en tems fort adonné à la boiſſon. Il étoit fort incommodé d'une ſueur aux mains, qui lui étoit aſſez à charge dans ſon travail: mais il parvint à la faire ceſſer en mettant ſouvent les mains dans de la chaux. Il y a environ ſept mois (ce cas eſt arrivé en 1778), que cet homme commença à uriner abondamment, ſes pieds devinrent enfles, le ventre ſe tendit conſidérablement, & le malade ſe plaignit d'un gonflement au cou ſemblable à cette eſpece de crampe hyſtérique que l'on nomme *globus hyſtericus*. En même tems il mangeoit deux fois autant qu'une autre perſonne, il buvoit chaque jour quatorze pintes de biere légere & outre cela une pinte de biere forte; il mangeoit de plus un peu de ſoupe au lait & avaloit une écuellée de bouillon à la vian-

(*s*) Environ le milieu de la Section III. de ce mémoire.

de. Mais la quantité d'urine que ce malade rendoit, alloit à dix-huit pintes par jour.

Il prit, ſous la direction du docteur UNDERHILL, de l'alun, du ſang de dragon, des préparations martiales, du vitriol de cuivre & des cantharides. Mais quoiqu'on lui eût donné ces remedes à grandes doſes & qu'on les réitérât auſſi ſouvent qu'il convenoit, ils ne produiſirent néanmoins pas le moindre effet chez lui, ſi ce n'eſt qu'après qu'il eût ceſſé d'uſer des cantharides, il ne rendit que douze pintes d'urine; mais ce bon effet des cantharides ceſſa le lendemain.

Le 21e. Novembre. Ce jour-là il rendit dix-huit pintes d'urine, & prit par ordonnance du médecin un grain d'opium, de quatre en quatre heures, & cinq grains d'aloès le ſoir, avant que de s'endormir. On lui donna auſſi une chemiſette de flanelle, qu'il devoit porter ſur la peau.

Le 22e. Novembre, le malade rendit ſeize pintes d'urine.

Le 23e. il n'en rendit que treize; mais auſſi il avoit moins bu.

Le 24e. Novembre, on augmenta chaque doſe d'opium juſques à cinq quarts de grain. Le malade rendit douze pintes d'urine.

Le 25e. Novembre, on augmenta la doſe de l'opium juſqu'à un grain & demi. Le malade rendit dix pintes d'urine par jour, quoiqu'il n'eût pris que huit pintes de boiſſon.

Pendant les quinze jours ſuivans on augmenta toujours graduellement la quantité d'opium, juſqu'à ce qu'enfin le malade parvint à en prendre trois grains de quatre en quatre heures: mais malgré cela, l'écoulement de l'urine ne diminua pas davantage. Pendant tout le tems que le ma-

lade fit uſage de l'opium, il ſua chaque nuit ſi abondamment, que la ſueur formoit de groſſes gouttes ſur ſon viſage & ſur tout ſon corps. Depuis lors on diminua peu-à-peu la doſe de l'opium, ſans pourtant en retrancher entiérement l'uſage ; mais on en vint à n'en plus donner qu'environ un grain le matin, & autant le ſoir.

Le 17e. Janvier, le malade rendoit tous les jours quatorze pintes d'urine. — A cette époque le docteur UNDERHILL lui fit prendre deux ſcrupules de réſine commune, broyée avec une égale quantité de ſucre, & cela de ſix en ſix heures ; & le ſoir avant que de s'endormir, trois grains d'opium.

Le 19e. Janvier, le malade rendit quinze pintes d'urine, & ſua pendant la nuit.

Le 21e. Janvier il rendit dix-ſept pintes d'urine, & ſe plaignit le matin de tiraillemens dans les membres, & de douleurs dans les jambes (*t*). Il commença à cette date à prendre une dragme de réſine par doſe, en continuant l'uſage de l'opium.

Le 23e. Janvier, l'urine étoit plus colorée, & ſa quantité avoit derechef diminué juſqu'à ſeize pintes. Il ſembla au malade que cette urine avoit une ſaveur ſalée.

Le 26e. Janvier, la quantité de l'urine n'alloit qu'à quatorze pintes.

Le 28e. Janvier elle n'alloit qu'à treize pintes. Le malade commença à prendre la réſine à la doſe de quatre ſcrupules chaque fois, toujours en continuant l'uſage de l'opium.

Le

(*t*) Le mot que je rends ici par celui de jambes, ſignifie auſſi les os. *Note de l'Editeur.*

Le premier Février, le malade rendit douze pintes d'urine.

Le 4e. Février, il en rendit ſeulement onze pintes. Il eut des tiraillemens moins forts dans les membres. La doſe de la réſine fut portée à cinq ſcrupules.

Le 8e. Février, l'urine n'alla pas à plus de dix pintes; mais le malade eut une forte diarrhée.

Le 12e. Février, l'appétit avoit beaucoup diminué, & la diarrhée continuoit à être toujours très-copieuſe.

Après ce tems la réſine excitoit toujours la diarrhée, ou bien le malade la revomiſſoit d'abord. Il retomba peu-à-peu dans le même état qu'auparavant, & peu de mois après il ſuccomba à cette maladie.

Le troiſieme Octobre Mr. HUGHES fit évaporer deux pintes (*u*) de l'urine de ce malade, au moyen dequoi il en obtint quatre onces & demie d'une maſſe ſaline qui reſſembloit à de la thériaque cuite. Le même jour on tira au malade quatre onces de ſang du bras; il ſe trouva que la ſéroſité de ce ſang avoit une ſaveur ſalée.

On voit par ce qui vient d'être rapporté, 1°. qu'il ſe paſſe dans la digeſtion quelque choſe de ſemblable à ce qui arrive dans la germination de l'orge, ou lorſque l'orge ſe convertit en *malt*. En effet, la grande quantité de ſucre qui ſe trouva dans l'urine de ce malade devoit néceſſairement être le produit, tant des nourritures qu'il

---

(*u*) Il y a apparence que le *quart* dont il eſt ici queſtion eſt celui qui équivaut à-peu-près à la pinte de Paris. *Note de l'Editeur.*

prenoit & dont la quantité étoit double de celle qu'il en falloit à une autre perſonne, que des quatorze pintes de biere légere qu'il buvoit. (*x*).

2°. Comme la ſéroſité du ſang n'avoit point une ſaveur douceâtre, il y a apparence que chez le malade en queſtion, le chyle étoit apporté immédiatement du canal des premieres voies dans la veſſie, ſans avoir auparavant circulé avec le ſang dans les vaiſſeaux ſanguins. Car une auſſi grande quantité de ſucre que celle qui ſe trouvoit dans cette urine (quantité qui alloit juſqu'à vingt onces par jour), n'auroit pas pu ſe rencontrer dans le ſang, ſans que le goût eût pu en reconnoître la préſence.

Le premier novembre Mr. HUGHES fit diſſoudre deux dragmes de nitre dans une pinte de décoction de racines d'aſperge, & y ajoûta deux onces de teinture de rhubarbe. Le malade prit la quatrieme partie de cette mixture, & réitera cette doſe juſqu'à ce qu'elle fût toute employée. Environ une demi-heure après il rendit dix-huit onces d'urine, qui parut viſiblement teinte par la rhubarbe : mais pour ce qui eſt de l'odeur de l'aſperge, elle ne ſe fit pas appercevoir bien diſtinctement dans cette urine (*y*).

Immédiatement après, on tira au malade quatre onces de ſang, dont la ſéroſité n'étoit pas d'une couleur auſſi foncée que celle de la ſéroſi-

---

(*x*) Il me ſemble que la pinte de bierre forte, dont il eſt parlé plus haut ne doit pas être comptée pour rien. *Note de l'Editenr.*

(*y*) Cela ne pouvoit guere être autrement non plus, vû que les racines d'aſperges n'ont pas beaucoup d'odeur. *Note de l'Editeur de Leipſick.*

té du ſang qu'on lui avoit tiré auparavant ; mais elle avoit une teinte jaunâtre, & telle que celle qu'a ordinairement la ſéroſité du ſang.

On trempa trois ou quatre fois du papier dans cette urine teinte, puis on le fit ſécher : on le brûla enſuite, mais il ne détonna point & ne donna point d'étincelles : cependant après qu'on en eût éteint la flamme en ſoufflant deſſus, le feu continua à le brûler de la longueur d'un demi-pouce, ce qui n'arrivoit pas lorſque le papier n'avoit pas été bien imprégné de cette urine. Cet effet n'avoit pas eu lieu non plus avec le papier que l'on avoit ſéché, après l'avoir trempé dans l'urine que le malade avoit rendue précédemment, avant que d'avoir pris du nitre.

On obſerva le contraire avec du papier que l'on avoit trempé dans la ſéroſité du ſang, & que l'on avoit enſuite ſéché comme celui que l'on avoit trempé dans l'urine : auſſitôt que l'on eût éteint la flamme en ſoufflant deſſus, le feu ne continua pas à s'étendre plus avant, mais il brûla ce papier préciſément, comme il ſeroit arrivé à d'autre papier que l'on auroit trempé dans la ſéroſité du ſang d'une autre perſonne.

Ces recherches qui m'ont été communiquées par Mr. HUGHES, paroiſſent démontrer évidemment, que dans le diabétes il y a des inteſtins à la veſſie, une route différente de celle qui paſſe par le ſyſtème des vaiſſeaux ſanguins. Ces mêmes recherches ſont d'accord avec l'expérience remarquable qui a été rapportée plus haut (z), excepté que dans celle de Mr. HUGHES ; l'odeur des aſperges ne s'eſt point faite ſentir. Mais cela eſt

(z) Vers le milieu de la Section III.

peut-être venu de ce que cet obſervateur n'a employé que les racines de cette plante au lieu des tiges qui ont ſervi à l'expérience de la ſection III.

La ſenſation d'une boule qui monte dans le cou, & le tiraillement dans les membres ſemblent indiquer qu'il y a un certain rapport entre le diabétes & les vapeurs hyſtériques. C'eſt ce qu'annonce auſſi l'écoulement abondant d'une urine pâle, lequel a lieu dans l'une & l'autre de ces maladies.

On découvriroit peut-être avec plus de certitude la cauſe du diabétes, ſi en diſſéquant les cadavres des perſonnes mortes de cette maladie, on examinoit avec plus d'exactitude les glandes lactées du méſentere; & que l'on apportât la même attention par rapport au canal thorachique, comme auſſi en injectant & en diſſéquant les ramifications les plus conſidérables des vaiſſeaux lactées, ainſi que les vaiſſeaux lymphatiques de la veſſie urinaire.

Il paroît que l'opium, tant celui que l'on a donné tout ſeul, que celui que l'on a preſcrit en même tems que la réſine, a été d'un grand ſecours au malade. Peut-être même qu'à l'aide de ce remede on auroit pu parvenir à une guériſon complette, ſi cette maladie eût été moins violente, ou que l'on eût eu recours à ce remede avant qu'elle eût eu le tems de devenir habituelle, & de s'enraciner pendant ſept mois qu'il y avoit qu'elle duroit. Il eſt vraiſemblable que la circonſtance de l'écoulement de l'urine, qui étoit redevenu plus abondant, lorſque l'on eût commencé à donner la réſine à plus grandes doſes, venoit uniquement, de ce qu'alors le malade ne prenoit plus d'opium le matin.

SECTION V.

Explication des phénomenes que l'on obſerve dans diverſes eſpeces d'hydropiſie.

CHez quelques perſonnes qui boivent juſqu'à s'enivrer, l'ivreſſe ſe termine par un écoulement abondant d'urine pâle, ou par une forte ſueur, ou par le vomiſſement, ou par une diarrhée. Mais chez d'autres perſonnes, l'ivreſſe ſe termine ſeulement par une certaine inſenſibilité, ou par le ſommeil, & cela ſans éprouver les évacuations dont je viens de parler.

On a remarqué que cette premiere claſſe de perſonnes adonnées à la boiſſon ſont plus ſujettes à être attaquées du diabétes ou de l'hydropiſie, & que celles de la ſeconde claſſe ſont plus expoſées à avoir la goutte, la pierre, la lépre (*a*) (ou toutes ſortes d'autres éruptions cutanées). Cette obſervation m'a été confirmée par un médecin qui a une pratique extrêmement étendue, & qui eſt un obſervateur très-exact.

Chez les perſonnes de la premiere claſſe, c'eſt-à-dire chez celles qui ſont le plus ſujettes au diabétes & à l'hydropiſie, les vaiſſeaux abſorbans doivent naturellement être plus ſuſceptibles d'irritation, qu'ils ne le ſont chez les perſonnes de la ſeconde claſſe: il y a apparence que lorſque une violente irritation dérange fréquemment les fonctions de ces vaiſſeaux, ou rend leur mouve-

(*a*) Le mot que je rends ici par lépre ſignifie auſſi l'éléphantiaſis.

ment retrograde, ils deviennent à la fin complettement paralytiques, ou ne ſont abſolument plus ſuſceptibles d'ètre mis en mouvement, que par l'irritation que peuvent exciter des ſubſtances très-âcres. C'eſt ce qui arrive à toute autre partie du corps, qui pour avoir été accoutumée à de trop fortes irritations, en eſt beaucoup moins ſuſceptible d'irritations légeres. C'eſt ainſi par exemple, que lorſque l'on paſſe d'un très-grand jour dans un lieu obſcur, on ne peut pendant quelques momens, diſtinguer aucun objet, quoique à l'inſtant même la prunelle ſe ſoit dilatée; pareillement auſſi, lorſque l'on eſt accoutumé aux grandes chaleurs de l'été, l'air du ſoir dans la même ſaiſon paroît ètre paſſablement frais (*b*).

Il n'eſt point de partie du tiſſu cellulaire dans le corps, dans laquelle il ne puiſſe ſe former un amas d'eau contre-nature, ou une hydropiſie,

(*b*) L'immortel BOERHAAVE a fait une comparaiſon bien plus frappante, & que j'eſpère que l'on ne me ſaura pas mauvais gré de rapporter ici. " Lorſqu'en été la réflexion ou la réfraction du ſoleil cauſée par les nuées, excite une chaleur ſi exceſſive, qu'elle eſt ſuffoquante & inſupportable pour toute perſonne qui ſe porte bien, peu de tems après l'on a des tonnerres & des éclairs accompagnés de pluies abondantes & ſouvent même de grêle: à peine l'orage eſt-il paſſé, que l'air ſemble ſe rafraichir, & que cette grande chaleur eſt ſuivie d'un froid très-incommode. Les corps ſont vivement affectés de ce prompt changement; ils friſſonnent, & l'on diroit qu'on eſt au milieu de l'hiver. Cependant pluſieurs expériences m'ont convaincu, que cet air qui paroît ſi froid, eſt réellement ſi chaud que s'il étoit à ce point en hiver, nos corps ne feroient pas en état d'en ſupporter la chaleur. Car ſi dans le temps de la plus forte

lorſque les vaiſſeaux lymphatiques ceſſent d'abſorber cette humeur mucilagineuſe qui s'y ſépare continuellement, afin d'humecter la ſurface des cellules dont ce tiſſu eſt compoſé.

S'il arrive que la ramification de vaiſſeaux lymphatiques qui s'ouvre dans quelqu'une de ces parties du tiſſu cellulaire, n'exerce ſes fonctions qu'imparfaitement, ou que même elle ne les exerce du tout point; alors les cellules de cette partie ſe rempliſſent d'une humeur mucilagineuſe, qui, après y avoir ſéjourné pendant un certain tems, ſe coagule, lorſqu'on la fait chauffer ſur le feu: auſſi eſt-ce très-abuſivement & par erreur que l'on donne à cette humeur le nom d'eau ou de ſéroſité. Dans quelque partie du corps que ſoit le ſiege de la maladie (il ne faut en excepter que les poumons & les autres viſceres ſuſpendus librement), l'humeur mucilagineuſe en queſtion ſe porte le plus ſouvent vers les parties inférieures du corps, comme par exemple aux pieds & aux jambes, à raiſon de ce que ces parties ſont ſituées plus bas que la tète ou le tronc. Car comme l'on ſait, toutes les cellules du tiſſu cellulaire ont une telle communication entr'elles, que les humeurs qui ſont contenues dans une de

---

gelée, on excitoit dans une chambre le même degré de chaleur qu'a l'athmophere dans le mois d'Août, après ces tonnerres dont je viens de parler, il n'y auroit aucun homme qui ſortant d'un lieu découvert, où il auroit été expoſé pendant quelque tems à un air froid, pût ſoutenir la chaleur de cette chambre, ſans tomber en défaillance". *Elémens de chymie de* BOERHAAVE *traduits du* latin par Mr. ALLAMAND. Tome I. Leide 1752. 8°. pages 150 & 151. *Addition de l'Editeur.*

ſes parties, peuvent ſe tranſporter de là dans toutes les autres parties de ce tiſſu.

Lorſque les vaiſſeaux abſorbans du tiſſu cellulaire deviennent inſenſibles à l'irritation qu'elles ont accoutumé d'éprouver; alors il arrive le plus ſouvent, quoique pas conſtamment, que les vaiſſeaux abſorbans qui vont à la peau, éprouvent auſſi & d'une maniere toute ſemblable un dérangement contre-nature, & cela à raiſon de l'étroite liaiſon qu'ils ont avec les vaiſſeaux abſorbans du tiſſu cellulaire. Or comme dans cet état, il ne s'abſorbe plus de parties aqueuſes de l'athmoſphere, il arrive non ſeulement que l'urine eſt moins délayée dans le tems que la ſécrétion s'en fait, que conſéquemment elle s'écoule en plus petite quantité, & qu'elle a une couleur plus foncée; mais qu'outre cela & en même tems, le malade éprouve une ſoif plus grande.

Car comme alors le corps n'abſorbe plus d'eau de l'athmoſphere, de quoi pouvoir délayer le chyle & le ſang; il s'enſuit que les vaiſſeaux lactées & les autres vaiſſeaux abſorbans, qui n'ont pas encore entiérement perdu leur activité, ſont excités à exercer leurs fonctions avec plus de perſévérance & d'énergie, afin de ſuppléer par-là à l'inertie des autres. Il arrive de-là que la quantité de l'urine diminue toujours plus, qu'elle prend une couleur plus foncée, parce qu'il s'abſorbe une plus grande quantité de ſes parties les plus déliées, & qu'elle devient auſſi opaque qu'un jaune d'œuf. Ce ſurcroît d'activité de la part des vaiſſeaux abſorbans dont je viens de parler, & qui conſervent encore leur irratibilité naturelle, fait que la graiſſe eſt auſſi abſorbée & que tout le corps ſe deſſéche & tombe dans l'amaigriſſement.

Cette énergie plus grande qui a lieu dans certaines parties du ſyſtème lymphatique, tandis qu'en même tems il en eſt d'autres du même ſyſtême, qui ſont entiérement, ou du moins en partie paralyſées, a du rapport avec celle qui a lieu chez toutes ou chez pluſieurs de ces perſonnes qui ſont attaquées de paralyſie d'un côté, ou d'hémiplégie. Car tandis que ces malades perdent l'uſage de leurs membres dans un côté, les membres du côté oppoſé ſont dans une agitation continuelle; & cela parce que les forces motrices qui ne peuvent point s'exercer librement ſur les membres paralytiques, ſe portent pour lors avec plus d'abondance ſur ceux qui ſont encore ſains, enſorte qu'elles y excitent trop de mouvement.

La petite quantité d'urine que rendent les perſonnes attaquées d'hydropiſie, & la ſoif dont elles ſont ordinairement tourmentées, ne peuvent pas provenir de ce que dans cet état il s'amaſſe une plus grande quantité d'humeur mucilagineuſe dans le tiſſu cellulaire; car lors même que cet écoulement d'urine peu conſidérable & la ſoif ont duré déja pluſieurs ſemaines & même pluſieurs mois, malgré cela, la quantité de cette humeur mucilagineuſe va à peine à deux pots (*c*). Il faut donc pour pouvoir expliquer ce phénomene avoir recours à l'état de paralyſie des vaiſſeaux abſorbans de l'urine & de la peau.

La même raiſon nous explique auſſi, pourquoi il eſt ſi difficile de provoquer la ſueur chez les perſonnes qui ſont attaquées de l'hydropiſie gé-

(*c*) Le mot que je rends ici par pot déſigne quelquefois auſſi une meſure qui équivaut à la pinte & qui n'eſt que la moitié du pot. *Note de l'Editeur.*

nérale du tiſſu cellulaire (de l'anaſarque). La grande ſoif, la petite quantité d'urine & la diſſipation de la graiſſe, doivent également, comme je l'ai dit, s'attribuer à cette cauſe. Car lorſque les vaiſſeaux lymphatiques qui vont à la peau ſont paralytiques, ou que ſeulement ils ſont voiſins de cet état, il y a toujours une trop petite quantité d'humeur aqueuſe dans le ſang, & ces vaiſſeaux lymphatiques ſe trouvant dans un certain état de relâchement, ils ne peuvent pas facilement être excités à un mouvement rétroactif.

On voit auſſi par ce qui vient d'être dit, pourquoi dans l'hydropiſie du ventre & dans quelques autres eſpeces, les malades n'ont ſouvent point de ſoif, & pourquoi l'écoulement de l'urine n'eſt pas beaucoup diminué ; car dans ces ſortes de cas, les vaiſſeaux abſorbans de la peau continuent à faire leurs fonctions.

Quelques médecins croient que les différentes eſpeces d'hydropiſie viennent toutes uniquement de ce que les reins manquent d'activité, & qu'ils ſont dans un état contre-nature : ce qui leur donne cette opinion, c'eſt qu'ils ne font attention abſolument qu'à la petite quantité d'urine que les malades de cet ordre ont accoutumé de rendre. C'eſt d'après ce principe qu'ils ne s'attachent qu'à trouver des remedes diurétiques, dans la vue de favoriſer l'écoulement des urines. Mais l'expérience journaliere nous fait voir, que les perſonnes qui meurent à cauſe d'une ſuppreſſion totale de l'urine, ne deviennent pas hydropiques à cauſe de la ſuppreſſion de cette évacuation. FERNEL fait mention dans ſa *Pathologie* (*d*) d'un malade qui

(*d*) Lib. VI. Cap. 8.

n'avoit du tout point pu lâcher d'urine durant vingt jours avant sa mort, & chez lequel cependant on n'avoit observé aucun symptome d'hydropisie.

C'est encore par la même raison que je viens de dire, que plusieurs médecins sont d'avis que dans l'hydropisie on doit interdire la boisson aux malades, quelque grande soif qu'ils aient: qui plus est, on a rapporté des histoires de malades qui, à ce que l'on a cru, doivent s'être bien trouvés d'une aussi terrible abstinence. Mais d'autres médecins, qui sont des observateurs plus exacts, soutiennent l'opinion contraire: ils affirment que si dans l'hydropisie on force les malades à s'abstenir entiérement de toute boisson, cela fait constamment empirer leurs maux; & qu'à supposer même que cette abstinence pût contribuer en quelque chose à faire diminuer l'enflure, elle leur donneroit en échange de la fievre, & hâteroit par là la mort de ces infortunés. On peut consulter à ce sujet quelques cas de personnes attaquées d'hydropisie, lesquels ont été communiqués par Mr. BAKER (*e*).

Au reste, la méthode curative que l'on emploie dans le traitement de l'hydropisie du tissu cellulaire s'accorde très-bien avec l'idée d'un mouvement rétroactif du systême lymphatique, entant que l'on réussit par cette méthode à évacuer l'humeur accumulée dans ce tissu. On sait bien que les émétiques & les autres remedes qui excitent des nausées ou des maux de cœur, en même tems

(*e*) Voyez le livre intitulé *Medical transactions*. T. II. page 235.

qu'ils évacuent l'eſtomac, occaſionnent outre cela une abſorption conſidérable de cette humeur accumulée dans le tiſſu cellulaire.

Lorſqu'un émétique opere, il arrive non ſeulement que l'eſtomac & l'inteſtin *duodénum* ſe meuvent en ſens renverſé, mais que de plus les vaiſſeaux lymphatiques & lactées qui appartiennent à ces parties, ſe meuvent dans ce même ſens. De cette maniere, il ſe verſe inceſſamment dans l'eſtomac une quantité conſidérable de lymphe ou de chyle qui s'évacue par le vomiſſement. Mais en même tems, il arrive auſſi que les autres parties du ſyſtême des vaiſſeaux lymphatiques, ceux par exemple qui s'ouvrent dans le tiſſu cellulaire, ſont excités à ſe mouvoir avec plus de force, & cela en vertu de cette ſympathie, qui, comme je l'ai remarqué plus haut, a lieu entre les différentes parties du ſyſtême lymphatique, au moyen de quoi l'énergie abſorbante de ces vaiſſeaux eſt augmentée.

C'eſt par cette raiſon que dans l'hydropiſie on tire un ſi grand parti des émétiques & des ſels qui contiennent du cuivre, comme auſſi de la ſquille & de la digitale (*f*) données à petites doſes. — De même les purgatifs draſtiques ſont très-avantageux dans l'hydropiſie du tiſſu cellulaire, dans la vue d'évacuer les humeurs accumulées dans ce tiſſu, parce qu'ils rendent pareillement retrograde le mouvement des vaiſſeaux lactées : il arrive alors par ce moyen, que les mouvemens naturels des autres parties du ſyſtême des vaiſ-

---

(*f*) *Digitalis purpurea*, Foxglove. Voyez ce que l'Auteur en dit dans l'addition ſuivante.

ſeaux lymphatiques acquierent plus d'activité, en vertu de la correſpondance qui lie entr'eux tous ces vaiſſeaux. Il réſulte encore de là, que les humeurs qui ſe trouvent dans toutes les cellules du tiſſu cellulaire en ſont repompées avec d'autant plus de force, & qu'enſuite & au moyen de la communication qu'ont ces vaiſſeaux lymphatiques avec les vaiſſeaux lactées, ces humeurs ſont apportées dans ces derniers vaiſſeaux. Ceux-ci alors, en vertu de leur mouvement retrograde, verſent ces mêmes humeurs dans les inteſtins, d'où enfin elles ſont évacuées par les ſelles.

Addition de l'auteur ſur l'efficacité de la digitale pourprée (digitalis purpurea LINN.) *dans l'hydropiſie.*

On s'eſt ſervi dans ce pays-ci avec ſuccès de la digitale pourprée dans le traitement de l'hydropiſie. Je ferai part ici à mes lecteurs de quelques hiſtoires d'hydropiques qui ont uſé de ce remede, afin qu'en conſéquence on ſoit en état de déterminer quelles ſont les eſpeces d'hydropiſie dans leſquelles la digitale mérite la préférence ſur la ſquille, ainſi que ſur d'autres médicamens évacuans & purgatifs.

Hydropiſie du tiſſu cellulaire des poumons (*g*).

1°. Une Dame qui étoit entre quarante & cinquante ans, & qui juſqu'alors avoit été ſujette à toutes ſortes d'indiſpoſitions, fut attaquée d'une fievre accompagnée de toux, qui fût ſuivie d'une

(*g*) *Anaſarca pulmonum.*

expectoration abondante de crachats qui étoient bien cuits. Mais cette expectoration ayant cessé tout d'un coup, il survint une grande difficulté de respirer, accompagnée d'un pouls très-irrégulier, soit pour la force des battemens, soit pour leur vitesse. Soit que cette Dame se couchât ou qu'elle se levât, ce changement de posture la peinoit beaucoup dans les premiers momens: *mais après une ou deux minutes, elle pouvoit rester dans celle de ces postures qu'elle avoit choisie, sans en éprouver la plus petite incommodité.* Elle n'avoit point de douleur ni d'engourdissement dans les membres, point de fievre hectique, il ne survenoit point de petits frissons; *l'urine s'écouloit dans la quantité convenable, & avoit une couleur naturelle.*

La difficulté de respirer diminua beaucoup, par deux fois, au moyen d'une petite dose d'ipécacuana, qui opéra chaque fois par le vomissement & par les selles. Cependant, l'oppression revint peu de jours après chacune de ces prises. Alors on prescrivit à la malade une décoction de digitale pourprée (*h*), laquelle on avoit préparée en faisant cuire dans deux pintes d'eau quatre onces des feuilles fraiches de cette plante, jusqu'à ce qu'il n'en restât qu'une pinte, après quoi on y avoit ajouté deux onces d'esprit de vin. La malade prit de deux heures en deux heures trois cuillerées à bouche de cette mixture: après qu'elle en eût pris quatre fois, il lui survint un mal de cœur continuel avec un vomissement abondant, & un écoulement d'urine considérable. Ces évacuations reparurent de tems en tems pendant trois jours de suite, & soulagerent très-sensiblement la dif-

(*h*) *Digitalis purpurea* LINN.

ficulté de refpirer. — Depuis ce tems-là, la malade eut quelques rechûtes de fa maladie : mais à chaque fois elle diminua confidérablement en réitérant l'ufage de la décoction préparée avec les feuilles fraiches de la plante fufdite.

2°. Un homme âgé d'environ foixante ans, qui précédemment avoit été un grand buveur de biere & de vin, & qui avec cela avoit beaucoup d'embonpoint, perdit peu-à-peu fes forces & fa corpulence : il lui furvint de la difficulté de refpirer avec un peu d'enflure aux jambes, & un pouls très-irrégulier. *Chaque fois que le malade fe mettoit au lit, & qu'il fe levoit, il éprouvoit d'abord une très-grande gêne : mais dans l'un & l'autre cas cette gêne ceffoit au bout d'une ou de deux minutes, enforte qu'alors il n'éprouvoit pas la moindre incommodité dans l'une ou l'autre de ces poftures. L'urine qu'il rendoit étoit d'un jaune de paille, & s'écouloit dans la quantité convenable.* Il ne reffentoit d'ailleurs ni douleur, ni engourdiffement dans les bras.

Ce malade prit toutes les heures une grande cuillerée à foupe de décoction de digitale pourprée, préparée de la même maniere que pour la malade N°. 1. Après qu'il en eût pris de cette maniere pendant dix à douze heures de fuite, il lui vint des maux de cœurs continuels, qui continuerent bien durant l'efpace de deux jours, pendant lefquels le malade rendit une grande quantité d'urine. Alors la refpiration devint tout-à-fait libre, & en même tems l'enflure des jambes fe diffipa. Mais comme chez cet homme, la fanté de tout le corps avoit précédemment beaucoup fouffert, à caufe des excès auxquels il s'étoit livré, il ne vécut plus que deux ou trois mois.

Hydropiſie du péricarde.

3°. Un homme qui avoit vécu d'une maniere très-réglée, & qui avoit travaillé très-aſſidument à ſa vocation, âgé de trente à quarante ans, étoit ſujet depuis longtems à avoir par intervalles le pouls déréglé. Depuis quelques mois il étoit devenu foible, & il lui étoit en même tems ſurvenu de l'oppreſſion de poitrine, & une toux ſeche. Comme il ſe trouvoit dans cet état, un médecin de beaucoup de réputation lui ordonna de s'abſtenir de toutes ſortes de mets à la viande & des boiſſons fermentées. Mais tandis que le malade obſervoit ce régime, tous les ſymptomes allerent en augmentant. Il avoit le pouls très-irrégulier, ſoit pour la force, ſoit pour la viteſſe des battemens; la difficulté de reſpirer étoit très-grande, & les pieds lui enfloient un peu. Malgré cela, *le malade pouvoit s'étendre au lit en s'y tenant couché tout-à-plat, quoiqu'il dormit peu: outre cela, l'urine couloit dans la quantité convenable, & avoit une couleur naturelle.* En examinant la région du foie, on ne pouvoit y appercevoir ni plénitude ni dureté, & le malade n'avoit point de douleur ou d'engourdiſſement dans les bras.

Une nuit le malade eut une *ſueur* violente *par tout le corps*, enſorte que ſon lit en étoit entiérement trempé. Cela diminua pour un ou deux jours la difficulté de reſpirer, & le pouls redevint auſſi un peu plus régulier. Cette ſueur abondante revint trois ou quatre fois de ſuite tous les cinq ou ſix jours, & fit diminuer les ſymptomes autant de fois.

On ordonna au malade de faire uſage de la décoction de digitale pourprée mentionnée ci-deſſus, en en prenant toutes les heures, juſqu'à ce qu'elle lui

lui procurât une évacuation abondante. Après qu'il eût pris de ce remede pendant onze heures consécutives, cela lui procura quelques petites selles, qui furent accompagnées d'un écoulement abondant d'urine. Cette urine avoit une couleur très-foncée, comme si elle eût été mêlée avec quelques gouttes de sang. Ces évacuations revinrent comme par accès pendant l'espace de deux jours: alors la respiration se trouva entiérement dégagée, son pouls étoit bien réglé, l'enflure des pieds étoit dissipée; & le malade recouvra l'appétit & le sommeil.

Là-dessus le malade prit trois grains de vitriol blanc deux fois par jour avec quelques remedes amers, & tous les soirs un grain d'opium avec cinq grains de rhubarbe. Outre cela, on lui permit d'user de mets à la viande & assaisonnés d'épices, autant que son estomac pourroit le supporter, comme aussi de boire de la biere légere & une couple de verres de vin. Enfin on lui ouvrit des fontanelles aux cuisses. — Tout cela réussit au point, que le malade fut exempt de toute rechûte de sa maladie.

4°. Une femme âgée d'environ cinquante ans, éprouvoit depuis quelques semaines une grande difficulté de respirer, accompagnée d'un pouls très-irrégulier & d'un grand affoiblissement de tout le corps. *Elle pouvoit se tenir couchée dans son lit; l'urine couloit dans la quantité convenable & avoit une couleur naturelle.* La malade au reste ne ressentoit dans les bras ni douleur ni engourdissement.

On lui fit prendre de quatre en quatre heures une grande cuillerée de la décoction de digitale pourprée décrite plus haut, & cela pendant dix à douze heures de suite. Elle eut beaucoup de

mal de cœur, & lâcha pendant environ deux jours consécutifs, beaucoup d'urine pâle ; évacuation qui amenda considérablement & la difficulté de respirer & l'irrégularité du pouls. Après cela, elle prit tous les soirs pendant plusieurs semaines consécutives, un grain d'opium & cinq grains de rhubarbe, & usa de plus de quelques remedes composés d'amers & de légeres préparations martiales ; au moyen dequoi elle fut exempte de toute rechûte.

Hydropisie de poitrine.

5°. Un homme âgé d'environ cinquante ans tomba dans un affoiblissement accompagné de respiration courte, dont il étoit surtout incommodé lorsqu'il se donnoit beaucoup de mouvement. Outre cela, il ressentoit de la douleur dans un bras, à l'endroit de l'insertion du muscle biceps de l'avant-bras. — Il remarqua aussi que de plus il rendoit de tems en tems pendant la nuit une grande quantité d'urine pâle. Il fit usage du calomel, de l'alun & du quinquina ; mais malgré cela tous les symptomes ne laisserent pas que d'empirer. Ses jambes commencerent à enfler considérablement, & il ne pouvoit plus se tenir couché dans son lit. Néanmoins pendant tout ce temps-là, l'écoulement de l'urine fut dans la quantité convenable, & elle étoit d'un jaune de paille.

On donna à ce malade la décoction de digitale pourprée de la même maniere qu'on l'avoit donnée au malade précédent. Elle opéra principalement en agissant comme un purgatif; il parut qu'elle avoit diminué la difficulté de respirer pour un ou deux jours, mais qu'en même tems elle avoit affoibli le malade. — Quelques semaines après, il

fut attaqué d'une Hidropisie générale, & mourut avec des symptomes d'apoplexie.

6°. Une jeune demoiselle, qui étoit blonde, d'une constitution délicate, & qui avoit peut-être vécu dans une trop grande abstinence, tant pour la quantité que pour la qualité de ses alimens & de sa boisson, fut attaquée d'une oppression de poitrine si forte, qu'elle sembloit à chaque instant devoir lui donner la mort. En même tems elle avoit les mains & les pieds froids, & lorsque l'on approchoit le dos de la main de sa bouche, on sentoit que son haleine étoit tout-à-fait froide. Elle n'avoit point de sueur, mais *elle ne pouvoit pas rester un seul instant couchée sur le dos*, & elle s'étoit déja plainte auparavant d'une grande foiblesse, *de douleur & d'engourdissement dans les deux bras*, qu'elle ressentoit encore pour lors. Elle n'avoit point d'enflure aux jambes, ni de soif, & son urine étoit tout-à-fait naturelle, tant pour la quantité que pour la couleur. Quelques années auparavant, sa sœur avoit eu des symptomes semblables. Cette derniere avoit été saignée à diverses fois, & fut attaquée d'hydropisie générale, tellement qu'elle en mourut.

On donna d'abord à notre malade un grain d'opium, & l'on réitéra cette dose de six en six heures avec le succès le plus marqué & le plus surprenant. Outre cela, on lui appliqua un vésicatoire, & on lui prescrivit des remedes tirés du fer, des amers & des huiles essentielles. Mais il n'y avoit rien qui diminuât plus efficacément la difficulté de respirer, & le froid des mains & des pieds, que l'opium, au moyen duquel elle fut complettement rétablie dans peu de semaines. Jusques-à-présent & quoiqu'il y ait actuellement

plus de deux années d'écoulées depuis qu'elle a eu cette maladie, elle n'en a pas eu le moindre ressentiment.

Hydropisie du bas-ventre.

7°. Une jeune femme d'une constitution délicate, s'étant trouvée de nuit dans une voiture qui versa, elle en fut fort épouvantée & exposée à un grand froid & à beaucoup de fatigue. Là-dessus il lui survint une douleur accompagnée d'enflure au côté droit sous les côtes. Quelques mois après, on apperçut sensiblement une fluctuation ou un remuement d'eau dans tout le bas-ventre, surtout & plus distinctement encore dans la région de l'estomac; & cela, parce que dans l'hydropisie du bas-ventre, les intégumens de la partie inférieure du ventre, deviennent ordinairement plus épais, par l'effet d'une espece d'hydropisie du tissu cellulaire, ensorte que l'on ne peut pas appercevoir aussi facilement le ballottement de l'eau dans cette partie. En même tems les jambes étoient enflées, la malade n'étoit point altérée, & l'urine étoit complettement dans un état naturel, soit pour la quantité, soit pour la couleur.

On ordonna à cette malade de prendre de la décoction de digitale pourprée, & cela de maniere à lui exciter des nausées & de la diarrhée; mais cela ne fit point diminuer l'enflure du bas-ventre, & la malade fut enfin obligée de se soumettre à la ponction.

8°. Un homme âgé de soixante-sept ans, qui depuis longtems étoit adonné à la boisson des liqueurs spiritueuses, étoit depuis quelque tems malade d'une hydropisie du bas-ventre, accom-

pagnée d'un peu d'enflure aux pieds. Il avoit la reſpiration libre dans quelque poſture qu'il ſe mît. Il n'avoit point d'appétit & étoit fort altéré: l'urine ne s'écouloit qu'en extrêmement petite quantité, elle étoit fort trouble & d'une couleur très-foncée. Le pouls étoit très-égal. On preſcrivit au malade la décoction des feuilles de digitale pourprée, à une doſe capable de lui donner des nauſées & de le faire vomir, ce qui dura bien pendant deux jours. Cependant cela ne fit point couler l'urine, ni diminuer la tumeur, mais le malade parut en avoir été affoibli.

9°. Un homme corpulent & fort accoutumé à la boiſſon des liqueurs fermentées, avoit une toux violente, de la difficulté de reſpirer, & une enflure œdémateuſe aux jambes, aux cuiſſes & aux mains. Outre cela le bas-ventre étoit fort enflé, & on y appercevoit diſtinctement le mouvement de l'humeur qui y étoit renfermée. L'enflure s'étoit déja entiérement affaiſſée par deux fois par l'uſage de certains purgatifs draſtiques. — On fit cuire une once de feuilles fraîches de digitale pourprée dans une pinte d'eau, & pendant deux jours de ſuite on fit boire au malade, de trois en trois heures, trois onces de cette décoction. Elle commença à opérer par le vomiſſement, & à le purger fortement; évacuations qui furent accompagnées d'un écoulement conſidérable d'urine, au moyen de quoi toute l'eau qui s'étoit accumulée ſe trouva évacuée dans l'eſpace de douze heures. —

Mais deux ou trois mois après, tous les mêmes ſymptomes reparurent, & ſe diſſiperent derechef par l'uſage du même remede: on évacua même dix fois de cette maniere les eaux de cet hydropique, dans l'eſpace d'environ trois années: ce-

pendant durant tout ce tems-là il n'avoit pas discontinué de boire. Au reste, excepté la premiere fois, la décoction de digitale opéra constamment par les urines seulement, & sans paroître affoiblir beaucoup le malade. — Mais la derniere fois qu'il en fit usage, elle fit très-peu d'effet, & quelques semaines après, cet homme vomit du sang en abondance & mourut.

Questions.

1°. Comme chez les six premiers malades, l'écoulement de l'urine n'avoit rien d'extraordinaire pour la quantité, & qu'elle avoit une couleur naturelle, le siége de la maladie n'étoit-il pas uniquement borné à la cavité de la poitrine, & l'enflure des jambes n'étoit-elle pas plutôt l'effet d'un embarras dans la circulation du sang, que d'un relâchement paralytique des vaisseaux lymphatiques qui arrivent jusqu'au tissu cellulaire de ces parties?

2°. Lorsque la maladie primitive est une hydropisie générale du tissu cellulaire, n'arrive-t-il pas que les vaisseaux lymphatiques qui vont à la peau, deviennent paralytiques en même tems que les vaisseaux lymphatiques qui appartiennent au tissu cellulaire, & cela à raison de la sympathie particuliere & étroite qui lie ces deux especes de vaisseaux lymphatiques? Et n'est-ce pas à cela qu'il faut attribuer cet écoulement si peu considérable & cette grande soif, qui paroissent caractériser particuliérement cette espece d'hydropisie?

3°. Il arrive ordinairement dans l'hydropisie de la substance cellulaire des poumons (*i*), lors-

---

(*i*) Il seroit à souhaiter que l'Auteur eût aussi vérifié

que la maladie n'eſt pas encore parvenue à un haut degré, que quand les malades veulent ſe coucher, ils éprouvent dès les premiers momens une très-grande difficulté de reſpirer, & que néanmoins une ou deux minutes après, leur reſpiration devient plus libre; & que la même choſe a lieu lorſque ces malades ſe lévent. Cela ne vient-il point de ce que, lorſqu'il faut que l'humeur accumulée dans les cellules des poumons change ainſi de place, il lui faut un certain tems pour s'arranger, enſuite de la nouvelle poſture que le malade vient de prendre, de maniere à ne pas faire obſtacle à la reſpiration, & à ne pas incommoder ce malade?

4°. Eſt-ce que dans l'hydropiſie du péricarde, le malade ne peut pas ſupporter de la même maniere d'être couché ou levé? Et n'y a-t-il pas apparence que cette circonſtance diſtingue l'hydropiſie de cette membrane d'avec l'hydropiſie de la ſubſtance des poumons & d'avec l'hydropiſie de poitrine?

5°. Les ſueurs que les malades éprouvent par tout le corps, ne ſont-elles pas en même tems un des caracteres de l'hydropiſie du péricarde ou de celle de la cavité de la poitrine? Et pareillement ces ſueurs qui ne ſe montrent qu'aux parties ſupérieures du corps, ne ſont-elles pas un indice de l'hydropiſie de la ſubſtance des poumons?

6°. Lorſque dans l'hydropiſie de poitrine, le

---

par des diſſections de cadavres, les caracteres qui, ſuivant ſon opinion, peuvent ſervir à diſtinguer les unes d'avec les autres l'hydropiſie de la ſubſtance des poumons, celle du péricarde, & celle de la cavité de la poitrine. *Note de l'Editeur de Leipſick.*

malade veut ſe tenir couché, n'arrive-t-il pas que l'humeur extravaſée comprime la partie ſupérieure des bronches de la trachée artere, & qu'elle empêche par-là ſa communication avec chaque partie des poumons; tandis qu'au contraire lorſque le malade eſt levé, il n'y a que les parties inférieures des poumons qui éprouvent cette gêne? Ne ſe paſſe-t-il pas quelque choſe de ſemblable dans l'hydropiſie de la ſubſtance des poumons, lorſque la maladie a déja fait des progrès conſidérables; & n'eſt-ce pas à cauſe de cela que les malades qui ſont dans cet état ne peuvent pas ſe tenir couchés?

7°. Il eſt connu qu'une des principales ramifications de la quatrieme paire des nerfs cervicaux, (ou ce que l'on appelle le nerf phrénique) du côté gauche, après s'être réunie à une branche du troiſieme & du ſecond nerf cervical, deſcend entre deux vaiſſeaux ſanguins ſitués ſous la clavicule, ſavoir la veine & l'artere ſouclavieres; que de là elle eſt reçue dans une cavité du péricarde formée pour cet uſage, d'où elle ſort en faiſant une courbure & un coude très-ſenſible pour dépaſſer la partie ſaillante du péricarde, ou celle dans laquelle ſe trouve la pointe du cœur, pour arriver au diaphragme. On ſait de plus, que l'autre nerf phrénique, ſavoir celui du côté droit, deſcend en droite ligne au diaphragme, ſans faire auparavant un ſi grand détour, & qu'enfin pluſieurs autres ramifications très-remarquables de cette quatrieme paire des nerfs cervicaux ſe diſtribuent dans les bras. Suivant cela, la douleur qu'un malade éprouve dans le bras gauche, ne peut-elle pas ſervir à diſtinguer une maladie du péricarde, telle par exemple que l'angine de la

poitrine (*k*), ou l'hydropiſie du péricarde, d'avec les autres maladies qui leur reſſemblent ? Et lorſque le malade ſe plaint de douleur ou de foibleſſe dans les deux bras, ne doit-on pas préſumer que ſa maladie eſt plutôt une hydropiſie de la cavité de la poitrine, ou ce que l'on appelle proprement une hydropiſie de poitrine ?

8°. L'hydropiſie de poitrine & l'hydropiſie du péricarde ne ſe rencontrent-elles pas ſouvent enſemble ? Et ne s'enſuit-il pas de cette complication, que le mal eſt non ſeulement plus difficile à connoître, mais encore plus dangereux ?

9°. La digitale pourprée ne pourroit-elle pas auſſi s'employer utilement dans l'hydropiſie interne de la tête, dans l'hydrocele & dans l'hydropiſie des articulations ?

SECTION VI.

Des ſueurs froides.

On trouve dans les auteurs les deſcriptions de divers exemples de ſueurs chroniques exceſſives, qui ont beaucoup de rapport avec le diabétes. WILLIS fait mention d'une femme qui vivoit encore de ſon tems, & qui depuis nombre d'années avoit toujours des ſueurs ſi abondantes, que toutes les nuits ſon lit en étoit non ſeulement trempé, mais même inondé. Cette ſueur dégoutoit en ſi grande quantité de ſon corps, qu'on pouvoit en recevoir juſqu'à pluſieurs onces, & quelque-

---

(*k*) *Angina pectoris.*

ſois des pintes entieres, dans des vaſes que l'on mettoit ſous elle. WILLIS ajoute de plus que la malade avoit une grande ſoif, qu'elle avoit employé de toutes ſortes de remedes, & qu'elle avoit eſſayé de divers régimes, qu'elle avoit outre cela changé à différentes fois de climat, mais que malgré tout cela, elle avoit continué à être également ſujette à ces ſueurs. (Voyez WILLIS *Pharmac. ration. de ſudore anglico.*)

Le même médecin a auſſi obſervé, que la maladie appellée la *ſueur angloiſe* ou *la ſuette*, qui ſe manifeſta en Angleterre l'an 1483 (*l*), & qui dura juſqu'à l'an 1551, reſſembloit à quelques égards au diabétes. Le Docteur CAJUS, qui avoit obſervé lui-même cette ſueur, dit qu'elle étoit en même tems abondante & d'une nature mucilagineuſe; que de plus, elle étoit ſouvent accompagnée du réfroidiſſement des extrêmités, tandis que les malades avoient intérieurement une grande chaleur & de la ſoif, & qu'ils tomboient en peu de tems dans l'amaigriſſement & la foibleſſe. Suivant cela, il y a de fortes raiſons de croire que, dans cette maladie, les humeurs étoient repompées du tiſſu cellulaire & des cavités du corps,

(*l*) Suivant Mr. DE SAUVAGES, le Chancelier BACON DE VERULAM rapporte le commencement de cette maladie à l'an 1486, & ne la fait durer que juſqu'à l'an 1530. Voyez SAUVAGES *Noſolog. method.* &c. Amſtelod. 1768. 4°. Tome I. page 294. D'autres Auteurs diſent qu'elle n'a commencé qu'en 1485. Quelques-uns diſent qu'elle eſt eſſentiellement différente de la *ſuette des Picards*, d'autres aſſurent qu'elle n'en differe que par le degré, cette derniere étant ſeulement moins aiguë & moins dangereuſe que la ſueur angloiſe. *Note de l'Editeur.*

par les vaiſſeaux lymphatiques qui ſe rendent à ces parties, & que de-là elles étoient apportées à la peau par un mouvement rétroactif des vaiſſeaux lymphatiques de la peau.

SYDENHAM, ce médecin dont les obſervations étoient ſi ſûres, a auſſi obſervé dans une fievre qui régna l'an 1685, une ſueur très-viſqueuſe qui ſe manifeſtoit principalement à la tête, & qui, ſuivant toute apparence, provenoit de la même cauſe que la ſueur angloiſe.

On a très-ſouvent remarqué dans l'hydropiſie des poumons, que la difficulté de reſpirer diminue lorſqu'il ſurvient d'abondantes ſueurs, qui ſe manifeſtent plus particuliérement à la tête & au cou.

Un homme âgé d'environ cinquante ans, étoit depuis pluſieurs ſemaines attaqué d'une tumeur œdémateuſe aux jambes & aux cuiſſes, qui étoit accompagnée d'oppreſſion de poitrine. Le malade avoit été ſoulagé à différentes fois, en faiſant uſage de l'oignon de ſquille, des amers, & des préparations de mars. — Enfin, une nuit la difficulté de reſpirer devint ſi terrible, qu'il ſembloit qu'il étoit ſur le point d'en mourir. Mais il ſurvint une ſueur ſi abondante à la tête & au cou, qu'aſſurément, & autant que l'on pouvoit en juger, la ſueur que l'on ôta en eſſuyant ces parties dans l'eſpace de peu d'heures, auroit pu remplir quelques chopines ; cette ſueur diminua auſſi l'oppreſſion pour quelque tems. Ce paroxyſme de ſuffocation & cette ſueur qui le ſoulageoit revinrent de tems en tems, juſqu'à ce qu'enfin le malade mourut au bout de quelques ſemaines. —

Dans le tems que cette ſueur avoit lieu, la tête & le cou paroiſſoient froids au toucher & étoient

pâles, ce qui étoit un indice que cette ſueur provenoit d'un mouvement retrograde des vaiſſeaux abſorbans de ces parties. En effet, lorſque la ſueur eſt produite par l'accélération du mouvement des vaiſſeaux ſanguins (telle qu'eſt par exemple celle qui arrive par un violent exercice, ou auſſi celle qui ſurvient dans la chaleur de l'accès d'une fievre intermittente), alors cette ſueur eſt toujours accompagnée d'une chaleur à la peau, qui eſt plus grande que la chaleur naturelle, & la peau eſt en même tems plus rouge que de coutume.

S'agit-il maintenant d'expliquer comment il arrive que ces ſueurs qui ne viennent qu'à une partie du corps, diminuent l'oppreſſion de poitrine dans une hydropiſie du tiſſu cellulaire ? Je ne vois pas que l'on puiſſe en donner une autre explication que celle-ci : c'eſt que dans ces cas-là, les vaiſſeaux lymphatiques qui ſe rendent aux poumons abſorbent les humeurs qui ſe ſont épanchées dans la cavité de la poitrine ou dans la ſubſtance des poumons, & qu'alors ces humeurs ſont apportées à la peau, à la faveur du mouvement retrograde des vaiſſeaux lymphatiques cutanées, & qu'elles s'y évacuent ſous la forme d'une ſueur.

On aimeroit peut-être mieux ſuppoſer que l'accélération du mouvement dans les glandes & dans les petits vaiſſeaux cutanées qui viennent des arteres, répandent ſur la peau les humeurs qu'ils ont abſorbées des poumons : mais ſi cela eſt ainſi, pourquoi eſt-ce que toute la ſurface du corps ne ſe couvre pas de ſueur, & pourquoi la peau n'eſt-elle pas chaude ?

Il eſt encore à propos d'obſerver, que les ſueurs

dont j'ai rapporté des exemples ci-deſſus, étoient tout-à-fait gluantes, qualité que n'eſt jamais ſujette à avoir la matiere de la tranſpiration, lors même qu'elle eſt épaiſſe. Cette derniere circonſtance paroît indiquer, que dans les exemples de ſueurs froides critiques mentionnés tout-à-l'heure, la matiere de ces ſueurs étoit entiérement différente de la matiere de la tranſpiration ordinaire.

Mr. DOBSON de Liverpool a donné (*m*) une explication tout-à-fait ingénieuſe des ſueurs acides qu'il a obſervées chez un malade qui étoit attaqué du diabétes. Il croit que dans ce cas une partie du chyle s'eſt portée à la peau, & y a ſubi la fermentation acide. Mais eſt-il poſſible que le chyle ſoit apporté à la peau par une autre voie, que par un mouvement retrograde des vaiſſeaux lymphatiques qui aboutiſſent à la peau, tout comme il arrive dans le diabétes que cette humeur parvient juſqu'à la veſſie, au moyen du mouvement renverſé des vaiſſeaux lymphatiques qui ſe rendent à ce viſcere?

Eſt-ce que les ſueurs froides que l'on obſerve dans certaines défaillances, comme auſſi chez les moribonds, ne s'effectuent pas par un mouvement retrograde des vaiſſeaux lymphatiques qui vont à la peau? — Aſſurément dans l'un & l'autre de ces cas, on ne peut en aucune maniere attribuer ces ſueurs à une plus grande activité de la part des glandes & des arteres.

N'eſt-on pas fondé à croire, que c'eſt uniquement dans cette eſpece d'oppreſſion de poitrine,

---

(*m*) Dans le cinquieme volume des *Medical obſervations and enquiries by a ſociety of phiſicians in London.*

qui eſt un ſymptome de l'hydropiſie du tiſſu cellulaire de la ſubſtance des poumons, qu'il ſurvient à la tête & au cou des ſueurs qui ſoulagent les malades, tandis qu'au contraire l'hydropiſie de poitrine qui affecte le péricarde n'eſt point accompagnée de ſemblables ſueurs. Et ce ſymptome ne pourroit-il pas ſervir de ſigne caractériſtique propre à diſtinguer ces deux maladies l'une d'avec l'autre?

Les paroxyſmes périodiques de difficulté de reſpirer, qui ſurviennent uniquement pendant la nuit ne ſont-ils pas les effets d'une hydropiſie des poumons qui ne dure qu'un peu de tems? Cela pourroit être ainſi, en ſuppoſant que les humeurs, qui s'accumulent dans les poumons à la faveur d'un mouvement plus lent dans ces viſceres, & tel qu'il eſt dans le ſommeil de la ſanté, ſont au contraire repompées par les poumons qui ſe trouvent dans un état de maladie, lorſque l'accès d'oppreſſion a lieu, enſorte que ces humeurs ainſi repompées s'évacuent par une abondante ſueur qui ſurvient à la tete & au cou.

Toutes ces difficultés & d'autres ſemblables, ne peuvent être éclaircies qu'à l'aide d'une recherche & d'une deſcription exacte des différentes ramifications dont eſt compoſé le ſyſtême des vaiſſeaux lymphatiques.



SECTION VII.

Métastases de pus, de chyle, de lait & d'urine. — Explication de l'effet que produisent les purgatifs appliqués extérieurement à la peau.

1°. ON ne peut expliquer les transports de pus d'une partie du corps à l'autre, d'aucune autre maniere, qu'en admettant que dans certains cas il y a un mouvement retroactif de certaines parties du systême des vaisseaux lymphatiques. Car autrement, comment seroit-il bien possible que le pus, après avoir été absorbé & mêlé dans toute la masse du sang, se ramassât si promptement dans quelque partie du corps? Et n'est-ce pas une loi immuable de l'œconomie animale, que chaque glande sépare & prépare uniquement l'humeur, à la secrétion de laquelle elle est particuliérement destinée, & qui est en partie préparée dans cette glande, & non pas une autre humeur. Or il est démontré par nombre d'exemples que les auteurs ont rapportés, qu'il peut se faire de pareilles métastases de pus d'une partie du corps à une autre.

2°. Le chyle se trouve quelquefois mêlé avec les saburres qui sortent de l'estomac par un vomissement violent, comme aussi parmi les selles qui s'évacuent dans le flux de ventre chyleux: ce chyle ne peut s'introduire dans l'estomac & dans les intestins que par un mouvement inverse & retrograde des vaisseaux lactées. Car les alimens ne peuvent en aucune maniere se changer déja en chyle dans l'estomac & dans les intestins comme par un procédé chymique; mais il ne com-

mence à se préparer qu'aux orifices mêmes des vaisseaux lactées, ou dans les glandes du mésentere, & cela précisément de la même maniere que d'autres humeurs, qui après s'être séparées se préparent dans des glandes destinées à cet usage, uniquement par un procédé propre à l'économie animale.

Il me paroît qu'il est à propos d'expliquer à cette occasion un phénomene particulier, que l'on observe chez les personnes qui prennent du mercure. — Lorsque l'on donne à quelqu'un du calomel à une dose médiocre, par exemple à la dose de six à dix grains, & qu'un ou deux jours après on lui fait prendre un purgatif, on empêche par-là que la salivation ne survienne. Mais si l'on ne prend cette précaution que trois ou quatre jours après, c'est-à-dire seulement au moment où l'on voit que la salivation a lieu, alors on est obligé de continuer à purger cette personne tous les jours pendant huit ou quinze jours consécutifs, avant que de pouvoir faire sortir le mercure de son corps.

Voici quelle en est la raison; c'est que lorsque cette préparation métallique âcre a été absorbée par les orifices des vaisseaux lactées, elle est retenue pendant quelque tems dans les glandes du mesentere & y est engorgée, précisément de la même maniere que le venin de la petite vérole que l'on a inoculée, & que le virus vénérien sont retenus dans les glandes des aisselles & dans celles des aines. Mais la maniere d'agir des purgatifs fait que ce calomel est rapporté dans les intestins au moyen du mouvement renversé des vaisseaux lactées, & qu'il est ainsi chassé hors du corps.

Nous voyons par-là comment il arrive, chez les

les perſonnes qui ont avalé un poiſon, ou dans le corps de qui le miaſme de quelque maladie contagieuſe s'eſt introduit, que les émétiques & les purgatifs ſont utiles, lors même qu'on leur adminiſtre ces évacuans ſeulement quelques jours, après que ces perſonnes ſe ſont expoſées aux mauvais effets de ces poiſons. En effet, il arrive dans ces cas-là, que le venin qui eſt encore engorgé dans les glandes du méſentere & dans d'autres glandes, s'évacue & eſt chaſſé hors du corps à la faveur du mouvement renverſé & rétroactif des vaiſſeaux lactées & lymphatiques.

3°. Mr. HALLER dans ſes *Elémens de phyſiologie* (*n*) rapporte pluſieurs exemples de lait & de chyle que l'on a trouvés dans des ulceres. Mais tous ces cas ne peuvent s'expliquer d'aucune autre maniere, qu'en admettant, que le chyle ou le lait, qui avoit été repompé par quelqu'une des ramifications du ſyſtème des vaiſſeaux abſorbans, eſt parvenu juſqu'à l'ulcere par le mouvement retrograde d'une autre ramification du même ſyſtème.

4°. Le ſecond jour après l'accouchement, une femme fut attaquée d'une violente diarrhée, qui dura encore pendant pluſieurs jours, quoiqu'on lui donnât d'abord beaucoup de préparations d'opium, de remedes mucilagineux, de quinquina, de médicamens abſorbans & terreux, juſqu'à-ce qu'enfin elle fut rétablie. Pendant le tems que dura cette diarrhée, on ne put point avoir de lait des ſeins de cette femme; mais ce qui s'évacuoit par les ſelles paroiſſoit être du lait caillé & grumelé. N'eſt-il pas vraiſemblable, que dans ce cas le lait avoit été repompé des petits réſervoirs des glan-

(*n*) Tome VII. page 12-23.

des des mamelles par les vaiſſeaux abſorbans ; & que de là il avoit été apporté dans le canal inteſtinal par le mouvement retrograde & retroactif des vaiſſeaux abſorbans des inteſtins? Peut-on ſoupçonner ſeulement un inſtant, que les glandes qui préparent la mucoſité des inteſtins aient pu ſéparer du ſang du lait pur?

Mr. SMELLIE a obſervé (o) qu'il arrive très-ſouvent chez les femmes qui ſe font paſſer le lait, que la tumeur de leurs ſeins diminue & ſe diſſipe par des ſelles liquides, mêlées d'une ſubſtance laiteuſe, qui s'eſt coagulée dans les inteſtins.

5°. Mr. MECKEL l'ancien a obſervé chez un malade qui urinoit en très-petite quantité, & dont l'urine avoit une couleur tout-à-fait foncée, que cette perſonne ſuoit conſidérablement ſous les aiſſelles, que cette ſueur avoit complettement l'odeur de l'urine, & qu'elle ſaliſſoit la chemiſe.

L'analogie nous conduit à conclure, que chez ce malade l'urine ayant été premiérement ſéparée dans les reins, elle avoit enſuite été repompée par un ſurcroit d'activité de la part des vaiſſeaux lymphatiques qui vont ſe rendre aux reins & à la veſſie, & qu'enfin elle avoit été portée à l'aiſſelle par le mouvement retrograde des vaiſſeaux lymphatiques qui aboutiſſent à cette partie.

Dans la jauniſſe, il faut que la bile, après avoir d'abord été ſéparée dans le foie, ſoit repompée par les vaiſſeaux ſanguins, pour pouvoir donner à la peau cette couleur jaune que l'on voit ſurvenir par tout le corps dans cette maladie;

(o) Dans l'ouvrage intitulé *Caſes in midwifry Collect.* 43. n. 2. caſ. 1.

c'eſt ce que Mr. MONRO a démontré (*p*) : il auroit pu arriver de même chez le malade dont nous venons de parler, que l'urine fût repompée dans la maſſe du ſang, & que delà elle ſe fût portée non ſeulement aux aiſſelles, mais encore à diverſes autres parties du corps, & cela de maniere à s'y faire reconnoître.

6°. Il eſt des purgatifs & des vermifuges qui operent en les appliquant extérieurement ſur le corps. Ce qui fait que ces topiques produiſent les effets que l'on en attend, c'eſt qu'après avoir été abſorbés par les vaiſſeaux lymphatiques qui aboutiſſent à la peau, ils ſont portés de là & dépoſés dans les inteſtins par le mouvement retrograde des vaiſſeaux lactées, ſans que ces remedes ſoient entrés auparavant dans les vaiſſeaux ſanguins, & ſans s'être mêlés, ni avoir circulé avec les humeurs. Car lorſque l'on prend intérieurement des purgatifs qui agiſſent avec violence, ces remedes excitent dans les vaiſſeaux lactées des inteſtins un mouvement retrograde ; comme le prouve la préſence du chyle que l'on trouve alors mêlé parmi les excrémens, ainſi qu'il a été dit ci-deſſus (*q*).

Or, comme il y a une communication entre les vaiſſeaux lymphatiques qui vont à la peau, & les vaiſſeaux lactées des inteſtins, ce ſeroit réellement quelque choſe d'extraordinaire, qu'un purgatif draſtique qui eſt abſorbé à la peau, & qui, au moyen de la communication établie entre les vaiſſeaux lymphatiques de la peau & les vaiſſeaux

(*p*) Dans les *recherches des médecins d'Edimbourg.*
(*q*) Section VII. §. 2.

lactées, peut parvenir dans ces derniers ſans avoir perdu ſa propriété; ne dût pas exciter dans les vaiſſeaux lactées un mouvement retrograde, & cela avec autant d'efficacité, que le fait ordinairement un pareil remede pris intérieurement & après qu'il a été mêlé dans l'eſtomac avec les alimens.

SECTION VIII.

Circonſtances par leſquelles on peut à l'ordinaire reconnoître les humeurs épanchées, enſuite d'un mouvement retrograde des vaiſſeaux abſorbans.

1°. ON remarque ſouvent dans certaines maladies, qu'il ſe forme une quantité extraordinaire de pituite, ou d'autres humeurs, quoique l'activité des glandes qui ſéparent ces humeurs du ſang ne ſoit point devenue plus grande qu'à l'ordinaire, & que bien plutôt cette ſuperfluité ne vienne que de ce que la faculté abſorbante s'eſt affoiblie. De ce nombre ſont, par exemple, les humeurs catarrhales, qui, chez quelques perſonnes, s'écoulent par les narines, lorſqu'elles vont au grand air; les larmes, qui lorſque les points lacrymaux ſont obſtrués, découlent ſur les joues, & cette ſéroſité qui ſuinte d'une plaie ouverte qui n'eſt accompagnée d'aucune inflammation.

Il eſt un caractere auquel on peut facilement reconnoître les humeurs, qui proviennent uniquement d'une diminution de ſecrétion, c'eſt qu'elles contiennent une grande quantité de parties ammoniacales ou muriatiques; c'eſt pourquoi auſſi

elles excitent de l'inflammation à la peau qui eſt dans leur voiſinage. C'eſt à cauſe de cela par exemple, que dans le rhume de cerveau, l'acrimonie de la pituite fait rougir & enfler la lévre ſupérieure, & que les malades ſe plaignent du goût ſalé de cette pituite. De même les yeux & les joues deviennent rouges, lorſque les larmes ont contracté une pareille acrimonie corroſive; pareillement la matiere ſanieuſe qui s'écoule de certains ulceres phagédéniques ronge fortement les parties voiſines, & à ce que quelques malades m'ont aſſuré, elle a une ſaveur très-ſalée.

Au contraire, les humeurs qui proviennent d'un mouvement retrograde & retroactif des vaiſſeaux lymphatiques, ſont ordinairement très-douces & ſans aucune acrimonie; telles ſont par exemple la lymphe, le chyle, & la mucoſité naturelle. Ou bien ces humeurs ont acquis leurs propriétés des alimens (ou des boiſſons) que l'on a pris peu de tems auparavant: c'eſt ce dont on voit des exemples dans les urines colorées & qui tiennent du vin, après que l'on a uſé de cette boiſſon, & dans les urines qui ont l'odeur des aſperges lorſque l'on en a mangé.

2°. Lorſque la ſecrétion de quelque humeur s'augmente, il arrive toujours que la chaleur s'augmente auſſi dans la partie d'où cette humeur vient. Car cette humeur qui ſe ſépare, la bile, par exemple, n'exiſte point auparavant dans le ſang en qualité de bile; elle ne commence à devenir telle que dans la glande où elle eſt préparée. Or, comme la décompoſition eſt accompagnée d'un certain degré de froid, d'un autre côté, la chaleur s'augmente lorſqu'il ſe fait une nouvelle combinaiſon; & il eſt vraiſemblable que la ſomme entiere de

chaleur que produisent toutes les humeurs qui se séparent dans le corps animal, est ce qui fait que la chaleur des animaux est plus grande que celle de l'athmosphere.

On peut aisément distinguer aussi par le caractere que je viens d'indiquer, les humeurs qui proviennent d'une secrétion augmentée, d'avec celles dont l'origine est due à un mouvement retroactif des vaisseaux lymphatiques.

C'est ainsi, par exemple, que lorsqu'il survient une diarrhée bilieuse abondante, qui est l'effet d'une inflammation du foie, on remarque dans la partie malade, & même aussi dans tout le corps, un certain degré de chaleur plus grand que celui de la chaleur naturelle.

3°. Lorsqu'une secrétion produit une quantité d'humeur plus grande qu'à l'ordinaire, & qu'en même tems aussi la faculté absorbante acquiert plus d'activité dans la même proportion, alors non seulement la chaleur augmente dans la glande même qui sépare cette humeur, mais aussi l'humeur séparée devient plus épaisse & moins âcre, parce que ses parties salines & les plus déliées sont absorbées. On peut conséquemment distinguer de semblables humeurs, tant à raison de leur consistance plus épaisse, qu'à raison de ce qu'elles sont plus douces, des humeurs qui proviennent uniquement du mouvement retroactif des vaisseaux lymphatiques. Les humeurs qui s'écoulent à la fin d'une gonorrhée, d'un catarrhe, d'une coqueluche, fournissent des exemples de ce que j'avance, comme aussi les humeurs qui suintent de ces ulceres dont on dit communément qu'ils rendent un pus louable.

4°. Lorsque l'on trouve du chyle mêlé dans les

excrêmens, ou parmi les saburres que l'estomac a rendues par le vomissement, on peut en conclure avec certitude, que ce chyle a passé dans l'estomac ou dans les intestins par un effet du mouvement retroactif des vaisseaux lactées. Car dans l'état naturel, le chyle ne se trouve point dans les intestins sous la forme de chyle effectif; mais comme je viens de le dire ci-dessus, il ne commence à être préparé qu'aux orifices des vaisseaux lactées.

5°. Lorsque l'on trouve dans la vessie urinaire, ou dans quelque autre réservoir destiné à recevoir une humeur séparée dans une glande, du lait, ou quelque autre humeur qui ne devroit pas naturellement s'y trouver; il ne viendra raisonnablement dans l'idée à personne, que cette humeur se soit accumulée dans ce réservoir, en y subissant une secrétion extraordinaire, cela étant contradictoire à toute sorte d'analogie:

. . . . *Aurea duræ*
Mala ferant quercus? Narcisso floreat alnus?
Pinguia corticibus sudent electra myricæ?
VIRGIL. Bucol. Eclog. VIII.



SECTION IX.

Division abrégée & systématique des maladies qui proviennent d'un mouvement rétroactif & renversé des vaisseaux absorbans.

CLASSE I.

Mouvemens renversés de l'estomac & des intestins.

1°. LA *rumination.* On peut voir distinctement dans la rumination des bœufs, que l'œsophage de ces animaux se meut d'un mouvement renversé : on a aussi des exemples d'hommes ruminans, & qui trouvoient du plaisir à remâcher ainsi leurs alimens. On trouve de ces exemples rapportés dans les *Transactions philosophiques.*

2°. L'éructation (*ructus*). C'est un mouvement renversé de l'estomac, au moyen duquel il s'échappe par la valvule supérieure de ce viscere, une vapeur élastique, qui a été produite par la fermentation des alimens ; fermentation qui a lieu lorsque la digestion ne se fait pas assez promptement pour pouvoir empêcher cette fermentation.

3°. *Le regorgement des alimens.* Il arrive dans cette espece de vomissement, que quelques heures après le repas, l'on rend en une seule fois quelques gorgées d'alimens, par un mouvement renversé de l'estomac & de l'œsophage : c'est ce que l'on appelle en latin *pyrosis*, & en Anglois *water qualm* (*r*). — Lorsque les alimens ont acquis

(*r*) On entend proprement sous le nom de *Water-*

dans l'estomac un haut degré d'acidité, il en résulte cette ardeur d'estomac appellée le *soda*, & de la douleur dans ce viscere.

4°. Le vomissement (*vomitus*). C'est un mouvement inverse, violent, de l'estomac & de l'œsophage, comme aussi des vaisseaux absorbans qui appartiennent à ces organes, ensorte qu'il évacue non seulement ce qui est contenu dans l'estomac & dans les intestins, mais encore des matieres qui viennent des vaisseaux absorbans.

5°. Le miséréré (*ileus*). C'est un mouvement renversé violent (*s*) de tout le canal des premieres voies, depuis la bouche jusques à l'extrêmité de l'intestin *rectum*; mouvement qui est en même tems accompagné d'un pareil mouvement des vaisseaux lactées & des vaisseaux absorbans de toutes ces parties. Dans cette terrible maladie, il arrive en premier lieu, que toutes les matieres qui se trouvent dans l'estomac & dans les intestins, sortent avec les excrémens & même avec les lavemens, & sont rendues en vomissant, après avoir remonté par la valvule du colon, par la valvule de l'orifice inférieur de l'estomac (*t*), par celle de son orifice supérieur (*u*), & enfin par l'œsophage. Viennent ensuite les humeurs contenues dans les vaisseaux lactées, qui sont apportées dans

---

qualm, ou de *Water-brash*, le vomissement d'une humeur aqueuse & âcre, précédée d'une violente ardeur d'estomac. *Note de l'Editeur de Leipsick.*

(*s*) Ce mouvement est connu des médecins sous le nom de *mouvement antipéristaltique*. Note de l'Editeur.

(*t*) C'est celle que l'on appelle le *pylore*.

(*u*) Celle que les anciens ont désignée par le nom de *cardia*.

les inteſtins par le mouvement renverſé & retroactif de ces mêmes vaiſſeaux, après quoi elles ſortent auſſi par le vomiſſement, enſuite d'un mouvement ſemblable qu'elles éprouvent de la part du canal inteſtinal.

Enfin, la même choſe arrive auſſi à toutes les humeurs qui ſont repompées des autres parties du ſyſtême des vaiſſeaux lymphatiques, comme de ceux du tiſſu cellulaire, de ceux de la peau, de ceux de la veſſie urinaire, & de ceux de toutes les autres cavités du corps, enſorte qu'alors ces humeurs ſe répandent dans la cavité des inteſtins & de l'eſtomac, après y avoir été apportées par le mouvement retrograde des vaiſſeaux lactées. Ce ſont là toutes les ſources qui fourniſſent l'étonnante quantité d'humeurs que les malades vomiſſent continuellement dans cette maladie.

6°. *La crampe hyſtérique du cou*, ou ce que l'on appelle communément la boule hyſtérique (*globus hyſtericus*). C'eſt un mouvement renverſé de l'œſophage, mais qui ne produit point d'autre effet, parce qu'il ne fait rien ſortir de l'eſtomac par le vomiſſement.

7°. La nauſée hyſtérique (*vomendi conamen hyſtericum*). C'eſt pareillement un mouvement renverſé & retroactif de l'eſtomac, mais qui de même que le précédent, demeure ſans effet. Il a ſouvent lieu lorſque l'eſtomac eſt vuide, & il n'eſt pas rare de le voir durer pluſieurs heures de ſuite : mais comme les vaiſſeaux lymphatiques de l'eſtomac ne ſont pas en même tems excités à un mouvement retrograde, il ne ſe trouve pas dans l'eſtomac de quoi vomir.

8°. Le grouillement des inteſtins (*borborygmus*). C'eſt un renverſement du mouvement périſtalti-

que dans une partie des inteſtins, par lequel il ſe dégage des alimens qui ſe trouvent dans les inteſtins, une ſubſtance élaſtique aëriforme ou un *gas* (*x*), qui lorſque le grouillement ſe fait entendre s'échappe dans la partie ſupérieure des inteſtins, & paſſe en faiſant un certain bruit au travers des fluides qui deſcendent le long du canal inteſtinal.

9°. *La maladie hyſtérique.* Les trois dernieres indiſpoſitions ſont, avec le diabétes aqueux, les ſymptomes les plus ordinaires de la maladie hyſtérique (*y*): il s'y joint encore quelquefois une ſalivation lymphatique, des défaillances ou des convulſions, avec des palpitations de cœur & une grande appréhenſion de la mort. Cette derniere circonſtance diſtingue les convulſions hyſ-

---

(*x*) Ce gas eſt le gas inflammable, comme toutes les expériences le prouvent. Voyez le petit recueil que j'ai publié ſous ce titre, *Deux mémoires ſur les gas traduits de deux diſſertations ſoutenues ſous la préſidence de Mr.* SPIELMANN, &c. page 186. *Note de l'Editeur.*

(*y*) À en juger par ma pratique, il me paroît qu'il y a très-peu de femmes, du moins dans les villes, qui ne ſoient plus ou moins ſujettes aux vapeurs hyſtériques, & que les ſymptomes qui leur ſont les plus familiers ſont les bâillemens & les rots, qui ont lieu lors même qu'il n'y a point d'autres ſymptomes. Ce que je puis aſſurer au moins, c'eſt que juſques à préſent, ces deux ſymptomes pris enſemble ou même ſéparément, m'ont ſervi à reconnoître les vapeurs hyſtériques, ou du moins une diſpoſition décidée à cette maladie, dans nombre de cas où elle ne ſe donnoit à connoître par aucun autre ſymptome, quoiqu'elle exiſtât réellement, comme je le trouvois toujours dans la ſuite. *Note de l'Editeur.*

tériques d'avec celles qui ont lieu dans l'épilepſie, avec plus de certitude, qu'aucun autre ſymptome pris ſéparément.

L'écoulement abondant d'une urine pâle, la peau froide, les palpitations de cœur & le tremblement, ſont tout autant de ſymptomes qui ſont des effets ordinaires de la crainte. C'eſt à cauſe de cela, que lorſqu'une perſonne attaquée de vapeurs hyſtériques éprouve de pareils ſymptomes, elle éprouve auſſi en même tems la même crainte qui auparavant a été accompagnée de ces ſymptomes.

1°. *L'averſion de l'eau* ou *l'hydrophobie.* C'eſt un violent renverſement du mouvement de l'œſophage, lequel arrive à l'approche de l'eau ou de quelque autre fluide. Il paroît que dans cette maladie le pharynx acquiert le même degré de ſenſibilité, que celui dont le larynx eſt naturellement doué, & que c'eſt à raiſon de cette ſenſibilité du pharynx que cet organe eſt diſpoſé à repouſſer & à rejetter tous les fluides qui y entrent, tout comme cela arrive à l'ordinaire au larynx. — Eſt-ce que la valvule ſupérieure de l'eſtomac ne ſeroit point le ſiege de cette maladie?

CLASSE II.

Mouvemens renverſés & retroactifs des vaiſſeaux abſorbans.

1°. Le rhume de cerveau lymphatique (*catarrhus lymphaticus*). C'eſt l'écoulement périodique d'une humeur ſéreuſe qui ſort par les narines, qui ne dure que quelques heures, & qui eſt produit par le mouvement inverſe & retroactif des

vaiſſeaux lymphatiques qui aboutiſſent aux narines. Ce rhume lymphatique ſe diſtingue d'avec l'écoulement de mucoſité qui arrive par un tems froid, uniquement à raiſon d'une diminution d'abſorption, en ce que l'humeur qui s'écoule n'eſt pas auſſi ſalée : il differe d'une ſécrétion de mucoſité plus abondante que de coutume, en ce que dans le catarrhe lymphatique l'humeur qui s'écoule eſt moins glaireuſe, & que cet écoulement n'eſt accompagné d'aucune chaleur dans la partie même.

2°. La ſalivation lymphatique (*ſalivatio lymphatica*). C'eſt la fréquente ſputation d'une humeur tout-à-fait tranſparente, qui n'a abſolument aucun goût, & qui provient d'un mouvement inverſe & retroactif des vaiſſeaux lymphatiques qui appartiennent à la bouche. Cette maladie eſt quelquefois périodique, & ſe rencontre ſouvent chez les perſonnes attaquées de vapeurs hyſtériques & de maladies nerveuſes : mais elle n'eſt accompagnée ni de chaleur dans la bouche, ni d'envies de vomir.

3°. Le mal de cœur (*nauſea*). C'eſt un écoulement d'humeurs qui provient d'un mouvement renverſé & rétroactif des vaiſſeaux lymphatiques placés dans la région du pharynx & dans la bouche ; mouvement qui eſt accompagné de quelques autres mouvemens ſemblables de la part du pharynx & de la partie ſupérieure de l'œſophage.

4°. La diarrhée lymphatique (*diarrhœa lymphatica*). Dans cette diarrhée il ſe répand une quantité de glaires & de lymphe dans les inteſtins enſuite du mouvement retrograde des vaiſſeaux qui aboutiſſent à ces parties. Dans les cas de cette nature les excrémens ont moins mauvaiſe odeur,

& sont plus liquides que dans l'état naturel. Cette diarrhée est quelquefois l'indice du commencement ou de la fin d'un diabétes.

5°. La diarrhée chyleuse ou la passion cœliaque (*passio cœliaca*). Dans cette maladie le chyle que les vaisseaux lactées ont absorbé des intestins grêles, est versé dans les gros intestins, par le mouvement inverse & rétroactif des vaisseaux lactées de ces derniers. La diarrhée chyleuse se distingue d'avec la diarrhée lymphatique par des caracteres semblables à ceux qui différencient le diabétes chyleux d'avec le diabétes aqueux & glaireux.

6°. *Le diabétes.* Il arrive dans cette maladie qu'il se répand une grande quantité d'urine dans la vessie urinaire, ensuite du mouvement renversé & rétroactif des vaisseaux lymphatiques qui se rendent à la vessie. On le divise en *diabétes chyleux*, & en *diabétes aqueux & mucilagineux* ou *glaireux* (z), suivant la nature des humeurs qui se portent à la vessie. Outre cela, cette maladie est ou de peu de durée & passagere (a), comme par exemple chez les femmes attaquées de vapeurs hystériques, au commencement de l'ivresse, chez les personnes qui ont des vers, chez celles qui sont exposées à un tems froid & humide, chez celles qui sont saisies d'une grande crainte & d'angoisse, & enfin au commencement de certaines hydropisies, ou bien le diabétes devient une maladie chronique.

S'il arrive que le mouvement des vaisseaux

(z) *Chyliferous, aqueous and mucaginous diabetes.*
(a) *Temporary disease.*

lymphatiques qui ſe rendent à la veſſie devienne retrograde, & que les humeurs qui s'y trouvent refluent en arriere & ſe verſent dans la veſſie, alors une autre eſpece ou une autre ramification du ſyſtême des vaiſſeaux abſorbans agit avec plus de force, afin de pouvoir réparer la perte de ces humeurs. Si les vaiſſeaux lymphatiques ou les vaiſſeaux lactées, qui aboutiſſent aux inteſtins, éprouvent ce mouvement, alors il en réſulte le diabétes chyleux: mais ce mouvement a-t-il lieu dans les vaiſſeaux abſorbans qui vont à la peau, cela occaſionne le diabétes aqueux. Enfin, lorſque les vaiſſeaux abſorbans qui ſe diſtribuent dans le tiſſu cellulaire agiſſent avec plus de force, il en réſulte la maladie que nous avons appellée le diabétes mucilagineux.

7°. La ſueur lymphatique (*ſudor lymphaticus*). Telles ſont ces ſueurs abondantes qui proviennent du mouvement retrograde des vaiſſeaux lymphatiques qui ſe rendent à la peau. De ce nombre ſont les ſueurs que l'on obſerve chez les moribonds, & peut-être auſſi celles qui ont lieu dans cette fievre que l'on appelle la ſueur angloiſe. Ces ſueurs ſont d'une nature viſqueuſe, & elles ne ſont point accompagnées de chaleur à la peau; il arrive même lorſqu'elles ont lieu, & que la partie du corps où elles ſe manifeſtent eſt découverte, que la peau ſe réfroidit par la tranſſudation de cette humeur.

8°. La ſueur des aſthmatiques (*ſudor aſthmaticus*). Dans cette maladie il ſurvient une ſueur froide qui ſe manifeſte uniquement à la tête, aux bras & ſur la poitrine, & qui eſt ſouvent extraordinairement abondante. Cette ſueur eſt l'effet d'un mouvement retrograde des vaiſſeaux lymphati-

ques qui aboutiſſent à la peau des parties ſupérieures du corps, & en même tems d'une abſorption plus conſidérable des vaiſſeaux abſorbans des poumons ; c'eſt ce qui fait que cette ſueur, lorſqu'elle eſt abondante, diminue la violence du paroxyſme actuel de ſuffocation ou de la difficulté de reſpirer. Dans la difficulté de reſpirer ſpaſmodique, il ne ſurvient point de ſueur ſemblable, ce qui peut ſervir à diſtinguer ces deux eſpeces l'une d'avec l'autre. Ne pourroit-on pas donner à la premiere le nom d'*aſthme hydropique* (*b*), & à la ſeconde celui d'*aſthme épileptique* ou *ſpaſmodique ?*

Classe III.

Mouvemens renverſés ou retroactifs qui ont lieu dans le ſyſtême des arteres.

1°. Le mouvement retrograde des petites arteres (*Capillarium motus retrogradus*). Dans les recherches microſcopiques, on remarque ſouvent, que les globules du ſang avant que d'entrer dans les plus petits vaiſſeaux ou dans les vaiſſeaux capillaires, ſe meuvent à diverſes fois en arriere & en avant deça & delà.

2°. La palpitation de cœur (*Palpitatio cordis*). Cette palpitation n'a-t-elle pas lieu dans les accès de vapeurs hyſtériques, & peut-être chez les perſonnes ſaiſies de crainte, & cela enſuite des mouvemens retrogrades, foibles & languiſſans du cœur (*c*) ?

Classe

(*b*) *Anaſarcous aſthma.*

(*c*) On pourroit encore rapporter ici le mouvement

CLASSE IV.

Mouvemens renversés ou rétroactifs des sucs dans les plantes.

1°. Les mouvemens de la séve dans les plantes ont quelque rapport avec ceux dont nous parlons. Or comme plusieurs philosophes regardent les plantes comme une classe inférieure d'animaux, il me semble qu'il n'est pas tout-à-fait hors de propos de remarquer ici, qu'il paroît réellement & visiblement, que dans certains temps les vaisseaux absorbans des plantes sont susceptibles d'un mouvement renversé & rétroactif.

Mr. PERRAULT coupa à un arbre une branche garnie de ses feuilles, & qui étoit divisée en deux rameaux : il la renversa sens dessus dessous, & plongea dans cette situation l'un de ses rameaux dans l'eau. Il trouva ensuite que les feuilles de l'autre rameau conservoient beaucoup plus long-tems leur verdure, que celles d'un autre rameau du même arbre qui n'avoit point trempé dans l'eau. Cette expérience prouve évidemment que l'eau est montée dans les vaisseaux du rameau qui y étoit plongé par un mouvement renversé & rétroactif de ces vaisseaux, & que de cette maniere elle a nourri l'autre rameau qui étoit hors de l'eau. HALES a trouvé par un grand nombre de recherches exactes, que la séve monte dans

---

inverse & rétroactif des veines, duquel on a des exemples dans la rougeur qui est l'effet de la honte, & peut-être aussi dans les hémoroïdes, dans le vomissement de sang & dans d'autres cas semblables. *Note de l'Editeur de Leipsick.*

les plantes pendant le tems le plus chaud de la journée, & qu'elle redefcend en partie lorfque l'air eft plus froid (*d*).

Une expérience qui eft très-connue, c'eft que les branches du faule & de plufieurs autres arbres prennent racine en terre & même fur d'autres arbres, de maniere qu'elles y croiffent dans une fituation renverfée, & que malgré cela elles continuent à croître vigoureufement.

Le docteur HOPE, profeffeur de botanique à Edimbourg, a fait à l'imitation de HALES l'expérience fuivante, & qui eft très-curieufe. Il coupa à un arbre une branche bifurquée en deux rameaux, & il la plaça verticalement entre deux autres arbres : puis il découpa une partie de l'écorce d'un des rameaux, & l'enta fur un rameau femblable d'un des deux arbres voifins. Il pratiqua la même chofe avec l'autre rameau : enforte que cela fit un arbre fufpendu en l'air, & qui croiffoit ainfi entre deux autres arbres qui lui fourniffoient fa nourriture :

Miranturque novas frondes & non fua poma.

Toutes ces expériences prouvent clairement que les fucs des plantes peuvent tantôt monter & tantôt redefcendre dans leurs vaiffeaux abforbans, fuivant la nature des circonftances.

(*d*) Voyez la *ftatique des végétaux* de cet Auteur.

SECTION X.

Réponse à quelques objections.

LES expériences que je vais rapporter semblent au premier coup-d'œil fournir une réfutation du sentiment que j'ai proposé sur le mouvement renversé & rétroactif des vaisseaux lymphatiques dans certaines maladies.

On donna à boire à un cochon affamé environ huit pots de lait, puis on le tua une heure après, en lui donnant deux coups de hache sur la tête. L'instant d'après j'ouvris le corps de cet animal, & je trouvai que les vaisseaux lactées étoient bien remplis de chyle, j'en irritai plusieurs avec un scalpel, mais il ne parut pas que cette irritation les fit évacuer plus promptement ; cependant en peu de tems ils eurent achevé de se vider entiérement du chyle qu'ils contenoient.

Je liai ensuite diverses ramifications des vaisseaux lactées, & je les irritai assez fortement au dessous de la ligature, avec mon scalpel ; mais je ne pus en aucune façon parvenir par ce moyen à faire retrograder l'humeur qu'ils contenoient, ni à la faire refluer dans les intestins.

A la vérité je ne suis pas sûr qu'en faisant la ligature des vaisseaux lactées, je n'aie peut-être pas en même tems aussi lié le nerf, & privé par là le vaisseau lymphatique de son irritabilité & de son principe de vie. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que *toute sorte d'irritation de quelque force qu'elle soit*, n'est pas propre à rendre retrograde le mouvement d'un vaisseau chez un ani-

mal, mais qu'il faut pour produire cet effet *une certaine irritation dont le degré de force & l'eſpece ſoient déterminés.* On voit que cela eſt ainſi par rapport aux plaies de l'eſtomac, qui n'excitent point le vomiſſement, comme auſſi dans les plaies des inteſtins, leſquelles ne donnent point lieu au coléra-morbus.

Il y a quelques années qu'à Nottingham un homme fut bleſſé mortellement dans la région de l'eſtomac, d'un coup de tranchet de cordonnier. On ouvrit ſon corps après ſa mort, & on trouva que les alimens & les remédes que le bleſſé avoit pris, étoient tombés dans la cavité du bas-ventre en dehors des inteſtins & des viſceres. Il y avoit au fond de l'eſtomac une plaie qui étoit de la longueur d'environ un demi-pouce. Je penſai que l'eſtomac avoit reçu cette bleſſure dans le temps que cet homme l'avoit diſtendu par les alimens & par la boiſſon, & que c'étoit à cauſe de cela que l'inſtrument tranchant avoit pu d'autant plus facilement bleſſer le fond de ce viſcere. Néanmoins pendant tout le temps que le bleſſé ſurvécut à cet accident, ſavoir pendant dix jours entiers, on ne remarqua pas qu'il éprouvât les plus légers efforts pour vomir; il ne ſe plaignit pas même une ſeule fois de mal de cœur. — On trouve d'autres cas ſemblables à celui-là, rapportés dans les *Tranſactions philoſophiques.*

Lorſque l'on irrite l'œſophage intérieurement avec une plume, il s'enſuit des nauſées & des envies de vomir; tandis qu'au contraire, lorſque l'on bleſſe la même partie avec un canif, il en réſulte ſimplement de la douleur ſans la moindre nauſée. Il arrive de la même maniere chez les enfans, lorſqu'on les chatouille à la plante des

pieds ou ſous les aiſſelles, que cela leur occaſionne un rire convulſif, lequel cependant ceſſe à l'inſtant même, auſſi-tôt que l'on frotte ces parties au lieu de les chatouiller.

Suivant cela, il me paroît que l'expérience que j'ai rapportée ci-deſſus, dans laquelle j'ai lié les vaiſſeaux lactées d'un cochon mort, ne prouve rien; parce que ce n'eſt pas à raiſon de ſa continuité & de ſon degré de force (*e*) mais à raiſon de ſon eſpece, que l'irritation excite dans les vaiſſeaux lymphatiques un mouvement inverſe & rétroactif.

SECTION XI.

Cauſes qui produiſent dans les vaiſſeaux du corps animé un mouvement renverſé & rétroactif.— Remedes qui ſervent à rétablir le mouvement naturel de ces vaiſſeaux.

1°. LEs corps animés ſont diſpoſés de maniere que ſi quelle de leurs parties que ce ſoit, éprouve une irritation moindre que celle qui lui a été deſtinée par la nature; cette partie ne fait point ſes fonctions avec la préciſion & dans la perfection convenable. Telle eſt par exemple la cauſe qui fait que lorſque l'on introduit dans l'eſtomac une nourriture trop aqueuſe ou trop acide, il en réſulte auſſitôt une indigeſtion, des vents & l'ardeur d'eſtomac appellée *ſoda*.

2°. Il eſt une autre loi inſéparable de l'irrita-

(*e*) *Quantity*.

bilité, c'eſt que toute partie du corps après avoir d'abord été expoſée à une trop forte irritation, devient enſuite pour quelque tems incapable de ſentir le degré d'irritation, qui agit ordinairement ſur elle dans l'état naturel, & que pendant tout ce tems-là cette irritation ne peut exciter aucun mouvement dans cette partie. — On voit un exemple de cela chez les perſonnes qui paſſent ſubitement d'un lieu fort éclairé du ſoleil dans une chambre où il y a peu de jour. Car quoique chez ces perſonnes la prunelle ſoit entiérement dilatée (lorſqu'elles ſont dans cette chambre), il ſe paſſe cependant un certain tems avant qu'elles puiſſent y diſtinguer quoique ce ſoit.

3°. Au contraire, ſi une partie quelconque de notre corps, qui eſt accoutumée à une irritation moindre que celle à laquelle elle doit naturellement obéir à l'ordinaire, vient peu de tems après à être expoſée à ce degré d'irritation qui lui étoit deſtiné; cette irritation excite dans la partie en queſtion des mouvemens beaucoup plus forts que ceux qu'elle auroit éprouvés d'ailleurs en reſtant dans ſon état naturel. Lors par exemple que nous paſſons tout-à-coup d'un endroit fort obſcur au grand jour, il arrive alors que nos yeux en ſont aveuglés; & l'on remarque que les perſonnes qui ſortent d'un bain froid, ont la peau rouge & chaude.

4°. Une quatrieme loi de l'irritabilité, c'eſt que toute partie de notre corps qui a été expoſée durant un certain tems à un degré extraordinaire d'irritation, contracte par-là du relâchement & en devient moins irritable, enſorte qu'elle ne peut même plus être miſe en mouvement par cette irritation, quoique plus forte qu'elle ne devroit

l'être naturellement; enſorte que cette partie ne fait ſes fonctions que très-imparfaitement. — Lors par exemple que l'on regarde pendant quelques minutes une piece d'étoffe de ſoie rouge, dont le diametre ſoit d'environ un pouce, & placée ſur une feuille de papier blanc, l'image de cette piéce de ſoie devient de plus en plus pâle, & diſparoît enfin entiérement. C'eſt une expérience de Mr. le comte de BUFFON, que j'ai répétée pluſieurs fois avec le même ſuccès (*f*).

5°. Mais ce n'eſt pas ſeulement aux nerfs des ſens, tels que ceux de l'ouie & aux nerfs optiques, qu'il arrive de devenir inſenſibles de cette maniere, lorſque le degré d'irritation qui agit ſur eux dans l'état naturel vient à diminuer, ou que l'irritabilité de ces nerfs elle même perd de ſa force. Le même effet a bien plus facilement lieu encore dans les mêmes circonſtances, pour les muſcles qui ſervent au mouvement: en effet lorſque l'irritation qui dans l'état naturel doit agir ſur ces muſcles, vient à manquer, ou qu'ils perdent eux-mêmes leur irritabilité, cela les fait tomber dans le relâchement & devenir paralytiques. On en voit des exemples chez les ivrognes qui ont les mains tremblantes le matin lorſqu'ils n'ont point encore bu, & chez les perſonnes âgées dont la démarche eſt mal aſſurée & chancelante.

Les différentes eſpeces de vaiſſeaux qu'il y a dans notre corps ſont formés de muſcles creux. Or il arrive pareillement à ces muſcles, que lorſqu'ils viennent à être privés du degré d'irritation, ou de celui d'irritabilité qui leur eſt natu-

(*f*) Elle eſt rapportée dans les *Mémoires de l'Acad. des Sciences.*

rel, ils commencent alors non ſeulement à trembler, comme on le remarque par exemple chez les mourans, dont le pouls eſt tremblotant; mais c'eſt que de plus leurs mouvemens deviennent rétrogrades, comme l'on voit que cela arrive dans le vomiſſement, dans la difficulté de reſpirer des femmes hyſtériques, & dans le diabétes que j'ai décrit précédemment.

Que l'on me permette d'expliquer en peu de mots comment le relâchement des muſcles creux de notre corps peut faire qu'ils ſe meuvent d'un mouvement inverſe & rétroactif, & cela préciſément de la même maniere que le relâchement des muſcles ſolides donne lieu à leur tremblement. — Lorſqu'un muſcle eſt fatigué au point de ne pas pouvoir agir plus longtems, il arrive que les muſcles dont la fonction eſt d'agir dans une direction contraire, ſavoir ceux que l'on appelle antagoniſtes, tirent la partie du côté oppoſé, & cela en vertu de leur force élaſtique morte, ou en vertu de leur force vitale.

Dans les muſcles qui ſont compoſés de portions ſolides, tels que ſont ceux qui ſervent à mettre les membres en mouvement, le mouvement a lieu en même tems dans toutes les fibres qui forment un faiſceau muſculeux, parce que ces fibres ſont accoutumées à agir toutes à la fois. Conſéquemment, lorſqu'un pareil muſcle eſt fort fatigué ou affoibli, il n'en réſulte qu'une ſeule eſpece de mouvement contraire. Il ſenſuit donc un tremblement lorſque les fibres du muſcle fatigué recommencent à agir ſur le champ, ou bien il s'enſuit une extenſion ou une pandiculation lorſque ce muſcle ne reprend pas d'abord ſon mouvement.

Au contraire, comme les muſcles creux ſervent

ordinairement à faire mouvoir certains fluides en avant dans les canaux qu'ils forment, il arrive le plus ſouvent que ces muſcles n'agiſſent que ſucceſſivement, & que leurs fibres ſont accoutumées à ſe contracter ſeulement les unes après les autres, & non pas toutes à la fois. Ainſi lorſqu'un anneau de ces fibres eſt beaucoup trop affoibli, & qu'à raiſon de cet affoibliſſement il s'enſuit un mouvement renverſé & rétroactif, auſſi-tôt les anneaux des fibres circulaires les plus voiſins de celui-là commencent à ſe mouvoir ſucceſſivement d'un mouvement ſemblable, & cela en vertu de leur liaiſon avec le premier anneau, & ce mouvement ſe continue alors de la même maniere dans toute la longueur du canal.

6°. Les mouvemens renverſés & rétroactifs qu'éprouvent l'eſtomac, l'œſophage & le pharynx dans le vomiſſement, ſont également viſibles : je les prendrai donc pour exemple, & je d'écrirai d'une maniere plus détaillée tout ce qui ſe paſſe dans l'exercice de cette fonction, afin que l'on puiſſe d'autant mieux juger de ce qui arrive de ſemblable dans les parties de notre corps qui ſont cachées, & qui ne ſont pas expoſée à notre vue.

Il arrive quelquefois qu'une certaine idée dégoûtante, qu'un goût déſagréable, ou qu'une odeur déplaiſante, excite tout d'un coup le vomiſſement. La même choſe a quelquefois lieu auſſi à l'occaſion d'un coup ou d'une contuſion que l'on reçoit à la tête, ou par le balancement & l'agitation d'un vaiſſeau. Dans tous ces cas, le vomiſſement réſulte de la liaiſon qu'ont entr'elles les parties, ou de ce que l'on appelle leur correſpondance ou leur ſympathie, faculté que je

n'entreprendrai pas d'expliquer ici, pour ne pas devenir trop long.

Mais lorſque l'eſtomac éprouve une irritation moindre que celle qui a ordinairement lieu dans l'état naturel, par exemple lorſqu'il éprouve la faim, il arrive alors, en vertu de la premiere loi de l'irritabilité, de laquelle nous avons fait mention ci-deſſus, que les fonctions de ce viſcere en ſont troublées. Dans l'exemple que je viens de dire, on ſent d'abord une certaine douleur à l'eſtomac, puis un mal de cœur, & enfin on fait des efforts inutiles pour vomir; c'eſt ce que nous apprennent les témoignages de pluſieurs auteurs.

Mais ſi au contraire on a bu beaucoup de vin, ou avalé une forte doſe d'opium, alors ce n'eſt qu'après quelques minutes, ou même qu'au bout de quelques heures, que l'eſtomac ſe meut d'un mouvement renverſé & rétroactif; car lorſque l'activité que produiſent des irritans auſſi puiſſans que le vin & l'opium vient à ceſſer, il arrive enſuite de la ſeconde loi de l'irritabilité, de laquelle j'ai fait mention, que le mouvement périſtaltique devient tremblotant, & qu'enfin il commence même à devenir rétrograde. C'eſt ce que l'on apperçoit ſouvent chez les perſonnes qui ſont adonnées à la boiſſon, & qui ordinairement ont des maux de cœur & des vomiſſemens le lendemain matin du jour qu'elles ſe ſont enivrées.

Mais ſi l'on prend une plus grande quantité de vin ou d'opium, ou ſi l'on avale de quelque ſubſtance végétale propre à exciter des nauſées ou le vomiſſement, ou quelque drogue fort amere, ou quelque ſel métallique, alors il en réſulte ſur le champ le vomiſſement, quoique toutes ces drogues priſes à petites doſes excitent l'eſtomac à

faire ſes fonctions avec plus d'activité, & rendent la digeſtion meilleure, comme cela arrive, par exemple, avec les fleurs de camomille & avec le vitriol de zinc. Cet effet vient de ce que ſuivant la quatrieme loi de l'irritabilité indiquée plus haut, l'eſtomac ne peut pas obéir longtems à un degré d'irritation ſi extraordinaire, mais qu'il paſſe d'abord de cet état à un tremblement, qui eſt ſuivi d'un mouvement renverſé & rétroactif.

7°. Lorſque le mouvement de quelques vaiſſeaux devient rétrograde, il arrive conſtamment qu'en même tems la chaleur naturelle du corps diminue. En effet, dans le vomiſſement, dans les paroxyſmes de la paſſion hyſtérique, dans le diabétes, dans les accès d'aſthme, &c. il arrive conſtamment qu'alors les pieds, les mains & les autres extrêmités du corps ſont froides. On peut conclure de là que ces ſymptomes proviennent de la foibleſſe des parties qui ſont en action dans ces momens-là; car le ſurcroit d'activité dans les muſcles eſt toujours accompagné d'une augmentation de chaleur dans le corps.

8°. Maintenant, puiſque la foibleſſe a lieu dans le corps animal, comme je l'ai fait voir ci-deſſus, ou parce que l'irritation (*g*) eſt trop foible ou manque entiérement, ou parce que l'irritabilité eſt diminuée ou détruite, il eſt aiſé d'en déduire une concluſion pour le choix de la méthode curative qu'il convient le mieux de mettre en uſage. Ainſi lorſque les muſcles, dont les vaiſſeaux ſont formés, ne ſont pas excités à exercer convenablement leurs fonctions par l'irritation qui leur eſt naturelle, il faut adminiſtrer des reme-

(*g*) *Stimulus.*

des capables de produire une irritation plus forte. De ce nombre sont principalement les substances qui ont une odeur désagréable, les substances volatiles, les remedes amers, les sels métalliques, l'opium & le vin. On doit donner tous ces médicamens à très-petites doses, que l'on réitere fréquemment: mais en même tems il faut prescrire au malade de prendre un exercice continuel, mais modéré, de se tenir l'esprit gai, de changer de séjour lorsque cela est nécessaire, & de passer dans un climat plus chaud. On peut aussi de tems en tems, & suivant que les circonstances le demandent, joindre à ces secours l'irritation externe des vésicatoires.

Il est aussi très-à-propos de diminuer pour un peu de tems l'irritation naturelle, ce qui est encore un moyen d'augmenter l'irritabilité de tout le corps, suivant la troisieme loi de l'irritabilité, de laquelle j'ai fait mention précédemment. C'est par cette raison, que l'on tire un si grand parti de l'équitation en plein air, & des bains dont le froid est au dessous du degré de chaleur que le corps a naturellement.



V.

JAMES WARE

Remarks on the ophthalmy, psorophthalmy, and purulent eye, &c. London 1780, 8°.

C'est-à-dire :

Observations sur l'ophthalmie, sur la psorophthalmie, & sur la suppuration de l'œil, accompagnées d'une méthode curative très-différente de celle que l'on suit communément, & de quelques exemples de guérison qui prouvent l'utilité de cette nouvelle méthode, par JAMES WARE &c. (*a*).

INTRODUCTION.

ENtre le grand nombre de maladies auxquelles le corps de l'homme est sujet, il paroît que l'inflammation est une des principales, à en juger par l'influence immédiate qu'elle a sur les parties qui en sont attaquées en empêchant leurs fonctions en tout ou en partie. Mais il n'est point d'inflammation dans laquelle cette influence se manifeste d'une maniere plus sensible que dans celle qui attaque les yeux; car dans quelque degré que l'inflammation des yeux ait lieu, elle affoiblit aussi-tôt, jusqu'à un certain point, la faculté de

(*a*) Ce mémoire est tiré de la *Collection* allemande citée précédement. Tome VI. Part. II. page 351.

voir ; elle va même fouvent jufqu'au point de faire perdre entiérement la vue.

Mon deffein dans ce mémoire eft, en premier lieu, de faire part à mes lecteurs de quelques obfervations fur l'inflammation des yeux en général, puis de traiter d'une maladie qui attaque principalement les paupieres, & qui confifte à une inflammation & exulcération de leurs bords. Je défigne cette maladie fous le nom de *pforophthalmie.* Enfin, je ferai un petit nombre d'obfervations fur une autre maladie qui confifte à un fuintement de pus au travers de la cornée, & à laquelle je donne le nom de *fuppuration de l'œil* (*b*). Ce font particuliérement les enfans nouvellement nés qui y font fujets (*c*).

De l'inflammation des yeux.

On fe fert communément du nom d'ophthalmie ou d'inflammation des yeux, pour défigner l'inflammation de cette portion de la conjonctive qui couvre le globe de l'œil. Cette membrane eft tranfparente, & dans l'état de fanté elle paroît blanche, parce qu'elle reçoit cette couleur de la tunique albuginée qui eft immédiatement placée derriere elle. Cependant, lorfqu'elle eft attaquée d'inflammation, on peut appercevoir diftinctement qu'elle eft compofée de vaiffeaux, parce que ces

---

(*b*) *Purulent eye.*

(*c*) Nous paffons ici fous filence la defcription anatomique des parties de l'œil, que l'auteur met ici à la tête de fon mémoire. Elle eft très-abrégée & ne renferme que des chofes connues de tout le monde. *Note de l'Editeur de Leipfick.*

vaiſſeaux qui, dans l'état de ſanté ne reçoivent que les parties les plus déliées de la lymphe du ſang, ſe diſtendent par l'inflammation & deviennent viſibles, à raiſon des globules rouges du ſang qui y ſont alors pouſſés avec violence.

L'inflammation des yeux eſt de pluſieurs degrés, tant à raiſon de ſa violence qu'à raiſon de ſon étendue. Quelquefois elle n'attaque qu'une partie de l'œil, mais pour l'ordinaire elle s'étend ſur tout cet organe. Elle peut n'en affecter que la ſurface, enſorte qu'il n'y ait que la conjonctive d'enflammée, ou bien auſſi il arrive qu'elle pénétre aſſez profondément pour attaquer la ſclérotique & les membranes internes du globe de l'œil. Pour l'ordinaire il ne paroît pas que la conjonctive devienne fort épaiſſe par l'inflammation; mais quelquefois auſſi elle acquiert tant d'épaiſſeur, qu'elle n'a plus la moindre reſſemblance avec une membrane, vu qu'elle s'avance ſi fort en dehors & fait une telle ſaillie, qu'en même temps la cornée paroît être écraſée, & le globe de l'œil enfoncé. Lorſque l'inflammation des yeux eſt portée juſqu'à ce point là, elle eſt auſſi le plus ſouvent accompagnée d'une douleur violente, & c'eſt cette eſpece d'ophthalmie à laquelle pluſieurs auteurs ont donné le nom de *chemoſis*.

Cependant la violence de la douleur n'eſt pas toujours proportionnée à l'apparence extérieure de l'inflammation. Dans pluſieurs cas où l'inflammation ne paroît du tout point conſidérable, & ſemble être de l'eſpece la moins aigue, la douleur eſt preſque inſupportable, ſurtout lorſque l'œil eſt expoſé à la lumiere. Au contraire, il eſt d'autres cas, où il ſemble que l'inflammation eſt extraordinairement violente, & où le malade éprou-

ve cependant ſi peu de douleur, qu'elle ne paroît guere mériter qu'on y faſſe attention, & cela quoique l'œil ſoit ouvert & découvert.

Mais de quelque eſpece que ſoit l'ophthalmie, on remarque cependant ordinairement, que la lumiere bleſſe l'œil qui en eſt attaqué, & que la plupart des malades qui ſont dans cet état, tiennent le plus ſouvent les yeux fermés. Quelques-uns dans le deſſein de mieux garantir l'œil de l'impreſſion de la lumiere, & d'empêcher le mouvement de cet organe, ont adopté une mauvaiſe méthode; c'eſt d'appliquer ſur les yeux des compreſſes ou des emplâtres en les y aſſujettiſſant fortement par le moyen d'un bandage: mais comme de cette maniere on empêche à l'humeur lacrymale d'avoir un libre cours, cela augmente l'irritation, & la preſſion que l'on exerce ſur l'œil augmente encore l'obſtruction de ſes petits vaiſſeaux. Il eſt beaucoup plus à propos de faire porter au malade un écran que l'on place à une plus ou moins grande diſtance de l'œil, ſuivant que les circonſtances le demandent. Si cependant cette précaution ne ſuffit pas pour empêcher la lumiere de nuire à l'œil, il faut alors que le malade ſe tienne dans une chambre obſcure, où il n'entre que peu ou point de monde.

Au reſte, que l'on ne croie pas que ce n'eſt que la lumiere qui cauſe ici de la douleur; car il eſt ſouvent des cas, où quelque ſoin que l'on prenne d'éviter la lumiere, le malade ne laiſſe pas que de ſouffrir des douleurs continuelles & très-violentes, qui s'étendent de l'œil juſques à la partie poſtérieure de la tête. Ces douleurs peuvent ſe rencontrer avec un degré d'inflammation plus ou moins conſidérable, mais elles indiquent

toujours

toujours que le malade est dans un grand danger de perdre la vue. Quelques malades s'imaginent voir une tache ou des points noirs qui se meuvent devant leurs yeux. Cette illusion a souvent lieu au moment où les symptomes les plus violens viennent de s'appaiser. Ce symptôme, aussi bien que le précédent, est le plus souvent un avant-coureur de la goutte sereine; & lorsqu'ils ont lieu, la prunelle est pour l'ordinaire si immobile, qu'elle ne peut ni se resserrer, ni se dilater.

Il se forme souvent, pendant l'inflammation, des abscès à la cornée; & quoiqu'ils ne se soient formés qu'au commencement de cette inflammation dont ils sont un effet, ils ne laissent pas que de l'augmenter encore, & d'en rendre la guérison plus difficile. Lorsque ces abscès se guérissent, ils laissent ordinairement un enfoncement, qui nuit beaucoup à la vue, en ce que les objets paroissent comme au travers d'un verre tout plein de sinuosités. *(d)*

Quelquefois aussi il se forme dans l'inflammation des yeux, de petits leucomes entre les membranes de la cornée, lesquels au lieu d'évacuer la matiere qui y est contenue, se durcissent plutôt, & dégénerent en taches blanches & opaques, qui, suivant leur nature & leur grandeur, empêchent plus ou moins la lumiere de s'introduire dans l'œil. Lorsque ces taches ne se trouvent qu'à la surface de la cornée, elles s'usent avec le temps par le frottement, & se dissipent entiérement. Mais lorsqu'elles ont pénétré dans toute l'épaisseur de cette tunique, il paroît qu'elles sont absolument incurables.

(d) Crinkled.

Les causes qui donnent lieu à l'inflammation des yeux varient beaucoup. L'ophthalmie survient souvent subitement, sans que l'on s'y soit attendu, & sans avoir été précédée ou accompagnée d'aucune maladie. Il paroît que dans ces cas-là elle est l'effet de quelque propriété particuliere de l'athmosphere. Quelquefois cette maladie regne dans une contrée entiere comme une maladie épidémique. C'est ce qui arriva dans l'été de 1778 à Newbury dans le Berkshire, & dans différens lieux circonvoisins.

Un coup ou une contusion à l'œil peuvent y occasionner une inflammation plus ou moins considérable, suivant la nature de la lésion. Lorsque cette lésion est légere, l'inflammation ne dure ordinairement que peu de temps: mais lorsqu'elle est considérable, il arrive souvent que les humeurs & les membranes de l'œil se mêlent & se confondent entr'elles, & qu'il en résulte un aveuglement qui paroît être absolument incurable.

Les blessures & les piquures de l'œil ont également des suites dangereuses. Lorsque les premieres se font avec des instrumens tranchans, comme avec une épée, un couteau &c., ils passent ordinairement entre le globe de l'œil & l'orbite, ils percent la conjonctive, blessent le tissu cellulaire dans lequel il est placé; s'ils entrent plus profondément, ils pénétrent même jusqu'au cerveau, & occasionnent par-là les douleurs de tête les plus affreuses, des inflammations, des abcès, & quelquefois une mort subite. Mais lorsque ces blessures se font avec une aiguille ou avec quelqu'autre instrument pointu, elles pénétrent souvent dans le globe même de l'œil, & sont accompagnées immédiatement d'une perte totale de la vue.

Une autre cause ordinaire de l'ophthalmie, ce sont les corps étrangers qui s'introduisent dans les yeux & qui y restent engagés. Ils y occasionnent ainsi beaucoup de douleur, & empêchent le mouvement des paupieres. Ils augmentent aussi la secrétion des larmes, dont l'affluence suffit ordinairement pour procurer la sortie de ces corps étrangers. Mais lorsque cela n'arrive pas, il faut tenir la paupiere ouverte avec les doigts, & faire regarder le patient du côté opposé à celui où le corps étranger est engagé. Si ce corps est petit, on peut l'enlever avec de la charpie humectée, & attachée à une sonde.

Mais si l'on a lieu de craindre qu'il ne se soit introduit plusieurs corps étrangers dans l'œil, alors il faut nettoyer la surface de cet organe en y injectant de l'eau chaude (*e*) avec une seringue; ou bien étuver l'œil au moyen de ce que l'on appelle un bain oculaire, rempli d'eau chaude ou de quelqu'autre fluide adoucissant. Comme ces bains oculaires (*f*) sont très-bien adaptés à la forme de l'œil, aussi long-tems que cette partie est plongée dans ce bain, on peut y ouvrir ou fermer les paupieres à volonté.

Mais si le corps étranger est si fortement attaché à la cornée que l'on ne puisse l'en dégager ni avec la charpie, ni par le moyen de l'injection, il faut l'en ôter, suivant l'avis de quelques auteurs, avec la pointe d'une lancette. Il est cependant plus à propos de se servir pour cela,

(*e*) Je crois qu'il seroit plus prudent de se servir d'eau tiéde. *Note de l'Editeur.*

(*f*) *Eye-cup.*

d'un biſtouri fait en forme de ſpatule mince & un peu émouſſée, & qui ſoit un peu plus large qu'une ſonde ordinaire: ce biſtouri eſt préférable à une lancette, en ce qu'il ne bleſſe pas la cornée, & ne donne par conſéquent lieu à aucune cicatrice qui puiſſe enſuite nuire à la vue.

J'ai vu quelquefois qu'une parcelle de fer qui étoit entrée dans l'œil par accident, y étoit reſtée fichée pendant pluſieurs jours, qu'alors il s'étoit formé tout autour de cette parcelle une ſuppuration, au moyen de laquelle elle ſe dégageoit, & tomboit librement d'elle-même. Mais pour l'ordinaire il ſeroit très-dangereux de ſe repoſer dans de ſemblables cas ſur l'activité de la nature, parce que ces particules de fer ou tout autre corps étranger, en reſtant arrêtés dans l'œil, ne fût-ce que pour peu de temps, peuvent néanmoins facilement exciter une inflammation violente, & qui entraine après elle les ſuites les plus fâcheuſes.

La petite vérole & la rougeole ſont deux autres cauſes très-ordinaires de l'inflammation des yeux. Dans la premiere de ces maladies il arrive ſouvent que le viſage devient enfle, que les yeux deviennent rouges, & que les paupieres reſtent fermées pendant un aſſez long-temps par la matiere gluante dont leurs bords ſont enduits. En même temps auſſi il s'accumule une humeur épaiſſe entre les paupieres & le globe de l'œil, laquelle irrite la cornée, l'enflamme, & même y excite une eſpece d'abſcès. Les yeux ſouffrent auſſi toujours dans la rougeole, & les larmes dont il ſe fait alors une ſecrétion extraordinairement abondante, ſont très-chaudes, & cauſent des douleurs au malade. Mais dans l'une & l'autre de ces maladies,

ce ſont les paupieres qui éprouvent le plus d'incommodités, comme je le ferai voir dans la ſuite de ce mémoire.

On peut auſſi compter l'inflammation des yeux parmi le grand nombre de ſuites fâcheuſes qui ſont ordinairement les effets d'une cachexie écrouelleuſe; en effet, cette inflammation accompagne ſouvent la tumeur des glandes ſituées ſous la mâchoire, la groſſeur des levres & d'autres ſymptomes particuliers aux écrouelles. Au reſte, l'ophthalmie écrouelleuſe eſt pour l'ordinaire précédée ou accompagnée d'une maladie des glandes des paupieres.

La maladie vénérienne acquiert à la fin un degré de virulence & d'acrimonie ſi active, que lorſque le corps ſe trouve une fois dans cet état, il n'eſt pas une ſeule de ſes parties qui ne ſoit expoſée aux fâcheux effets de ce virus. J'ai ſouvent vu que les yeux étoient attaqués d'inflammation par cette cauſe, & que l'ophthalmie demeuroit incurable, juſques à ce que l'on fit un uſage convenable du mercure. SAINT-YVES remarque que l'inflammation des yeux n'eſt que rarement l'effet du virus vénérien, mais que cependant il a vu quelques cas de cette eſpece. Cet auteur a obſervé, que chez la plupart des malades, l'ophthalmie vénérienne ſurvenoit deux jours après la ſuppreſſion d'une gonorrhée virulente, enſorte que la matiere de cette gonorrhée paroiſſoit s'être portée ſur les yeux, & qu'elle tachoit le linge, tout comme le fait ordinairement la matiere de la gonorrhée.

Mais autant que je puis le ſavoir, d'autres médecins & d'autres auteurs qui ont écrit ſur cette

matiere, n'ont rien observé de pareil (*g*): d'ailleurs il me paroît, que quoiqu'il y ait des cas, où la matiere de la gonorrhée ayant été arrêtée, se jette sur une autre partie & occasionne suivant la condition de cette partie, ou une enflure des testicules, ou des bubons &c., ou une maladie vénérienne qui infecte tout le corps; il n'est pourtant pas possible qu'il arrive jamais, ou du moins que rarement, qu'il se fasse une métastase aussi complette & aussi prompte du virus vénérien, sur une partie aussi éloignée du premier siége de la maladie.

Au reste, un cas tel que ceux dont SAINT YVES parle, peut aussi bien arriver chez une personne lorsqu'elle a la gonorrhée, que lorsqu'elle ne l'a pas: outre cela, les changemens quelquefois assez prompts & assez considérables qui ont lieu par rapport à la quantité de la matiere de la gonorrhée, qui s'écoule par l'urethre, peuvent en avoir imposé à cet auteur sous une apparence assez probable, & lui faire penser qu'un semblable écoulement des yeux venoit de la suppression de la gonorrhée, quoiqu'il fût l'effet d'une tout autre cause. Cependant ce que l'on peut regarder comme une chose sûre, c'est que toutes les fois qu'il y a une ophthalmie vénérienne, tout le corps s'est auparavant trouvé infecté de ce virus.

Pour ce qui est de la méthode curative qu'il est nécessaire de suivre dans l'ophthalmie, la saignée est très-salutaire dans presque toutes les es-

(*g*) Il est connu que cette observation & que cette opinion ne sont pas aussi inouies qu'elles paroissent l'être à l'auteur de ce mémoire. *Note de l'Editeur de Leipsick.*

peces de ce genre. Cependant il me paroît, que dans l'adminiſtration de cette évacuation, on n'a pas toujours aſſez égard à l'eſpece de ſaignée que l'on doit faire, non plus qu'à la maniere de la pratiquer & à la partie d'où l'on doit tirer le ſang. — Il eſt des perſonnes chez qui l'inflammation des yeux eſt accompagnée de beaucoup de fiévre, ou qui ſont en même temps fort plethoriques: il faut alors avant que de rien entreprendre ſur les yeux, tirer huit à dix onces de ſang du bras. Mais dans la plupart des cas, la fievre qui ſe joint à l'ophthalmie eſt purement ſymptomatique; c'eſt pourquoi tout ce qui remédie à l'irritation & à la douleur que l'œil ſouffre, ſuffit en même tems pour faire que la fievre diminue.

De tous les remedes qui agiſſent immédiatement ſur l'œil, il n'en eſt point de plus efficace ni de plus prompt que la ſaignée pratiquée à l'artere temporale. A raiſon de la proximité où eſt cette artere de la partie malade, on pratiqueroit cette ſaignée bien plus ſouvent qu'on ne le fait, ſi l'on n'en étoit empêché par deux raiſons. La premiere de ces raiſons eſt, que très-ſouvent cette artere ne donne pas autant de ſang qu'il feroit néceſſaire pour diminuer l'inflammation de l'œil, & la ſeconde eſt, qu'il arrive ſouvent auſſi que l'ouverture de cette artere eſt ſuivie d'hémorrhagies abondantes & dangereuſes, & cela même pluſieurs heures après la ſaignée.

C'eſt pourquoi je préfere ordinairement l'application des ſangſues aux tempes, à l'ouverture de l'artere temporale. Cependant, j'ai auſſi trouvé que dans certaines ophthalmies très-opiniâtres, dans leſquelles on avoit recouru inutilement à

l'application des sangsues & à d'autres remedes, les malades avoient été soulagés par la dissection totale de cette artere. Non seulement cette opération soulage beaucoup les malades à raison de l'évacuation de sang subite & considérable qu'elle procure, mais encore parce qu'elle retranche entiérement la source d'où le sang se rendoit à la partie enflammée.

Quelquefois aussi on a ouvert, dans les inflammations des yeux, la veine jugulaire externe. Elle reçoit le sang de tous les vaisseaux qui se rendent aux parties externes de la tête : mais comme elle ne rapporte point de sang de l'œil, la saignée de cette veine ne procure point une dérivation aussi directe que le fait l'ouverture de l'artere temporale ou l'application des sangsues.

Pour ce qui est de ce dernier moyen, il est vrai, comme je viens de le dire, que dans la plupart des cas il est préférable à l'artériotomie de l'artere temporale : cependant, lorsque l'on applique les sangsues sur les paupieres ou tout près des paupieres, cela les fait quelquefois enfler considérablement, ce qui augmente d'autant plus ainsi, pour quelque tems, l'irritation qui accompagne l'ophthalmie. — Quant au nombre des sangsues, on ne doit jamais, ou au moins il est rare, que l'on doive en appliquer moins de trois : outre cela, il est à propos, si l'on veut éviter les inconvéniens dont j'ai parlé, de mettre les sangsues le plus près que l'on peut les unes des autres dans le creux de la tempe, environ à un demi-pouce de distance de l'angle externe de l'œil.

De toutes les saignées il n'y en a point qui agisse d'une maniere plus topique ou plus directe que celle qui se fait en tirant du sang immédia-

tement de l'œil même : c'eſt pourquoi, ce ſeroit auſſi la plus efficace, ſi l'on pouvoit la pratiquer ſans cauſer de l'irritation à l'œil. Cette eſpece de ſaignée ſe pratique de différentes manieres. Quelques-uns vergetent ou frottent l'œil avec une broſſe faite avec des barbes d'épis d'orge, d'autres ouvrent les vaiſſeaux enflammés avec une lancette cachée, ou bien s'il n'y a qu'un ou deux vaiſſeaux de diſtendus, ils introduiſent ſous ces vaiſſeaux une aiguille courbe tranchante à ſes bords, puis ils la retirent en la faiſant paſſer par ces vaiſſeaux qu'elle ouvre en ſortant de cette maniere.

Ces deux dernieres méthodes peuvent être très-utiles, lorſqu'il y a dans un endroit de la cornée un ou pluſieurs vaiſſeaux ſanguins que l'on peut appercevoir à la vue, & que l'on ne peut pas faire diſparoître par les autres méthodes uſitées : cependant, il arrive très-rarement que l'on ſoit obligé de recourir à ces deux dernieres méthodes. Mais pour ce qui eſt de la premiere, qui conſiſte à frotter l'œil avec une broſſe, quoique j'en aie fait uſage à diverſes fois, je n'ai pourtant pas vu qu'elle eût une utilité marquée ou durable. Dans quelques cas, ce frottement a excité de violentes douleurs, enſorte que bien loin de diminuer l'inflammation, il l'a bien plutôt augmentée. Je ne vois pas que l'on puiſſe expliquer cet effet autrement, qu'en ſuppoſant que quelques-unes des pointes de l'épi qui échappent à la vue par leur fineſſe, ſont reſtées dans l'œil. Or comme c'eſt un inconvénient que l'on ne peut empêcher en aucune maniere, il paroît qu'il en réſulte une objection impoſſible à réfuter contre cette opération.

Preſque tous les auteurs recommandent l'uſage des véſicatoires dans les inflammations des yeux : mais ils ſont fort partagés dans leurs ſentimens concernant la partie ſur laquelle il convient d'appliquer l'emplâtre véſicatoire. HOFFMANN prétend qu'il faut choiſir les jambes pour cette application, & il aſſure qu'un véſicatoire appliqué à la nuque a quelquefois augmenté la douleur des yeux, tandis qu'au contraire elle a été ſoulagée lorſque l'on a appliqué les véſicatoires aux jambes, & qu'on les a fait fluer. D'un autre côté, Mr. POUTEAU veut que l'on applique toujours les véſicatoires auſſi proche que poſſible de l'endroit où la maladie a ſon ſiege.

En un mot, il n'eſt point de matiere en médecine ſur laquelle les auteurs ſoient d'avis plus différens que ſur celle de ce que l'on appelle la *dérivation* & la *révulſion*, & ſur les avantages que l'on en peut tirer. L'un & l'autre de ces mots déſigne chacun une évacuation : mais l'une de ces évacuations differe de l'autre à raiſon de la partie où l'évacuation ſe pratique. La premiere ſe pratique auſſi proche qu'il eſt poſſible du ſiege de la maladie, au lieu que la ſeconde ſe fait auſſi loin qu'il ſe peut de cette partie. Maintenant s'il s'agit de décider cette queſtion d'après ce que nous connoiſſons des loix de la circulation, il paroît que lorſqu'il ſe fait une évacuation dans une partie quelconque du corps, chacune de ſes parties doit contribuer également ou proportionnellement à cette évacuation, enſorte qu'il en réſulte une diminution de la maſſe totale des humeurs, & que ce n'eſt que de cette maniere que l'on peut ſe promettre quelque ſuccès de cette évacuation.

Mais cette conclusion n'est point d'accord avec l'expérience; car on pourroit rapporter, d'après les écrits des plus habiles praticiens, une multitude innombrable d'exemples de l'efficacité de la dérivation, aussi bien que de la révulsion, dans diverses maladies, tant externes qu'internes. Autant que j'ai pu en juger, par ma propre expérience, dans les cas dont il est question, les succès que j'ai obtenus par le moyen de la dérivation ont toujours surpassé les avantages que j'ai retirés de la révulsion. Conséquemment, c'est une vérité de fait pleinement confirmée par la pratique, que plus la dérivation se fait près de l'œil attaqué d'inflammation, & plus considérables sont les avantages qu'elle procure, soit que d'ailleurs on n'évacue que de la sérosité ou du sang. C'est pourquoi je conseille, lorsque les sangsues sont tombées, & que les plaies ne saignent plus, d'appliquer un emplâtre vésicatoire de la grosseur d'un florin, sur ces plaies mêmes que les sangsues ont faites; qui plus est, j'ai remarqué que plus promptement on applique cet emplâtre après l'opération des sangsues, & meilleur est l'effet qui résulte de cette application.

Durant tout le cours de la maladie, il faut éviter tout ce qui peut échauffer ou irriter, faire usage de la méthode rafraichissante & antiphlogistique, & tenir en même temps le ventre libre par des laxatifs doux. Je dis plus; il faut d'autant plus éviter d'employer aucune espèce de purgatif violent, que l'on a remarqué que dans cette maladie, aussi bien que dans plusieurs autres, ces remedes n'ont point produit d'autre effet que d'affoiblir & d'accabler encore davantage les malades. Il est vrai que HIPPOCRATE a rapporté

qu'une ophtalmie fut guérie par la diarrhée: mais cette diarrhée ſurvint ſans doute d'elle-même, ou bien; ſuivant l'explication qu'en donne RIVIERE, elle fut de l'eſpèce de diarrhées qui ſont l'effet des remedes doux & rafraichiſſans.

Outre les remedes que je viens d'indiquer, il faut encore employer des médicamens topiques & externes. Je dois ſurtout recommander à ce titre le laudanum liquide ou la teinture Thébaïque du diſpenſaire de Londres: ce remede, comme on le ſait, eſt compoſé d'opium & de drogues aromatiques chaudes digérés dans du vin d'Eſpagne. Quoique l'on reconnoiſſe depuis longtems que l'opium poſſéde la propriété d'appaiſer les douleurs & de faire dormir, cependant quelques-uns des médecins les plus célèbres n'ont pas laiſſé que d'en déſapprouver l'uſage à l'extérieur. GALIEN rapporte qu'un gladiateur mourut pour avoir appliqué un emplâtre d'opium ſur ſa tête, & d'autres Auteurs aſſurent que l'opium appliqué extérieurement ſur l'œil ou dans l'oreille, a cauſé l'aveuglement & la ſurdité.

Mais ce ſentiment eſt contredit par l'expérience, car elle nous apprend de maniere à ne laiſſer aucun doute, que cet anodin employé à l'extérieur eſt d'un grand ſecours dans un grand nombre de maladies. J'ai trouvé en particulier que la teinture thébaïque dont je viens de parler, eſt très-utile dans les inflammations des yeux. J'en introduis deux ou trois gouttes dans l'œil une ou deux fois dans la journée, ſuivant que les ſymptomes ſont plus ou moins violens. Cette liqueur cauſe au commencement une violente douleur à l'œil, & un larmoyement abondant; mais cela ne dure que peu de minutes, & ſe diſſipe inſen-

ſiblement, après quoi les douleurs ſe trouvent conſidérablement & ſenſiblement diminuées.—Quelquefois une ſeule application de ce remede ſuffit déja pour diminuer beaucoup l'inflammation : il a même guéri dans moins de quinze jours un grand nombre d'ophthalmies très-fâcheuſes, contre leſquelles on avoit employé inutilement tous les autres remedes pendant pluſieurs ſemaines, & même pendant des mois entiers.

Cependant il ne faut pas s'attendre que ce collyre procure un ſoulagement auſſi prompt dans tous les cas. Quelquefois il faut beaucoup plus de tems pour qu'il produiſe ce bon effet; j'ai même vu certains cas, où le premier uſage de la teinture thébaïque n'a pas procuré le moindre adouciſſement. Mais la plûpart de ces cas étoient de ceux où l'inflammation des yeux n'avoit encore duré que peu de tems, où les yeux paroiſſoient très-brillans, & où la lumiere cauſoit au malade des douleurs très-vives. Néanmoins il arrive encore quelquefois dans ces cas-là, que la teinture thébaïque rend de bons ſervices : il ſuffit alors pour juger du ſuccès que l'on peut s'en promettre, d'en faire un ſeul eſſai, dont tout l'inconvénient ſe réduit à cauſer une douleur paſſagere. Si l'on trouve que cette teinture ne fait point de bien, alors il faut en ſuſpendre l'uſage, juſques à ce que l'on ait diminué l'irritation extraordinaire qui a lieu par des évacuans & par d'autres remedes convenables.

Quoique l'opium ſoit le principal ingrédient de la teinture thébaïque, on ne peut toutefois pas attribuer uniquement à ce narcotique les bons effets que produit dans les ophthalmies l'application extérieure de cette compoſition : ce qui me

le fait penser ainsi, c'est qu'à diverses fois j'ai employé sans le moindre succès dans les inflammations des yeux, une forte dissolution d'opium préparée avec de l'eau. Il est vrai qu'elle appaisoit la douleur pour un peu de tems, mais l'inflammation n'en continuoit pas moins avec la même violence. Une fomentation préparée avec des têtes de pavot & appliquée chaudement a procuré quelque soulagement, & a même dissipé quelquefois entiérement de légeres inflammations. Mais on a beau en réitérer l'usage de cette fomentation dans des cas où le mal étoit opiniâtre; il est demeuré sans succès, jusques à ce qu'on l'ait combiné avec celui de la teinture thébaïque.

Cependant, dans la vue de déterminer à quel des ingrédiens de cette teinture je devois attribuer particuliérement & principalement l'utilité de ce collyre dans les inflammations des yeux, j'ai essayé une ou deux fois d'introduire dans l'œil attaqué d'inflammation, quelques gouttes de l'autre des deux ingrédiens qui entrent dans la composition de la teinture thébaïque, savoir du vin d'Espagne. Mais j'ai trouvé que l'application de cette liqueur excitoit une douleur beaucoup plus vive, & de plus longue durée que ne le faisoit la teinture tbébaïque, & cela sans faire le plus petit bien.

Voyant donc que ni le vin ni l'opium ne produisoient leurs bons effets en les employant séparément, mais seulement quand ils étoient combinés l'un avec l'autre; je me suis borné depuis longtems à ne faire usage que de la teinture thébaïque uniquement. Je la recommande donc comme un remede très-efficace dans toutes les especes & dans tous les degrés de l'ophthalmie, pourvu

qu'on ne l'employe qu'avec les précautions que j'ai indiquées. On pourra ſe convaincre de cette efficacité par les hiſtoires des malades dont je rendrai compte plus bas.

Pour ce qui eſt de la maniere d'agir, en vertu de laquelle la teinture thébaïque appliquée extérieurement réuſſit dans les inflammations des yeux, elle eſt d'abord la même que celle d'une autre ſubſtance irritante, qui auſſitôt qu'elle entre dans l'œil, y cauſe de la chaleur & de la douleur. Si l'on examine l'œil dans ces premiers momens, on trouvera que les vaiſſeaux ſanguins enflammés ont conſidérablement augmenté, ſoit pour le nombre, ſoit pour la groſſeur. En même tems la liqueur excite un écoulement abondant de larmes, & augmente peut-être auſſi la ſecrétion des vaiſſeaux abſorbans dont les extrèmités aboutiſſent à toute la ſurface du globe de l'œil. Il eſt vraiſemblable que tous ces effets ſont produits par le vin & par les drogues aromatiques qui entrent dans la compoſition de la teinture thébaïque, entant, à ce que je crois, que ces ſubſtances accélérent le mouvement des humeurs, & diſſipent peut-être auſſi certaines petites obſtructions.

Suivant cela, on peut donc enviſager le larmoyement que la teinture thébaïque excite en irritant l'œil, comme une évacuation immédiate qui a lieu dans la partie malade, & qui la débarraſſe & décharge ainſi en partie de ce qui la mettoit à la gêne.

Mais cette violente irritation n'eſt pas de longue durée, & auſſitôt qu'elle eſt paſſée, l'œil jouit d'un calme complet : on trouve alors, non ſeulement que les vaiſſeaux ſanguins ſont devenus beaucoup plus petits qu'ils n'étoient avant

l'ufage du remede, mais qu'outre cela leur nombre paroît confidérablement diminué. Ce calme & cette ceffation de la douleur peuvent être en partie l'effet de l'évacuation que le remede a procurée, mais ils font fans doute auffi un effet de la propriété fpécifique & connue de l'opium, en vertu de laquelle ce médicament détruit l'irritabilité, & calme les douleurs.

Mr. GOULARD a recommandé la diffolution du plomb dans le vinaigre étendue dans de l'eau (*h*), comme un remede fûr contre toutes les inflammations, fur-tout contre les inflammations des yeux. Mais l'on s'eft bientôt apperçu, que quoique ce collyre foit quelquefois utile dans des ophthalmies qui ne durent pas depuis long-tems, & qui viennent de quelques caufes externes; il eft cependant d'autres cas qui dépendent de caufes plus compliquées, dans lefquels il ne produit ni ne peut produire aucun bon effet.

Mr. FALK a recommandé la diffolution d'un grain de fublimé corrofif dans quatre onces d'eau diftillée, pour la guérifon tant des ophthalmies vénériennes que de celles qui proviennent d'autres caufes; & il affure que cette diffolution eft auffi utile pour diffiper les taches & les excroiffances de la cornée. Je l'ai employée avec beaucoup de fuccès pour remédier à ces dernieres incommodités, & j'ai réuffi quelquefois en très-peu de tems par ce moyen à faire difparoître des taches de la cornée, furtout lorfqu'elles n'étoient que fuperficielles. Mais dans d'autres cas où elles étoient plus profondes, il a fallu beaucoup plus de

(*h*) L'eau *végéto-minérale*.

de tems. Il eſt à propos pour les taches de cette derniere eſpece, & indépendamment de l'uſage de la diſſolution aqueuſe du ſublimé corroſif, de mettre une fois par jour ſur la tache un peu de verre réduit en poudre très-fine ; en ſe ſervant pour cela d'un pinceau. Cette diſſolution eſt auſſi utile pour remédier à la chaleur & à la démangeaiſon des paupieres ; incommodité à laquelle pluſieurs perſonnes ſont ſujettes, ſurtout celles qui ſont obligées de travailler beaucoup à la lumiere.

Il eſt encore une autre cauſe qui donne lieu à l'ophthalmie, & dont il faut que je faſſe ici mention. Je veux parler du renverſement du bord des paupieres, maladie que HEISTER a décrite ſous le nom de *trichiaſis*. Elle conſiſte à ce que les cils ou les poils qui ſortent des bords des paupieres, frottent continuellement l'œil & l'irritent par ce frottement. On guérit cette eſpece d'ophthalmie pour un tems ſeulement, ou radicalement. On obtient la premiere de ces guériſons en arrachant les cils avec leur racine : mais alors le mal revient, lorſque ces poils ont recrû, ce qui arrive ordinairement dans très-peu de tems. Pour la guériſon radicale, il n'y a point d'autre moyen de l'obtenir, que de remettre les bords des paupieres dans leur ſituation naturelle, & de les y maintenir.

Cependant il eſt à propos de diſtinguer le renverſement de la paupiere ſupérieure d'avec celui de l'inférieure. Car quoique ces deux maladies produiſent le même effet, il paroît cependant qu'elles procédent de cauſes différentes, & que conſéquemment elles demandent des traitemens différens.

La paupiere ſupérieure & ſon bord ſont aſſujettis dans leur aſſiette naturelle, ſoit qu'ils ſoient dans leur état de repos, ſoit dans leurs mouvemens, au moyen de deux muſcles qui agiſſent de concert, quoique en ſens contraires; ces muſcles ſont le muſcle orbiculaire de l'œil, & le releveur de la paupiere ſupérieure. Mais la paupiere inférieure, dont le mouvement eſt très-petit en comparaiſon de celui de la ſupérieure, n'a point de muſcle qui la gouverne, comme le fait le releveur de la paupiere ſupérieure, relativement à cette partie: cette fonction eſt ſuppléée dans la paupiere inférieure uniquement par le moyen des fibres qu'elle reçoit par une expanſion de celles du muſcle orbiculaire, comme auſſi par l'épaiſſeur & la réſiſtance de la peau qui la couvrent. Au contraire, la peau de la paupiere ſupérieure eſt toujours mince, flaſque & pliſſée. Conſéquemment lorſque la paupiere ſupérieure ſe renverſe en dedans, il paroît que cela provient d'un relâchement du muſcle releveur de cette paupiere & d'une contraction de la partie ſupérieure du muſcle orbiculaire. Au contraire, le renverſement de la paupiere inférieure ne peut abſolument être l'effet que du relâchement de la peau, & de la contraction de la partie inférieure du muſcle orbiculaire.

Or ces différences indiquent que l'on doit employer un traitement différent pour ces deux ſortes de cas. On ne peut manquer de remédier au renverſement de la paupiere inférieure, en augmentant la réſiſtance de la peau, au point qu'elle empêche la contraction du muſcle orbiculaire de l'œil. Mais lorſque la paupiere ſupérieure eſt renverſée, ce ſeroit ſans aucun ſuccès que l'on

augmenteroit la résistance de la peau ; & l'on ne peut réussir dans ce cas qu'en irritant assez fortement le muscle releveur de cette paupiere pour qu'il se contracte suffisamment.

Le renversement de la paupiere supérieure n'arrive que rarement : cependant je ferai part à mes lecteurs de l'histoire d'un cas de cette espece, & de la méthode que j'ai suivie dans le traitement (*i*). Quant au renversement de la paupiere inférieure, il arrive beaucoup plus fréquemment. Lorsque le mal n'est pas encore invétéré, on peut quelquefois y remédier en faisant un pli à la peau au dessous de la paupiere qui est dans cet état ; après quoi on tire le bord de cette paupiere pour le séparer de l'œil, & l'on assujettit la peau dans cette situation au moyen d'un morceau de taffetas d'Angleterre. On se sert aussi pour cet effet d'un instrument particulier fait exprès, au moyen duquel on pince une petite portion de la peau, après quoi on le laisse pendre sur la joue, ensorte que cet instrument fait par sa pesanteur le même effet que l'emplâtre, en l'assujettissant de maniere à ne pas la laisser échapper facilement.

Mais comme ce n'est que lorsque le mal est des plus légers, que la peau de la paupiere peut recouvrer sa premiere élasticité à l'aide des moyens que je viens d'indiquer ; on se voit obligé dans les cas où le mal est opiniâtre, de couper une petite portion de la peau de la joue sous le bord de la paupiere, puis de réunir les bords de la plaie en y faisant un point de suture. Voyez le *dixieme cas*.

Cependant il est aussi des cas où aucune des

(*i*) Voyez le *onzieme cas* ci-après.

méthodes que je viens de décrire ne peut procurer une guériſon complette : tels ſont par exemple ceux où les bords des paupieres ſont non ſeulement renverſés, mais où ils ſont outre cela devenus plus courts & ſe ſont contractés. Il n'eſt point d'autre moyen de remédier à ces cas, que d'agrandir le contour du bord de la paupiere. On peut y réuſſir de deux manieres ; ou en faiſant à l'angle externe de l'œil une inciſion en ligne droite, au moyen d'un biſtouri courbe dont la pointe ſoit émouſſée ; ou bien en diviſant par le milieu le bord cartilagineux ou le tarſe de la paupiere. Cette derniere opération eſt rarement néceſſaire ; mais s'il arrive qu'elle le ſoit, le mieux eſt pour y réuſſir de ſe ſervir d'un biſtouri courbe, tel que celui dont j'ai parlé tout-à l'heure. Je me contenterai ſeulement de remarquer à ce ſujet, que l'on doit bien faire attention de placer la pointe de ce biſtouri entre le globe de l'œil & la paupiere, & de diriger l'inſtrument en-bas juſqu'au deſſous du cartilage, enſorte qu'il deſcende de la longueur d'environ la huitieme d'un pouce, puis lorſque l'on en eſt là, de le retierr droit en dehors. Le cartilage étant ainſi entiérement diviſé, alors les deux parties de la paupiere ſe retirent vers chacun des angles de l'œil ; on remédie de cette maniere non ſeulement pour ce moment-là à la maladie en queſtion, mais encore on prévient les rechûtes qui pourroient avoir lieu dans la ſuite.

PREMIER CAS.

Une femme âgée de vingt-ſix ans, & qui venoit de faire une fauſſe-couche, fut attaquée au

mois de Novembre 1778, d'un violent catarrhe pour s'être expoſée au froid : ce catarrhe étoit accompagné d'une forte inflammation de l'œil gauche. La malade ſe ſervit de diverſes eaux pour les yeux, mais ſans aucun ſuccès. Après cela, on lui appliqua des ſangſues à la tempe gauche, & cela à trois différentes fois, dans l'eſpace de peu de jours, ce qui réuſſit effectivement à diminuer l'inflammation. Mais la malade s'étant derechef expoſée au froid, le mal revint, & fut tout auſſi violent qu'il l'avoit été la premiere fois.

Ce ne fut qu'au bout de ſix ſemaines que l'on commença à faire uſage de la teinture thébaïque, de la maniere que je l'ai indiqué ci-deſſus. On remarqua environ ce tems-là qu'il s'étoit formé une petite tache ſur la cornée, laquelle étoit du côté droit de la prunelle qu'elle couvroit en partie. L'inflammation étoit alors ſi conſidérable, que la plus foible lumiere cauſoit à la malade des douleurs très-violentes. La premiere application de la teinture occaſionna à cette femme une ſenſation des plus douloureuſes, mais qui ſe diſſipa dans peu de minutes, après quoi la malade ſe trouva ſenſiblement ſoulagée. Lorſque je la vis pour la premiere fois, l'inflammation me parut ſi conſidérable, que, outre l'uſage de la teinture, je lui preſcrivis en même tems de ſe faire mettre trois ſangſues à la tempe gauche, puis de faire appliquer un véſicatoire au même endroit, auſſitôt que les plaies auroient ceſſé de ſaigner. Mais comme les ſangſues ne voulurent pas mordre, on négligea d'appliquer l'emplâtre.

Le jour ſuivant la malade ſe trouva beaucoup ſoulagée, & il parut que l'œil étoit beaucoup moins enflammé. On revint donc à l'uſage de

N 3

la teinture, & cela avec tant de ſuccès, que l'on ne jugea plus qu'il fût néceſſaire de recourir à l'application des ſangſues, ni à celle de l'emplâtre. Au bout de trois jours la malade pût ouvrir l'œil, & quinze jours après, l'inflammation étoit entiérement diſſipée, & la cornée étoit nette au point que la malade voyoit ſuffiſamment pour vaquer à ſes occupations ordinaires.

SECOND CAS.

Au mois d'Auguſte 1778, une fille de l'âge de dix ans fut attaquée d'une violente ophthalmie à l'œil droit, ſans que l'on ſût à quoi l'on devoit en attribuer la cauſe. On la ſaigna, on lui donna pluſieurs remedes internes, & pour l'extérieur on lui baſſina l'œil avec l'eau de GOULARD; mais tous ces ſecours furent infructueux. Quelques ſemaines après je fus appellé auprès de la malade, je trouvai que les paupieres étoient ſi fort enflées, qu'il n'étoit abſolument pas poſſible de découvrir en quel état étoit l'œil même. Je commençai par y faire inſtiller de la teinture thébaïque de la maniere que j'ai dite précédemment, ce qui cauſa la douleur qui ſuit ordinairement l'application de ce collyre. Mais à peine s'étoit-il écoulé une heure, que la malade ſentit beaucoup moins de douleur dans l'œil qu'elle n'en avoit éprouvé dès le commencement du mal. Le ſoir du même jour, on lui mit des ſangſues à la tempe, & après cela on y appliqua un véſicatoire. Le lendemain on réitéra l'uſage de la teinture, qui produiſit le même bon effet.

Le troiſieme jour au matin, la malade pouvoit aſſez ouvrir l'œil pour être en état de diſtinguer

les objets: mais comme la lumiere lui causoit encore une sensation trop douloureuse, elle referma au plus vite la paupiere. La malade portoit constamment un écran devant cet œil, & on l'obligea à se tenir pendant quelques jours dans une chambre obscure. Outre cela, on continua pendant trois semaines à faire, une fois par jour, usage de la teinture thébaïque, ce qui procura chaque fois un soulagement considérable, & à la longue un amendement soutenu. Après cela, on continua l'usage de la teinture pendant quatre semaines, mais en ne s'en servant que de deux jours l'un: ce tems écoulé, la malade put assez bien voir de cet œil, pour qu'il ne fût plus nécessaire de garder l'écran. Alors on commença à laver l'œil soir & matin avec une dissolution affoiblie de sublimé-corosif, & on saupoudra une petite tache qu'il y avoit sur la cornée avec du verre pulverisé. La malade a fait usage de tous ces remedes pendant plus d'une année, & cela avec le plus grand succès, en sorte que la tache est devenue beaucoup plus petite & la vue beaucoup plus claire qu'elles ne l'étoient au commencement.

TROISIEME CAS.

En Avril 1778, un voiturier se trouva surpris en faisant sa route par une violente fievre, ensorte qu'il fût obligé de s'arrêter en chemin pour se mettre au lit. Il prit quelques remedes pour se faire suer, au moyen de quoi la fievre diminua au bout de deux jours: mais alors le malade fut tout d'un coup attaqué d'une violente douleur à l'œil droit, laquelle traversoit toute la tête, & se faisoit sentir jusqu'à l'occiput. L'inflamma-

N 4

tion paroiſſoit moins conſidérable, à en juger par l'apparence extérieure, qu'elle ne devoit l'être eu égard à la violence des douleurs. On ſaigna le malade, on le purgea, & on lui mit des véſicatoires derriere les oreilles. On appliqua à différentes repriſes cinq ſangſues aux tempes; on lava l'œil avec une décoction de têtes de pavots: mais le malade ne retira que peu de ſoulagement de tous ces remedes. Après qu'il eût été obligé de garder la chambre pendant deux mois, la douleur commença enfin d'elle-même à diminuer inſenſiblement: mais le malade avoit entiérement perdu la vue de cet œil malade. Là deſſus, il recommença vers la fin du mois de Juin l'exercice de ſa profeſſion, n'ayant pour cela que l'uſage de ſon œil gauche; il continua de cette maniere juſques à la fin d'Auguſte.

Environ ce tems-là, il fut tout d'un coup attaqué pendant la nuit d'une violente douleur & inflammation au même œil qui avoit déja été malade, & de la même maniere. On lui fit une ſaignée; on lui frotta la tête avec un onguent anodin: mais comme tout cela ne procuroit aucun ſoulagement au malade, il vint à Londres le deuxieme Septembre, afin d'y chercher du ſecours. Tout l'œil étoit extrêmement enflammé, & reſſembloit à un morceau de chair crue. La prunelle outre cela étoit fort dilatée, & le bord inférieur de l'iris étoit inégal. Je fis d'abord dégoutter du laudanum liquide dans l'œil, & le ſoir je fis appliquer trois ſangſues à la tempe droite, & enſuite un véſicatoire. Le lendemain matin le malade prit un purgatif léger; je fus le voir avant midi, & je trouvai qu'il n'avoit preſque plus de douleur. Après cela, je lui fis laver l'œil matin &

ſoir avec une diſſolution délayée de ſublimé, & je recommandai de continuer l'uſage du laudanum pendant quinze jours conſécutifs, en le réitérant une fois par jour. Au bout de ce tems-là, la douleur étoit tout-à-fait appaiſée, & l'inflammation étoit diſſipée pour la plus grande partie, en ſorte que le malade put trois ſemaines après recommencer à exercer ſon mêtier comme auparavant.

QUATRIEME CAS.

Une jeune fille, depuis environ ſix années qui s'étoient écoulées après qu'elle avoit eu la petite-vérole, ſouffroit une douleur preſque continuelle & menaçante dans l'œil gauche, ſans que l'on pût appercevoir que bien peu ou point d'inflammation dans cet œil. La malade avoit déja eu des inflammations aux yeux de tems en tems, avant que d'avoir eu la petite-vérole. Pendant cette maladie il lui vint droit ſur le criſtallin un bouton de petite-vérole, mais qui au lieu d'une tache laiſſa ſeulement une cicatrice, qui faiſoit que les rayons de lumiere ne pouvoient pas ſe diſtribuer dans l'œil d'une maniere uniforme, en ſorte que les objets que la malade regardoit lui paroiſſoient comme au travers d'un verre glaceux. On conſulta pluſieurs médecins & chirurgiens, qui conſeillerent à la malade nombre de remedes, ſurtout de remedes internes, mais qui furent tous ſans aucun ſuccès.

Au mois de Janvier 1779, la douleur de l'œil étant devenue plus forte que de coutume, on y introduiſit un peu de teinture thébaïque. La douleur qui ſuit ordinairement cette application paſſa dans très-peu de tems, & fut ſuivie d'un calme

tel, que depuis longtems elle n'en avoit pas éprouvé un semblable. On réitéra l'usage de cette teinture tous les jours pendant quinze jours de suite, & cela avec un succès soutenu, en sorte que depuis lors la malade n'a pas eu la moindre rechûte.

CINQUIEME CAS.

Une femme âgée d'environ trente-cinq ans avoit perdu l'ouie depuis environ quinze ans, tems auquel elle avoit souffert de très-violentes douleurs de tête, & où il lui étoit venu une éruption dans différentes parties du corps. Outre ces symptomes, elle fut encore attaquée d'une violente inflammation à l'œil gauche, laquelle fut suivie d'une grande tache sur la cornée qui, à la vérité, ne privoit pas entiérement cet œil de la vue, mais qui faisoit que la malade ne pouvoit pas s'en servir. Au mois d'Octobre 1778, cet œil fut derechef attaqué d'ophthalmie avec encore plus de violence, en sorte qu'il en résulta un aveuglement complet & de grandes douleurs.

Il y avoit déja une semaine que ces symptomes duroient lorsque j'allai voir la malade. Il y avoit alors des taches sur les deux yeux, & la prunelle de l'œil gauche paroissoit en être entiérement couverte. J'instillai un peu de laudanum liquide dans l'œil droit, & j'attendis ensuite pour voir quel effet il produiroit: peu de minutes après, la malade se sentant considérablement soulagée, elle me pria d'en faire de même à l'autre œil. Le jour suivant, je scarifiai les deux yeux au moyen d'une vergette faite avec des barbes d'épis d'orge: mais cette scarification, comme je l'ai observé chez plusieurs autres malades, causa non seule-

ment beaucoup de douleur à cette femme, mais outre cela, ne fit pas le moindre effet avantageux. Là-dessus elle fit usage du laudanum liquide tous les jours pendant une semaine, au bout de laquelle les symptomes se trouverent beaucoup diminués. Cependant comme l'inflammation étoit encore passablement violente, je me déterminai à faire appliquer à chaque tempe trois sangsues, & ensuite un vésicatoire. Outre cela, je fis prendre à la malade de trois jours l'un un purgatif doux.

Au reste, elle continua l'usage de la teinture thébaïque pendant trois semaines de suite, au bout desquelles sa vue fut rétablie, au point qu'elle pouvoit faire un bon bout de chemin toute seule. Le prompt soulagement qu'elle éprouvoit chaque fois qu'elle faisoit usage de la teinture thébaïque, l'engagea à le continuer après que l'inflammation eût été dissipée, & cela pendant deux mois entiers. Lorsqu'elle l'eût discontinué, il se trouva que la tache qu'elle avoit à l'œil gauche étoit devenue visiblement plus mince & plus petite, en sorte que la malade pouvoit se servir de cet œil pour distinguer les objets en les regardant de côté. Quant à l'œil droit, elle en voyoit très-distinctement & parfaitement.

SIXIEME CAS.

Un homme âgé de trente-cinq ans, fut attaqué au mois de Février 1779 d'une ophthalmie très-violente & très-douloureuse, qui augmenta encore considérablement, parce qu'il n'en continua pas moins l'exercice de sa vocation, qui étoit celle de courtier de vaisseau. — Le troisieme jour, après que l'inflammation eût commencé, le laudanum

fut mis en uſage de la maniere indiquée précédemment. Ce collyre cauſoit au malade une douleur exceſſive, & qui duroit preſque pendant une heure entiere, ſans qu'il s'enſuivit le moindre ſoulagement, comme cela arrive à l'ordinaire. Le même ſoir on appliqua à la tempe droite des ſangſues, puis un véſicatoire, ce qui lui fit quelque bien. Le jour ſuivant on revint à la teinture thébaïque, mais elle lui cauſa les mêmes douleurs que la veille.

Il y avoit déja quelques mois que cet homme avoit eu de violentes douleurs aux deux tempes; la douleur qu'il éprouvoit à la tempe droite s'amenda conſidérablement après l'application des ſangſues & du véſicatoire. Cependant on fit auſſi appliquer des ſangſues & un véſicatoire à la tempe gauche, tant dans la vue d'appaiſer la douleur de cette partie, qu'afin de procurer en même tems du ſoulagement à l'œil gauche: on réuſſit en effet par-là à diminuer la douleur de cet œil, quoiqu'enſuite l'inflammation ne laiſſât pas que d'être tout auſſi conſidérable. Avant cette application, le malade avoit déja fait uſage par trois fois de la teinture thébaïque, qui avoit toujours cauſé des douleurs auſſi vives, ſans qu'il s'enſuivit le moindre calme ou le moindre amendement.

Pour lors on introduiſit dans l'œil trois gouttes d'une diſſolution aqueuſe d'opium bien chargée. Cela parut à la vérité diminuer la douleur, mais après que ce nouveau collyre eût été mis en uſage pendant une ſemaine entiere, l'inflammation n'en fut pas moins conſidérable. On fit donc pour la troiſieme fois appliquer à la tempe droite les ſangſues & un emplâtre véſicatoire. Cela étant fait, on recommença à faire dégoutter de la tein-

ture thébaïque dans l'œil, & on trouva qu'elle ne causoit que très-peu de douleur, & que cette douleur n'étoit pas plus forte que celle que ce collyre excite ordinairement chez d'autres malades; après quoi, peu de minutes ensuite, il succéda aussi un calme pareil à celui qui avoit eu lieu chez les malades précédens. On réitéra l'usage de cette teinture pendant dix jours consécutifs matin & soir; au bout de ce tems-là l'inflammation fut entiérement dissipée & le malade complettement rétabli (*k*).

SEPTIEME CAS.

Un enfant avoit eu la rougeole en 1752. D'abord après cette maladie, on s'apperçut qu'il y avoit sur la cornée une petite tache, qui étoit accompagnée d'une inflammation très-sensible. Ce dernier symptome devint dans la suite tantôt plus violent, tantôt plus léger; mais la tache augmenta beaucoup, ensorte qu'au bout d'une année, tems auquel Mr. WATHEN vit le malade pour la premiere fois, cette tache étoit devenue si grosse, qu'elle empêchoit considérablement la vue. On avoit tiré du sang au malade, on lui avoit appliqué des vésicatoires, & on lui avoit prescrit des médicamens purgatifs & des dépuratifs.

En conséquence, Mr. WATHEN se borna uniquement à l'usage externe du laudanum liquide. Cet anodin causa beaucoup de douleur au malade, ce qui fit craindre à Mr. WATHEN que peut-être il ne l'eût employé trop tôt: mais le lende-

(*k*) Ce cas & les deux suivans m'ont été communiqués par Mr. WATHEN. *Note de l'Auteur.*

main il fut convaincu du contraire, en voyant que le malade pouvoit ouvrir l'œil & ſupporter la lumiere, ce qu'il n'avoit pas pu faire il y avoit longtems. On continua donc pendant quinze jours de ſuite à faire dégoûter tous les matins du laudanum dans l'œil. L'inflammation ſe trouva alors entiérement diſſipée, & la tache étoit devenue un peu plus petite. Alors on fit uſage de divers collyres déterſifs en liqueur, en les combinant toujours avec la teinture thébaïque; & lorſque l'œil étoit un peu douloureux, ou qu'il paroiſſoit le moins du monde enflammé, on reprenoit auſſitôt l'uſage de la teinture ſeule. Au bout de quelques mois, la tache fut entiérement diſſipée, & au mois de Novembre 1754, cet œil ſe trouva à tous égards auſſi ſain que l'autre.

HUITIEME CAS.

Une femme étoit depuis douze ans ſujette à une inflammation des deux yeux, laquelle étoit particuliérement due à un grand refroidiſſement auquel la malade s'étoit imprudemment expoſée en prenant un bain très-froid. Elle avoit été pendant aſſez longtems dans l'hôpital de Guy & pendant trois années entieres dans l'infirmerie de Londres. Enfin, elle eut recours à Mr. WATHEN, qui mit en uſage tous les remedes uſités, & tenta tous les moyens par leſquels il croyoit pouvoir ſoulager la malade. Mais il ne fut pas plus heureux que ſes prédéceſſeurs. A la fin il fit uſage du laudanum liquide, qui procura ſur le champ un peu de ſoulagement à la malade, & lui fut dans peu de tems ſi ſalutaire, qu'elle pouvoit reconnoître les perſonnes & ſupporter la lumiere.

Avant l'uſage du laudanum, la cornée étoit fort épaiſſe, mais elle devint peu-à-peu plus mince. On ſe ſervit du laudanum tous les jours une fois durant l'eſpace de pluſieurs mois, & cela conſtamment avec un grand ſoulagement pour la malade; juſques à ce qu'enfin ſa vue fût redevenue aſſez bonne pour qu'elle pût enfiler une fine aiguille. Il eſt vrai que dans la ſuite elle eut encore quelques légeres attaques d'ophthalmie, mais on empêcha toujours, en recourant immédiatement à l'uſage de la teinture thébaïque, que l'inflammation ne parvînt à être conſidérable.

NEUVIEME CAS.

Un jeune garçon fut attaqué d'une enflure conſidérable à l'œil droit, enſorte que dans peu de tems cet œil devint extraordinairement gros, qu'il perdit ſa forme naturelle & qu'il reſſembloit à une groſſe excroiſſance fongueuſe. Lorſque Mr. WATHEN vît cet enfant, le mal duroit déja depuis pluſieurs ſemaines, & lui cauſoit beaucoup de douleur. On avoit adminiſtré la ſaignée, des fomentations, &c. &c., mais ſans aucun ſuccès. La tumeur étoit alors ſi groſſe, qu'elle ſortoit en dehors de la paupiere, & comme l'enfant devenoit de jour en jour plus foible & plus malade, Mr. WATHEN ſe vit enfin obligé d'en venir à l'extirpation de l'œil. Tout alla bien après cette opération juſques au troiſieme jour; mais alors il ſurvint tout-à-coup dans la plaie & dans l'orbite une douleur ſi violente, qu'elle faiſoit craindre les ſuites les plus fâcheuſes. Cela engagea Mr. WATHEN à recourir à la teinture thébaïque, qui ſoulagea à l'inſtant même le malade. Après

cela l'enfant dormit bien, & tous les ſymptomes fâcheux diſparurent. La plaie ſuivit le cours ordinaire, & fut entierement conſolidée en peu de tems.

On a employé la même teinture avec beaucoup de ſuccès, chez pluſieurs autres perſonnes, dans la vue de remédier à cette eſpece d'inflammation qui ſurvient à la ſuite des opérations que l'on fait aux yeux : on s'en eſt principalement ſervi avantageuſement dans les inflammations qui arrivent à la ſuite de l'extraction de la cataracte & des inciſions que l'on fait à la cornée, pour faire écouler le pus amaſſé entre cette tunique & l'iris.

DIXIEME CAS.

Ophthalmie cauſée par le renverſement de la paupiere inférieure.

Une femme âgée de cinquante ans vint auprès de moi au mois de mai de 1779, au ſujet d'une inflammation qu'elle avoit à l'œil gauche, & qui duroit depuis près de deux années, quoiqu'elle eût eſſayé divers remedes. Il paroiſſoit viſiblement que cette inflammation venoit d'un renverſement de la paupiere inférieure, qui faiſoit que les cils frottoient & irritoient continuellement l'œil. La malade étoit ſujette depuis quelques années à des accès de convulſions qui attaquoient toutes les parties du corps, & c'étoit après en avoir éprouvé un violent accès, que cette ophthalmie lui étoit ſurvenue.

Je fis d'abord deſcendre la paupiere au moyen d'un emplâtre agglutinatif, & je la retins dans cette ſituation, de maniere que la peau faiſoit un

pl

pli ſur la joue. Je réuſſis par-là à faire que le bord de la paupiere reſtât tourné en dehors, tant qu'il étoit aſſujetti à l'emplâtre : mais après avoir continué cette méthode pendant quelques jours, je trouvai que lorſque la paupiere s'échappoit de deſſous l'emplâtre, comme cela arrivoit ſouvent, elle ſe remettoit dans ſa premiere ſituation & ſe renverſoit comme auparavant. Je fixai donc à la peau au deſſous de cette paupiere, un inſtrument ſemblable à celui que BARTISCH a inventé, & dont HEISTER a donné la figure (*l*), & je le laiſſai pendre ſur la joue. Cet inſtrument faiſoit par ſa peſanteur que la paupiere ne pouvoit plus ſe renverſer ; mais comme ce moyen ne pouvoit pas procurer une guériſon durable, & que le pincement de la peau cauſoit de la douleur à la malade ; je me déterminai à faire un pli tranſverſal à la peau au deſſous de la paupiere, & à le couper, après quoi je fis trois points de ſuture pour réunir les bords de la plaie. Le jour ſuivant, la peau autour de l'œil étoit fort enflée ; mais cette enflure fut bientôt diſſipée par des fomentations avec de l'eau de *Goulard*. Alors tout alla bien, la paupiere demeura toujours dans ſa ſituation naturelle, l'inflammation de l'œil diſparut incontinent ; & la malade fut dans peu de tems complettement rétablie.

Au mois de Décembre ſuivant, cette femme revint auprès de moi & me fit voir une inflammation à l'œil droit, qui lui étoit venue comme celle de l'œil gauche, de ce que la paupiere in-

(*l*) *Chirurg.* T. I. p. 511. Planche XV. figure dix-neuvieme & vingtieme.

férieure s'étoit auſſi renverſée. L'œil gauche étoit toujours reſté en bon état. Je fis pour l'œil droit la même opération que j'avois faite pour le gauche, & cela avec le même ſuccès.

ONZIEME CAS.

Hiſtoire d'une ophthalmie occaſionnée par le renverſement de la paupiere ſupérieure (*m*).

Le cas le plus fâcheux que j'aye vu de cette eſpece d'ophthalmie eſt arrivé à un jeune homme de dix-huit ans. On lui avoit déja à différentes fois arraché les cils de la paupiere ; mais ils recroiſſoient toujours contre l'œil, & cauſoient par-là des douleurs très-vives & beaucoup d'inflammation. On mit d'abord en uſage une quantité de remedes différens, tels que la ſaignée, les purgations, les véſicatoires, les ſétons, le quinquina, les médicamens propres à purifier le ſang ; en un mot, on employa tous les remedes dont les plus habiles médecins & chirurgiens pouvoient s'aviſer : enfin on eut recours à toutes ſortes de collyres & d'onguents de charlatans pour les yeux; mais tous ces ſecours furent infructueux, & le malade devint tout d'un coup aveugle.

A la fin on demanda à me conſulter, & on voulut ſavoir ſi j'avois quelque objection à faire contre une opération que propoſoit un oculiſte ambulant, qui ſéjournoit alors en Angleterre. Cette opération devoit conſiſter à faire un pli tranſverſal à la paupiere ſupérieure & à le cou-

---

(*m*) Ce cas m'a été communiqué par un très-habile chirurgien. *Note de l'auteur.*

per. Je ne trouvai rien à oppoſer à cette opération, quoique je ne m'en promiſſe pas beaucoup de ſuccès. — Mais l'oculiſte étranger s'étant brouillé avec les parens du jeune homme, on eut derechef recours à moi. Ayant examiné avec attention toutes les circonſtances de ce cas, je trouvai que le froncement de la paupiere ſupérieure ne venoit pas d'une ſuperfluité de la peau de cette paupiere, mais d'un relâchement du muſcle releveur de cette partie.

Je changeai donc le plan de l'opération, & je l'exécutai de la maniere ſuivante. Je fis à la peau de la paupiere ſupérieure une inciſion qui s'étendoit depuis l'angle interne de l'œil juſqu'à l'angle externe. Alors je ſéparai les fibres du muſcle orbiculaire, de maniere à découvrir l'expanſion du muſcle releveur, auſſi près que poſſible de l'endroit où ce muſcle ſe termine au bord de la paupiere: je cautériſai deux ou trois fois dans cet endroit les fibres tendineuſes & charnues de ce muſcle, avec un petit fer aſſez chaud, & dont la forme étoit telle, qu'elle pût s'adapter à la convexité du globe de l'œil. Mon deſſein, en faiſant cette opération, étoit qu'en irritant ce muſcle (& en détruiſant une portion de ſa ſubſtance), j'occaſionnaſſe un raccourciſſement de ſes fibres, ſemblable à celui que l'on voit arriver dans d'autres parties du corps, enſuite d'une brûlure. C'eſt ce qui arriva effectivement, & quoique la paupiere reſtât toujours plus haute que je ne l'aurois voulu, je réuſſis cependant par cette opération à remédier à ſon renverſement: l'inflammation ſe diſſipa & le malade recouvra l'uſage de ſon œil.

DE LA PSOROPHTHALMIE,

Ou de l'inflammation & de l'ulcération des paupieres, par le même auteur.

Il eſt connu que la tunique que l'on appelle *conjonctive* revêt la ſurface interne des paupieres, & que de là elle ſe replie pour couvrir la partie antérieure du globe de l'œil. Voilà pourquoi lorſque la partie de cette membrane qui revêt le globe de l'œil eſt enflammée juſqu'à un certain point, cette inflammation s'étend juſques ſur l'autre portion de la conjonctive qui tapiſſe les paupieres. Mais comme cette inflammation n'eſt autre choſe qu'un ſymptome ou un effet immédiat de l'inflammation de l'œil, il s'enſuit qu'elle ſe diſſipe ordinairement auſſitôt que l'ophthalmie a ceſſé.

Cependant cela n'arrive pas conſtamment; car quelquefois l'inflammation des paupieres ſe trouve compliquée avec des ulceres qui ſurviennent à leurs bords. Ces ulceres ſont enduits d'une matiere gluante qui ſe durcit, ce qui fait que lorſque les paupieres ſont en contact l'une avec l'autre pendant un certain tems, comme cela arrive, par exemple, pendant le ſommeil, elles ſe collent fortement l'une contre l'autre, enſorte que l'on ne peut pas les ſéparer ſans peine & ſans quelque douleur. Cette inflammation & cette ulcération conſtituent la maladie dont je veux parler ici. Je lui donne le nom de *pſorophthalmie*, parce qu'il

me paroît exprimer mieux qu'aucun autre la nature de cette maladie. (*a*).

Pour se faire une juste idée de la psorophthalmie, il faut se souvenir, qu'à la surface interne & proche du bord des paupieres, il y a un assez grand nombre de petites glandes, qui séparent une humeur de consistance sébacée qui s'évacue par une rangée de petits orifices, placés immédiatement à la surface interne des bords des paupieres. Ce sont ces orifices, & quelquefois les glandes mêmes qui paroissent être principalement affectées dans cette maladie; & il y a apparence que l'humeur qu'elles séparent, au lieu d'être tout-à-fait douce & pas trop épaisse, comme elle doit l'être naturellement, pour être propre à garantir les parties de l'âcreté des larmes; il y a apparence, dis-je, que dans la psorophthalmie cette humeur douce dégénere en une matiere âcre, mordicante & très-visqueuse, qui cause à l'œil & aux paupieres une irritation continuelle, & corrode les bords internes de celles-ci; ensorte que lorsque l'on ne fait pas assez d'attention à cette maladie, elle dure souvent pendant plusieurs années.

Il me paroît que de tous les auteurs qui me sont connus, SAINT-YVES est celui qui a donné la description la plus exacte de cette maladie, au chapitre qui a pour titre *de l'ophthalmie qui arrive à la suite de la petite-vérole* (*b*). Il y observe que les boutons de petite-vérole qui viennent au

(*a*) CASTELLI dans son *dictionnaire de médecine* définit la psorophtalmie une gratelle des paupieres, *scabies pruriginosa palpebrarum. Note de l'Editeur de Leipsick.*

(*b*) *Des maladies des yeux*, page 191.

bord du tarſe des paupieres ne laiſſent point de cicatrices, lorſqu'ils pénetrent entre la ſurface interne & externe des paupieres, parce que ces cicatrices ne peuvent pas avoir lieu, à raiſon de l'humeur âcre qui, en humectant continuellement l'œil, empêche qu'elles ne puiſſent ſe former, en ſorte qu'il en réſulte de petits ulceres qui durent quelquefois pendant plusieurs années, & même pendant toute la vie, ſi l'on n'y remédie pas par les moyens convenables.

Il eſt vrai que la petite-vérole & la rougeole donnent très-ſouvent lieu à cette maladie : mais je dois pourtant dire que ces cauſes ne ſont pas les ſeules qui l'occaſionnent. Quelquefois il arrive qu'une inflammation de l'œil même, quoiqu'elle ne ſoit pas fort conſidérable, ne laiſſe pas que d'attaquer auſſi les paupieres, de maniere à les faire devenir rouges & enfles. Cette inflammation eſt cauſe qu'elles ſe collent l'une à l'autre, & que ſouvent leurs bords s'ulcerent entiérement. D'autrefois auſſi il vient de petits boutons au bord extérieur des paupieres, à l'endroit de l'inſertion des cils, boutons que l'on déſigne ordinairement ſous le nom de *grains d'orge* (c); ils ſont ſujets à exciter une inflammation qui s'étend juſqu'aux glandes ſébacées; ce qui donne lieu à toutes les ſuites dont nous avons parlé tout-à-l'heure. Cependant, dans la plupart des cas, les grains d'orge ſe diſſipent d'eux-mêmes, & diſparoiſſent ainſi ſans occaſionner aucune autre incommodité.

Je conviens que dans la maladie dont il eſt ici

(c) On les appelle auſſi *orgeolet* ou *orgueilleux*. Note de l'Editeur.

question, ce ne sont pour l'ordinaire que les bords des paupieres qui s'ulcerent : cependant, il arrive aussi quelquefois que ces ulceres s'étendent sur toute la surface extérieure des paupieres, & que l'ulcération se communique même à une grande partie de la joue. L'inflammation qui a lieu dans ces derniers cas ressemble souvent beaucoup à une éréspele, aussi se trouve-t-on très-bien alors d'employer la méthode antiphlogistique, & un traitement propre à diminuer la trop grande agitation des humeurs. On doit aussi dans ces cas-là mettre de côté l'onguent jaune (*d*) de la pharmacopée d'Edimbourg, duquel je recommanderai l'usage ci-après, jusques-à-ce que l'on soit parvenu à diminuer l'irritabilité de la peau par des topiques convenables.

Quelquefois aussi la psorophthalmie est accompagnée d'une contraction de la peau de la paupiere inférieure, ce qui la fait descendre, & oblige sa surface interne à se renverser en dehors, en sorte qu'elle paroît rouge & semblable à un morceau de chair, ce qui est très-désagréable à la vue. Cette espece de renversement de la paupiere s'appelle *ectropion.* Lorsque cela arrive, cela indique que la maladie est très-opiniâtre de sa nature, quoique l'ectropion se guérisse pour l'ordinaire en même tems que l'inflammation & l'exulcération des paupieres.

Divers auteurs tant anciens que modernes ont décrit certaines maladies des bords des paupieres qui ont quelque ressemblance avec celles dont je donne ici la description : mais une partie de ces auteurs représente ces maladies comme étant si

(*d*) *Unguentum citrinum.*

légeres & de si peu de conséquence, que si, suivant eux, la nature ne peut pas les guérir toute seule, il doit au moins suffire, pour en obtenir la guérison, de faire usage des remedes externes les plus simples. L'autre partie de ces auteurs fait envisager les mêmes maladies comme étant au contraire des symptomes des écrouelles, du scorbut, ou de la maladie vénérienne, & comme étant de nature à résister absolument à tous les remedes externes, jusques-à-ce que l'on ait remédié, par un traitement convenable, à la maladie, qui suivant eux est répandue dans tout le corps.

Cependant, il me paroît que cette même espece de maladie dont ces derniers auteurs attribuent la cause à la cachexie scrophuleuse, ou à quelque autre vice interne, n'est proprement pas autre chose que la maladie que je viens de décrire, & à laquelle je donne le nom de *psorophthalmie*, quoique dans les descriptions que les auteurs en donnent, ils ne désignent point exactement ni le siege, ni les progrès, ni les effets de cette maladie. D'ailleurs, & c'est toujours là mon idée, la psorophthalmie est beaucoup plus souvent une maladie purement locale qu'on ne le croit. En effet, sur quel fondement pourroit-on décider qu'elle reconnoît pour cause le virus écrouelleux ou le virus vénérien ?

Je crois que l'on ne peut former cette décision avec certitude, que lorsqu'il se manifeste chez les malades d'autres symptomes qui paroissent visiblement être les effets de la cachexie scrophuleuse ou vénérienne. Cependant, il se trouve aussi nombre d'exemples de malades attaqués de psorophthalmie, chez lesquels il n'y a absolument que les paupieres d'attaquées, sans que l'on puisse apper-

cevoir le moindre ſymptome de quelque autre maladie, & chez qui cependant aucune des méthodes ordinaires n'a le plus petit ſuccès.

L'imperfection des deſcriptions que les auteurs nous donnent de cette maladie, me paroît être une raiſon ſuffiſante pour m'engager à déterminer avec plus de préciſion en quoi conſiſte la pſorophthalmie. Je ſuivrai en cela les idées que ma propre expérience m'a fournies ſur la nature de cette maladie.

Voici donc quel eſt mon ſentiment: je crois que dans les cas de cette nature, les conduits excréteurs des glandes placées ſous la peau des paupieres (*e*) ſont réellement ulcérés, en ſorte que lorſque l'humeur huileuſe & douce que ces glandes ſéparent vient à ſe mêler avec la matiere qui ſuinte des ulceres en queſtion, celle-là dégénere en une humeur âcre, & forme dans un aſſez court eſpace de tems une teigne dure, qui s'attache très-fortement aux orifices des conduits excréteurs des glandes que je viens de nommer; l'irritation que cette teigne occaſionne alors, fait que le mal s'étend ſur tout le bord interne de la paupiere. Voilà en même tems quelle eſt la cauſe qui fait que cette maladie demeure incurable, juſques-à-ce qu'au moyen des remedes externes, on ſoit parvenu à empêcher la formation de cette teigne, en procurant la guériſon des ulceres qui y donnent lieu.

Au reſte, quoique je ſois perſuadé, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, que la pſorophthalmie n'eſt ſouvent qu'une maladie purement locale, & qui, autant au moins que l'on peut le découvrir, ne dépend d'aucune autre indiſpoſition; je dois ce-

(*e*) *Glandulæ ciliares.*

pendant aussi, d'un autre côté, observer que quelquefois cette maladie se trouve accompagnée des caracteres les plus marqués de la disposition écrouelleuse, & qu'elle paroît avoir sa source dans cette cachexie.

Pour les cas de cette espece, aussi bien que pour remédier aux maladies scrophuleuses en général, on a recommandé successivement & en différens tems, un grand nombre de remedes internes; je ferai mention ici de quelques-uns des principaux. — De ce nombre est, par exemple, l'extrait de ciguë de Mr. STŒRCK de Vienne, que ce médecin a proposé comme un médicament très-utile pour la guérison du cancer, aussi bien que pour celle des écrouelles. Le même médecin a rapporté dans ses écrits une multitude de cas, dans lesquels cet extrait a eu le succès desiré, mais en en faisant usage pendant un assez long-tems. Au commencement, Mr. STŒRCK faisoit prendre tous les jours deux fois à ses malades une pilule du poids de deux grains d'extrait de ciguë: après cela il en augmentoit insensiblement la dose, jusqu'à faire prendre trois de ces pilules trois ou quatre fois par jour.

Quoique ce médecin ne fasse mention dans ses observations d'aucun malade qui ait eu en même tems la psorophthalmie, il assure cependant qu'il a employé la ciguë avec succès dans différentes maladies des yeux, en convenant pourtant que ce remede a été absolument infructueux dans des cas où le mal avoit jetté de profondes racines. Mr. FOTHERGILL affirme dans le troisieme volume des *Observations des médecins de Londres* (*f*), que

(*f*) *Médical observations and inquiries* &c.

la ciguë réussit beaucoup mieux dans les maladies écrouelleuses que dans le cancer : cependant, il ne disconvient point que ce remede n'ait aussi souvent été employé sans succès.

Plusieurs médecins vantent aussi les bons effets du quinquina dans les écrouelles, & Mr. Fothergill, aussi bien que Mr. Fordyce, recommande, dans le premier volume des *Observations* que je viens de citer, d'employer sur-tout cette écorce pour la guérison des ophthalmies invétérées. Ils sont l'un & l'autre dans l'idée que le quinquina est capable de résoudre les tumeurs écrouelleuses, & les obstructions des glandes qui proviennent de la même cause. Outre cela, Mr. Fothergill propose de joindre à l'usage du quinquina celui de pilules préparées avec le mercure doux, quoique pour la réussite de la cure, il compte principalement sur l'efficacité du quinquina.

Pour ce qui est de l'usage interne de l'eau de mer, comme aussi des bains que l'on prend dans cette eau, il y a longtems que l'un & l'autre ont été recommandés & approuvés par les plus habiles médecins, comme étant propres à la guérison des écrouelles. Cependant, quelque bien fondé que paroisse l'usage de ces remedes, je ne puis m'empêcher d'avertir mes lecteurs, que le bain d'eau de mer est très-peu convenable dans toute maladie inflammatoire qui attaque les yeux. J'ai vu souvent que ce bain occasionnoit des douleurs très-violentes, & rendoit la maladie beaucoup plus fâcheuse.

On donne aussi de grands éloges à plusieurs de nos eaux minérales, à raison de leurs vertus salutaires pour la guérison des scrophuleux : mais il en est de l'usage de ces eaux comme de celui

de tout autre remede interne : avec quelque ſoin & quelque précaution qu'on les adminiſtre, elles ne peuvent pourtant pas être ſeules ſuffiſantes pour procurer la guériſon de la pſorophthalmie, & ſi l'on veut qu'elles réuſſiſſent, il faut leur aſſocier en même tems l'uſage des topiques convenables. On ſe convaincra facilement de la vérité de ce que je dis, en conſidérant qu'il eſt un grand nombre de malades de cette eſpece qui ſe préſentent à un praticien, & chez qui la plupart des méthodes dont je viens de parler, ſouvent même toutes, ont été employées ſans le plus petit ſuccès. Cette conviction deviendra encore plus complette, ſi l'on réfléchit à la quantité de maladies qui s'offrent tous les jours à nous, & qui bien qu'elles proviennent de cauſes internes, exigent cependant un traitement topique, ou des remedes externes.

Je viens à préſent à l'examen des remedes externes qui ſont néceſſaires dans le traitement de la pſorophthalmie. Il paroît clairement par la deſcription que j'en ai donnée ci-deſſus, que l'on doit chercher à amollir & à faire tomber la teigne, & que l'on doit appliquer aux ulceres des choſes propres à corriger l'acrimonie de la matiere qui en ſuinte, à procurer une ſuppuration louable, & à mettre ces ulceres en état de pouvoir être conſolidés. Il paroît que c'eſt à-peu-près là le but que ſe propoſoit SAINT-YVES (*g*) dans ſa maniere de traiter les ulceres qui ſurviennent aux tarſes des paupieres après la petite vérole. Il reconnoît qu'en général les eaux ophthalmiques lui ont été de peu d'utilité dans ces cas-là; mais

(*g*) *Maladies des yeux*, page 194.

il assure d'un autre côté qu'il a très-bien réussi en touchant ces ulceres avec la pierre infernale, ensorte qu'ensuite ils se cicatrisoient facilement.

Il est cependant nécessaire, d'après l'observation de cet auteur, de diminuer la chaleur brûlante excitée par ce caustique, & cela l'instant d'après que l'on en a touché les ulceres, en lavant l'œil dans un petit verre plein d'eau chaude (*h*) ; mais il faut sur-tout prendre garde que la partie de la paupiere que l'on a touchée avec la pierre infernale, ne vienne pas à toucher le globe de l'œil, avant que la douleur soit entierement passée. On peut se servir ainsi de ce caustique une ou deux fois par semaine, & continuer de cette maniere jusqu'à ce qu'il ne soit plus nécessaire de cautériser davantage les ulceres. Ensuite il faut matin & soir oindre les bords des paupieres avec un onguent où il entre de la tutie, après quoi les ulceres sont bientôt consolidés.

Quoique SAINT-YVES paroisse, en donnant ces conseils, avoir eu un but tout semblable à celui que j'ai en vue dans la méthode que je propose de suivre pour le traitement de cette maladie ; il paroît cependant que la plupart des oculistes ont craint de suivre la méthode de cet auteur, sans doute à raison du danger qu'il y a de faire usage d'un caustique aussi actif que l'est la pierre infernale, en l'appliquant si proche de l'œil & sur des parties aussi sensibles que le sont les paupieres. Néanmoins parmi toutes ces réformes très-importantes que l'on a faites en chirurgie dans ces der-

(*h*) Je suis toujours dans l'idée que c'est de l'eau tiéde qu'il faut, & non pas de l'eau chaude. *Note de l'Editeur.*

niers tems, on ne s'eſt jamais aviſé de propoſer un remede externe propre à guérir la pſorophthalmie, ou tout au moins, un remede qui fût le moins du monde approprié à la nature de cette maladie, ou dont l'utilité eût été confirmée par quelques expériences.

Auſſi une des choſes que je me propoſe principalement dans ce mémoire, c'eſt de ſuppléer à ce défaut, & c'eſt dans cette vue que je recommande l'uſage de l'onguent jaune (*i*) de la pharmacopée d'Edimbourg. Il eſt connu que cet onguent ſe fait avec une once de mercure & deux onces d'eau forte (*k*) que l'on fait digérer enſemble ſur un bain de ſable, juſques à-ce que le mercure ſoit entiérement diſſous; après quoi on incorpore cette diſſolution tandis qu'elle eſt encore toute chaude, avec une livre de graiſſe de porc fondue, & qui eſt ſur le point de ſe figer: alors on broye le tout fortement dans un mortier de marbre pour en faire un onguent.

Lorſque la préparation de cet onguent a bien réuſſi, il eſt dur, & d'une couleur jaune foncée. Mais ſi l'on n'a pas bien obſervé la proportion des ingrédiens de cette compoſition, ou que la

---

(*i*) *Unguentum citrinum.*

(*k*) Je crois devoir remarquer ici que la pharmacopée d'Edimbourg preſcrit l'eſprit de nitre au lieu de l'eau forte dont l'Auteur parle: il ſe peut au reſte que cela revient au même, comme je le crois. Cette recette eſt à-peu-près la même que celle que l'on trouve ſous le titre de *Unguentum mercuriale citrinum ad ſcabiem*, dans le *Codex medicamentarius Pariſienſis.* Peut-être que l'onguent de précipité blanc de WERLHOFF feroit le même effet. *Note de l'Editeur.*

graiſſe de porc ait été trop chaude ou trop froide; alors l'onguent n'a ni la couleur ni la conſiſtance qu'il doit avoir, & il ne produit pas non plus auſſi ſûrement les bons effets qu'il doit produire.

Pour ce qui eſt de l'uſage de cet onguent, voici quelle eſt la maniere de s'en ſervir. On en remplit une petite boîte, & on le chauffe à la flamme d'une chandelle, juſqu'à ce qu'en ſe fondant il ſe forme comme une eſpece d'huile au deſſus. On prend un peu de cet onguent ainſi liquéfié ſur le bout du doigt index, & on en frotte avec précaution les bords des paupieres malades. Il ſuffit d'en faire uſage une fois ſeulement dans l'eſpace de vingt-quatre heures, mais il faut que ce ſoit toujours lorſque le malade va ſe coucher. D'abord après cette opération, il faut appliquer ſur les paupieres un emplâtre mol, fait avec du cérat blanc & l'y aſſujettir bien légérement au moyen d'une bande. Cet emplâtre humecte, entretient les paupieres ſouples pendant toute la nuit, & empêche qu'elles ne ſe collent l'une contre l'autre. Malgré cette précaution, les paupieres ne laiſſent pas que de s'ouvrir encore avec quelque difficulté le matin. Au reſte, on peut diminuer beaucoup cette incommodité, en prenant du lait & du beurre frais bien mêlés enſemble, que l'on chauffe en ſuitepour en oindre les paupieres. Cette onction amollit & détache inſenſiblement les croûtes de la teigne, enſorte que peu de tems après, le malade peut les enlever ſans éprouver la plus petite douleur.

Dans certains cas où l'œil étoit fort irritable, je me ſuis vu obligé de me ſervir d'un petit pinceau fait de poils de chameau, pour appliquer l'onguent jaune aux paupieres. Mais quand on

peut ſe ſervir du doigt, comme on le peut dans la plupart des cas, cela eſt certainement à préférer à l'uſage de tout autre inſtrument, parce que avec le doigt on peut bien faire pénétrer l'onguent & en oindre parfaitement toute la partie malade.

La pſorophthalmie eſt ſouvent compliquée avec une inflammation plus ou moins conſidérable du globe de l'œil. Dans ces cas-là on peut retirer de la teinture thébaïque que j'ai recommandée précédemment, le même avantage, que dans les cas que j'ai décrits plus haut en parlant de l'inflammation des yeux (*l*).

J'ai obſervé ci-deſſus que la maladie dont je parle ici, reconnoît auſſi quelquefois pour cauſe la cachexie écrouelleuſe. Dans ces cas-là, lors même que le malade eſt parfaitement guéri, quant aux ſymptomes qui ſe manifeſtent à l'extérieur, il riſque cependant toujours beaucoup d'éprouver dans la ſuite des rechûtes du même mal. Il faut donc, pour prévenir ces rechûtes, faire prendre au malade pendant longtems des médicamens propres à purifier le ſang, & lui faire une fontanelle, afin de détourner par-là les humeurs de l'œil: mais tous ces moyens feront infructueux, ſi le malade ne vit pas d'une maniere très-réglée, & s'il n'obſerve pas la diete la plus exacte. Il eſt quelques perſonnes chez qui les fontanelles ne coulent abſolument point. Dans ces cas-là il faut appliquer un véſicatoire dont on entretienne continuellement la ſuppuration, ou bien ſubſtituer à la fontanelle quelque autre évacuation ſembla-ble,

---

(*l*) Un peu avant le milieu de la premiere partie de ce mémoire.

ble, que l'on puiſſe faire durer ſans interruption.

Je rapporterai encore ici quelques obſervations qui ſervent à prouver l'utilité de la méthode que je propoſe.

DOUZIEME CAS.

Une petite fille d'environ cinq ans avoit eu la rougeole au mois de Juin 1778, maladie dont elle fut guérie au bout du terme ordinaire. Mais tandis qu'elle avoit encore la rougeole, elle fut attaquée à l'œil gauche d'une inflammation violente & qui lui cauſoit de grandes douleurs. Au commencement, ſa mere lui lava l'œil avec de l'eau de fontaine; ce qui pendant deux jours parut ſoulager le mal: mais après cela l'inflammation recommença avec tout autant de violence qu'auparavant. Là-deſſus on conſulta diverſes perſonnes, & l'on fit très-exactement les remedes qu'elles avoient conſeillées, mais ſans aucun ſuccès, juſques au vingt-unieme ſeptembre que je vis la malade pour la premiere fois. Je trouvai les paupieres ſi fort enflées qu'il ne me fut abſolument pas poſſible de juger de l'état de l'œil. C'eſt pourquoi je commençai d'abord à faire uſage du laudanum liquide de la maniere que j'ai indiquée précédemment, après quoi j'appliquai à la tempe trois ſangſues, puis un emplâtre véſicatoire au même endroit où elles avoient été miſes. Tout cela produiſit un ſi bon effet, que le lendemain matin je pus ſéparer les paupieres l'une d'avec l'autre: je vis alors que l'œil étoit fort enflammé. On continua à faire uſage une fois chaque jour du laudanum liquide.

Le vingt-cinquieme de ſeptembre, l'inflamma-

tion avoit beaucoup diminué, & la plus grande incommodité que la malade éprouvât alors, c'eſt que le matin ſes paupieres étoient tellement attachées l'une contre l'autre, qu'elle ne pouvoit pas les ouvrir ſans ſouffrir des douleurs très-vives. Afin donc de remédier à cette incommodité, je preſcrivis de faire uſage tous les ſoirs de l'onguent jaune dont j'ai donné la recette ci-deſſus, & du cérat blanc, & cela de la maniere que j'ai indiquée précédemment; & pour le matin de procurer la chûte des croûtes viſqueuſes de la teigne qui bordoit les paupieres, en les enduiſant avec un mêlange de beurre frais & de lait, en ayant attention de faire cette opération avant que l'enfant eſſayât d'ouvrir les paupieres. Je n'employai à côté de cela aucun remede interne, parce que la jeune fille avoit déja été ſuffiſamment évacuée auparavant. De cette maniere, la malade fut complettement rétablie le vingt-neuvieme Avril ſuivant, enſorte que l'œil qui avoit été malade, étoit alors auſſi bon & auſſi ſain à tous égards que l'autre œil.

TREIZIEME CAS.

Un jeune garçon âgé d'environ ſept ans, fut attaqué au mois de Décembre 1778 d'un violent catarrhe, qui ſe jetta ſur les deux yeux. Pendant un mois entier, on ne fit autre choſe que de lui baſſiner les yeux avec de l'eau fraîche: mais au bout de ce tems-là ils furent ſi douloureux, que le malade ne pouvoit plus ſupporter la plus foible lumiere, & qu'il falloit qu'il ſe tînt continuellement dans une chambre obſcure. Un apothicaire que l'on avoit conſulté, conſeilla de met-

tre une ſangſue à chaque tempe, puis d'appliquer un véſicatoire derriere chaque oreille. On exécuta cela à trois différentes fois dans l'eſpace de trois ſemaines, après quoi on appliqua un véſicatoire à la nuque & un ſur le dos. Outre cela & pendant tout ce tems-là; on fit uſage d'une eau pour les yeux: mais tous ces remedes furent ſans effet.

Ce fut le vingt-unieme Mars 1779 que je viſitai le malade pour la premiere fois. Ses paupieres étoient tout auſſi enflées que celles de la malade du cas précédent, enſorte qu'il étoit impoſſible de voir juſqu'à quel point l'œil avoit ſouffert. Je me déterminai en conſéquence à faire uſage du laudanum liquide; ce qui réuſſit ſi bien, qu'au bout de quelques heures, le petit malade put ſupporter la lumiere & ſe ſervir de ſes yeux pour jouer, ſans qu'on eût beſoin de les lui ouvrir.

Le vingt-cinquieme de Mars, on réitéra l'uſage du laudanum, & l'on vit alors que la cornée étoit très-nette: cependant le blanc de l'œil étoit encore fort enflammé. Le même ſoir encore, on appliqua à chaque tempe trois ſangſues, puis un véſicatoire à l'endroit où elles avoient été miſes.

Le vingt-neuvieme, le malade avoit recouvré la vue au point qu'il y voyoit aſſez pour parcourir un aſſez grand eſpace dans la maiſon. Après ce tems-là, on ne fit plus uſage de la teinture thébaïque que de deux jours l'un.

Le troiſieme Avril, les bords des paupieres étoient fort rouges, il y avoit un peu de matiere gluante attachée aux cils, & le matin les paupieres étoient collées l'une contre l'autre. Je fis donc frotter les paupieres avec l'onguent jaune, & ap-

pliquer enſuite le cérat blanc, &c., comme l'on avoit fait pour le malade précédent.

Le ſixieme Avril, l'inflammation des deux yeux & des paupieres s'étoit entiérement diſſipée, la vue étoit tout-à-fait nette & n'avoit pas le moindre défaut.

QUATORZIEME CAS.

Une petite fille âgée de dix mois fut attaquée d'une enflure des paupieres à laquelle il ſurvint un écoulement abondant de matiere qui ſortoit entre les paupieres. On conſulta un apothicaire qui donna une multitude de remedes, & ſe ſervit de pluſieurs ſortes de collyres. Nonobſtant cela, la maladie continua avec beaucoup de violence pendant une année, & cela de maniere à cauſer d'aſſez grandes douleurs à cet enfant. Au commencement, il n'y avoit que l'œil droit qui fût enflammé, mais enſuite l'œil gauche fut auſſi attaqué de la même maniere, & même avec des ſymptomes plus opiniâtres & plus fâcheux. Après cela on porta cet enfant à la campagne, où il ſe rétablit, ce que l'on attribua uniquement au changement d'air. Cependant il arriva qu'au mois de Mai 1776, tems auquel cet enfant étoit âgé d'environ une année, l'œil gauche s'enflamma derechef avec autant de violence qu'auparavant: cette inflammation ſe diſſipa pourtant bientôt au moyen d'un onguent qu'un étranger preſcrivit.

Enfin au mois de Janvier 1779, l'œil gauche fut derechef attaqué d'une ophthalmie violente, & quoique l'on eſſayât encore de faire uſage de l'onguent dont je viens de parler, ce fut inutilement pour cette fois. On purgeoit la petite malade tous les trois jours: cependant elle ne pou-

voit toujours point ſupporter la lumiere, & ſes paupieres étoient très-enflammées & très-enflées. Ce fut dans ces circonſtances que je vis cette malade pour la premiere fois : je découvris en même tems, après avoir ouvert les paupieres avec quelque difficulté, une grande tache blanche, qui paroiſſoit couvrir la plus grande partie de la cornée. Je fis d'abord appliquer ſur la tempe gauche trois ſangſues, puis un véſicatoire. On fit auſſi uſage du laudanum liquide de la maniere que j'ai indiquée précédemment, & comme l'on trouva qu'il procuroit beaucoup de ſoulagement à la malade, on y revint tous les jours.

Quinze jours après, l'inflammation ſe trouva conſidérablement diminuée, & l'enfant pouvoit ouvrir les yeux ſans douleur : cependant les bords des paupieres étoient encore rouges, & s'attachoient fortement pendant la nuit. Pour y remédier donc, on fit tous les ſoirs uſage de l'onguent jaune & du cérat blanc, & tous les matins du beurre chauffé avec du lait, auſſitôt que l'enfant étoit réveillé. Tout cela réuſſit de maniere, qu'au bout de dix jours les paupieres auſſi bien que les yeux, furent complettement délivrés de l'inflammation. Quant à la tache, qui au commencement avoit paru couvrir toute la prunelle, elle étoit devenue beaucoup plus petite, & la vue étoit rétablie au point que la malade pouvoit ſe ſervir de ſes yeux.

Les choſes en étant à ce point, je fis prendre à la malade deux fois par jour une poudre dépurative, compoſée d'éthiops fait avec le mercure & d'acide de tartre (*m*), & vers la fin de la cure,

---

(*m*) Je ſoupçonne que cet acide de tartre n'eſt autre

je lui établis une fontanelle au bras gauche. Pour achever de dissiper la tache qui restoit à l'œil, après avoir cessé l'usage de tous les autres remedes externes, j'employai pendant longtems le collyre de sublimé-corrosif, mentionné précédemment (*n*): je réussis par le moyen de ce collyre à faire que cette tache diminuât encore beaucoup, quoiqu'à la vérité elle ne pût pas se dissiper entiérement, comme cela arrive toujours dans ces sortes de cas.

QUINZIEME CAS.

Un homme âgé de passé soixante ans avoit une violente douleur aux deux yeux, qui duroit déja depuis plus d'un mois, & le rendoit incapable de vaquer à ses occupations. Il ne pouvoit pas ouvrir les paupieres, sans éprouver une douleur très-vive: la rougeur des yeux étoit très-considérable, mais moins cependant qu'elle ne l'est ordinairement dans cette espece d'ophthalmie qu'on appelle *chemosis*. Je fis d'abord dégoutter dans chaque œil deux gouttes de laudanum liquide, qui, après avoir causé au malade la douleur qui accompagne toujours l'usage de ce collyre, lui procura un soulagement très-sensible. Outre cela, & le même soir encore, on appliqua sur chaque tempe trois sangsues & un vésicatoire, ce qui diminua encore davantage la douleur, & dissipa en très-grande partie la rougeur. Là-dessus je fis

---

chose que la crême de tartre, sans quoi cette composition seroit un remede corrosif. *Note de l'Editeur.*

(*n*) Un peu avant le premier cas.

réitérer tous les jours l'uſage du laudanum, & cela toujours avec le même ſuccès, enſorte que le malade, qui étoit portefaix de la douane de la compagnie des Indes orientales, put recommencer à exercer ſa profeſſion.

Il ſe plaignoit maintenant, que ſon plus grand mal étoit de ne pas pouvoir bien ouvrir les paupieres le matin, & qu'en les ouvrant, cela lui cauſoit de grandes douleurs. Depuis quelques jours, les bords des paupieres étoient plus rouges que de coutume; mais comme à côté de cela le malade ſe trouvoit mieux de jour en jour, on eſpéroit qu'il ſuffiroit de continuer l'uſage de la teinture thébaïque pour diſſiper cette rougeur, comme il avoit ſuffi pour diſſiper l'inflammation des yeux. Mais en examinant le mal avec attention, je trouvai que les bords des paupieres n'étoient pas ſimplement rouges, mais que de plus il y avoit réellement de petits ulceres. C'eſt pourquoi je conſeillai au malade de faire uſage de l'onguent jaune & du cérat blanc, de la même maniere qu'on l'avoit pratiqué avec les malades précédens. Ces remedes firent le même bien aux paupieres que le laudanum liquide avoit fait aux yeux, & le malade ſe trouva ſi bien au bout de quelques ſemaines, qu'il ne parut plus avoir beſoin d'aucun remede.

Mais cet homme ayant été expoſé au froid, cela donna lieu à une nouvelle ophthalmie qui fut auſſi violente que l'avoit été la premiere. Je revins donc à l'uſage des ſangſues, des véſicatoires, & du laudanum liquide, remedes qui le ſoulagerent cette fois tout comme ils avoient fait la premiere. L'ophthalmie étant diſſipée en partie, je fis encore faire uſage au malade de l'onguent

jaune, qui réuſſit encore bien cette fois. Cependant, ayant encore examiné avec attention les circonſtances de cet homme, je découvris que précédemment il avoit conſtamment été ſujet à des éruptions ſcorbutiques dans différentes parties du corps : c'eſt pourquoi, je lui preſcrivis un électuaire compoſé de dépuratifs & de médicamens propres à corriger la maſſe des humeurs. Outre cela, je lui fis faire uſage de l'eau antiſcorbutique de SYDENHAM, tantôt ſeule, tantôt mêlée avec du lait.

Mais le malade étoit à peine rétabli de cette rechûte, que l'inflammation revint de nouveau, & cela ſans aucune cauſe apparente ; elle étoit également accompagnée des mêmes douleurs que la premiere fois. On reprit l'uſage des mêmes remedes, & on établit au bras une fontanelle, d'où il s'écoula bientôt beaucoup de matiere. Cette fois encore le malade fut rétabli au bout de trois ſemaines, & depuis lors il n'a plus eu de rechûte, & ſa vue eſt en très-bon état.

SEIZIEME CAS.

Un homme avoit depuis pluſieurs années la vue foible, & il étoit ſujet à de fréquentes exulcérations & à des douleurs aux bords des paupieres. Ses paupieres ſe colloient fortement pendant la nuit, ce qui faiſoit que le malade ſouffroit beaucoup de douleur le matin lorſqu'il vouloit les détacher. Enfin ces incommodités allerent tellement en augmentant, qu'au mois de Juin 1778, le malade ſe vit obligé de conſulter Mr. WATHEN à ce ſujet. Mr. WATHEN trouva que cette maladie étoit celle à laquelle je donne le nom de pſo-

rophthalmie ; c'eſt pourquoi il preſcrivit l'uſage de l'onguent jaune & du cérat blanc. Mais la premiere fois que le malade ſe ſervit de cet onguent, cela lui cauſa de ſi grandes douleurs, qu'il ne put pas ſe déterminer à y revenir, quelque raiſon que l'on pût lui dire pour l'y engager. Cependant, depuis ce tems-là ſes paupieres commencerent à ſe guérir, & le malade parut rétabli au bout de trois ſemaines par le ſeul uſage du cérat blanc. Il continua à être bien de cette maniere pendant un mois : cependant, au bout de ce tems il recommença à éprouver les mêmes incommodités, mais avec moins de violence. On le perſuada, avec bien de la peine, à faire uſage de l'onguent jaune : mais pour cette fois il l'appliqua avec plus de ménagement, & de maniere à ne point en laiſſer aller ſur le globe de l'œil. Auſſi cette application lui cauſa-t-elle beaucoup moins de douleurs, & les incommodités qu'il ſouffroit furent entiérement diſſipées dans peu de jours. Quelques ſemaines après, le malade eut encore une rechûte, de laquelle il ſe délivra par le moyen du même remede, & en auſſi peu de tems que la derniere fois. Depuis ce tems-là, cet homme n'a point eſſuyé de rechûte de conſéquence, & auſſitôt qu'il s'apperçoit du plus petit retour de ſon incommodité, il a d'abord recours à l'onguent jaune, lequel ſuffit toujours pour y remédier.

DIX-SEPTIEME CAS.

Au mois d'Octobre 1777, un garçon de l'âge de douze ans fut attaqué d'une inflammation à l'œil gauche qui étoit ſi violente, qu'il ne pouvoit pas s'en ſervir le moins du monde, ſans

éprouver aussitôt des douleurs très-vives. On fit essai de quantité de remedes tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, mais ils furent tous infructueux, quoique le médecin ordinaire de la maison continuât l'usage de ces remedes durant un mois. Mr. WATHEN que l'on appella alors, trouva que les paupieres étoient très-enflées, & que l'œil étoit attaqué d'une violente inflammation. Il fit d'abord dégoutter du laudanum liquide dans l'œil, puis le soir du même jour, il fit appliquer à la tempe trois sangsues & un vésicatoire. Le jour suivant, la douleur & l'irritation se trouverent diminuées, au point que le malade pouvoit supporter la lumiere & fixer un peu les objets en les regardant, ce qui lui avoit été impossible depuis le commencement du mal.

A cette occasion on découvrit une petite tache sur la cornée, & on trouva aussi que les bords des paupieres étoient fort rouges & exculcérés. Cependant, l'enflure des paupieres & l'inflammation de l'œil étoient encore trop considérables, pour qu'on eût pu se servir de l'onguent jaune ; c'est pourquoi l'on se contenta de faire usage seulement du cérat blanc, & du mêlange de beurre frais & de lait, de la même maniere qu'on l'avoit fait pour ceux des malades précédens qui se trouvoient dans des cas semblables à celui-ci. Cela réussit si bien, que dans l'espace de huit jours l'irritation fut assez diminuée pour que l'on pût, au bout de ce tems-là, faire usage de l'onguent jaune sans qu'il augmentât la douleur. On mit alors de côté l'usage du cérat blanc, à cause que les paupieres étoient enflées, & on substitua à ce cérat un cataplasme composé de coagulum d'alun & de graisse de porc, lequel, à raison de sa qua-

lité adouciſſante & aſtringente, fit un très-bon effet, en ſorte que dans peu de ſemaines le malade fut entiérement délivré de ſa maladie, & que depuis lors il a été exempt de toute indiſpoſition des yeux.

On avoit déja remarqué longtems auparavant, & avant que le malade fût attaqué de cette ophthalmie, qu'il avoit eu pluſieurs glandes du cou extraordinairement enflées. Cette incommodité dura encore après la guériſon de l'ophthalmie, & au mois de Juillet ſuivant, il eut deux de ces glandes qui devinrent aſſez groſſes. On en ouvrit une qui étoit devenue complettement mûre, en y faiſant une inciſion : l'autre demeura fort dure, & étoit de la groſſeur d'une noix. Auſſi-tôt que la plaie faite par l'inciſion de la premiere tumeur commença à ſe conſolider, on envoya le malade à la campagne, & on lui preſcrivit de prendre matin & ſoir une dragme d'éthiops végétal (*o*), & de boire outre cela toutes les ſemaines deux fois une demi-pinte d'eau de mer. De cette maniere, la plaie acheva peu-à-peu de ſe conſolider ; la glande endurcie s'amolit, & au bout de deux mois le malade fut parfaitement rétabli. Depuis lors il n'a plus eu le moindre mal aux yeux ni aux paupieres.

DIX-HUITIEME CAS.

Un jeune homme âgé d'environ dix-ſept ans, apprentif d'un faiſeur d'inſtruments de mathéma-

---

(*o*) C'eſt le chêne marin brûlé & réduit en poudre. *Quercus marina; Fucus veſiculoſus* LINN. *Note de l'Editeur de Leipſick.*

tique, avoit presque constamment été sujet à des incommodités aux bords des paupieres, & cela depuis l'âge de deux ans qu'il avoit eu la petite vérole. Ces parties étoient rouges, exulcérées, & étoient sujettes à se coller. Quelquefois l'inflammation dont elles étoient attaquées se communiquoit à l'œil & causoit une ophthalmie qui duroit des mois entiers, ensorte que le malade étoit privé de la vue pendant ce temps-là, & incapable de travailler à sa vocation. Outre cela, il restoit après cette inflammation des taches sur les yeux, qui obscurcissoient plus ou moins la vue. Le malade avoit fait usage de plusieurs remedes, de diverses eaux pour les yeux, d'onguens &c; mais tout cela n'avoit produit aucun effet.

Vers la fin du mois d'Auguste 1777, le malade ayant eu de violentes douleurs pendant quelque temps, je lui conseillai de se servir de l'onguent jaune & du cérat blanc, de la maniere accoutumée. Trois jours après qu'il eût commencé à en faire usage, je trouvai que les bords des paupieres s'étoient beaucoup amollis, qu'ils causoient beaucoup moins de douleur au malade, & que le matin à son réveil, ils n'étoient point aussi fortement collés l'un contre l'autre. Je tins toujours le ventre libre au moyen d'un électuaire dépuratif; & dès le commencement, vû la rougeur & l'inflammation des paupieres qui s'étendoit jusques sur le globe de l'œil, je me servis quelquefois du laudanum liquide. Ces remedes réussirent de telle sorte, que le malade se trouva mieux de jour en jour, & qu'il fut complettement rétabli au milieu de Septembre. Cependant je continuai encore pendant quelque temps à employer

une eau pour les yeux, dans la compoſition de laquelle il entroit du ſublimé corroſif, & cela dans la vue de diſſiper les taches de la cornée. Depuis ce temps-là, c'eſt-à-dire depuis plus de deux ans, ce jeune homme a été bien portant ; il n'a point eu de rechute, & l'on peut à peine appercevoir quelque reſte de taches ſur la cornée.

DIX-NEUVIEME CAS.

Un jeune homme étoit ſujet depuis pluſieurs années à avoir de la rougeur, de la douleur & de l'inflammation aux yeux & aux paupieres. Cette indiſpoſition lui étoit ſurvenue pendant qu'il étoit dans une école de penſion, & l'on en attribuoit la cauſe à ce qu'au lieu d'un bonnet, il s'étoit attaché autour de la tête un mouchoir qui n'étoit pas ſec, ſur quoi il avoit d'abord été attaqué d'un violent catarrhe & d'inflammation aux yeux. Le catarrhe fut bientôt guéri, mais l'ophthalmie obligea le malade à garder long-tems la chambre ſans pouvoir lire. Depuis ce tems-là, il n'avoit été que rarement exempt de toute inflammation aux yeux, & pluſieurs médecins lui avoient adminiſtré une foule de remedes tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, mais ſans aucun ſuccès.

Enfin au mois de Septembre 1778, le malade fut attaqué d'une très-violente inflammation aux yeux, laquelle dura pendant trois ſemaines entieres ſans lui donner le plus petit relâche. Les paupieres étoient fort tuméfiées, & leurs bords étoient fort rouges & fort douloureux. Outre cela, il ſe manifeſta à chaque œil une petite tache ſur la cornée, laquelle faiſoit obſtacle à la vue du côté où elle étoit placée. Tous les matins les paupie-

res étoient si fortement attachées les unes contre les autres, qu'il falloit plusieurs minutes au malade pour pouvoir les détacher, & cela avec les douleurs les plus vives.

Ayant alors été appellé auprès de lui, je lui prescrivis aussitôt de faire usage de l'onguent jaune & du cérat blanc. Cet onguent ne lui causa point de douleur, & le jeune homme se sentit fort soulagé après en avoir usé deux fois : je trouvai même que tous les symptomes s'étoient beaucoup plus amendés dans ce court espace de tems, que je ne l'aurois espéré. Je lui fis prendre à l'intérieur une décoction de quinquina, & une dissolution affoiblie de sublimé corrosif : ce qu'il continua pendant un mois entier, en faisant en même tems toujours usage des remedes externes que je lui avois prescrits. Au bout de ce tems-là, ce jeune homme fut rétabli au point qu'il n'eut plus besoin de l'onguent. Alors on se servit d'une eau pour les yeux, dans la composition de laquelle il entroit du sublimé corrosif, afin de faire disparoître les taches qu'il y avoit encore sur la cornée. Depuis ce tems-là, le malade a été en état de vaquer à ses occupations, & il n'a point eu de rechûte qui lui ait causé beaucoup d'incommodité ni de douleur. Aussitôt qu'il apperçoit quelque chose de semblable, il a recours à son onguent jaune, qui dans peu de tems empêche les progrès de l'inflammation & des autres symptomes.

VINGTIÈME CAS.

Une dame fut attaquée, il y a environ cinq ans d'inflammation & de rougeur au bord des paupieres de l'œil droit, ce qui lui causoit beau-

coup de douleur, & lui attiroit même souvent une ophthalmie à cet œil. Un apothicaire lui donna divers remedes tant internes qu'externes, attribuant la cause de ces symptomes à une acrimonie scorbutique. Mais comme l'on vit que tous ces remedes, après en avoir usé pendant assez longtems, n'avoient procuré aucun soulagement à la malade; on appella un médecin, qui ordonna d'autres remedes, quoique dans le même but, mais qui n'eurent pas un plus heureux succès. Alors cette dame se servit pendant deux mois d'une femme qui a beaucoup de vogue pour la guérison des maux d'yeux opiniâtres: mais son secour fut absolument inutile, & l'état des yeux de la malade empira de façon qu'elle fut obligée de se tenir pendant deux mois entiers dans une chambre où il n'entroit point de jour, & où elle essaya de toutes sortes de remedes que des médecins ou des amis lui recommandoient. Cependant la rougeur & l'inflammation des paupieres alloient toujours en augmentant: il arriva même que l'exulcération s'étendit jusques à la joue, en gagnant assez avant au dessous de l'œil, & que la douleur ne discontinuoit pas. Pendant ce tems-là, on avoit constamment entretenu la suppuration d'un vésicatoire que l'on avoit appliqué au dos; on avoit établi une fontanelle au bras, & de tems-en-tems on avoit appliqué des sangsues. Un chirurgien de réputation que l'on consulta, fut d'avis que la malade se fit mettre un séton à la nuque; mais elle ne voulut point y consentir.

Enfin, comme il y avoit déja dix-huit mois que la maladie duroit, Mr. WATHEN proposa l'usage de l'onguent jaune & du cérat blanc. Les paupieres étant fort exulcérées, le premier usage

de l'onguent causa plus de douleur qu'il ne le fait pour l'ordinaire; cependant malgré cela, on ne laissa pas que d'en continuer réguliérement l'usage; au bout d'une semaine, les paupieres commencerent à paroitre moins malades, & l'œil même commença à pouvoir mieux supporter la lumiere. A mesure que les paupieres se guérissoient, la douleur qu'occasionnoit l'onguent diminuoit aussi, & peu de tems après elle n'eut du tout plus lieu. Les paupieres se colloient tous les jours moins, & dans l'espace de six semaines elles étoient entiérement exemptes d'exulcération, & avoient repris leur forme naturelle. Alors les yeux de cette dame étoient aussi beaux que s'ils n'avoient jamais été malades: elle en voyoit très-bien aussi, quoique de tems en tems les paupieres fussent un peu sensibles & douloureuses, ce qui obligeoit la malade à reprendre l'usage de l'onguent jaune, qui lui procuroit chaque fois du soulagement.

VINGT-UNIEME CAS.

Un homme, qui est actuellement dans sa cinquantieme année, consulta Mr. WATHEN, il y a environ dix ans, pour une maladie qu'il avoit aux paupieres des deux yeux: ces parties étoient non seulement ulcérées à leurs bords, mais outre cela elles étoient fort enflées, & la paupiere inférieure étoit tellement renversée, que sa surface interne étoit entiérement tournée en dehors. Il y avoit alors près de trois années que la maladie duroit, & qu'à cause de cela cet homme ne pouvoit point vaquer à ses occupations. Le matin à son réveil il étoit obligé de laisser ses paupieres

fermées,

fermées, parce qu'elles étoient trop fortement attachées, enſorte qu'il lui falloit quelques heures de tems pour pouvoir les ouvrir; encore ne le pouvoit-il quelquefois ſans qu'elles commençaſſent à ſaigner; & ſans lui faire de grandes douleurs.

On avoit eſſayé de pluſieurs remedes tant internes qu'externes, mais ſans en retirer aucun fruit. Mr. WATHEN preſcrivit à ce malade les mêmes remedes que ceux qu'il avoit employés pour le malade du cas précédent. La premiere fois que l'on fit uſage de l'onguent jaune, il occaſionna beaucoup de douleur: mais au bout de trois jours, le malade put ouvrir les yeux avec une certaine facilité, ce qu'il n'avoit point éprouvé depuis le commencement de ſon indiſpoſition. Il ſe rétablit à la vérité lentement; cependant la guériſon faiſoit toujours des progrès, & après qu'il ſe fut écoulé trois mois, les paupieres ſe retrouverent dans leur état naturel, & elles avoient recouvré leur premiere forme. Depuis lors auſſi cet homme a toujours pu ſe ſervir très-bien de ſes yeux.



DE LA SUPPURATION DE L'ŒIL (*a*)

Chez les enfans nouvellement nés, par le même auteur (*b*).

LA conjonctive est défendue contre l'âcreté de l'humeur lacrymale, par une humeur douce, ténue & mucilagineuse, laquelle comme l'on croit, suinte d'une infinité de petits orifices qui, à ce que WINSLOW assure, se trouvent répandus sur toute la surface de cette membrane. Dans l'état naturel, cette humeur ne se sépare qu'en petite quantité ; c'est par cette raison, que transparente comme elle l'est, on ne peut pas la découvrir à la vue simple. Mais lorsqu'il survient de l'irritation ou de l'inflammation à la partie de laquelle cette humeur se sépare, cela fait non seulement, que cette même humeur augmente considérablement pour la quantité, mais que de plus elle change tellement de nature, qu'elle devient fort semblable au pus, soit pour la consistance épaisse, soit pour la couleur.

Je crois que c'étoit dans ces circonstances que se trouvoit le malade dont parle SAINT YVES (*c*), & dont cet auteur attribuoit par erreur la maladie à la métastase d'une gonorrhée : ce malade dont il parle dans l'exemple que j'ai mentionné, étoit un adulte, & il ne seroit pas impossi-

(*a*) *Purulent ege.*

(*b*) Page 106, du mémoire original.

(*c*) Voyez un peu après le commencement du premier Mémoire de Mr. WARE.

ble de citer encore quelques cas ſemblables ; mais je dois avertir que ces cas ſont très-rares. D'ailleurs & pour l'ordinaire la maladie, dont il eſt ici queſtion n'a pas chez les adultes tous les mêmes caracteres que lorſqu'elle a lieu chez les enfans nouvellement nés. Chez les derniers, cette maladie commence d'abord à ſe manifeſter par une rougeur aux paupieres, qui dans peu de tems enflent ſi fort, que l'on ne peut les ſéparer ni les ouvrir qu'avec la plus grande difficulté. Il ſurvient bientôt après un écoulement de matiere épaiſſe & jaune, & lorſque l'on peut parvenir à ſéparer les paupieres l'une de l'autre ; on voit que cette matiere s'étend ſur l'œil de maniere à le couvrir enfin entiérement.

Pour l'ordinaire les deux yeux ſont en même tems attaqués de cette maladie, & dans les cas où le mal eſt des plus fâcheux, la ſurface interne des paupieres ſe tourne en dehors toutes les fois que l'enfant crie : cela arrive auſſi lorſque l'on fait effort pour ouvrir les paupieres du malade. Quelquefois les paupieres ſont ainſi continuellement renverſées ; & quoiqu'on les remette avec les doigts dans la ſituation convenable, elles ne laiſſent pas que de ſe renverſer derechef, auſſitôt que l'on ôte les doigts.

Cette maladie des yeux n'eſt ordinairement accompagnée d'aucune autre, & elle provient à ce que l'on croit, de ce que l'on a eu l'imprudence d'expoſer les enfans à un air froid. Cependant elle eſt quelquefois auſſi compliquée avec des éruptions à la tête ou dans d'autres parties du corps ; & j'ai vu plus d'une fois qu'elle avoit lieu chez des enfans, chez qui il y avoit en même tems des indices d'une diſpoſition aux écrouelles.

L'enflure des paupieres occaſionne néceſſairement un certain retréciſſement ou une contraction de leurs bords: il arrive alors par-là que la matiere qui ſe trouve à la ſurface interne des paupieres ne peut abſolument point s'écouler, & que conſéquemment elle croupit entre les paupieres & le globe de l'œil. Cela fait que l'inflammation va toujours en augmentant, & qu'il n'eſt pas rare qu'il en réſulte des ulceres & des taches, qui très-ſouvent couvrent une partie de la prunelle, ou même qui la couvrent entiérement, comme cela arrive quelquefois. Ces effets peuvent en plus grande partie venir de l'acrimonie du pus: mais dans les cas même où l'humeur retenue eſt tout-à-fait douce & abſolument exempte d'acrimonie, il ſuffit qu'elle ſéjourne continuellement ſur le globe de l'œil pour ôter à la cornée ſa tranſparence, parce qu'alors cette membrane eſt dans un état de macération. Qui plus eſt, lorſque cet effet eſt accompagné de l'enflure des paupieres, il peut même arriver, comme la ſuite le prouve, que la cornée vienne à ſe rompre, enſorte que les humeurs contenues dans le globe de l'œil s'échappent entiérement ou en partie, & que l'œil s'enfonce dans l'orbite.

Quoiqu'il importe extrêmement de remédier à une maladie auſſi dangereuſe, & qui eſt même ſouvent ſujette à avoir des ſuites funeſtes; on ne peut cependant pas diſconvenir, que le traitement ordinaire que l'on a employé juſques à préſent ne ſoit inſuffiſant pour parvenir à ce but ſalutaire. Sans m'arrêter donc davantage à diſcourir là-deſſus, je m'en vais faire part à mes lecteurs d'une méthode par laquelle j'ai réuſſi à guérir un

grand nombre d'enfans qui étoient attaqués de cette maladie.

Comme il paroît que le premier période de cette maladie consiste à une transsudation plus considérable de la part des vaisseaux de la conjonctive qui sont destinés à cette fonction ; le but que l'on doit principalement se proposer alors dans le traitement, est de redonner du ton aux vaisseaux relâchés, & d'empêcher qu'ils n'éprouvent une excrétion trop abondante. C'est ce que l'on doit encore faire lorsque cette excrétion trop abondante a déja lieu, & que la matiere qui transsude a acquis une couleur & une consistance semblables à celles du pus : il ne faut pas non plus perdre ce but de vue, lorsque cette matiere est devenue tout-à-fait jaune, & qu'elle a contracté une si grande acrimonie qu'elle attaque la cornée de maniere à donner lieu à la rupture de cette tunique.

Mais afin que l'on n'envisage pas mon opinion à cet égard sous un faux point de vue, j'avertis ici mes lecteurs que par les mots *matiere*, *matiere purulente*, *pus*, &c., je n'entends pas toujours un véritable pus ; mais que je me sers de tous ces mots comme d'autant de synonymes, pour désigner cette matiere semblable au pus, laquelle suinte de l'œil dans la maladie dont je parle ici. Car en parlant de cette maladie, tout comme en parlant de la gonorrhée, de certaines maladies de la membrane pituitaire du nez, & de celles de diverses autres membranes ; on est souvent obligé de se servir de ces mots pour désigner l'état des humeurs qui, dans ces maladies, transsudent en trop grande quantité de ces membranes ; quoique cependant dans tous ces cas, on ne sup-

poſe pas qu'il y ait réellement aucun abſcès, ni par conſéquent qu'il puiſſe ſe former un vrai pus. Je n'entends donc pas par ces mots, que l'humeur, qui dans la maladie en queſtion, ſuinte en trop grande quantité de la ſurface interne des paupieres & même du globe de l'œil, ſoit du vrai pus: je n'enviſage cette matiere que comme une humeur viſqueuſe, dont la ſecrétion eſt augmentée par l'effet d'une irritation qui agit ſur les membranes de ces parties, & dont la couleur eſt changée auſſi par la même cauſe (*d*).

Maintenant, cela poſé, on ne diſconviendra pas que l'uſage externe des remedes aſtringens dans chacun des périodes & dans tous les degrés de la maladie dont je parle, ne peut qu'être fondé ſur la théorie & ſur la raiſon, auſſi bien que je l'ai trouvé fondé ſur l'expérience. Le remede dont je me ſers dans cette vue, & que je puis recommander d'après ma propre expérience comme étant très-efficace, c'eſt *l'eau camphrée* du diſpenſaire du docteur BATES. Pour la préparer, on prend quatre onces de vitriol Romain, autant de bol de Veniſe, & une once de camphre; on les pulvériſe, puis on les mêle: on jette une once de ce mêlange dans une livre d'eau bouillante; on ôte à l'inſtant l'eau de deſſus le feu, afin que les

(*d*) Il eſt connu maintenant, que lorſqu'une membrane eſt attaquée d'inflammation, il ſuinte de cette membrane, & cela quand même il n'y a point d'abſcès ou d'ulcere effectif, une matiere qui à tous égards reſſemble au pus, & que par conſéquent, néceſſairement on doit appeller *du pus*. Tel eſt préciſément le cas dont l'auteur parle ici. *Note de l'Editeur de Leipſick.*

impuretés & les parties groſſieres du mèlange ſe précipitent au fond du vaſe.

En conſidérant quelles ſont les parties conſtituantes de ce remede, on ſentira d'abord qu'il doit avoir une propriété puiſſamment aſtringente, de laquelle dépendent auſſi principalement ſes bons effets dans la maladie en queſtion. Cependant cette eau eſt encore beaucoup trop forte pour que l'on puiſſe l'employer toute pure dans cette maladie. C'eſt pourquoi il eſt à propos de délayer; mais pour pouvoir déterminer juſqu'à quel point il convient de le faire, il faut avoir égard aux circonſtances particulieres de la maladie chez chaque malade. Cependant on peut ordinairement commencer à ſe ſervir de cette eau mèlée à la quantité d'une dragme avec deux onces d'eau commune froide: après cela, l'on peut augmenter ou diminuer la proportion de l'eau camphrée ſelon que les circonſtances le demandent.

On comprendra par l'expoſé que j'ai donné ci-deſſus de la nature de cette maladie, que les circonſtances ne permettent pas ici d'employer l'eau camphrée, ou tout autre collyre en liqueur, ſous la forme de vapeurs, de fomentation, d'épithéme, de cataplaſme ou de gouttes, pour en faire l'application à la partie ſouffrante; mais qu'il eſt néceſſaire d'employer un certain degré de violence, qui cependant ſoit modérée, lorſque l'on veut parvenir à introduire ce collyre entre les paupieres & le globe de l'œil. Il n'eſt rien de mieux pour cet effet, que de ſe ſervir d'une petite ſeringue d'ivoire ou d'étain, dont la canule ſe termine en une pointe émouſſée; on en inſinue le bout entre les bords des paupieres, & la liqueur que l'on ſeringue ainſi ſe diſtribue ſur toute la

ſurface de l'œil. Par cette injection on réuſſit non ſeulement à faire ſortir entiérement l'humeur purulente retenue entre le globe de l'œil & les paupieres, mais de plus, ce qui reſte du collyre après l'injection interrompt & diminue l'excrétion trop abondante qui ſe fait de cette matiere purulente.

La quantité de matiere qui s'amaſſe ſous les paupieres, varie beaucoup chez différents malades ſuivant la diverſité des circonſtances. Dans les cas les plus fâcheux de ce genre, cet amas ſe fait avec une promptitude étonnante. Il faut auſſi ſe régler ſur cette quantité, pour déterminer la force qu'il convient de donner au collyre & la fréquence de l'adminiſtration de ce topique. La maladie eſt-elle très-légere & ne fait-elle que commencer? alors il ſuffit d'injecter le collyre une fois par jour, en ſe ſervant d'un peu moins d'une dragme d'eau camphrée de BATES, étendue dans deux onces d'eau. Mais lorſque cette maladie eſt parvenue à ſon plus haut degré de violence & de malignité, il devient néceſſaire de faire l'injection une ou deux fois toutes les heures, & d'augmenter dans la même proportion la qualité aſtringente du collyre que l'on veut injecter. Lorſqu'enſuite on eſt parvenu à dompter un peu la furie du mal, on peut inſenſiblement rendre la liqueur moins forte, & l'injecter moins fréquemment.

Il eſt certain qu'il y a des raiſons très-prégnantes pour engager à réitérer fréquemment les injections dont je viens de parler, dans les cas où le mal eſt menaçant. Tant que la conjonctive n'eſt pas nettoyée juſqu'à un certain point, & que l'on n'a pas encore diminué la quantité de matiere qui en ſuinte; il eſt impoſſible de ſavoir dans quel état l'œil ſe trouve, s'il eſt plus ou moins en-

dommagé, ou s'il eſt entiérement perdu, ou enfin s'il eſt ſuſceptible de ſoulagement. La conſervation ou la perte de la vue dépend ſouvent ici de ce qui ſe paſſe dans l'intervalle de deux ou trois heures, & l'on ne peut point ſortir de la terrible incertitude où l'on eſt dans ces circonſtances, juſques-à-ce que la cornée ſoit redevenue viſible.

Les auteurs recommandent d'appliquer des cataplaſmes émolliens auſſi longtems que l'enflure des paupieres dure: c'eſt auſſi ce que l'on fait communément dans ce cas, quoique la propriété de ces cataplaſmes ſoit entiérement oppoſée à l'indication curative que nous avons dit plus haut qu'il faut ſuivre dans le traitement de cette maladie. Et il faut que je l'avoue, dans les cas de ce genre que j'ai eu occaſion de voir dans ma pratique, & où l'on avoit fait uſage de ces cataplaſmes, je n'ai pas remarqué qu'ils aient produit le moindre effet avantageux: je ſuis au contraire dans l'idée que dans ces cas-là, ces ſortes de topiques augmentent toujours le relâchement des parties, & que par cela même ils entretiennent & favoriſent l'affluence de l'humeur nuiſible.

Les cas de ce genre dans leſquels les parties internes de la paupiere ſe tournent en dehors, proviennent de l'extraordinaire relâchement & enflure de la conjonctive. Lorſque cette membrane eſt pouſſée en dehors par les cris de l'enfant ou par quelque autre cauſe, il arrive que les cartilages, ou les tarſes des paupieres, conſervant leur fermeté & leur élaſticité naturelle, agiſſent ainſi à la maniere d'un bandage ſerré, & empêchent que la conjonctive ne puiſſe ſe retourner & ſe remettre dans ſa ſituation naturelle. Maintenant donc lorſque l'on traite cette enflure & ce relâ-

chement de la conjonctive avec des applications émollientes, sous quelque forme qu'on les employe; on suit une route directement opposée à celle que l'on devroit suivre pour se conformer à une indication curative fondée en raison.

Si l'on veut donc, dans les cas en question, appliquer quelques médicamens à l'extérieur, ce ne doit point être des cataplasmes émolliens; mais soit qu'on les employe sous la forme de cataplasmes ou sous celle de collyre, ils doivent avoir une propriété tonique ou légérement astringente. Je recommande surtout en cette qualité un cataplasme qui se prépare en mêlant ensemble parties égales de caillot de lait que l'on a fait cailler avec de l'alun, & d'onguent de sureau (*e*). J'ai trouvé ce cataplasme très-utile; mais il faut l'appliquer froid & le renouveller souvent, sans cependant négliger de faire usage de l'injection. Quelquefois la matiere qui est retenue entre les paupieres est fort visqueuse & ténace, ensorte qu'elle les colle fortement lorsqu'elles demeurent rap-

---

(*e*) Je crois devoir indiquer ici la composition de cet onguent en faveur de ceux de mes lecteurs qui pourroient n'avoir pas la pharmacopée de Londres ou celle d'Edimbourg, car il se trouve une recette de cet onguent dans chacune de ces pharmacopées. Je commencerai par celle de la pharmacopée de Londres qui est probablement celle que l'auteur a suivie.

Prenez de fleurs de sureau bien épanouies quatre livres (poids de seize onces),
Suif de mouton préparé trois livres,
Huile d'olive une livre (poids de mesure).

Après avoir fondu le suif avec l'huile, cuisez-y les fleurs de sureaux jusques-à-ce qu'elles commencent à se crisper, puis coulez l'onguent en l'exprimant.

prochées pendant quelque tems. Dans ce cas-là, après avoir enlevé le cataplasme décrit ci-dessus, & avant que de faire usage de l'injection, il faut détacher cette matiere visqueuse & ténace, en la lavant avec du lait chaud dans lequel on ait fondu un peu de beurre non salé, ou avec quelque autre liqueur huileuse douce.

Le renversement de la paupiere fait un effet si désagréable à la vue, que cela inquiete beaucoup les personnes qui ne connoissent pas la nature de ce mal, surtout lorsqu'il dure long-tems, comme cela arrive quelquefois. Si ce renversement a lieu seulement lorsque l'enfant crie, & qu'il disparoisse aussitôt qu'il cesse de crier; alors on n'a pas besoin de faire autre chose, que d'user des médicaments externes dont j'ai parlé plus haut, car ce symptome s'amendera à mesure que l'enflure de la conjonctive se dissipera. Mais ce renversement a-t-il constamment lieu? il faut dans ce cas réitérer plus fréquemment l'injection qu'il n'est nécessaire de le faire dans les autres cas de ce genre: outre cela il faut qu'à l'instant que l'injection est faite, un aide remette la paupiere en place, & y applique aussitôt une compresse trempée dans l'eau camphrée indiquée ci-dessus, en la tenant en

---

Voici la recette de la pharmacopée d'Edimbourg.

Prenez de la seconde écorce récente du sureau,
Des feuilles récentes du même arbrisseau, de chaque quatre onces:

Après les avoir bien broyées, cuisez-les avec deux livres (c'est-à-dire trente onces) d'huile de lin, jusqu'à consomption de l'humidité. Coulez l'huile en l'exprimant, puis faites-y fondre six onces de cire blanche pour en faire un onguent, *Addition de l'Editeur.*

regle avec les doigts; ce qu'il eſt à propos de réitérer après chaque injection, afin que la paupiere ſe raccoutume inſenſiblement à ſe tenir dans ſa ſituation naturelle, & qu'elle puiſſe reprendre le ton convenable.

Dans des cas où l'enflure & l'inflammation étoient très-conſidérables, j'ai quelquefois tiré du ſang des tempes en y appliquant des ſangſues. Chez des enfans auſſi jeunes que le ſont pour l'ordinaire ceux qui ſont attaqués de la maladie que j'ai décrite ci-deſſus, il ſuffit le plus ſouvent d'appliquer une ſeule ſangſue à chaque tempe, après quoi auſſitôt après que la ſangſue eſt tombée, je fais, ſuivant ma coutume, appliquer un petit emplâtre véſicatoire ſur la plaie que la ſangſue a faite.

Cependant en faiſant uſage de ces remedes externes, il ne faut point négliger celui des médicaments internes, mais il eſt à propos d'uſer de ceux qui abſorbent les acides & des purgatifs doux, tels par exemple que la magnéſie, la rhubarbe, la manne, &c. A-t-on quelque raiſon de ſoupçonner une acrimonie particuliere des humeurs? il faut alors combiner avec ces remedes des dépuratifs doux, tels que ſont l'éthiops fait avec le mercure, ou le mercure doux à petites doſes.

Chez les enfans qui étoient attaqués de cette maladie, & qui en même tems avoient la ſurface interne de la paupiere fort enflammée, j'ai fait de tems en tems dégoutter un peu de laudanum liquide dans l'œil, de la même maniere que j'ai indiquée précédemment en parlant de l'inflammation des yeux; & j'ai toujours trouvé que ce collyre faiſoit de bons effets dans ces ſortes de cas.

VINGT-DEUXIEME CAS.

Un enfant fut tout-à-coup attaqué trois jours après ſa naiſſance, d'une enflure aux paupieres des deux yeux, laquelle étoit accompagnée d'un écoulement abondant de matiere purulente qui ſortoit de ces parties. Cette indiſpoſition dura pendant un mois entier, ſans éprouver la plus petite diminution. Pendant long-tems on ne fit pas autre choſe que de laver la ſurface externe de la paupiere avec une éponge trempée dans de l'eau roſe où on avoit mis de la tutie. Mais comme cela ne réuſſiſſoit point, on m'apporta cet enfant. Je nettoyai auſſitôt la matiere retenue entre le globe de l'œil & la paupiere, au moyen de l'eau camphrée délayée convenablement, que je ſeringuai entre ces parties; ce que je fis réitérer toutes les heures.

Au bout de vingt-quatre heures, l'enflure & l'écoulement ſe trouverent conſidérablement diminués, & dans l'eſpace de trois ſemaines les yeux furent entiérement guéris, en continuant à faire uſage de l'injection, & en donnant de tems en tems à cet enfant un peu de rhubarbe mêlée avec de la magnéſie, afin de lui tenir le ventre libre.

VINGT-TROISIEME CAS.

Un enfant commença au neuvieme jour après ſa naiſſance à avoir de l'enflure aux paupieres, & le dixieme jour il commença à s'en écouler beaucoup de matiere. On lui appliqua d'abord un fort véſicatoire ſur le dos, puis l'on fit uſage d'un collyre & d'un onguent. Le véſicatoire tira très-bien; & pendant aſſez longtems l'enfant parut être

en très-bon état : cependant ce mieux être n'ayant pas été de durée, on se détermina à lui appliquer deux autres vésicatoires derriere les oreilles : mais ceux-ci ne produisirent point non plus un effet durable, ensorte qu'au bout de cinq semaines le mal n'avoit point diminué. Là-dessus on appella Mr. WATHEN, qui injecta de l'eau camphrée délayée, & qui fit réitérer cette injection d'heure en heure. Le soir du même jour l'enfant ouvrit les paupieres, ce qu'il n'avoit point pu faire depuis le commencement de la maladie : cependant il se passa encore quelques jours avant que l'on pût appercevoir les yeux mêmes, parce que cet enfant fermoit toujours les paupieres pour éviter l'impression de la lumiere qui l'incommodoit, & parce que toutes les fois que l'on vouloit ouvrir les paupieres avec les doigts, elles se renversoient à l'instant.

Enfin, l'on découvrit pourtant que dans les deux yeux la cornée étoit tout-à-fait trouble, & qu'il y avoit outre cela une petite tache blanche sur chacun. On continua pendant quatre semaines entieres à faire usage des remedes dont on vient de parler, outre que tous les jours on introduisoit dans chaque œil une goutte de laudanum liquide. De cette maniere l'on parvint à faire cesser l'écoulement de la matiere, ensorte que les yeux recouvrerent leur transparence naturelle, & que les taches se dissipant insensiblement ne firent enfin plus aucun obstacle à cette transparence.

VINGT-QUATRIEME CAS.

Un enfant qui n'étoit âgé que d'une semaine, fut comme le précédent, attaqué d'une enflure

aux paupieres, accompagnée d'un écoulement abondant de matiere purulente. Mais trois jours après, au lieu de cette matiere il ſortit du ſang tout pur. Pendant une ſemaine entiere on employa avec beaucoup de ſoins, par le conſeil d'un apothicaire, des fomentations & des onguents: mais comme au bout de ce tems il ne s'enſuivit aucun changement avantageux, cet apothicaire penſa que l'œil étoit perdu, c'eſt pourquoi on me demanda avec lui.

Je propoſai auſſitôt l'uſage de l'eau camphrée délayée, & j'en injectai d'abord. Cela ayant été réitéré toutes les heures, l'hémorrhagie ceſſa le lendemain; mais alors il s'enſuivit derechef un écoulement de matiere, qui continua enſuite toujours avec abondance. On ne ceſſa point de réitérer réguliérement les injections; on entretint continuellement la liberté du ventre au moyen de la magnéſie, & l'on entretint pareillement la ſuppuration de deux grands véſicatoires que l'on avoit appliqués derriere les oreilles, en faiſant uſage de l'onguent épiſpaſtique.

Au bout de trois ſemaines l'écoulement ceſſa, & les yeux parurent être parfaitement bien rétablis. Mais à l'occaſion d'un nouveau refroidiſſement ou de quelque autre cauſe inconnue, le même mal reparut avec plus de violence que la premiere fois; ce qui m'obligea à continuer l'uſage des remedes précédens encore pendant quinze jours, au moyen de quoi les yeux furent enfin complettement guéris.

VINGT-CINQUIEME CAS.

Quatre jours après ſa naiſſance, il ſurvint chez

un enfant, aux paupieres de l'œil gauche, une enflure, qui augmenta en très-peu de tems jusqu'au point d'égaler une noix en grosseur. Cependant les paupieres de l'œil droit étoient aussi tant soit peu enflées, & le jour suivant il sortit une grande quantité de matiere d'entre les paupieres des deux yeux. Ayant écarté les paupieres de l'œil gauche l'une de l'autre, cela faisoit le même effet que si l'on avoit vu une plaie assez profonde remplie de pus. La sage-femme y fit appliquer du lard avec du persil; mais comme l'enfant souffroit toujours beaucoup de douleur, on y substitua un cataplasme fait avec de la mie de pain & du lait. Là-dessus on bassina les yeux avec une décoction de têtes de pavots, & l'on appliqua un grand vésicatoire sur le dos.

Malgré cela, la matiere ne laissa pas que de continuer à s'écouler des deux yeux avec la même abondance; & au bout de quinze jours, on remarqua que la paupiere supérieure de l'œil gauche se renversoit toutes les fois que le malade crioit; mais qu'aussi-tôt qu'il cessoit de crier, elle se remettoit dans sa situation naturelle. Au commencement il n'y avoit qu'une petite partie de la paupiere qui se renversât, mais dans la suite elle se renversa entiérement. La conjonctive qui revêt la surface interne de la paupiere étoit fort enflée & d'un rouge foncé. Peu de tems après, ce renversement devint encore plus opiniâtre & de plus longue durée, ensorte qu'alors il ne discontinuoit plus de toute la journée, & qu'il avoit beaucoup de ressemblance avec la chûte du fondement.

Dans ces circonstances j'injectai de l'eau camphrée délayée, de la même maniere que j'avois fait pour le malade précédent, & je fis réitérer

cette

cette injection toutes les heures, en recommandant particuliérement que l'on eût bien soin de nettoyer complettement l'œil de toute la matiere qui s'y trouveroit, chaque fois que l'on feroit l'injection. Le soir on appliquoit toujours un cataplasme fait avec la partie caséeuse du lait caillé par le moyen de l'alun, & avec de la graisse de cochon; & on faisoit avaler au malade une cuillerée à soupe de sirop de tête de pavots, ce qui le tranquillisoit & le faisoit dormir pendant quelques heures. L'écoulement de la matiere ne tarda pas à diminuer; mais d'un autre côté le renversement de la paupiere étoit toujours le même: c'est pourquoi après l'avoir fait remettre en place avec les doigts, j'y fis appliquer des compresses graduées, trempées dans de l'eau camphrée délayée, de maniere qu'il en résultât une compression légere, mais constante.

Cependant cela ne produisit pas le bon effet que j'en attendois, & cela n'empêcha point que la paupiere ne se renversât encore souvent: je demandai donc qu'il y eût toujours une personne qui tînt le doigt continuellement sur l'œil, jusques-à-ce que la paupiere fût remise. Outre cela, on appliqua à chaque tempe une sangsue; puis un vésicatoire; on donna fréquemment à l'enfant des purgatifs doux, & on lui instilla tous les jours dans l'œil quelques gouttes de laudanum liquide. On tint le doigt sur l'œil presque continuellement durant une semaine, & l'on parvint effectivement par-là à empêcher que la paupiere ne restât pas constamment renversée, quoique cependant elle se renversât derechef toutes les fois que l'enfant pleuroit. On continua en même tems à faire régulierement usage de l'eau camphrée dé-

layée ; au moyen de quoi l'écoulement de matiere diminua de façon, qu'au bout de deux mois, l'enflure, l'écoulement & le renverſement de la paupiere furent entiérement guéris, & que les yeux furent parfaitement ſains & clairs.

CONCLUSION.

Je crois avoir ſuffiſamment démontré, par les cas dont j'ai donné les rélations, l'utilité des remedes que je recommande dans ce mémoire. Cependant je dois auſſi convenir en même tems, que je n'ai pas toujours été auſſi heureux : mais ç'a toujours été dans des cas où l'on avoit négligé de demander du ſecours à tems, enſorte que la maladie avoit fait des progrès trop conſidérables. Cependant je ſuis dans l'idée que ſi dans ces cas-là, on avoit fait plutôt uſage des remedes que j'ai indiqués, ils auroient été tout auſſi ſalutaires qu'ils l'ont été dans les cas que j'ai rapportés. Au reſte, le manque de ſuccès dans les cas malheureux dont je parle, ne prouve pas autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il y a beaucoup de danger à négliger ces maladies.

Quoique les trois maladies dont j'ai parlé dans ce mémoire ſoient différentes de leur nature, & qu'elles doivent être décrites chacune en particulier, ſi l'on veut apprendre à les bien connoître & à les traiter ſuivant la véritable méthode curative qui leur convient ; cependant il n'en eſt pas moins vrai que ſouvent elles ſont tellement compliquées entr'elles, qu'au premier coup d'œil, il n'eſt pas poſſible de diſtinguer laquelle eſt la maladie primitive. Ainſi, par exemple, il arrive ſouvent que l'inflammation des yeux reconnoît pour cauſe la pſorophthalmie, mais qu'avant que l'on ait appellé un médecin ou un chirurgien, l'in-

flammation des yeux est pour l'ordinaire devenue si violente, que l'on ne peut point examiner l'état des glandes situées aux bords des paupieres, & que par conséquent l'on ne peut pas non plus reconnoître la présence de la psorophthalmie.

Cependant il n'importe pas extrêmement de s'en assurer, parce que quand même l'ophthalmie n'est pas la maladie primitive, on doit cependant la regarder dans ce cas comme étant la maladie principale, & celle qui demande que le médecin y fasse immédiatement & particuliérement attention. Outre cela, lorsque l'on est parvenu à diminuer la violence de l'ophthalmie, on peut mieux reconnoître la maladie des paupieres, laquelle exige alors un traitement particulier & immédiat, parce que sans cela il seroit très-difficile, ou même absolument impossible de rétablir complettement le malade.

Il arrive souvent pareillement dans la suppuration de l'œil qui a lieu chez les enfans nouvellement nés, que l'inflammation est très-considérable, & qu'elle exige non seulement l'usage des remedes que j'ai recommandés en parlant de cette suppuration, mais que de plus il est aussi nécessaire de combiner l'usage de ces remedes avec celui des remedes que j'ai proposés pour l'inflammation des yeux. Je n'ai point d'autre but en disant cela que de recommander à mes lecteurs, de réitérer de tems en tems l'usage du laudanum liquide, des sangsues, des vésicatoires & des autres remedes dont j'ai parlé précédemment, dans le traitement de ces maladies des yeux, auxquelles j'ai donné les noms de psorophthalmie & de suppuration de l'œil (*f*).

(*f*) *Purulent eye.*

OBSERVATION

Sur une goutte ſereine guérie par l'électricité, par le même auteur (*a*).

IL y a déja longtems que l'on s'eſt aviſé de recourir à l'électricité pour la guériſon de certaines maladies opiniâtres; cependant on ne peut guere diſconvenir, que la plupart des perſonnes qui ont eſſayé ce moyen de guériſon, étoient fort peu inſtruites, ſoit de la ſtructure du corps humain, ſoit de la nature des maladies auxquelles il eſt ſujet, & même que la connoiſſance que ces perſonnes avoient de l'électricité, ne s'étendoit pas fort au delà de ce qu'elles avoient pu en apprendre par quelques-unes des expériences les plus communes. Or, il n'étoit pas naturel de s'attendre que ces perſonnes-là puſſent perfectionner beaucoup l'uſage de l'électricité en médecine. Cependant les plus célebres médecins n'ont pas laiſſé que de regarder conſtamment le feu électrique, comme pouvant être d'une très-grande utilité dans pluſieurs maladies, & cela à raiſon de ſa ſubtilité & de ſon activité ſingulieres.

Ces médecins ont principalement attribué beaucoup d'efficacité à l'électricité, dans les maladies qui proviennent de l'obſtruction des vaiſſeaux & de relâchement, & ils ont conjecturé que dans le premier cas, elle devoit agir en qualité de réſolutif, & dans le ſecond en qualité de ſtimulant.

(*a*) Page 129 & ſuivantes de l'original.

Je crois que les médecins & les chirurgiens qui ſont dans ces idées, ſont diſpoſés à recevoir avec reconnoiſſance toute eſpece d'inſtruction qui peut leur donner plus de jour, & étendre davantage leurs connoiſſances ſur cette matiere. C'eſt auſſi dans cette perſuaſion, que je fais part à mes lecteurs de l'obſervation ſuivante, dans laquelle on trouvera un exemple frappant de l'utilité de l'électricité pour la guériſon d'un commencement de goutte ſereine.

Suſanne *Woody*, ſervante, âgée d'environ dix-ſept ans, fut attaquée le vingt-neuvieme de Janvier 1780, d'une douleur aux dents & à la mâchoire, qui au bout de deux jours lui occaſionna au viſage une enflure conſidérable. Cependant cette indiſpoſition ne tarda pas à ſe diſſiper; mais à peine cette fille en étoit-elle délivrée, qu'elle s'apperçut qu'elle ne pouvoit pas ouvrir l'œil gauche; & le jour ſuivant, l'œil droit ſe trouva dans le même cas. Un apothicaire qu'elle conſulta, crut que cela venoit uniquement d'une matiere viſqueuſe qui ſe trouvoit entre les bords des paupieres; c'eſt pourquoi il donna à la malade un onguent pour amollir cette matiere. Mais comme cet onguent ne produiſoit point l'effet qu'il en avoit attendu, il ſépara les paupieres avec les doigts, & trouva à ſon grand étonnement, que la malade avoit perdu la vue des deux yeux.

Je fus appellé dans ces circonſtances. On n'appercevoit du tout point d'inflammation dans l'œil, mais dans l'un & l'autre œil la prunelle étoit fort dilatée, & elle ſe contractoit très-peu à l'approche de la lumiere. J'inſtillai un peu de laudanum liquide dans les yeux, dans l'eſpérance que l'irritation que ce remede y produiroit, comme il

le fait pour l'ordinaire, pourroit redonner de l'activité aux nerfs optiques, de maniere qu'ils reprendroient convenablement leur fonction.

Le jour suivant, Mr. WATHEN vit aussi la malade. Nous trouvâmes que l'état des yeux étoit encore précisément le même que le jour précédent. Mr. WATHEN conseilla de réitérer l'usage du laudanum liquide à l'extérieur, d'appliquer trois sangsues, puis un vésicatoire à la même place: mais à cause du froid on ne put point se procurer de sangsues. Ainsi au lieu des sangsues on appliqua des ventouses scarifiées aux deux tempes, & l'on en tira trois onces de sang. Après cela on appliqua un vésicatoire sur chaque tempe, & deux autres derriere les oreilles: mais tous ces remedes parurent ne pas faire le moindre effet avantageux. La malade ne pouvoit toujours point ouvrir les paupieres, & lorsqu'on les ouvroit en les écartant avec les doigts, elle ne voyoit absolument point.

Le 17 Février, j'électrisai l'œil gauche durant un quart d'heure, du consentement de Mr. WATHEN, & cela en faisant premiérement passer un torrent de feu électrique par l'œil, puis en tirant des étincelles de toutes les parties voisines. Ce soir là, la malade n'apperçut à la vérité aucun changement dans sa vue: mais le lendemain matin elle put déja ouvrir la paupiere gauche, & reconnoître distinctement les objets placés autour d'elle. Cependant l'état de l'œil & de la paupiere du côté droit ne s'étoit point encore amélioré, c'est pourquoi j'électrisai pareillement cet œil aussi longtems & de la même maniere que j'avois électrisé l'œil gauche. Cela fit un si bon effet, que le jour suivant la malade put reconnoître avec

cet œil les grands objets, quoiqu'elle ne pût pas les distinguer aussi bien qu'avec l'œil gauche. La nuit suivante elle se plaignit d'une grande pesanteur de tête.

Le 9 Février, je fis passer le torrent électrique par les deux yeux, & j'en tirai aussi des étincelles : outre cela, je donnai à la tête plusieurs petites commotions dans des directions différentes. Cette fois l'électrisation causa plus de douleur à la malade que la précédente fois, mais le succès en fut des plus heureux ; car déja le lendemain la malade put ouvrir les deux yeux, & voir distinctement tous les objets. Je jugeai donc qu'il n'étoit plus nécessaire de l'électriser davantage, & je ne lui ordonnai point d'autre remede qu'une médecine purgative, laquelle emporta les douleurs de tête dont cette fille se plaignoit encore.

Cette cure qui a été opérée uniquement en électrisant trois fois la malade, differe à plus d'un égard de celles dont Mr. Hey a donné le détail dans les *Observations des médecins de Londres* (*b*) : premiérement, en ce que chez la malade dont je parle, la goutte sereine étoit survenue tout d'un coup : secondement, en ce que l'aveuglement étoit plus considérable, & que les paupieres souffroient davantage, & enfin, en ce que nonobstant cela, la malade a néanmoins été plus promptement guérie.

(*b*) *Medical observations and inquiries by a society*, &c. Vol. V.

DEUXIEME PARTIE.

EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.

I.

RECEPTEN UND KURARTEN, &c.

C'eſt-à-dire :

Recettes & moyens curatifs, avec des remarques théoriques-pratiques, par Mr. ERNEST ANTOINE NICOLAI, *Docteur & Profeſſeur en médecine, & Conſeiller aulique à Jene, &c. A Jene, chez la veuve Crœcker* 1780, 8°. *de* 1170 *pages ſans la préface & la table des matieres.*

MR. NICOLAI eſt connu très-avantageuſement par divers bons ouvrages, ſur-tout par la meilleure pathologie que l'on ait, & que cet habile médecin a commencé à publier en 1773 ; j'aurai occaſion d'en parler en rendant compte de la ſeptieme partie de ce chef-d'œuvre, laquelle a paru en dernier lieu.

Il eſt naturel après cela de s'attendre que le livre que j'annonce ici ſoit des meilleurs dans ſon genre, puiſque l'on n'eſt jamais mieux en état de preſcrire avec ſuccès des remedes & des moyens curatifs que lorſque l'on eſt verſé dans la pathologie, & que l'on a les cauſes des maladies bien

préſentes à l'eſprit. Auſſi Mr. TODE donne-t-il de juſtes éloges à ce recueil de recettes (*a*): cependant il ſe plaint de quelques imperfections, mais qui regardent plutôt l'exécution que les choſes mêmes: ainſi en approuvant l'attention que Mr. NICOLAI a eue de renfermer ſa matiere dans un ſeul volume, il lui reproche de l'avoir trop groſſi, & par-là même renchéri, faute de l'avoir abrégé comme il auroit pu le faire, en ſe reſſerrant davantage, en abrégeant les citations, &c. &c. Enfin Mr. TODE trouve que l'auteur auroit pu mettre plus d'ordre dans ſon ouvrage, & ne pas raſſembler des choſes très-différentes ſous un même titre, & en ſéparer d'autres au contraire qui devoient ſe trouver réunies.

Voici le ſommaire des matieres traitées dans cet ouvrage. — Premiere ſection, des recettes en général. — Seconde ſection, des recettes en particulier. Des poudres, des pilules, des trochiſques, des tablettes, des électuaires, des bolus, des loochs, des extraits, des ſucs épaiſſis, des robs, des conſerves, des ſirops, des juleps, des élæoſaccharums, de l'hydromel, de l'oxymel, du vinaigre, des décoctions, des infuſions, des teintures, des eſſences, des élixirs, des mixtures, des émulſions, des baumes; baumes de vie liquides, baumes huileux, & baumes qui ont la conſiſtance d'onguens, baumes improprement dits, & baumes vulnéraires. — Des remedes externes: des bains; bains de fumier, bains de terre, la douche; bains de vapeurs, bains chauds & bains de marc. Utilité des bains froids; traitement des

---

(*a*) Voyez ſa *Bibliothéque de médecine & de chirurgie*, Tome VIII. 1781. page 300.

maladies catarrhales ſuivant la méthode de Mr. MONETA ; vertus de l'eau froide employée tant à l'intérieur qu'à l'extérieur dans les fievres aiguës & malignes ; utilité de l'eau froide dans les maux de tête, dans la manie, &c. dans les foibleſſes, pour les membres gelés, pour les bleſſures de la tête, dans l'apoplexie, pour la guériſon de l'éréſipele, & pour les affections goutteuſes. Des clyſteres, des cataplaſmes & fomentations, des emplâtres, des onguens, des baumes, des ſuppoſitoires, des paiſſaires.

Vient enſuite un article où l'auteur traite plus en détail des poudres. Poudre émétique, tartre émétique & ſon utilité à titre d'évacuant dans les maladies des enfans ; ſes propriétés antiſpaſmodiques, réſolutives, diurétiques, diaphorétiques, dans la toux, dans la difficulté de reſpirer, dans le catarrhe ſuffoquant, dans la dentition difficile, dans toutes ſortes de fievres, dans la dyſſenterie, dans l'apoplexie, dans les maux de tête, dans les vertiges, dans les affections ſoporeuſes, dans les inflammations particulieres, dans la petite-vérole, dans l'hydropiſie, dans la jauniſſe, dans les affections goutteuſes & rhumatiſmales, dans la goutte ſereine, dans la cécité, dans les hémorrhagies, dans les pertes des femmes, contre les vers, dans le traitement des hernies, &c. &c.

Traitement par les émétiques mitigés : de l'ipécacuana & de ſon utilité dans la dyſſenterie, dans les fievres, dans les affections ſpaſmodiques, dans les hémorrhagies ; de l'ipécacuana combiné avec l'opium ; poudre de DOWER ; infuſion d'ipécacuana ; mélange de cet émétique avec la rhubarbe, avec le miel ; de la racine de violette ; du cabaret ; du raiſin de renard ; du vin émétique ;

du ſirop émétique de Vienne ; verre ciré d'antimoine, ſoufre doré d'antimoine, kermès minéral : vertus du ſoufre doré d'antimoine ; poudre de PLUMIER ; ſoufre doré d'antimoine en liqueur.

Poudres purgatives de différentes ſortes : poudre cornachine, rhubarbe, médicamens abſorbans & terreux, crème & cryſtaux de tartre, cinabre, nitre, poudre du duc de PORTLAND, poudre hypnotique, extrait d'aconit, coquelourde noirâtre, dictame blanc, fleurs de zinc, cuivre ammoniacal, poudre digeſtive, muſc, antimoine, myrrhe, ſoufre, mercure, fer, gomme de gayac, ſel ammoniac, quinquina, arſenic, mort aux mouches, remedes contre le ver plat, valériane, gui de chêne, poudre de quaſſie, ſquille, nitre antimonié, ſel admirable de GLAUBER, poudre ſtomachique, poudres externes.

Electuaires, bolus, pilules ; gomme gutte ; pilules balſamiques de JUNCKER & de HOFFMANN; ciguë ; pilules de ſtramonium, de belle-dame ; caſtoréum ; ſafran, aſſa fétida, opium ; pilules toniques impériales, & de BACHER. Trochiſques, tablettes : potions émétiques, purgatives ; fébrifuges ; *maltz* ; décoction blanche de SYDENHAM. Feuilles d'oranger ; fleurs de bugloſe ; mouſſe d'Islande ; glands ; coquelourde noirâtre ; colchique ; flammule ; quinquina : ſolutions mercurielles de VAN SWIETEN & de PLENCK ; pilules mercurielles D'HOFFMANN.

On voit par ce ſommaire, qu'il eſt peu de remedes nouveaux, & de ceux qui ont de la réputation, dont l'auteur n'ait parlé, & qu'il a indiqué à-peu-près tous les cas dans leſquels ces remedes ſont regardés comme ayant le plus d'efficace. En enviſageant ſon ouvrage ſous ce point

de vue, on peut le regarder comme la matiere médicinale la plus complette que l'on ait jusqu'à présent, aussi Mr. TODE l'auroit-il recommandé avec le plus grand empressement à tous les jeunes praticiens, si l'auteur n'eût pas rendu son livre si volumineux & si cher, s'il y eût mis plus d'ordre, & s'il avoit plus souvent décidé d'après sa propre expérience.

Cet ouvrage est trop étendu pour donner l'analyse de chacune de ses sections.

II.

ÉLÉMENTS OF THE PRACTICE OF PHYSIC, &c.

C'est-à-dire :

Élémens de médecine pratique à l'usage des gens de qualité qui s'occupent de cette science : ouvrage lu à l'hôpital de Guy, par Mr. WILL. SAUNDERS, *Docteur médecin, membre du college royal de médecine, & médecin de l'hôpital de Guy. A Londres* 1780, 8°. *de* 136 *pages, petit caractere.*

CE livre dit Mr. TODE (*a*) est beaucoup trop abrégé, en ne l'envisageant même que comme un livre de preleçons. La partie qui traite des causes des maladies est très-incomplette. Quant à la partie théorétique (*b*), on y trouve l'essentiel de la

---

(*a*) Ibid. page 305.

(*b*) Je crois que Mr. TODE a voulu dire la partie *pratique.*

pratique la plus moderne des médecins de Londre ; mais elle eſt traitée de maniere qu'il faut être diſciple de l'auteur, ou avoir beaucoup de lecture & d'expérience, pour le comprendre, ou pour pouvoir profiter de ſes inſtructions.

Voici une ſection entiere de cet abrégé, d'après laquelle nos lecteurs pourront s'en faire une idée.

DE LA COLIQUE.

On peut donner ce nom à une douleur aiguë des inteſtins, laquelle eſt accompagnée de conſtipation.

On peut la diviſer en colique venteuſe, & en colique ſpaſmodique, en aiguë & chronique, en colique accompagnée de fievre & en colique ſans fievre.

Les cauſes éloignées de cette maladie ſont de bien des ſortes:

1°. Une irritabilité des inteſtins apportée en naiſſant.

2°. L'excrétion d'une trop grande quantité de bile âcre, jointe à un obſtacle qui empêche qu'elle ne puiſſe s'écouler librement dans les inteſtins.

3°. Tous les corps étrangers qui ſe rencontrent dans les entrailles, ſoit que ce ſoient des alimens indigeſts, ou des concrétions indiſſolubles, ou d'autres obſtacles pareils.

4°. Une métaſtaſe d'humeur goutteuſe, ou de quelque autre humeur âcre, provenant du froid extérieur ou de quelqu'autre cauſe.

5°. Les mauvais effets du plomb, tels que ceux qui ont lieu chez les artiſans qui font uſage de ce métal, comme auſſi chez ceux qui boivent des liqueurs ſpiritueuſes falſifiées avec du plomb.

6°. Les poiſons tirés des autres minéraux ou d'autres ſubſtances vénéneuſes.

7°. Un uſage inconſidéré des remedes aſtringens dans la dyſſenterie & dans la diarrhée.

L'ouverture des cadavres nous apprend que le danger de cette maladie vient de l'inflammation qui s'y joint.

Voici en général quels en ſont les ſymptomes. Une douleur aiguë dans le bas-ventre, l'ardeur d'eſtomac & un vomiſſement bilieux, la conſtipation, des rots fréquents, la tenſion du bas-ventre, la ſoif, le hoquet, l'évanouiſſement, un pouls irrégulier & foible, avec des ſueurs froides & d'autres ſymptomes qui ſont occaſionnés par la gangrene des inteſtins.

La colique ſe termine quelquefois par la paralyſie, c'eſt ce qui arrive ſurtout dans la colique de plomb; & elle eſt accompagnée de douleurs rhumatiſmales qui affectent diverſes parties du corps.

Le pronoſtic en eſt ſur-tout favorable, lorſque la douleur diminue & change de place, & lorſque d'un petit eſpace où elle étoit bornée, elle vient à en occuper un beaucoup plus grand. L'aſſoupiſſement, le hoquet, les rêveries, la langue ſéche, les défaillances, les ſueurs froides, ſont d'un très-mauvais augure.

Voici quelles ſont les indications curatives:

1°. De remédier aux ſpaſmes.

2°. De procurer des évacuations.

On remédie principalement aux ſpaſmes & à la tenſion par le moyen des ſaignées, des fomentations, des emplâtres chauds, & même dans certains cas en appliquant des véſicatoires; puis en employant des lavemens, & des préparations d'opium entremêlées de purgatifs.

Ce qui réussit le mieux à titre d'évacuans, ce sont les sels purgatifs avec de l'eau de menthe poivrée, l'huile de ricin, & dans certains cas l'extrait cathartique, comme aussi les lavemens préparés avec quelque sel neutre, les lavemens de tabac & d'autres semblables.

Prenez extrait cathartique vingt grains.
——— thébaïque un grain.
Huile de canelle un grain.
Mêlez ces ingrédiens & faites en quatre pilules, que le malade prendra d'abord.

Prenez sel cathartique amer deux onces.
Eau de menthe poivrée simple une livre.
Dissolvez le sel dans cette eau, dont vous donnerez une cuillerée toutes les demi-heures jusqu'à ce qu'elle opere.

Prenez huile de ricin une once.
Eau de menthe poivrée simple demi-once.
Sirop balsamique deux dragmes.
Mêlez pour en faire une potion à prendre en une fois aussi souvent qu'il sera nécessaire.

Prenez de la décoction commune pour les lavemens, douze onces.
Sel cathartique amer demi-once.
Assa fétida une dragme & demie.
Mêlez pour un lavement.

Dans les cas où la colique est causée par un poison métallique, il n'y a rien de mieux, que d'user d'huile avec des sels neutres dans beaucoup de boisson.

Souvent chez les femmes sujettes à l'affection hystérique, la colique dépend tellement d'un état spasmodique & d'irritabilité simple, que les préparations d'opium, ou l'opium seulement mêlé avec quelque aromate, comme le Philonium de

Londres, ſont ce qui remédie le mieux à de pareilles coliques.

L'auteur traite fort en abrégé la pathologie des maladies ſuivantes. Les fievres inflammatoires; les fievres nerveuſes, les fievres malignes, les intermittentes. L'inflammation en général; l'inflammation du cerveau; celles des yeux, de la gorge, celle de la poitrine (à laquelle il rapporte la phthiſie); celles de l'eſtomac, des inteſtins, du foie, des reins; la ſtrangurie, le rhumatiſme, la goutte; l'éréſipéle; la petite vérole, la rougeole; la dyſſenterie, le *cholera morbus*, les hémorrhagies; le ſcorbut, l'hydropiſie, l'aſthme, l'indigeſtion, les hémorrhoïdes, la jauniſſe, l'incontinence d'urine, la pierre, la colique, l'apoplexie, la paralyſie, l'épilepſie, le tétanos, la catalepſie, la paſſion hyſtérique, la paſſion hypochondriaque, la manie, & les maladies vénériennes.

III.

EXERCIT. MEDIC. PATHOL. DE INFLAMATIONE, &c.

C'eſt-à-dire :

Diſſertation de médecine & de pathologie ſur l'inflammation, & principalement ſur l'inflammation veineuſe, ſoutenue ſous la préſidence de Mr. EBERHARD ROSENBLAD, *par Mr.* JEAN PIERRE ŒSTMAN, *à Lund dans la Scanie, le* 10 *Juin* 1780, 4°. *de* 32 *pages.*

L'Auteur s'efforce de prouver dans cette diſſertation, qui d'ailleurs eſt bien travaillée, que l'inflam-

l'inflammation a auſſi quelquefois ſon ſiege dans les veines, ce dont perſonne ne doutoit. Mais, dit Mr. TODE (*a*) cet ouvrage n'eſt pas auſſi utile, & ne fait pas autant d'honneur à ſon auteur qu'il lui en auroit fait, s'il avoit lû, mis à profit & cité, comme il auroit dû & pû le faire, les bons traités que l'on a ſur l'inflammation. Auſſi ce ſavant journaliſte n'a-t-il pas trouvé cette diſſertation aſſez utile pour que cela l'engageât à en donner un extrait.

I V.

HUNGERBYHLER

Conſtantienſis Med. Doct. de oleo Ricini, &c.

C'eſt-à-dire :

De l'huile de Ricin, excellent remede purgatif & vermifuge, par Mr. HUNGERBYHLER *de Conſtance, Docteur médecin. A Fribourg en Briſgaw, chez les* WAGNER, 1780, 8°. *de* 45 *pages, avec une planche qui repréſente le Ricin.*

L'Auteur débute par faire les éloges de l'huile de ricin à titre de vermifuge & de purgatif : il dit qu'il eſt approprié à toutes les circonſtances de l'âge &c., qu'on peut toujours l'employer avec ſûreté & ſans inconvénient, & qu'il eſt plus efficace & opere plus promptement qu'aucun autre remede de ce genre.

(*a*) Ibid. page 350.

La mauvaiſe réputation que cette huile a eue pendant ſi long-tems, d'avoir beaucoup d'âcreté, venoit de ce qu'on la tiroit de ce fruit que l'on appelle proprement *pignons d'Inde*, au lieu de l'exprimer des amandes du ricin. Ces premiers ſont les fruits de la plante que Mr. DE LINNÉ appelle *jatropha cureas*, qui étoit le *ricinus americanus major* BAUHINI (*a*). Les négres d'Amérique ſe ſervent de ces pignons pour ſe purger, ſurtout de ceux que porte l'arbriſſeau appellé *jatropha multifida* LINN. *Avellana purgatrix* BAUHINI (*b*). C'eſt ce qui a été cauſe que l'on a confondu ces fruits, ſoit à raiſon de l'âcreté qui leur eſt commune à tous, quoique à des degrés différens; ſoit à raiſon des noms ſemblables qu'on leur a donnés; & parce que l'on a déſigné indifféremment par les noms de *ricinus*, *ricinoïdes*, *croton* & *jatropha*, des plantes qui à la vérité étoient de la même famille, mais non pas du même genre.

DIOSCORIDE, GALIEN & les autres auteurs anciens, n'ont point diſtingué ces plantes d'une maniere ſatisfaiſante, ils n'ont point connu l'huile de ricin, & encore moins la maniere de ſe la procurer, ce qui eſt cependant une des choſes les plus eſſentielles pour la vertu du remede.

HERMANN eſt le premier qui ait écrit de ce remede & dont les inſtructions ayent été miſes à profit par ceux qui l'ont ſuivi. Le pere LABAT a traité en détail de la culture & des utilités du

---

(*a*) On les appelle auſſi en François *grains de Tilli*, ou *graines du Ricin Indien*. Note de l'Editeur.

(*b*) Et en François le *Médicinier d'Eſpagne*. Note de l'Editeur.

ricin. En 1759, FRASER, chirurgien Anglois, a le premier fait connoître les propriétés de l'huile que l'on en tire ; & en 1769, Mr. CANVANE a écrit le premier mémoire qui ait paru au sujet de ce remede qu'il vante en outre pour la guérison de la colique de plomb, de toutes sortes de fievres & même des fievres bilieuses, des aphtes chroniques ; de la gonorrhée, des fleurs blanches ; du tétanos &c. &c. Mr. HAMART DE LA CHAPELLE a traduit ce mémoire en françois en 1778. L'auteur qui l'a suivi de plus près a été Mr. ODIER (*c*) de Geneve, qui a publié ses observations dans le *Journal de médecine* d'Avril & Mai 1778 ; & qui aura vraisemblablement tiré parti à cette occasion de ce que Mr. DUNANT avoit déja écrit sur le même sujet, au mois de Janvier de la même année. Il paroît, ajoûte Mr. TODE, que ce que Mr. BERGIUS a publié sur cette matiere n'est pas venu non plus à la connoissance de Mr. HUNGERBYHLER.

Vient ensuite ce qui a trait à l'histoire naturelle de cette plante. C'est le *ricin ordinaire*, *dont les feuilles sont en rondache souspalmées & dentées en maniere de scie*, de LINNÉ (*d*), le *ricin vulgaire* de BAUHIN ; & le *ricin blanc* de RUMPHIUS. — Le *ricin Africain très-grand à tige genouillée rougeâtre* ; & le *grand ricin à tige verdâtre* de TOUR-

(*c*) Mr. TODE ibid. page 453. observe que depuis le mémoire de M. CANVANE, MM. BANCROFT, PERCIVAL, GOOCH & CLARK ont écrit sur le même sujet, & cela avant que Mr. ODIER eût publié ses observations ; ce que Mr. HUNGERBYHLER a sans doute ignoré.

(*d*) *Ricinus communis*, *foliis peltatis*, *subpalmatis*, *serratis*.

NEFORT font des variétés du ricin ordinaire. (On l'appelle encore en François *palme de christ*); fon nom allemand eft *gemeiner wunderbaum*; les Anglois l'appellent *caſtor plant & negro oilbush.* Il croît dans les deux Indes; en Afrique & dans les contrées méridionales de l'Europe. Mr. DUNANT l'a vu croître en France avec tant de facilité, qu'on pouvoit à peine le détruire dans les jardins où il s'étoit établi: Mr. MEDERER a vu la même chofe en Hongrie. On trouve dans le livre intitulé *Onomatologia botanica* la maniere de cultiver ce ricin dans les jardins.

Au refte, il faut obferver qu'on ne doit pas prendre pour les amandes de cet arbriffeau les fruits que les apothicaires vendent fous le nom de *ſemences de grande & de petite épurge* (*e*). Les premieres font fouvent mêlées avec les pignons d'Inde; les dernieres font les fruits de l'épurge, qui eft une efpece de *tithymale* (*f*).

De la préparation de l'huile de ricin, laquelle ſe fait par expreſſion. Pour cela on prend les amandes, après avoir eu grand foin de les dépouiller de leurs enveloppes dures & tachetées, on les pile groffiérement dans un mortier de marbre, & on en exprime l'huile à froid. — On fe procure auffi cette huile de la maniere fuivante: on enveloppe ces mêmes amandes dans un linge groffier, & on les cuit avec huit fois leur poids d'eau; alors on enleve l'huile qui furnage. De cette derniere maniere, on obtient une plus grande quantité d'huile, mais qui n'eft pas auffi bonne. Cependant l'huile exprimée fe rancit auffi par la

(*e*) *Semina cataputiæ majora & minora.*
(*f*) C'eft *l'Euphorbia Lathyris* LINN.

chaleur ou à la longue. On en reconnoît la bonne qualité, non ſeulement à ce qu'elle eſt un peu trouble, à ce qu'elle n'eſt ni âcre, ni d'un jaune de ſaffran, mais encore & principalement à ſes effets.

Pour empêcher qu'elle ne ſe gâte, Mr. RENAUDOT la mêle avec de l'eau & la ſecoue bien, afin que l'huile la plus pure vienne au-deſſus de l'eau & y ſurnage. On peut auſſi la rendre agréable en broyant les amandes, avant que d'en exprimer l'huile, avec de l'eau roſe, juſqu'à ce que cela forme une bouillie. Mr. TODE eſt d'avis qu'il vaudroit mieux employer pour cela de l'eau de citron.

La doſe la plus convenable pour purger un adulte, eſt de deux onces; trois onces purgent très-fort, quoique ſans irritation.

De l'utilité de cette huile en général en l'employant à titre de purgatif: Mr. ODIER l'a adminiſtrée avec ſuccès dans la conſtipation, & à des perſonnes qui avoient conſtamment des ſelles liquides. Mr. CANVANE n'employoit point d'autre purgatif dans ſa famille. Mr. MEDERER en a pris un jour ſix onces entieres à la fois, qui l'ont purgé très-copieuſement, mais ſans lui cauſer la moindre douleur. Notre auteur la vante auſſi d'après ſes propres obſervations, pour le traitement de toutes ſortes de maladies fébriles & ſpaſmodiques, pour les hernies accompagnées d'étranglement, pour les hémorrhagies, pour les femmes groſſes, pour les femmes en couche, & pour les approches des criſes.

Mr. ODIER l'a adminiſtrée une fois avec ſuccès à quelqu'un qui avoit avalé de l'arſenic, & qu'aucun autre remede ne ſoulageoit. Il en donna

douze onces entieres dans l'espace de 48 heures, ce qui fit cesser les vomissemens & les douleurs, & procura plusieurs selles sans tranchées.

Les médecins ont conseillé des méthodes très-différentes pour le traitement de la colique de plomb, & dont l'auteur rend compte dans cet endroit. Il parle de deux observations de Mr. le professeur GEBHARD, qui confirment la théorie de Mr. STRACK, savoir, que cette maladie est l'effet d'une humeur goutteuse. Cependant MM. CANVANE & LA ROCHE ont donné avec succès de l'huile de ricin dans cette colique.

Mr. ODIER a trouvé qu'elle réussissoit beaucoup mieux contre les vers, que le remede de la veuve NOUFFER. — Les lecteurs trouveront dans les extraits du quarante-neuvieme tome du *Journal de médecine* un précis de toutes les observations que les deux médecins de Geneve ont faites sur cette huile.

L'auteur rapporte encore ce qui suit d'après l'ouvrage de Mr. CANVANE. — Les Negres de l'Amérique se guérissent de la gonorrhée & des autres maladies vénériennes par le moyen de cette huile. — Un planteur, sujet à la goutte & à la pierre, accommode sa salade avec l'huile de ricin, & il s'en trouve considérablement soulagé. L'usage de la même huile a procuré un accès de goutte bien décidé à une personne qui avoit un mal de gorge provenant vraisemblablement d'une anomalie de l'humeur goutteuse. — Les feuilles du ricin appliquées à l'extérieur produisent toutes sortes de bons effets, mais dont nous ne parlerons pas plus au long.

Mr. TODE trouve que l'auteur n'est pas fort méthodique, & qu'il rapporte les observations

qu'il a empruntées d'ailleurs, de maniere qu'on ſeroit tenté de croire qu'elles ſont de lui.

V.

UEBER DIE GLAUBWÜRDIGKEIT DER MEDICINALBERICHTE, &c.

C'eſt-à-dire :

De la crédibilité des rapports faits par les médecins dans les procès criminels. A Berlin, chez HAUDE & SPENER 1780, in-8°. *de* 172 *pages.*

CEtte brochure eſt dédiée au célebre miniſtre d'état le baron DE ZEDLIZ. L'auteur, dans un avant-propos, nous donne l'eſpérance flatteuſe de publier un ouvrage plus complet ſur cette partie de la médecine, que l'on a encore ſi peu cultivée, quoiqu'elle ſoit ſi importante. Nous le ſouhaitons bien ſincérement, dit Mr. TODE (*a*); l'auteur nous paroiſſant avoir les talens néceſſaires pour un pareil ouvrage, quoique l'on ne dût guere s'y attendre dans un ſiecle où tout ſe traite ſi légérement. L'échantillon qu'il nous donne ici de ſon ſavoir-faire, nous en eſt un ſûr garant. Il ne ſe nomme point : mais il ſe contente de dire, qu'il s'eſt déja occupé une fois d'un objet qui tendoit à faire voir l'utilité de la médecine du barreau. Je ne me ſouviens pas d'avoir vu ce livre : au reſte, cela ne doit influer en rien ſur le ju-

(*a*) Ibid. page 497.

gement que l'on doit porter de la brochure dont il s'agit ici.

Elle eſt partagée en dix ſections. Dans la premiere, il s'agit de la crédibilité, de la certitude, de la vérité & de la probabilité en général; l'auteur traite dans la ſeconde, de la probabilité en phyſique & en médecine. Il eſt vrai que ces deux ſections ſont traitées un peu trop philoſophiquement; du moins eſt-il ſûr qu'elles ne ſont pas éclaircies par aſſez d'exemples: cependant, ces préliminaires ſont plus intelligibles que ne le ſont ordinairement les principes que l'on a ſur cette matiere, parce que l'auteur poſſede le rare talent de s'exprimer tout enſemble avec netteté, avec élégance, & d'une maniere intéreſſante. Par exemple, que peut-on dire de plus ſolide que cette concluſion qui termine la ſeconde ſection?

“ La relation du médecin (en tant qu'il eſt l'hiſ„ toriographe de la nature) mérite donc créance, „ lorſque ſa véracité, ſes ſoins aſſidus, & ſa mé„ thode ſont tels qu'ils le mettent à l'abri de tout „ ſoupçon; lorſque des circonſtances iſolées ou „ réunies, au cas qu'il y ait lieu d'en rapprocher „ pluſieurs, certifient un fait, & qu'elles ne ſouf„ frent aucune contradiction; lorſque la relation „ n'annonce rien qui ne ſoit abſolument fondé „ ſur le témoignage des ſens, & que l'on n'y ap„ perçoit rien qui indique quelque erreur dans „ l'examen, ou quelque défaut dans les moyens; „ lorſque les membres de la concluſion que l'on „ en déduit ſont exactement conformes à la lo„ gique, ſoit qu'on les prenne ſéparément ou qu'on „ les examine dans leur enſemble; & lorſqu'en„ fin le réſultat de tout cela eſt d'accord, tant à „ raiſon des circonſtances eſſentielles, qu'à raiſon

„ des acceſſoires, avec les obſervations des autres
„ médecins".

Tout cela eſt inconteſtable, dit Mr. TODE, mais auſſi il ne l'eſt pas moins, malheureuſement, que pluſieurs mille relations de médecins ſe trouveroient avoir bien peu de poids, ſi on vouloit les peſer à une pareille balance. Cependant, il ſeroit de la plus grande importance que l'on pût, par le moyen d'un examen critique, peſer, comme à une balance, des mémoires qui doivent décider de tout ce qu'il y a de plus précieux pour l'humanité. Mais parce que les imperfections qui ſe trouvent dans les relations d'un ſi grand nombre de médecins ne ſont pas ſuffiſantes pour cela, s'enſuit-il que le magiſtrat doive rejetter les relations de médecins qui lui ſont préſentées? C'eſt aux juges à ſavoir s'addreſſer à des médecins capables de lui donner une relation conforme à la vérité: mais s'il ſe trouve quelque part un ſeul médecin qui ait cette capacité, on doit croire qu'il peut s'en trouver encore d'autres; tout dépend à cet égard des encouragemens convenables, &c. &c.

L'auteur fait voir dans la troiſieme ſection, que l'ouverture & l'inſpection d'un cadavre, comme auſſi l'examen des mœurs, ſont abſolument néceſſaires, pour mettre le juge en état de prononcer, ainſi qu'il eſt de ſon devoir, avec toute la certitude moralement poſſible, ſur le degré de criminalité du coupable. Cette ſection eſt travaillée dans la derniere perfection & avec la plus grande ſolidité. Il n'eſt pas poſſible de rendre compte ici de tout ce qu'elle renferme d'inſtructif; un pareil extrait n'eſt même pas néceſſaire, parce qu'un médecin qui eſt, ou qui pourroit être

dans le cas d'en faire usage doit étudier le livre même où ces instructions se trouvent.

L'auteur examine un peu plus loin les sophismes que le célebre jurisconsulte POLYCARPE LEYSER a avancés contre l'ouverture des cadavres, & la discussion qu'il en fait est en partie d'après lui-même, en partie d'après un homme de loi. Peut-être, dit Mr. TODE, qu'il auroit été à propos à cette occasion de faire mention de l'utilité morale & technique de ces dissections. L'appareil & la solemnité qui les accompagnent font qu'elles produisent une forte impression sur l'esprit du peuple. Il y a apparence que tel qui seroit porté à entreprendre quelque mauvaise action en seroit détourné, en voyant la vigilance & l'activité avec lesquelles les juges travaillent à éclaircir un fait, comme aussi en voyant la sagacité avec laquelle les médecins parviennent à mettre en évidence les circonstances les plus cachées: d'un autre côté, les peines que les juges & les médecins se donnent pour découvrir tout ce qui peut sauver l'innocence, ne pourroient manquer de leur attirer l'amour & la confiance du peuple. De fréquentes ouvertures de cadavres sont de plus utiles au médecin, en ce que par-là il acquiert toujours plus de pratique dans l'exercice d'une fonction si importante, & si propre à faire reconnoître sa capacité ou son incapacité. C'est pourquoi les jeunes médecins & les étudians devroient assister aussi assidument à ces dissections qu'à celles qui se font dans les hôpitaux. — Bien plus, on apprend toujours mieux à connoître la structure des parties internes du corps en visitant les cadavres des personnes mortes d'une mort violente, qu'en examinant ceux des personnes qu'une maladie interne

a tuées. — Enfin, l'art retire un avantage essentiel des diverses ouvertures de cadavres, c'est qu'elles répandent toujours plus de jour sur les différens genres de mort, par exemple, sur la nature des suffocations, &c. &c. avantage qui n'a pas échappé à la sagacité de notre auteur.

La quatrieme section fait beaucoup d'honneur à la maniere de penser de cet écrivain. Il seroit fort à souhaiter que tous les tribunaux de justice du vaste empire d'Allemagne se conformassent exactement aux principes qu'il établit dans cette partie de son ouvrage: ces principes tendent à faire voir, combien il importe d'avoir égard à l'*état moral du coupable*; comment tel qui paroît coupable, pourroit se trouver dans le cas de ne devoir éprouver aucune punition, ou du moins de mériter une sentence moins rigoureuse, si on l'examinoit sous ce point de vue moral, c'est-à-dire relativement à la volonté de nuire; enfin l'auteur fait voir que l'avocat de l'accusé devroit faire usage de ces principes beaucoup plus souvent que l'on ne le fait d'ordinaire. Il rapporte pour exemple un mémoire justificatif de main de maître fait en faveur d'une infanticide. — En général, dit Mr. TODE, l'auteur est tout-à-fait fondé en raison: il y a tel meurtrier qui, au moment où il se rend coupable d'homicide, se trouve dans une situation d'esprit, qui le rend beaucoup moins coupable. En Dannemark on a beaucoup égard à cette maniere de juger d'un délit. Cependant si nous voulons rendre hommage à la vérité, nous devons convenir, qu'indépendamment de cette considération, & dans les pays où la torture n'est plus en usage, il y a beaucoup d'autres choses qui sont en faveur d'un malfaiteur; & que les ré-

lations des médecins, en ſuppoſant qu'elles ſont faites en bonne conſcience, contiennent aſſez ſouvent des choſes qui peuvent faire enviſager comme graciable, le délit d'un malfaiteur qui n'y a pas été porté par un caractere décidé de méchanceté & de ſcélerateſſe.

Suivant cela, & s'il étoit permis d'enviſager la diſpoſition d'eſprit d'un malfaiteur, comme n'étant abſolument que l'effet d'une ſorte de délire, ou même ſeulement d'un manque de réflexion, il s'enſuivroit qu'il n'y auroit plus aucun délit qui fût complettement criminel : on pourroit tous les attribuer ou à l'imbécillité, ou au délire, à la ſtupidité, ou à l'étourderie. Et l'on peut bien dire que toute paſſion eſt un délire paſſager.... Non, un médecin ne doit point trop chercher à faire adoucir la punition d'un crime ; il ne doit pas pouſſer la compaſſion envers un malfaiteur juſqu'au point de mettre en danger la ſûreté de ſes concitoyens. Il n'eſt point de pays, continue Mr. TODE, où l'on exécute moins d'infanticides qu'en Dannemark, & cependant, ſuivant nos loix, toute femme qui accouche en ſecret eſt condamnée à perdre la vie. Mais auſſi il s'en faut bien qu'une ſimple groſſeſſe y ſoit punie avec ſévérité ; un accouchement n'y eſt pas auſſi déshonorant pour une fille, qu'il l'eſt chez d'autres peuples ; on y prend de ſi bonnes meſures pour prévenir les accouchemens clandeſtins & illicites ; & en général les Danois ſont de leur naturel ſi peu portés à l'inſenſibilité & à la cruauté, qu'il faut qu'une femme ſoit réellement d'une férocité ſinguliere, ou qu'elle ſoit étrangere dans ſa patrie, pour qu'elle mette ſon enfant à mort. Dans l'année derniere le

nombre des bâtards a été à celui des enfans légitimes, comme 1 eſt à 21.

Puiſque notre auteur, dit encore le ſavant journaliſte de Copenhague, ſe fait un plaiſir de rappeller à ce ſujet que le roi de Suéde a enlevé la peine de mort décernée contre les infanticides; il ſera ſans doute bien aiſe auſſi d'apprendre ce que le roi de Dannemarck a fait à cet égard, & le ſervice qu'il a rendu par-là non ſeulement à la patrie & à l'humanité, mais encore à la religion & à la raiſon, ſans cependant donner la moindre atteinte à la juſtice. Ce prince a ordonné qu'une perſonne qui auroit mis à mort un enfant ou toute autre perſonne, ne ſeroit point condamnée à perdre la vie, mais que dans la vue de lui donner le tems de ſe préparer par une inſtruction religieuſe à mourir chrétiennement, la peine de mort ſeroit commuée en priſon perpétuelle dans une maiſon de force, & que chaque année le coupable ſeroit bien fouëtté publiquement, le même jour, & autant que cela ſe pourroit, au même endroit où le meurtre auroit été commis. On ne ſauroit dire combien le meurtre eſt devenu rare dans ce pays, depuis la publication de cette ſage ordonnance.

L'auteur indique dans la cinquieme ſection, quelles font les qualités que doivent avoir un médecin penſionné (*phyſicus*), & un médecin aux rapports. L'auteur commence par mettre ſous les yeux de ſes lecteurs quatre narrés différens, ſur le même cas, tels que pourroient les donner un dogmatiſeur hardi, un empirique groſſier, un praticien très-exercé, & un véritable médecin aux rapports. Ces quatre perſonnages s'y trouvent aſſurément dépeints d'après nature. Il n'y a, comme

l'on peut s'y attendre, que la rélation du dernier qui soit juste & appropriée au cas, c'est celle-là que le juge doit sur-tout consulter pour être en état de prononcer. — L'auteur fait voir ensuite combien il importe qu'un médecin une fois appellé à donner des relations en matiere criminelle, travaille particuliérement à acquérir les qualités nécessaires pour cela, & qu'il donne publiquement des preuves de sa capacité dans cette branche de son art, comme cela est ordonné en Prusse aux médecins de districts. On trouve ici un exposé très-bien conçu des connoissances qui sont les plus nécessaires relativement à cet objet.

On trouve dans la sixieme section quels sont les caracteres que doit avoir le rapport du médecin pour être digne de foi. Je ne puis, dit Mr. TODE, m'empêcher de transcrire ici le tableau suivant, qui est un morceau de main de maître.

A. Pour que la rélation d'un médecin au sujet de l'ouverture d'un cadavre soit digne de foi, elle doit avoir les caracteres suivans :

I. Eû égard aux formalités, savoir ;

a. quant aux personnes ;

a. le médecin qui a été requis de faire l'ouverture du cadavre devant être un médecin assermenté judiciairement, ou un médecin de district.

b. on doit y mentionner cette réquisition, & dire au nom de qui elle a été faite :

c. l'ouverture doit avoir été faite par un chirurgien assermenté ;

d. & en présence d'un membre de la justice assermenté :

e. enfin les conclusions que le médecin & le chirurgien donnent dans cette rélation

doivent être telles, qu'elles ſoient conformes à ce qu'ils peuvent ſavoir de mieux & aux ſentimens de la conſcience la plus délicate, comme auſſi aux principes de la médecine & de la chirurgie; de plus il faut pour qu'on puiſſe la regarder comme authentique, qu'elle ſoit ſignée de leur main, & ſcellée du ſceau du magiſtrat, ou de quelqu'autre ſceau uſité en pareil cas.

b. Quant aux circonſtances: ainſi on doit dire clairement & préciſément,

a. à quel jour, & à quelle heure le délit a été commis;

b. ſi les manœuvres du malfaiteur ont été ſans interruption;

c. ſi au contraire il n'a pas pris toutes les meſures poſſibles pour réuſſir dans ſon deſſein, & s'il n'y a pas travaillé de ſon plein gré & ſans empêchement;

d. de quelle maniere & par quels moyens ce malfaiteur a exécuté ſon deſſein.

II. Eû égard aux conditions eſſentielles; telles ſont;

a. une enquête préliminaire, par laquelle il conſte;

a. que le cadavre étoit ſuſceptible d'examen;

b. dans quelles circonſtances on l'a trouvé;

c. quels ont été, autant qu'on a pu le ſavoir, l'âge, le genre de vie & les occupations de la perſonne miſe à mort;

d. quel étoit ſon ſexe, quel âge elle paroiſſoit avoir, & au cas que ce fût un enfant nouveau-né, s'il étoit exactement venu à terme.

b. la viſite du cadavre même dans laquelle on a dû ſe conformer abſolument & exacte-

ment à l'inſtruction royale de 1777 (*b*).

c. le jugement qui eſt porté en conſéquence, & qui eſt,

a. ou conditionnel, ſeulement (*judicium ſuſpenſum*) en tant que l'on eſt obligé de trouver les raiſons qui rendent la déciſion douteuſe, & qui peuvent dépendre ſoit de l'état du cadavre, ſoit de quelques circonſtances qui ont été omiſes.

b. ou déciſif (*judicium poſitivum*). Celui-ci doit avoir les caracteres ſuivans;

1°. il doit préſenter en raccourci l'enſemble des indices que l'on s'eſt procurés par le témoignage des ſens, & cela de maniere que l'on ne puiſſe pas s'y méprendre.

2°. Les concluſions doivent découler immédiatement de cet expoſé.

3°. Ce jugement doit être confirmé par l'autorité de trois médecins d'une capacité reconnue, & autant que cela ſe pourra par celle de BOERHAAVE, de BUTTNER & de HAEN.

B. Les rélations de médecins touchant des perſonnes vivantes peuvent avoir pour objet,

I. un bleſſé, un malade, ou une femme en couche. Dans ces cas-là elle doit avoir les caracteres ſuivans:

1°. En

(*b*) On y recommande une viſite exacte de toute la ſurface du corps, de la langue, du goſier, des gros vaiſſeaux dans les trois cavités du corps &c. & cela quand même on auroit découvert d'ailleurs une cauſe ſuffiſante de la mort de la perſonne dont on viſite le cadavre. *Note de Mr.* TODE.

1°. Eu égard aux formalités;

a. on doit y indiquer le nom des principales personnes qui ont été chargées de faire la visite; ces personnes doivent être des médecins de district, ou des médecins choisis par le magistrat: on doit y nommer aussi les autres personnes qui ont assisté à cette visite, parce que dans les cas dont il s'agit ici, il n'est pas absolument nécessaire de l'assistance d'un membre de la justice ou d'un chirurgien.

b. La rélation doit avoir les mêmes conditions que celles indiquées plus haut. I. *a. d.*

c. Relativement aux circonstances,

a. on doit sur-tout indiquer si le délinquant a été à même d'exécuter son entreprise avec la liberté nécessaire & sans empêchement.

b. de quelle maniere, quand, où, comment, à quelle occasion & pourquoi il a formé cette entreprise.

2°. Eu égard aux circonstances essentielles; la rélation doit désigner;

a. en général,

a. le nom, le sexe, l'âge, le genre de vie; les maladies, l'état actuel, la constitution du corps; le tempérament, & si c'est une femme, dans quel état sont ses regles.

b. l'habitude actuelle du corps, le teint, l'état de vigueur ou de débilité, si les yeux sont brillans ou ternis, en quel état est le pouls.

b. en particulier,

a. s'il s'agit d'une personne blessée;

b. ou malade; on doit dans ces deux cas

faire son histoire & donner une description anatomique, physiologique & pathologique de sa maladie ou de sa blessure.

6. s'il s'agit d'une femme en couche, on doit indiquer dans quel état se trouvent,
 1. le vagin,
 2. la matrice,
 3. les seins, &c.
 4. combien il s'est écoulé de tems depuis la plainte portée.

c. La décision doit être claire & précise, & être fondée non sur des principes probables, mais sur des principes démontrés comme certains; enfin, elle doit être confirmée par les sentimens de trois écrivains qui soient d'accord sur le cas en question.

II. Ou bien la rélation du médecin peut avoir pour objet une personne qui a l'esprit aliéné : en ce cas elle doit être revêtue,
 1°. des mêmes formalités prescrites pour la visite d'un blessé.
 2°. mais par rapport aux circonstances essentielles, elle doit être dressée de la maniere suivante :

a. on doit y présenter un narré duement certifié du fait attribué à l'accusé, & de la maniere dont il s'est comporté ensuite;

b. on doit y indiquer son sexe, son âge, quelle a été son éducation, sa maniere de vivre, quelle étoit l'opinion publique à son sujet, quelles maladies il a eues;

c. quel est son tempérament, quel est l'état actuel de sa santé, quel est son teint, comment va son pouls; surtout on doit y décrire exactement l'état de ses yeux;

d. on doit y rendre compte de ſon appétit, de ſon ſommeil, de ſa nourriture & de ſa boiſſon, comme auſſi de ſes ſecrétions & excrétions,

e. rapporter diverſes queſtions que l'on aura faites au délinquant ſuivant la portée de ſon eſprit, avec ſes réponſes :

f. rendre compte de pluſieurs viſites qu'on lui aura faites dans l'eſpace de quelques ſemaines ou de quelques mois.

g. tout cela doit être ſuivi d'une déciſion préciſe, & fondée ſur les moyens que l'on a avancés, non point d'après des circonſtances iſolées, mais d'après des circonſtances eſſentielles & réunies : enfin, cette déciſion doit être établie ſur des principes ſolides, & confirmée par l'autorité unanime de trois célebres médecins.

L'auteur met enſuite ſous les yeux de ſes lecteurs un rapport qui paroiſſoit mériter créance, mais que l'on a refuſé de recevoir comme tel, parce que le médecin avoit trop compté ſur la relation d'une ſage femme; refus, dit Mr. Tode, qui étoit tout-à-fait fondé en raiſon. Il étoit queſtion d'un accouchement ſuppoſé clandeſtin. Il me paroît un peu étrange auſſi, reprend Mr. Tode, que dans un examen phyſique tel que devoit être cette relation, on ſe ſoit occupé de ſuppoſitions morales. Le juge peut tout auſſi bien que le médecin former des conjectures ſur la crainte que témoigne l'accuſée, & en tirer des conſéquences; le médecin ne doit abſolument chercher à démêler dans ſa relation, que ce dont le juge n'auroit point pu s'éclaircir avec certitude ſans le ſecours de cette relation & de la déciſion qui l'ac-

compagne : en un mot, dans une relation de l'espece dont il s'agit ici, un médecin ne doit point faire de raisonnemens mêlés de physique & de morale.

On trouve dans la huitieme section l'exemple d'un rapport, qui avec tout l'air de la vérité, ne s'est pourtant pas trouvé avoir assez de solidité en l'examinant à la rigueur.

La neuvieme section débute par un tableau très-succinct des loix & des ordonnances que S. M. Prussienne a publiées relativement à la matiere dont il s'agit ici. Il est suivi d'un extrait de deux lettres circulaires adressées par le college suprême des médecins de Berlin, aux médecins pensionnés (*physici*), concernant les sceaux, les affranchissemens de lettres, & le serment ; comme aussi un extrait de l'instruction publiée en dernier lieu pour les mêmes médecins, relativement à ce qu'ils doivent principalement observer dans l'ouverture d'un cadavre ; c'est ce que l'on trouvera aussi, ajoûte Mr. TODE, dans tous les bons livres qui traitent de la médecine du barreau. Viennent ensuite des réflexions du médecin de Stargard sur une nouvelle espece de torture appellée *martertrog*. Cette section est terminée par une notice des auteurs qui méritent le plus d'être consultés dans la médecine légale : cependant il n'y est point fait mention du célebre ALBERTI.

L'auteur fait dans la dixieme section diverses propositions. 1°. On devroit, dit-il, confier l'ouverture d'un cadavre aux médecins de districts plutôt qu'aux autres. C'est, dit Mr. TODE, une chose que l'on ne met pas seulement en question en Dannemark. 2°. Les médecins devroient faire des recherches tant sur l'état de l'esprit que sur

l'état du corps d'un malfaiteur ſoit avant, pendant, ou après le délit. Il eſt des cas, dit Mr. TODE, où cela ſeroit aſſurément très-néceſſaire, mais le plus ſouvent cette précaution ſeroit auſſi ſuperflue qu'impraticable & coûteuſe. 3°. Un médecin appellé à faire un rapport en matiere criminelle, ne devroit pas trop compter ſur ſon art, mais plutôt abandonner une déciſion de laquelle peut dépendre la vie d'un homme, à un college ſupérieur, & ſe contenter de lui envoyer ſon *parere*. En matiere criminelle, il devroit y avoir inſtance par devant les médecins: ceci eſt très-bien penſé, dit Mr. TODE. En quatrieme lieu, l'auteur propoſe, ou plutôt il témoigne le deſir louable qu'il auroit, que l'on fit un code de médecine concernant la mortalité des bleſſures & des contuſions. Ce morceau, dit le ſavant journaliſte Danois, mérite d'être rapporté preſque en entier.

“ C'eſt en effet quelque choſe de ſingulier & „ de frappant de voir que certaines plaies qui, „ ſuivant l'avis de la plupart des auteurs, ſont déclarées abſolument mortelles, ne laiſſent pourtant pas que de ſe guérir, comme l'expérience „ l'a fait voir dans quelques cas; & que par conſéquent elles ne ſont pas infailliblement mortelles. On pourroit donc trouver qu'on eſt devenu les meurtriers de certaines perſonnes condamnées à mort, d'après les avis réunis de pluſieurs médecins, puiſque les plaies que ces perſonnes ont faites, n'étoient pas telles qu'elles autoriſaſſent une ſentence de mort, ni mortelles de leur nature, attendu qu'elles ont pu ſe guérir dans certaines circonſtances. Il paroît effectivement que nous avons fait réellement d'aſſez grands progrès dans notre art, pour

„ qu'une grande partie des cas regardés jusqu'à
„ présent comme incurables de leur nature, ne
„ doivent plus être envisagés que comme des cas
„ trop difficiles à traiter pour nous ou pour le
„ plus grand nombre d'entre nous ; & que par
„ conséquent on pourroit dire qu'au fond, un
„ malade qui nous meurt n'auroit pas dû mourir,
„ mais que nous n'avons pas pu le sauver. —
„ Mais qu'est-ce qui doit décider ici ? à mon avis
„ ce n'est assurément pas la pluralité, mais l'una-
„ nimité des suffrages „.

Quelle obligation n'a-t-on pas, s'écrie ici Mr. TODE, à l'honnête anonyme, au sage médecin auteur de cette brochure, d'avoir fait un pas si avantageux pour l'avancement & l'honneur de notre art, ainsi que pour la conservation de la vie de plusieurs milliers d'hommes, & de ce qu'il a démontré publiquement la vérité de cette opinion dont on vient de lire l'exposé ! J'ai aussi traité cette matiere, continue le même journaliste, dans mes leçons sur la médecine du barreau. J'ai donné plus d'une fois l'avis que l'on va lire.

Plusieurs écrivains qui ont traité de la médecine légale, continue notre journaliste, disent expressément, que la mortalité de telle ou telle plaie ne doit pas être réputée moindre, parce qu'il sera arrivé une fois qu'une semblable plaie n'aura pas été mortelle dans tel ou tel lieu, mais que l'on doit se régler sur ce que l'on a observé à l'ordinaire & dans le plus grand nombre des cas. Ces écrivains ont assurément raison, dans la supposition que l'histoire de la guérison des plaies en question présente quelque chose de suspect ou d'extraordinaire, ou une certaine combinaison de circonstances favorables, telle que l'on ne pour-

roit point l'imiter dans la pratique, ou aussi entant que cette histoire contrediroit absolument les principes d'une saine théorie: mais cela n'arrive pas toujours ainsi. La chirurgie se perfectionnant de jour en jour, le nombre des plaies réputées mortelles diminue toujours plus; & il y a telles plaies qui se guérissent dans des lieux où il y a d'habiles chirurgiens, qui seroient devenues mortelles dans d'autres lieux où l'on n'a pas d'aussi bons secours.

Maintenant on demande s'il est juste & raisonnable d'envisager toujours telle ou telle plaie comme mortelle, par la raison que ces plaies sont réputées mortelles en these générale; savoir entre les mains du plus grand nombre des gens de l'art, qui malheureusement ne se trouve composé que de chirurgiens médiocres ou même très-ignorans? Faut-il qu'un nombre infini d'hommes soient condamnés à mort, parce que tous les chirurgiens ne savent pas tout ce qu'ils devroient avoir appris? Faut-il que tant de personnes perdent la vie, parce qu'il en est si peu qui possedent bien l'art qu'elles professent? Dès le moment qu'une blessure, qu'une plaie de tête, &c. auroit pu se guérir, ne fût-ce qu'une seule fois, par le secours d'un habile homme qui l'auroit traitée selon les regles de l'art, & en suivant une méthode susceptible d'être imitée; cette plaie ou cette blessure, &c. ne devroit plus être réputée mortelle qu'*accidentellement*. Car dans cette supposition, la mortalité n'est plus une suite nécessaire de la nature de la plaie, mais de ce qu'il est arrivé malheureusement que le blessé est tombé entre les mains d'un homme qui n'avoit pas un degré d'habileté suffisant. Mais le délinquant en peut-il da-

vantage ?.... Le magiſtrat ſeul en eſt reſponſable, puiſqu'il tolere un médecin ou un chirurgien trop ignorant pour opérer une guériſon que d'autres auroient opérée.

Cependant, il faut convenir que les juges pourroient avoir égard à cette *mortalité locale* des plaies, & à la connoiſſance que peut en avoir un malfaiteur. Ainſi un duel qui ſe ſeroit donné dans le voiſinage d'un habile chirurgien, ou même dans le lieu où il ſe trouve, ne mériteroit pas une punition auſſi ſévere, eu égard au danger de mort auquel ce duel expoſoit en le conſidérant ſous ce point de vue, que celle qu'il auroit méritée dans le cas contraire. Il ſuit de là qu'il ne faut pas penſer à un code qui décide de la mortalité en theſe générale.

D'un autre côté, s'il arrivoit que quelqu'un eût bleſſé une perſonne qui ſe trouvât d'ailleurs dans un état à rendre une plaie plus dangereuſe, par exemple, une femme avancée dans ſa groſſeſſe, une femme en couche, une perſonne malade, ou convaleſcente, ou ivre; une pareille circonſtance ne devroit du tout point faire paroître le malfaiteur moins coupable; elle aggraveroit bien plutôt ſon cas, dans la ſuppoſition que cette circonſtance lui étoit connue. Car à moins qu'un homme ne ſoit une bête brute, il doit ſavoir que les plaies que l'on fait dans de ſemblables circonſtances, ſont ſujettes à devenir plus dangereuſes qu'elles ne l'auroient été ſans cela.

Mais (c'eſt encore Mr. TODE qui parle) je m'éloigne trop des bornes d'un journal. Je n'ai plus qu'une remarque à faire, c'eſt que, ſans parler de quelques autres difficultés, il ne ſeroit guere praticable d'admettre un code de médecine

tel que celui que notre auteur propoſe en dernier lieu, & cela à raiſon des progrès continuels de nos connoiſſances.

Si l'on vouloit critiquer notre auteur, il y auroit bien certains paſſages à reformer : par exemple, une perte de ſang mortelle chez un enfant nouvellement né, ne peut guere s'attribuer à l'hémorrhagie du cordon ombilical. Par rapport à ce que l'on dit, qu'il eſt vraiſemblable que la ſubſtance corticale du cerveau eſt plutôt glanduleuſe que vaſculeuſe, ce ſeroit encore une choſe à démontrer, dans la ſuppoſition du moins que l'auteur lui-même ſoit de cet avis.... Mais qu'eſt-ce que des défauts auſſi légers que ceux-là en comparaiſon des excellentes choſes dont on ne peut diſconvenir que cet ouvrage ſoit rempli ?

Au reſte, il faut que je le répete, c'eſt avec la plus grande ſatisfaction que j'ai lu cette brochure, & je me fais un ſenſible plaiſir d'en recommander la lecture à tous les médecins qui ne la connoiſſent point encore, comme étant une piece extrêmement intéreſſante, & un chef-d'œuvre dans ſon genre. La lecture en eſt en même tems agréable & inſtructive ; l'auteur y paroît rempli de la ſenſibilité la plus noble envers l'humanité ; ſon ſtyle n'eſt point dans le ton de cette ſenſibilité affectée de certains caſtrats de nos jours, c'eſt un ſtyle mâle & grave.



VI.

BETRACHTUNGEN ÜBER DIE RUHR &c.

C'eſt-à-dire:

Obſervations ſur la dyſſenterie, avec un appendice ſur les fievres putrides; par Mr. CHRÉTIEN LOUIS MURSINNA, *chirurgien du régiment de Petersdorf. A Berlin, chez* HIMBOURG 1780, 8°. *de* 140 *pages petit caractere.*

L'auteur parle d'abord d'une dyſſenterie qui a régné à Herford en Weſtphalie en 1779, à ce qu'il paroît. Il y a apparence qu'elle avoit commencé à ſe manifeſter dans cette ville un peu avant la fin du mois de Juillet: cependant il n'en étoit mort perſonne avant le 26 de ce mois. Elle commença à faire des progrès dès l'entrée du mois d'Auguſte, mais ſeulement parmi les gens du peuple, les pauvres & les gens mal-propres. Au milieu d'Auguſte, & malgré toutes les bonnes précautions qu'on avoit priſes pour s'en garantir, elle attaqua auſſi les gens aiſés & les perſonnes de diſtinction; & environ le commencement de Septembre, tems auquel cette maladie régnoit avec le plus de fureur, il y avoit dans la ville 340 perſonnes qui en étoient atteintes, ſans compter les malades des environs (*a*). Pendant le mois de Septembre elle commença à diminuer en mê-

(*a*) Mr. BUSCHING dit dans ſa géographie que cette ville a 807 maiſons. *Note de l'Editeur.*

me tems que les grandes chaleurs, & à la fin de ce mois elle cessa entiérement, en sorte qu'il n'y eut plus que de simples diarrhées, qui à la vérité étoient communes, & quelques rechûtes de dyssenterie, comme cela arrive d'ordinaire.

Dans le même tems cette épidémie commença aussi à régner à Bielefeld, cependant avec moins de violence qu'à Herford: elle ne devenoit non plus mortelle que faute d'attention & de soins, quoiqu'elle fût le plus souvent maligne & putride. De quarante-six soldats qui en étoient attaqués, Mr. Mursinna n'en a pas perdu un seul: mais il lui est mort quelques femmes & quelques enfans qui ne s'étoient pas conduits avec la prudence nécessaire.

Dans la vue de faire choix des moyens les plus efficaces pour prévenir les progrès de cette épidémie, il se forma une assemblée composée d'un des capitaines de la garnison, de toute la magistrature, du clergé & de tous les médecins d'Herford. Le même jour & le lendemain matin, on fit enterrer tous les morts hors de la ville avec la plus grande diligence, par des gens arrêtés pour cela. La ville fut partagée en seize quartiers, dont chacun fut confié aux soins de deux honnêtes bourgeois qui étoient chargés de visiter les malades, de veiller à ce qu'ils fissent usage des secours des médecins, de faire régner la propreté chez ceux qui étoient en santé, & de procurer l'assistance nécessaire aux pauvres; le tout aux fraix de la chambre des finances. Il n'est pas nécessaire de rendre compte ici de la distribution des médecins & des chirurgiens, de leurs rapports, de leurs listes, &c. Nous remarquerons seulement que les chirurgiens de la garnison se trouvoient aussi à

la conférence qui se tenoit tous les jours l'après-midi, qu'ils y donnoient leurs rapports touchant les malades qu'ils soignoient, & qu'ils étoient obligés de prendre part aux propositions qui s'y faisoient publiquement. Il étoit permis à tous les habitans d'indiquer leurs besoins.

L'ordonnance que le college supérieur des médecins avoit faite concernant la maniere dont il falloit se conduire dans cette dyssenterie fut imprimée, & chaque maison devoit en avoir un exemplaire. On enterroit toutes les dépouilles des morts, on aëroit & on parfumoit les maisons. On balayoit toutes les ordures pendant la nuit, & on lâchoit ensuite l'eau de toutes les fontaines, afin de laver les rues. Il étoit recommandé aux personnes qui étoient en santé de sortir après le coucher du soleil, de s'éloigner des malades, & d'observer un régime exact. Les prédicateurs concouroient en chaire par leurs exhortations à faire suivre les ordonnances du magistrat. Tout cela eut un heureux succès, autant du moins qu'on s'y conforma; car on refusa de le faire dans une partie de la ville qui étoit indépendante de la magistrature. De 3000 bourgeois qui habitoient dans la ville, il y en eut 660 qui furent attaqués de la dyssenterie dans l'espace de deux mois, & il en mourut 178. On en enterra deux fois plus de ceux de la campagne.

Causes de la maladie.

L'été avoit été extraordinairement chaud: les habitans d'Herford travaillent beaucoup aux champs, mangent beaucoup de viande fumée & salée, & sont très-mal-propres: la ville est située

dans un terrein fort bas, & eſt environnée de marais. On peut encore mettre au nombre des cauſes de cette épidémie les remedes domeſtiques, la négligence, &c. Elle attaqua d'abord les gens du commun, puis ceux de l'ordre moyen, & à la fin les gens de diſtinction. Cependant, les gens aiſés en furent tous quittes pour avoir des dyſſenteries légeres ou de ſimples diarrhées. Perſonne ne s'en tiroit mieux que ceux qui diſſipoient leurs craintes, & réſiſtoient à la contagion en buvant du vin. Cette épidémie n'étoit pas de celles dont l'infection ſe communique par un miaſme ſubtil; il n'y a point eu de médecin, de chirurgien, d'eccléſiaſtique, ni de ſage-femme qui en ait été atteint. Cependant le venin s'en propageoit par l'exceſſive puanteur des cadavres: outre cela, les enterremens qui ſe faiſoient tous les jours, & le bruit des cloches répandoient la crainte & la conſternation. La diarrhée étoit auſſi épidémique à la vérité, mais elle ne dégénéroit en dyſſenterie que chez ceux qui s'expoſoient à des vapeurs empeſtées, qui avoient des humeurs mal-ſaines, ou qui ſe conduiſoient négligemment.

Symptomes de la maladie.

Le plus grand nombre en étoient attaqués tout-à-coup; cependant il en étoit quelques-uns chez qui elle ne ſe déclaroit qu'après divers avant-coureurs, tels que des friſſons, des douleurs dans le dos, & chez qui elle étoit accompagnée de tranchées violentes & de ſelles extrêmement fréquentes. Ces ſelles étoient le plus ſouvent mêlées de ſang, & preſque toujours fort glaireuſes. Pluſieurs avoient encore de l'appétit les premiers

jours de la maladie. D'autres avoient des indices de matieres impures dans l'eſtomac. Plus les ſymptomes fâcheux tardoient à ſe manifeſter, & plus la maladie étoit longue & dangereuſe : quelques perſonnes en perdoient les cheveux. Il arrivoit rarement que le pouls fût changé au commencement ; mais dans la ſuite il devenoit fébrile, & quelquefois extraordinairement fréquent. Les glaires qui s'évacuoient en abondance entrainoient avec elles comme des raclures de boyaux blanches, qui quelquefois avoient juſqu'à un pied de longueur : on y reconnoiſſoit les plis de l'inteſtin, & lorſque cette raclure avoit été macérée, on pouvoit la ſéparer en pluſieurs membranes ; miſe ſur les charbons, elle s'y fronçoit ſans donner aucun indice de graiſſe. Tous ces caracteres l'ont fait regarder par notre auteur, comme étant la membrane interne des inteſtins, qui s'étoit épaiſſie. Lorſqu'elle ſe détache, il faut ſans doute employer les remedes les plus adouciſſans.

Remedes.

L'auteur donnoit d'abord un émetique ; mais il obſerve qu'en cette qualité l'ipécacuana ne réuſſiſſoit pas auſſi bien que le tartre émetique, qui opere plus promptement, plus efficacément & ſans exciter beaucoup de nauſées ni d'efforts, outre qu'il reſiſte mieux à la putridité, qu'il eſt plus pénétrant, qu'il nettoye les inteſtins & provoque la ſueur. Mr. M. en ordonnoit dix-huit grains dans ſix onces d'eau, ou trois grains dans une once de ce liquide, avec du ſirop de chicorée compoſé, à la doſe d'une cuillerée à ſoupe toutes les demi-heures, juſqu'à ce qu'il opérât,

Deux doſes ſuffiſoient pour l'ordinaire: il faiſoit boire par deſſus de l'infuſion de graine de lin & de fleurs de camomille. Les matieres que le malade avoit vomies & l'état où il ſe trouvoit après cette évacuation, donnoient à connoître, s'il étoit néceſſaire de continuer l'uſage de ce remede. Chez pluſieurs malades, il n'en falloit pas plus de ſix doſes pour diſſiper tous les ſymptomes à la fois. On ſe trouvoit bien de le réitérer, lorſque dans la ſuite l'eſtomac ſe trouvoit de nouveau chargé d'impuretés. Dans la dyſſenterie maligne même, ce remede procuroit du ſoulagement, provoquoit la ſueur & calmoit les ſymptomes.

Après cela, Mr. M. faiſoit prendre à ſes malades des bouillons à l'orge avec de la crême d'avoine, & de la crême de tartre ſur le ſoir: le lendemain matin il leur faiſoit prendre deux onces de pulpe de tamarins, & demi-once de ſel de Glauber dans neuf onces d'eau avec une once de ſirop de chicorée, à la doſe d'une taſſe de deux en deux heures. Si tout cela ne ſoulageoit pas encore ſuffiſamment le malade, on lui donnoit un lavement compoſé de camomilles, de graine de lin & d'huile de lin, & on lui faiſoit boire dans la journée une diſſolution d'une once de gomme arabique. Cependant on ne laiſſoit pas de réitérer la potion de pulpe de tamarins, qu'il étoit rare qu'on fût obligé de prendre plus de deux fois.

Lorſque les douleurs étoient violentes, on employoit des fomentations émollientes, ou ce qui ſoulageoit encore mieux, on appliquoit des cataplaſmes, ou bien on faiſoit uſage d'un liniment compoſé d'huile de lin, de camphre & d'opium. Mais rien ne réuſſiſſoit mieux dans ce cas qu'une bonne ſaignée, lorſque la foibleſſe n'étoit pas

excessive. On se trouvoit très-bien aussi de faire appliquer un grand vésicatoire sur le ventre, ou aux gras de jambes. On peut ôter l'emplâtre aussi-tôt que la douleur a diminué & avant qu'il ait fait lever des cloches. Un pareil emplâtre appliqué sur la région du pubis est singuliérement utile dans le cas d'une strangurie symptomatique; laquelle il seroit plutôt nuisible qu'avantageux de traiter avec de l'opium: cependant il n'est rien de mieux dans ce dernier cas, que des laxatifs doux & légérement acides, & d'user abondamment de quelque boisson délayante. Au reste, les violentes douleurs de ventre étoient rares, & n'avoient lieu que chez les malades qui avoient négligé de prendre l'émétique.

Lorsque les symptomes diminuoient, que le sommeil, la bonne humeur & l'appétit revenoient, il suffisoit d'observer une diete convenable, ou de faire usage de quelque extrait amer.

En voilà assez je pense, pour faire voir combien ce livre est rempli de préceptes véritablement pratiques. J'aurois bien souhaité pouvoir donner aussi un extrait de ce que l'auteur dit au sujet des autres remedes de la dyssenterie, ainsi que de la dyssenterie qui régna au camp du prince HENRI, & des fievres putrides. Mais tout cela n'est point susceptible d'extrait; car l'auteur parle toujours d'après sa propre expérience; il ne s'amuse à parler ni philosophie, ni théorie, ni littérature, ni à faire le bel-esprit; il a l'heureux talent d'être court & de dire beaucoup de choses en peu de mots. Je ne puis donc faire mieux que de recommander ce livre à tous ceux qui ne le connoissent pas encore, comme un ouvrage de l'utilité la plus marquée. Tous les chirurgiens d'armée doivent

doivent le regarder comme un livre claſſique & indiſpenſable. Quant à l'auteur de cet excellent ouvrage, je prends la liberté de lui repréſenter qu'après s'être fait connoître auſſi avantageuſement comme médecin & comme écrivain, il manqueroit à ſa vocation & à ſon devoir, s'il ne continuoit pas à faire part au public de ſes obſervations. Il eſt du petit nombre de ceux qui ſont nés pour la perfection de leur art.

VII.

AN ACCOUNT

Of the ſcarlet fever and the ſore throat, &c.

C'eſt-à-dire:

Relation de la fievre ſcarlatine & du mal de gorge, ou de la ſcarlatine angineuſe; & particuliérement de celle qui a régné à Birmingham l'année 1778, *par Mr.* WILLIAM WITHERING, *Docteur médecin. A Londres, chez* CADELL *& d'autres libraires* 1779, 8°. *de* 132 *pages: prix* 18 *ſols* (*a*).

CEtte maladie commença à ſe manifeſter au milieu du mois de mai. Elle fut précédée dans divers endroits d'un mal de gorge ulcéreux, & elle fut accompagnée pendant l'été, de coqueluches, de rougeole, de petite-vérole, & d'une véritable eſquinancie. Au mois d'Octobre l'air s'é-

(*a*) TODE ibid. page 1.

tant refroidi, les ſymptomes changerent en même tems. Elle devint rare depuis le commencement de Novembre juſqu'au milieu du même mois, qui fut froid ; mais l'air s'étant radouci pendant le reſte de ce mois, elle redevint plus fréquente & ſe montra avec les mêmes ſymptomes que pendant l'été.

Elle attaquoit ordinairement plutôt les enfans que les adultes : cependant il n'y en avoit preſque point des premiers qui ne fût au deſſus de l'âge de deux ans ; & la plupart des ſeconds étoient au-deſſous de l'âge de cinquante. Chez les enfans elle attaquoit indifféremment l'un & l'autre ſexe ; mais parmi les adultes il y avoit plus de femmes que d'hommes malades, & cela vraiſemblablement parce que les femmes, à raiſon de leurs ſoins, étoient plus expoſées à l'infection.

Les premiers ſymptomes étoient une laſſitude extraordinaire, une humeur chagrine, une certaine douleur, ou plutôt une roideur dans le cou, une ſenſation de ſerrement dans les muſcles de la nuque & des épaules. Peu d'heures après, il ſurvenoit un petit friſſon, qui alternoit avec une chaleur paſſagere, laquelle à la fin devenoit continuelle, & qui étoit accompagnée d'un léger mal de tête, & d'accès de mal de cœur. Les malades étoient inquiets pendant la nuit, mais moins à cauſe des douleurs que parce qu'ils ne pouvoient pas dormir. Le jour ſuivant le cou étoit plus douloureux, & la déglutition ſe faiſoit avec difficulté, ſans cependant être fort douloureuſe, ni qu'elle parut être l'effet d'un retréciſſement particulier du goſier ; mais cette difficulté venoit de l'impuiſſance où étoient les muſcles de ſe mouvoir. Les malades n'avoient abſolument plus d'appétit,

& le mal de cœur alloit juſqu'à être ſuivi du vomiſſement. La reſpiration étoit fréquente, & ſouvent en même tems accompagnée de ſoupirs: la peau étoit fort chaude, ſéche, & cependant molle, & les malades y reſſentoient ſouvent des picotemens. Vers le ſoir, la chaleur & l'inquiétude étoient plus grandes, la reſpiration étoit fort chaude, & les malades avoient ſoif; mais le mal de cœur & la difficulté d'avaler ne leur permettoient pas de boire beaucoup. La nuit ſuivante ils étoient encore plus inquiets qu'ils ne l'avoient été la précédente.

Le lendemain matin il ſurvenoit une rougeur extraordinaire au viſage, au cou & à la poitrine, laquelle dans peu d'heures s'étendoit par tout le corps, enſorte que les parties ſur leſquelles elle s'étoit répandue avoient une rougeur pareille à celle d'un homard cuit, & qu'elles étoient viſiblement enflées. Cette rougeur diſparoiſſoit en peſant deſſus avec le doigt, mais elle reparoiſſoit auſſitôt après. On n'appercevoit pas à la peau le plus petit bouton ni la moindre élévation. Les yeux & les narines participoient à cette rougeur générale, & plus les yeux étoient rouges, plus il y avoit de rêveries.

Cet état duroit encore pendant deux ou trois jours; alors la rougeur dégénéroit en mal de gorge, la peau devenoit comme cotonneuſe & tomboit par écailles furfuracées, l'enflure ſe diſſipoit; l'appétit & les forces commençoient à revenir.

Durant la maladie le pouls étoit conſtamment fréquent, petit & extraordinairement foible; les ſelles étoient régulieres, l'urine étoit en petite quantité, mais du reſte elle reſſembloit preſque entiérement à celle des perſonnes ſaines; les glan-

des ſous-maxillaires étoient pour l'ordinaire enflées & ſenſibles. La langue étoit un peu ſéche, mais ſeulement au milieu, & elle étoit enduite dans cet endroit d'une matiere gluante & un peu jaune. Le palais, les amygdales, la luette & le pharynx participoient à la rougeur & à l'enflure. Il n'y avoit point de véritable exulcération, mais bien une pituite épaiſſe & tenace, ſur-tout à la partie poſtérieure du goſier, laquelle étoit ſemblable aux croutes qui ſe forment ſur les parties ulcérées, mais qu'il étoit facile d'enlever au moyen d'un gargariſme. —

Il n'étoit pas rare qu'après la fievre il ſe manifeſtât des abcès ſous une oreille ou ſous toutes les deux; mais ils perçoient facilement & ſe guériſſoient dans peu de jours. — Telle étoit la marche ordinaire de cette maladie.

Il n'arrivoit que trop ſouvent qu'elle étoit beaucoup plus dangereuſe. Chez quelques enfans, il ſurvenoit déja au bout de quelques heures des rêveries, avec une grande chaleur; puis la ſcarlatine ſe manifeſtoit le premier ou le ſecond jour, & ils mouroient le troiſieme. Chez d'autres, quoique la rougeur commençât à ſe diſſiper, le pouls continuoit à être foible & fréquent, la peau étoit ſéche & rude, les levres étoient noires & en même tems comme brûlées, la langue étoit deſſéchée & âpre, d'un brun foncé, les yeux étoient peſants & entr'ouverts: les malades avoient de l'averſion pour toutes ſortes d'aliments; tout mouvement ou tout déplacement les peinoit extrêmement; rien ne les ſoulageoit. Au bout de quelques jours, il s'écouloit par le nez ou par les oreilles, ou même par l'une & l'autre de ces voies en même tems, une quantité de matiere

jaune & claire, & qui quelquefois reſſembloit à de la pituite mêlée de pus. Les malades ſe guériſſoient fort lentement. Pour l'ordinaire ils étoient alités pendant quatre ou ſix ſemaines, au bout deſquelles ils mouroient dans un état de foibleſſe extrême.

Les adultes vivoient ſouvent à peine au de-là du troiſieme ou du quatrieme jour, ſur-tout lorſqu'il ſurvenoit une diarrhée. Quelques-uns vivoient juſqu'au huitieme ou juſqu'à l'onzieme, & alors le cou ſouffroit peu: mais d'un autre côté, on voyoit dans les yeux une rougeur uniforme & brillante, comme celle que l'on voit aux yeux des brochets, ſans cependant que la lumiere les incommodât. —

Outre l'éruption ſcarlatine, on appercevoit ſouvent de petites taches rondes & livides à la poitrine, aux coudes & aux genoux. Les malades étoient fort inquiets & altérés: cependant la boiſſon leur reſſortoit bientôt de la bouche, ou bien ils la rejettoient.

Dans ces cas-là la ſcarlatine ne tardoit pas à paroître, mais c'étoit d'une maniere irréguliere, & ſeulement ſous la forme de grandes taches rouges, ou rouges & blanches, qui changeoient ſouvent de place. Alors, dès le commencement le pouls étoit extrêmement fréquent, irrégulier & foible. La plupart des malades mouroient, peu en réchappoient; la ſeule foibleſſe les rendoit preſque imbécilles: cependant cette imbécillité ſe diſſipoit avec le tems, & en prenant des nourritures fortifiantes.

Il ſurvint chez un homme qui avoit cette maladie, un ſpaſme de la mâchoire que rien ne put ſoulager; il mourut le cinquieme jour. — Mr.

WITHERING vit chez un de ses malades qu'à mesure que la rougeur se dissipoit, il se formoit de petites vessies blanches, vuides & seches. Cependant de pareilles vessies se trouverent chez un autre remplies d'une eau claire ; dans ce dernier cas la rougeur avoit pris, au bout de 24 heures, un œil plombé.

Chez trois malades, la desquamation totale de la peau fut accompagnée de la chûte des ongles.

Le froid ayant commencé à se faire sentir, la scarlatine devint plus rare & de plus courte durée. Souvent cette éruption manquoit absolument; quelquefois on appercevoit seulement dans les endroits les plus délicats de la peau, de très-petits boutons qui avoient à leur pointe de petites vessies blanches & transparentes. Le cou étoit fort enflé en dedans, douloureux, d'un faux rouge, quelquefois livide. Chez quelques-uns le mal paroissoit descendre jusques à l'estomac ; car il s'y joignoit des envies de vomir douloureuses : quelquefois il affectoit les canaux de la respiration, comme l'on pouvoit en juger par les symptomes de péripneumonie qui avoient lieu : d'autres éprouvoient à l'oreille une douleur aiguë qui indiquoit que la trompe d'Eustache étoit attaquée. Les yeux n'étoient pas extrêmement rouges, mais ils étoient brillans, & ne pouvoient supporter la lumiere comme il arrive dans la rougeole. Il se joignoit assez souvent à ces symptomes des douleurs générales, ou tout au moins des douleurs déchirantes & vives dans les jointures des membres, & cela quelquefois avec de l'enflure.

Le pouls battoit le plus souvent jusqu'à 140 fois par minute, & quelquefois, quoique très-petit, il étoit si dur, qu'on étoit obligé de tirer

du ſang ; ce ſang étoit ordinairement épais & couenneux. Les malades crachoient & mouchoient beaucoup de pituite ténace qui ſortoit du goſier & du nez : il en ſortoit auſſi quelquefois de cette maniere comme une couenne (*b*) blanche, qui d'autres fois étoit griſe, mais dont on n'appercevoit cependant aucun veſtige dans le goſier. Cependant chez pluſieurs malades, les amygdales étoient ſur-tout couvertes d'une pareille couenne, & auſſitôt qu'elle en étoit ſéparée, ces parties paroiſſoient être ulcérées. —

La fievre ſe terminoit ordinairement d'une maniere avantageuſe le cinquieme, le huitieme ou le onzieme jour : cependant chez divers malades elle étoit entretenue fort longtems par de gros abcès douloureux. Il n'étoit pas rare qu'il ſurvint à la langue des abcès & même des ulceres douloureux, qui rendoient la déglutition inſupportable.

Des ſuites de la maladie.

Dix ou quinze jours après que la fievre avoit ceſſé, il ſurvenoit une grande foibleſſe & beaucoup de roideur dans les membres : en même tems le pouls étoit très-fréquent, le ſommeil étoit inquiet, l'appétit & l'urine diminuoient. Il ſe manifeſtoit bientôt une hydropiſie anaſarque ou aſcite, ou même des ſymptomes qui décéloient un épanchement dans le cerveau ou dans la poitrine. La fievre étoit irréguliere. L'urine avoit une couleur de bois d'acajou (*c*) foncée ; elle étoit en

(*b*) *Sloughs.*

(*c*) *Mahogany* eſt le nom anglois qui déſigne ce bois qui eſt d'un rouge ſemblable à celui du bois de Bréſil. *Note de l'Editeur.*

petite quantité, & dépofoit un fédiment d'une couleur encore plus foncée fous la forme d'une poudre. La langue étoit feche & brune, & la peau rude. Ces fuites menaçantes de la fievre fcarlatine fe diffipoient prefque toujours heureufement.

Je paffe fous filence, dit Mr. TODE, ce que l'auteur rapporte ici d'après SYDENHAM, DOVER, DE GORTER, MORTON, SENNERT, & d'après ce qu'en dit Mr. SCHULZE (*d*) dans le premier volume des *Mémoires de médecine de Berlin* (*e*), & Mr. NAVIER dans les *Mémoires de médecine de Leipfick* (*f*), & enfin d'après MM. DE SAUVAGES & PLENCIZ (*g*). Le dernier de ces auteurs a remarqué que le fecond période, favoir celui de l'hydropifie, étoit le plus dangereux: mais Mr. WITHERING a trouvé (comme Mr. TODE l'a auffi obfervé à Copenhague en 1777) que c'étoit dans le premier période, que le danger étoit le plus grand.

Caracteres qui différencient la fievre fcarlatine d'avec le pourpre, la miliaire, la rougeole & l'éréfipele, caracteres fur lefquels il y auroit encore certaines chofes à dire fuivant Mr. TODE.

Cette maladie a la plus grande reffemblance

(*d*) *Mifcellan. Naturæ Curiof.* Ann. VI. Obf. 145.
(*e*) *Act. medic. Berolin.*
(*f*) *Commentar. de rebus in hift. nat. & medic. geftis*, Vol IV.
(*g*) Il ne me paroît pas que cette maladie differe effentiellement de celle que Huxham a décrite fort au long fous le nom d'*angina maligna*: Voyez la Collection de fes Œuvres, publiées en latin par Mr. REICHEL Tome III. page 92, & fur-tout p. 105. & fuiv. *Note de l'Editeur.*

avec l'esquinancie gangréneuse ou ulcéreuse (*h*). Notre auteur compare les caracteres de la fievre scarlatine avec ceux que Mr. FOTHERGILL a donnés du mal de gorge ulcéreux. Il paroît clairement, d'après cette comparaison, que la premiere de ces maladies est du genre des fievres inflammatoires, & que la seconde est de celui des fievres putrides. Ceci, dit Mr. TODE, ne peut convenir qu'à de certaines épidémies particulieres, & doit même être restreint à certains malades; car la fievre scarlatine qui a régné en dernier lieu à Coppenhague a rarement eu les caracteres d'une fievre vraiment inflammatoire. D'ailleurs Mr. WITHERING auroit dû distinguer l'inflammation de la gorge qui dégénere par un manque d'attention en gangrene ou en abcès, d'avec le mal de gorge épidémique ulcéré ou gangréneux. Suivant l'auteur, il y a encore une différence essentielle entre ces deux maladies, en ce que le mal de gorge ulcéreux est fort sujet aux rechûtes, au lieu que la fievre scarlatine ne revient point une seconde fois chez le même malade. Au reste, Mr. WITHERING a vu une famille avoir au mois de Mai le mal de gorge ulcéreux, & être attaquée au mois d'Auguste suivant de la fievre scarlatine.

Causes de cette fievre.

L'hiver précédent avoit été des plus doux; le printems avoit été sec & froid, l'été chaud & sec; le mois d'Octobre avoit été extraordinairement froid; celui de Novembre avoit d'abord été

(*h*) Mais, dit le même Journaliste, ces deux esquinancies ne sont-elles qu'une seule & même maladie?

humide & froid, puis humide & chaud. — L'épidémie régnoit principalement dans les lieux élevés, secs & pierreux; elle n'avoit point lieu, ou du moins elle étoit très-légere, dans les endroits bas & humides. Cette année avoit été plus humide que nombre d'autres.

Diverses opinions sur les causes immédiates de cette épidémie.

Le venin de cette maladie est certainement contagieux, & cela peut-être à un aussi haut degré que le sont la petite-vérole & la rougeole. Il arrive ordinairement que l'on tombe malade le troisieme ou le quatrieme jour après que l'on a été exposé à la contagion. La matiere morbifique se fixe en premier lieu sur la membrane pituiteuse, & s'étend aussi loin qu'elle jusques à l'estomac, aux poumons, aux oreilles, au nez, aux yeux & au cerveau; aussi cette matiere ressemble-t-elle par sa nature à la pituite. Elle agit à la maniere des poisons narcotiques & relâchans, mais de telle sorte que la réaction qui en résulte donne lieu à la fievre, &c. La rougeur qu'elle excite peut être un effet analogue à la rougeur qui survient quelquefois à la peau du visage & du corps lorsque l'on a mangé des moules, des harengs & d'autres alimens de cette nature. Notre auteur a vu survenir au bout de quelques minutes, une éruption scarlatine par tout le corps, avec enflure, chez une personne qui venoit de manger une très-petite quantité de gruau d'avoine; il a vu un effet semblable de l'usage des amandes douces. La bierre & le moût de divers fruits produisent de pareilles rougeurs. Elles ont, de même

que celle qui a lieu dans la fievre ſcarlatine, plus d'intenſité pendant les tems chauds.

Traitement prophylactique.

On a eu recours à toutes ſortes de préſervatifs. Il eſt auſſi peu de médicaments que l'on puiſſe employer à titre d'antidotes contre ce venin, qu'il en eſt de propres à détruire le venin de la petite-vérole. Cependant l'auteur ſe flatte de pouvoir détruire l'effet de la contagion en faiſant ſur le champ uſage d'un émétique ; après quoi le malade doit ſe mettre au lit & prendre du petit-lait fait avec le vin pour ſe faire ſuer, puis ſe gargariſer fréquemment avec une eau de ſavon très-délayée, & uſer d'une poudre à éternuer.

Traitement curatif.

En été le pouls ne demandoit jamais la ſaignée. Auſſi long-tems que l'éruption ſe ſoutient avec vigueur, la ſaignée ne ſert qu'à évacuer les gros vaiſſeaux, & à augmenter ainſi la foibleſſe, parce que le ſang s'accumule dans les petits vaiſſeaux en vertu du mouvement qui leur eſt propre, plutôt que par l'action du cœur (aſſertion bien hazardée). Lorſque la rougeur eſt répandue par-tout, il ſeroit inutile de faire une ſaignée locale. Les ſangſues n'ont même été d'aucune utilité, chez des malades qui avoient les yeux fort rouges & beaucoup de délire. Dans des cas où il y avoit des indices d'inflammation à l'eſtomac, on a pratiqué deux fois la ſaignée, malgré que le pouls fût foible : le ſang s'eſt trouvé couenneux ; mais cette évacuation n'a procuré que peu de ſoulage-

ment. — On a même vu qu'au printems, dans des cas où l'inflammation de la gorge, le danger d'une ſuffocation, une douleur de tête violente, ou même une inflammation de poitrine, ſembloient indiquer la ſaignée; cette évacuation faiſoit beaucoup moins de bien que l'émétique, & cela quoique le pouls ne fût pas ſi foible. (Dans l'épidémie qui a régné en dernier lieu à Copenhague, la ſaignée a été généralement plutôt nuiſible qu'utile).

Il paroît que c'eſt des émétiques qu'il faut attendre les meilleurs effets, & l'auteur aſſure d'après l'expérience que ces évacuans contribuent pour la plus grande partie à la guériſon de cette maladie. Ils l'emportent dans ſon commencement, ou ils en arrètent les progrès; tout au moins procurent-ils du ſoulagement, lors même que la déglutition ne ſe fait qu'avec la plus grande difficulté, & que le malade eſt très-viſiblement en danger d'ètre ſuffoqué. Mais ces émétiques doivent être aſſez forts, & ſe réitérer, toutes les 48, toutes les 24, quelquefois même toutes les douze heures. Mr. WITHERING fait uſage du tartre émétique combiné avec l'ipécacuana.

Pareillement dans les véritables eſquinancies inflammatoires, il donne ordinairement un émétique, ſans pratiquer aucunement la ſaignée. Les purgatifs ſont plutôt nuiſibles qu'utiles; auſſi voit-on que les diarrhées qui ſurviennent tout d'un coup ſont ſujettes à devenir mortelles dans cette maladie.

Les médicaments ſudorifiques & les cordiaux, ſont auſſi plutôt préjudiciables qu'avantageux. Cependant la racine de contrayerve & le julep camphré produiſent une ſenſation agréable à la gorge.

Ce ſont les diurétiques joints aux émétiques qui ont principalement opéré la guériſon. De tous les diurétiques que Mr. WITHERING a mis en uſage, il n'en a point trouvé qui fût ſujet à moins d'inconvéniens que l'alcali fixe-végétal, donné à la doſe d'une ou de deux dragmes dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Les malades ne peuvent pas avaler l'alcali volatil à aſſez grandes doſes.

Le quinquina paroiſſoit être des plus néceſſaires, parce que les malades éprouvoient nombre de ces ſymptomes que l'on attribue ordinairement à la putridité. Mais à cet égard notre auteur eſt d'un avis différent : il regarde même les taches livides, comme étant ſimplement l'effet d'un de ces épanchemens qu'il n'eſt pas rare de voir arriver à la ſuite d'une violente inflammation ; & il n'enviſage les croûtes qui ſe forment dans la gorge, que comme un indice que l'on a négligé de nettoyer les premieres voies. Auſſi le quinquina a-t-il été plutôt nuiſible que ſalutaire, & ſi l'on n'en a point vu de mauvais effets, on en eſt redevable à la bénignité de la maladie.

L'air fixe ne faiſoit ni bien ni mal. Les acides dulcifiés & donnés à doſes aſſez fortes cauſoient de l'échauffement : la biere légere & le vin de pommes augmentoient l'inquiétude. L'opium pareillement nuiſoit viſiblement aux malades.

Les véſicatoires appliqués en été faiſoient beaucoup empirer le mal : en automne ils n'étoient pas auſſi préjudiciables, lorſque l'inflammation avoit un peu diminué. Enfin, lors même que l'inflammation de la gorge étoit abſolument locale, cette application opéroit moins bien qu'autrement.

Dans ce dernier cas, des gargariſmes ou des injections acidulées ſoulageoient beaucoup les mala-

des. Les cataplaſmes & les bains de jambes chauds n'étoient pas d'une utilité bien ſenſible : cependant ces derniers paroiſſoient faire du bien aux malades qui avoient les jambes froides.

Pendant les chaleurs il ſuffiſoit de donner de l'air frais aux malades & de les faire ſortir ſouvent du lit pour leur procurer un ſoulagement marqué : ils ſe ſentoient ſinguliérement ranimés en buvant une bonne quantité d'eau fraîche. Du reſte, on ne leur faiſoit pas obſerver une diete des plus rigoureuſes.

Lorſque la fievre étoit paſſée, Mr. WITHERING donnoit le ſoir à ſes malades une couple de grains de calomel, & le matin ſuivant une légere purgation. Si malgré cela ils avoient de l'inquiétude pendant la nuit, il avoit recours à quelque préparation d'opium. Lorſque la foibleſſe étoit conſidérable, il leur permettoit l'uſage du vin. Cependant rien ne leur faiſoit plus de bien dans cette circonſtance, qu'un véſicatoire.

L'hydropiſie n'a eu lieu chez aucun des malades qui ont été traités par cette méthode. L'auteur conſeille pour remédier à cet état fâcheux, d'uſer de calomel & de rhubarbe à petites doſes, de quelque diſſolution affoiblie d'alcali fixe, de ſquille &c. &c., mais il paroît qu'il propoſe ces médicaments plutôt par conjecture que d'après l'expérience.

VIII.

JOACHIM FRIEDERICH BOLTEN,

Der Artzneygel. Doct. und Hamburgische physici, ausführliche beschriebene krankengeschichte der Jungfer Mariana Brandon.

C'est-à-dire:

Histoire détaillée de la maladie de Mademoiselle Marianne Brandon, par Mr. JOACH. FRÉDERIC BOLTEN, *Docteur, médecin pensionné de Hambourg. A Hambourg, chez Hérold.* 1779, *in*-4°. *grand format, de quatre feuilles.*

LA maladie qui fait le sujet de cette histoire, avoit donné lieu ci-devant à faire des recherches avec l'aiman. Mr. BOLTEN publia aussitôt l'histoire de ces recherches: mais j'ai négligé dans le tems, dit Mr. TODE (*a*), d'en faire mention, parce qu'en général il m'a paru que ce que l'on débite des cures magnétiques sentoit trop les tours de passe-passe ou les fictions d'une imagination en délire. Cependant, comme je vois qu'il est plu-

(*a*) *Ibid.* p. 16.

Les lecteurs s'attendent peut-être après ce début de Mr. TODE, qu'il dira en effet son avis sur les cures magnétiques, en rendant compte de la brochure de Mr. BOLTEN: mais non, il n'en dit pas un mot, & il ne paroît pas que Mr. BOLTEN ait fait usage de l'aimant dans la maladie dont il est question. *Note de l'Editeur.*

ſieurs perſonnes de mérite qui enviſagent ces cures ſous un tout autre point de vue, cette conſidération me détermine à dire mon avis là-deſſus pendant qu'il en eſt encore tems.

La malade de qui on raconte ici tant de choſes étoit, ſi je ne me trompe fort, hyſtérique: elle l'étoit ſans doute à un haut degré, ſans pourtant l'être au point juſqu'où cette maladie peut aller. J'ai eu entre les mains plus d'une malade dont les ſymptomes avoient une reſſemblance preſque parfaite avec ceux dont il eſt ici queſtion, & cependant aucune d'elles n'a été en proie à ce mal pendant des années entieres. On a donné *inutilement* l'*aſſa fétida* à Mlle. Brandon; cependant ce remede a les ſuccès les plus marqués entre les mains de nos médecins: mais Mr. BOLTEN ne dit pas *à quelle doſe*, ni *pendant combien de tems* on l'a employé: à la vérité on a fait uſage des bains froids au commencement, mais il paroît qu'on ne l'a pas continué, & que l'on n'a pas cherché à en tirer tout le parti poſſible. Cependant je ne veux pas paſſer en revue tous les moyens que l'on auroit pu mettre en uſage pour la guériſon de la malade, ni m'arrêter à faire voir combien on auroit dû être plus exact que l'on ne l'a été, à déterminer quels ont été les ſecours employés inutilement; conditions que l'on auroit pourtant dû remplir dans une deſcription *détaillée* de cette maladie, & pour être en droit de propoſer avec quelque fondement l'uſage d'un remede tout-à-fait extraordinaire & équivoque. Paſſons aux médicaments que l'on a adminiſtrés à Mlle. Brandon.

Dans la vue de remédier à des obſtructions invétérées, on lui donna une fois une purgation dans

dans laquelle il entroit du mercure doux ; mais elle la rendit bientôt après par le vomissement : ayant ensuite mangé là-dessus de la salade aux concombres, il survint un vomissement excessif & d'autres symptomes violents, qui furent cependant suivis d'une couple de selles qui soulagerent beaucoup la malade.

Dans la suite, on lui redonna à plusieurs reprises du mercure doux que l'on eut toujours soin d'aiguiser en faisant boire du jus de citron pardessus. Cette méthode, dit Mr. TODE, n'est pas absolument nouvelle, mais elle est toujours extrêmement dangereuse, lorsqu'il s'agit de malades chez qui les premieres voies & le systême nerveux sont aussi sensiblement affoiblis qu'ils l'étoient ici. Ce remede étoit chaque fois suivi de symptomes allarmans, mais il s'ensuivoit des selles qui soulageoient la malade. Ayant, après cela, fait usage de purgatifs plus doux ; ils produisirent leur effet.

Pendant que l'état de la malade s'amendoit, & qu'elle faisoit usage du quinquina, elle fut attaquée d'une fievre putride qui fit craindre pour sa vie, & qui cependant au quatorzieme jour, céda aux *remedes convenables.* Mr. BOLTEN dit qu'il a été lui-même étonné de cet heureux succès chez une personne si fort affoiblie : mais nous sommes étonnés qu'il n'ait pas trouvé nécessaire de faire voir que cette fievre étoit véritablement une *fievre putride*, & de ce qu'il ne nous a pas indiqué d'une maniere plus positive, quels ont été les remedes par le moyen desquels il a opéré une si belle cure.

Au reste, l'auteur est un médecin habile & expérimenté, & son écrit mérite d'être lu ; il le termine par quelques questions. Il répond lui-même

à quelques-unes de ces queſtions ; pour les autres il n'y a pas apparence que l'on puiſſe jamais les éclaircir. Nous trouvons diverſes choſes un peu douteuſes parmi les particularités les plus remarquables que l'auteur rappelle en dernier lieu. Le ſoufre doré d'antimoine pourroit-il réellement avoir occaſionné une ſalivation de huit jours ? Cette évacuation n'eſt-elle pas aſſez familiere chez les perſonnes qui ſont ſujettes aux maladies nerveuſes, & à qui elle procure du ſoulagement ? — La rotule pourroit-elle réellement avoir été conglutinée avec le genou, comme le dit Mr. BOLTEN ? Une pareille conglutination ne peut ſe faire qu'au moyen de la ſynovie, & ſi une fois cette conglutination eſt réellement établie (ce qui demande beaucoup de tems), il n'eſt plus poſſible d'en obtenir la réſolution. — Comment ſeroit-il poſſible de démontrer la rigidité paſſagere des capſules articulaires ? Les muſcles n'auroient-ils réellement eu aucune part à de ſemblables contractures des membres ? Il n'eſt pas facile d'expliquer comment une perſonne a pu, ſans s'en trouver mal, ſupporter une hémorrhagie, tandis qu'elle ne prenoit preſque point de nourriture : cependant le fait n'eſt pas abſolument rare. Il n'eſt point ſans exemple non plus qu'un malade qui ſe trouve en pareil cas rende des matieres dures par les ſelles : les humeurs ſéparées dans les boyaux peuvent former de ſemblables matieres ; il ſuffit pour cela qu'elles aient eu le tems de s'épaiſſir. Toutes les perſonnes qui gardent le lit ne ſont pas ſujettes à l'ulcération du bas des reins ; une ſemblable ulcération n'arrive qu'à celles qui demeurent toujours couchées ſur la même partie. On voit fréquemment des femmes qui éprouvent

impunément des vomiſſemens de ſang réitérés. Nous ne penſons pas que dans une affection ſpaſmodique, il faille ſe hâter de prémunir un malade contre l'hydropiſie, parce qu'il a les ſeins enflés, que le ventre lui groſſit dans très-peu de tems, & qu'il s'y joint une rétention d'urine.

IX.

ADNOTATA

Medico practica. — Præſide J. C. TODE, &c.

C'eſt-à-dire :

Remarques de médecine pratique, ſoutenues en forme de theſes pro gradu *ſous la préſidence de Mr.* J. CLÉMENT TODE, *par Mr.* HILAIRE SALHOLT *de Coppenhague. A Coppenhague, le* 19 *Auguſte* 1779, *in*-8°. *de trois feuilles* (*a*).

L'Habile auteur de cet écrit académique y ſuit l'exemple que lui avoit tracé Mr. le Docteur KANÖE. Il donne comme lui un commentaire ſur les douleurs, telles qu'elles ſont décrites dans la *Noſologie* de Mr. DE SAUVAGES.

Mr. SALHOLT a auſſi réuſſi à ſouhait dans le traitement de pluſieurs perſonnes ſujettes à des affections arthritiques, en leur adminiſtrant la réſine de gayac en émulſion, ou avec du *rum*. Ce remede a modéré les accès, les a retardés, ou

---

(*a*) TODE Ibid. p. 67.

même les a fait disparoître entiérement. Cependant d'autres malades n'ont point pu supporter cette résine, parce qu'elle les échauffoit, ou qu'elle leur donnoit de l'oppression ou la diarrhée. Elle a communément fait saliver ceux à qui elle a fait du bien. Ce médicament a aussi été utile dans la goutte rhumatismale, quoique dans ces cas il ait paru que la teinture d'antimoine de HUXHAM faisoit plus d'effet.

La teinture de coloquinte (*b*) a dissipé en peu

(*b*) Je pense que mes lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici la recette de cette teinture qui, à ce que je pense, n'est pas encore aussi connue qu'elle mérite de l'être :

Prenez de pulpe de coloquinte une once & demie,
D'anis étoilé une dragme,
D'eau de vie de France vingt onces.
Faites-en une teinture selon l'art.

Cette teinture proposée d'abord par Mr. FABRE dans son *traité des maladies vénériennes* T. II. p. 368, comme un excellent remede dans la gonorrhée, même dans celle qui est supprimée, a été simplifiée par Mr. DAHLBERG, célebre médecin de S. M. Suédoise, & qui en a communiqué la recette que l'on vient de voir à Mr. J. A. MURRAY, savant professeur de Göttingue. (Voyez l'excellente matiere médicale que cet habile praticien a publiée sous ce titre : *Apparatus medicaminum* &c. T. I. page 409 & 410). Mr. DAHLBERG appelle cette teinture un remede incomparable pour les douleurs invétérées qui affectent principalement la tête & les parties voisines. Il prescrit d'en prendre de quinze à dix-huit gouttes trois ou quatre fois par jour, en augmentant cette dose d'une goutte par jour jusques à-ce qu'elle lâche le ventre. Elle m'a en effet réussi dans plus d'une cephalée qui avoit résisté aux remedes ordinaires, & même dans la surdité, qu'elle a guéri complettement chez quelques personnes. Au reste, j'y ai fait quelques chan-

de jours un mal de tête extrêmement opiniâtre, en la donnant à la dose de quinze gouttes matin & soir. L'écorce du bois-gentil appliquée au bras, a soulagé un goutteux.

Les barbiers Chinois de Canton ont une méthode fort commode de nettoyer les oreilles des matelots Européens de la cire qui y est amassée : mais à leur retour ces gens-là sont plus sujets que d'autres aux douleurs d'oreilles, & à avoir l'ouïe dure.

Il arrive de tems en tems à un certain cavalier, d'éprouver une telle contraction spasmodique dans le gosier, qu'il ne peut absolument rien avaler : cependant il se délivre sur le champ de cette incommodité en buvant un trait d'eau bien fraiche.

Les dangereuses hémitritées qui ont régné au

---

gemens qui m'ont paru convenables. Ainsi au lieu de prendre la pulpe de coloquinte seule, j'y ai joint les pepins bien écrasés, & comme ils sont beaucoup moins purgatifs que la pulpe (Voyez MURRAY *ibid.* page 411.) & en même tems plus pesans, je prends, à proportion de la liqueur, une quantité un peu plus grande de la pomme de coloquinte avec ses pepins: ainsi j'en prends trois dragmes pour sept onces d'eau de vie de France, ou d'un mélange de parties égales d'eau de fontaine & d'esprit de vin à l'épreuve: j'y ajoute deux dragmes d'anis étoilé concassé, quantité qui est environ huit fois plus grande à proportion des autres ingrédiens, que celle qui est indiquée dans la recette, parce qu'il m'a paru que celle de cette recette étoit bien petite relativement à la quantité de coloquinte, & que le signe de la dragme pourroit bien avoir été mis à la place de celui de l'once. Enfin, j'y mêle deux dragmes de tartre soluble à titre de correctif des parties resineuses de la coloquinte. De cette maniere, ma composition se rapproche de celle de Mr. FABRE, & il en résulte, si je ne me trompe, un remede un peu moins désagréable & moins violent.

printems de 1779, étoient ſouvent accompagnées de violentes douleurs à l'eſtomac: mais ces douleurs cédoient, ainſi que la fievre, à l'uſage du quinquina.

Pluſieurs officiers de marine ayant été attaqués d'une ſorte de colique inflammatoire, ils ſe ſont très-bien trouvés de l'uſage du ſel purgatif amer, adminiſtré ſuivant la méthode de Mr. PRINGLE, en y joignant celui des remedes uſités en pareil cas. Mr. TODE demande ici ſi cette colique étoit réellement une colique inflammatoire?

L'auteur fait enſuite mention d'un accouchement laborieux, provenant de ce que l'enfant étoit beaucoup trop gros; il peſoit environ treize livres.

Chez une fille qui n'avoit pas ſes regles, il ſurvenoit chaque fois, au lieu de cette évacuation, un abcès à la cuiſſe. S'étant enſuite mariée, elle a eu des enfans, & ſes regles ont coulé convenablement: mais après la mort de ſon mari, elles ont été de nouveau remplacées par de pareils abcès.

L'ipécacuana donné à très-petites doſes a arrêté un crachement de ſang opiniâtre (*c*).

Dans une violente dyſſenterie qui régna en 1776 à bord d'un vaiſſeau qui étoit à la rade de Canton, on vit d'excellens effets de l'huile de ricin donnée toutes les heures à la doſe d'une demi-

(*c*) Le même remede m'a réuſſi à ſouhait dans diverſes hémorrhagies, & même dans des hémorrhagies de matrice fort opiniâtres. Je ne l'ai guere donné à plus d'un quart de grain par doſe, de 3 en 3 heures; ce qui n'a pas empêché qu'il n'ait opéré ſouvent à la premiere ou à la ſeconde doſe: rarement ai-je été obligé d'en donner juſqu'à ſix. *Note de l'Editeur.*

once, jusques à ce qu'elle purgeât. Ce remede appaisoit merveilleusement tous les symptomes. Il n'étoit besoin d'aucune préparation, excepté dans quelques cas, où il falloit commencer par prendre un émétique.

Cette huile a eu tout le succès que l'on pouvoit desirer dans le miseréré, dans le *cholera-morbus*, &c. &c.

Mr. SALHOLT est né à Coppenhague en 1750. Il a fait de très-bonnes études en médecine, & a cultivé en même tems réguliérement la chirurgie dans l'hôpital royal de Fréderic : enfin, il a rendu de bons services en qualité de chirurgien-major sur les vaisseaux du roi, aussi bien que sur ceux de la compagnie des Indes orientales.

X.

PRACTICAL OBSERVATIONS

On amputation and the aftertreatment, &c.

C'est-à-dire :

Observations pratiques sur l'amputation & sur le traitement qui suit cette opération, par EDOUARD ALANSON, *chirurgien de l'infirmerie de Liverpool. A Londres, chez* RIVINGTON 1779, *in*-4°. (*a*)

L'Auteur s'écarte à trois égards différents de la méthode que l'on suit ordinairement dans l'amputation.

(*a*) TODE ibid. p. 191.

En premier lieu, il rejette les ligatures que l'on fait en dessus ou en dessous de l'endroit où l'on veut faire l'amputation, lesquelles on fait pour l'ordinaire passer circulairement autour du membre, soit qu'elles doivent simplement servir à diriger le couteau, soit que l'on veuille en même tems par leur moyen resserrer mieux les chairs; auquel dernier cas on les serre assez fort & partout également. Ici, dit Mr. TODE, on est dans l'usage de diriger le couteau entre deux pareilles ligatures.

Mr. ALANSON regarde comme perdu le tems que l'on employe à faire ces ligatures, & dit qu'en attendant on fait souffrir le malade sans nécessité. D'abord après l'application du tourniquet, il ordonne à un aide de prendre le membre avec les deux mains, & de tirer en haut autant qu'il est possible la peau & les chairs: après cela il prend bien ses dimensions à vue d'œil, & fait l'incision, qu'il acheve beaucoup plus promptement de cette maniere, parce qu'il ne se met point en peine de la régler sur une ligature: or, continue-t-il, comme l'incision de la peau est la partie la plus douloureuse de l'opération, on rend un service essentiel au malade en faisant cette incision aussi promptement que possible. Mais, dit fort bien Mr. TODE, à moins que d'avoir la main & l'œil exercés jusqu'à un certain point à cette opération, il pourroit facilement arriver que le couteau en donnant le tour fit un peu le pas de vis. Le lecteur verra bientôt quelle est la véritable raison pour laquelle Mr. ALANSON néglige la ligature qui sert à diriger l'instrument tranchant: car ce qu'il gagne de tems d'un côté en omettant cette ligature, il le reperd de l'autre

par une ſeconde inciſion. — D'ailleurs, continue notre ſavant journaliſte, ne pourroit-on pas en tout cas, avant l'opération, tracer ſur la peau une ligne circulaire au moyen d'un fil paſſé dans quelque couleur, afin de diriger au moins un peu l'inciſion?

L'auteur ſe perſuade avec confiance que par la compreſſion que l'aide fait en tirant la peau & les chairs, il ſe ménage plus de ces parties molles, que l'on ne peut le faire par le moyen de la ligature.

Après avoir donc de cette maniere coupé circulairement la peau & le tiſſu cellulaire, on ſépare ces enveloppes d'avec les muſcles, tandis que l'aide continue à tenir le membre: on ſépare ainſi préciſément autant de cette peau qu'il en faut pour couvrir complettement le moignon. En ſe ménageant de cette maniere une plus grande portion d'enveloppes, en tant qu'on les détache d'avec les chairs avec leſquelles elles ſont liées, on ſe procure, ſuivant l'auteur, un ſecond avantage qu'il regarde comme eſſentiel.

Mais on gagne encore plus en faiſant la ſeconde inciſion. On eſt communément dans l'uſage, lorſque l'on fait la premiere inciſion avec le couteau courbe, de couper en même tems les chairs juſqu'à l'os; puis on acheve de couper entiérement avec un autre couteau le reſte de ces chairs, ſur-tout celles qui ſont près de l'os. Mais notre auteur s'y prend différemment.

La ſéparation des enveloppes & des muſcles étant faite comme on vient de le dire, Mr. ALANSON introduit un couteau pointu ſous le bord de la peau qu'il a coupée & retrouſſée; il en dirige la pointe en-haut & intérieurement, puis il

acheve l'incision en ligne circulaire, aussi promptement qu'il est possible; opération que l'aide peut faciliter considérablement, en tenant la partie ferme & dans une situation commode. De cette maniere l'incision va jusqu'à l'os, à deux, trois ou quatre travers de doigts au delà de celle qu'il a faite en coupant les enveloppes, suivant la longueur que la partie doit avoir : ainsi le moignon en est raccourci d'autant, & la peau peut par-là même d'autant mieux le couvrir. L'auteur se sert pour faire l'amputation de l'os de la courroye inventée par M. GOOCH. Lorsque l'on a ramené en devant les parties molles, le vide qu'a fait l'incision forme une sorte de conoïde, dont le sommet est tourné en dehors : il en résulte que dans la suite le moignon est d'autant moins exposé à prendre la forme d'un pain de sucre, & qu'au contraire les enveloppes peuvent s'étendre assez pour couvrir l'os, & qu'elles se rejoignent en assez peu de tems pour prévenir toute exfoliation, & pour procurer la réunion que l'on se proposoit suivant la premiere indication.

Outre cela lorsqu'on fait la ligature des arteres, il faut qu'elles soient aussi à découvert que possible; c'est pourquoi il est à propos de les tirer en dehors avec des pinces. Cette méthode se pratique depuis plusieurs années dans l'hôpital de Liverpool, où l'expérience a fait voir qu'elle est parfaitement sûre, & qu'elle est très-utile pour rendre moins considérable l'inflammation qui survient à la suite de l'opération. L'auteur avoue dans une apostille, qu'il a appris, que chez un malade opéré de cette maniere, il est survenu une hémorrhagie, mais que le sang s'écouloit de toute la surface du moignon. Il dit outre cela

avoir vu lui-même un cas ſemblable. Mais il ajoute que dans l'un & l'autre de ces cas l'hémorrhagie avoit ſans doute été occaſionnée par le mauvais état des humeurs ou des parties ſolides.

Mr. ALANSON paſſe enſuite au traitement qui ſuit l'amputation. Il fait voir d'après les meilleurs auteurs Anglois qui ont traité de la chirurgie, que l'on n'eſt point encore d'accord pour ſavoir ſi le bandage circulaire doit ſe mettre d'abord après l'amputation, ou ſeulement après que l'inflammation a diminué. Il lui eſt arrivé à lui-même de ne point parvenir à ſon but, quoiqu'il eût pratiqué l'inciſion mentionnée en dernier lieu, & cela pour avoir trop tardé à appliquer ce bandage. Après l'inflammation, le tiſſu cellulaire ne ſe laiſſe plus tirer en devant avec la même facilité qu'auparavant, ſur-tout à cauſe de la nouvelle liaiſon ou concrétion qu'il a contractée, & qui eſt une ſuite ordinaire de l'inflammation : cela eſt cauſe qu'alors on ne peut pas tirer la peau ſans que le tiſſu cellulaire obéiſſe en même tems à cette action, enſorte que ce tiraillement violent fait ſouffrir le malade ſans néceſſité.

L'auteur parle enſuite des avantages que procure ordinairement un bandage contentif de flanelle pour les fractures des côtes, en ce que la flanelle prête ou ſe reſſerre ſuivant que le jeu de la reſpiration le demande. Il a fait l'eſſai d'un pareil bandage d'abord après l'opération de l'amputation, & il a trouvé qu'en ne le ſerrant pas bien fort, il contenoit très-bien les parties dans la ſituation convenable (*b*).

(*b*) Il y a longtems que j'ai fait une obſervation ſemblable pour les petits bandages que l'on fait aux doigts,

Mais Mr. ALANSON a vu chez le même malade les fâcheuses suites d'une autre méthode, qui est cependant fort accréditée. La charpie qui avoit été appliquée toute séche sur le moignon dont elle avoit bu le sang, y étoit si fortement attachée, qu'on ne pouvoit l'ôter sans exciter de violentes douleurs.

Afin d'éviter cet inconvénient, l'auteur renonça à la charpie; il tira les enveloppes & les appliqua immédiatement sur l'os, puis il couvrit le trou qui restoit avec un plumasseau enduit d'onguent digestif. Ayant levé l'appareil le quatrieme jour après l'opération, il trouva que tout alloit très-bien: le pus étoit en petite quantité; la peau s'étoit déja réunie; la tension étoit très-supportable; & par le moyen d'un usage continuel du bandage de flanelle serré légérement, le moignon se trouva complettement guéri le vingtieme jour; la cicatrice avoit à peine la circonférence d'un schelling d'Angleterre, & comme la suppuration avoit été si modérée, le moignon étoit si arrondi & si plein, qu'il ressembloit à un coussin des mieux rembourrés.

Depuis ce tems-là, Mr. ALANSON de même que ses collégues ne font plus consister l'appareil qu'à un plumasseau enduit d'onguent digestif, & à un bandage de flanelle. Lorsqu'il survient une hémorrhagie à quelques vaisseaux qui ne demandent pas la ligature, il arrête le sang, en y ap-

---

en cas de coupure de panaris &c.; c'est qu'en les assujettissant avec un fil de laine, le bandage est suffisamment tenu en regle, sans qu'il soit à craindre qu'en gênant la circulation il n'augmente l'inflammation. *Note de l'Editeur.*

pliquant de la charpie trempée dans un mêlange de parties égales d'huile de terebenthine & d'huile d'olives; cette charpie ne s'attachant pas aussi fortement que la charpie séche.

Le morceau de toile dont Mr. BROMFIELD conseille de faire usage est sujet à comprimer & à irriter beaucoup, sur-tout lorsque outre cela on remplit le vide de la plaie avec de la charpie ou même avec de la farine: mais un défaut essentiel de ces corps étrangers, c'est qu'ils empèchent la prompte réunion des parties. Ils agissent à la maniere d'une éponge, ensorte qu'en se gonflant, ils dilatent en même tems la surface de la plaie; ils y occasionnent ainsi une violente inflammation, excitent une secrétion abondante de pus séreux, & irritent les nerfs & les petits vaisseaux; ils ne peuvent pas se détacher de la plaie sans une abondante suppuration, & ce qui en reste, augmente par son âcreté l'irritation, la corruption, la fievre &c. &c. Tous ces mauvais effets de la dilatation deviennent d'autant plus douloureux & dangereux, que la compression extérieure est plus forte.

L'auteur rappelle ici en entier la méthode que l'on suit dans son hôpital pour l'amputation de l'os de la cuisse, & il la propose pour modele. Nous nous contenterons d'en rapporter ce qui suit.

Après avoir fait la ligature des arteres, on lave le moignon avec de l'eau chaude, puis on tire doucement en avant les enveloppes avec les chairs; on assujettit le bandage de flanelle au moyen de deux tours que l'on fait autour du bas-ventre (il s'agit ici de la partie supérieure du fémur): on descend ensuite en faisant pareillement autour de la cuisse des tours circulaires & serrés

par le haut, jusques-à-ce que l'on soit arrivé à l'extrêmité du moignon, où l'on fixe le bandage à la maniere ordinaire. Alors on tire en même tems les chairs & la peau de maniere qu'il en reste comme un lambeau un peu long & oblique. En effet, la suppuration est si peu considérable qu'elle ne met point dans l'obligation de donner à ce lambeau une forme droite. Lorsqu'il s'agit de l'amputation de l'avant-bras ou de la jambe, on distribue les fils destinés à la ligature, de maniere qu'il y en ait une moitié qui pende en dehors à chaque angle du lambeau; mais si c'est l'humérus ou le fémur que l'on a amputé, tous les fils doivent pendre à l'angle intérieur.

On n'a du tout point à craindre de ces ligatures, qu'elles ne tiennent pas assez exactement ni qu'elles s'attachent fortement à la partie, ou qu'elles y causent trop d'irritation. L'expérience fait tomber toutes ces objections.

On assujettit les parties ainsi réunies par le moyen d'un emplâtre agglutinatif que l'on applique sur les bords du lambeau. On met par-dessus un plumasseau enduit d'onguent digestif, puis on tient le tout à l'aide d'une compresse & d'un bandage serré légérement.

La cuisse amputée ne doit sans doute pas être tenue dans une situation trop haute; il suffit qu'elle soit élevée de la largeur de la main plus haut que le lit. Il feroit à-propos, qu'autant que ses forces le lui permettroient, le malade sortit du lit tous les jours, & même d'abord après qu'on auroit levé le premier appareil; ce feroit un moyen de prévenir très-efficacement la fievre lente, l'affoiblissement &c. &c. Dans la suite, il suffit de changer rarement l'appareil. Souvent, après l'am-

putation de la cuiſſe, le moignon a été conſolidé parfaitement au bout de dix-neuf jours; la conſolidation a lieu au bout de quatorze jours après l'amputation de l'avant-bras.

Rien ne prévient mieux les ſpaſmes que la précaution d'exclure de la ligature des arteres toutes les fibres charnues. Une autre choſe qui contribue auſſi beaucoup à prévenir ces ſymptomes, c'eſt que l'appareil n'ait rien qui puiſſe cauſer de l'irritation. — La même précaution ſert à éviter l'hémorrhagie, accident qui, comme Mr. ALANSON l'a vu très-ſouvent, arrive lorſque l'on a farci la plaie de charpie ou de farine. Depuis neuf ans qu'il ne fait plus uſage de ſemblables moyens, ſes malades n'ont point eu d'hémorrhagie de cette eſpece.

L'hémorrhagie arrive ou dans l'eſpace des vingt-quatre heures après l'opération, & provient de la dilatation cauſée par l'appareil; ou bien elle ſurvient dans la ſuite lors de l'apparition des bourgeons de chair. L'auteur a vu arriver une pareille hémorrhagie un mois entier après l'amputation.

L'exfoliation eſt le plus ſouvent l'effet de l'irritation produite par la charpie ou par d'autres choſes de cette nature dont on a rempli la plaie, entant que cela occaſionne une ſecrétion abondante de pus âcre. Une fois Mr. ALANSON a vu ſe détacher du fémur, un fragment long de quatre pouces & preſque auſſi épais que l'os même.

De l'amputation de l'humérus dans l'articulation de l'épaule.

Mr. BROMFIELD paſſe au ſentiment de notre auteur, pour être le premier bon écrivain qui

ait parlé de cette opération ; erreur, dit M. TODE, que l'on peut bien excuser de la part d'un chirurgien de Liverpool. Mr. ALANSON s'écarte un peu de sa méthode (de celle de Mr. BROMFIELD).

Un homme avoit eu le bras emporté par un coup d'arme à feu, précisément à l'insertion du muscle deltoïde : l'os & les chairs étoient tellement fracassés, qu'il fallut nécessairement faire l'amputation dans l'article. La peau dans cet endroit n'étoit pas endommagée, mais la tête de l'os avoit beaucoup souffert, & le malade éprouvoit de l'engourdissement.

On l'étendit sur une table, on mit le membre dans la situation convenable, & on serra les arteres contre l'os : après cela, Mr. ALANSON fit une incision circulaire au dessous de l'acromion, mais sans pénétrer au-delà de la peau & du tissu cellulaire. Il fit ensuite une incision oblique qu'il dirigea en-haut au travers du muscle deltoïde & des muscles postérieurs, jusques à la capsule, puis il coupa d'outre en outre les tendons du muscle biceps, & la capsule elle-même antérieurement & postérieurement. Là-dessus il s'ensuivit une hémorrhagie considérable par une des arteres ; on la tira dehors & on en fit la ligature. Enfin, notre auteur coupa les tendons du grand muscle pectoral, il acheva de couper entiérement la capsule & les autres parties qui restoient, jusques aux gros vaisseaux, aux nerfs & au tissu cellulaire voisins, exclusivement. Il réunit ensemble dans une même ligature ces dernieres parties, qu'il coupa au dessous de cette ligature. Ensuite il tira en dehors les arteres & les veines, & les lia ensemble, après quoi il défit la ligature précédente.

Alors

Alors Mr. ALANSON débarrassa autant qu'il put la quantité de sang caillé qui se trouvoit dans les interstices des muscles, puis il rabattit la peau sur la plaie à la réserve d'une maniere de bande oblique. Il laissa pendre les fils du côté de la poitrine. Le reste du pansement se fit de la maniere qui a été dite ci-dessus. Tout alloit bien. Cependant une trop grande abstinence à laquelle le malade n'étoit pas accoutumé, ou peut-être aussi le mauvais air de la maison, donnerent lieu à une dégénération dangereuse. Mais on y remédia bientôt en lui faisant changer d'air, & en lui procurant de la viande & de la bierre. Quatre semaines après l'opération, la plaie fut fermée, à la réserve d'un petit trou qui communiquoit avec l'articulation, & pour la consolidation duquel il fallut quatre autres semaines.

L'auteur n'a pas trouvé à propos de faire l'incision depuis l'acromion droit en bas, par le muscle deltoïde, ce qui facilite pourtant beaucoup l'opération, & cela dans la vue de donner d'autant moins d'accès à l'air, & de prévenir par-là l'exfoliation du cartilage : aussi l'a-t-il évitée par ce moyen, comme aussi par l'omission de la charpie.



XI.

FOREIGN MEDICAL REVIEW,

Containing an account with extracts of the new books published on natural hiſtory, &c.

C'eſt-à-dire:

Journal étranger de médecine, contenant des notices & extraits des livres publiés nouvellement dans toutes les parties du continent de l'Europe ſur l'hiſtoire naturelle, la botanique, la matiere médicale, la chymie, l'anatomie, la chirurgie, l'art des accouchemens, & la médecine pratique, avec les annonces des découvertes nouvelles & intéreſſantes, Tome I. Partie I. A Londres, chez MURRAY 1779, *in*-8°. *de* 156 *pages.*

VOici une liſte des livres dont on rend compte dans le premier cahier de ce journal. 1. *Pharmacopœa ſuecica.* 2. COLLIN *de uſu florum & radicis arnicæ.* 3. TODE *vom tripper* (de la gonorrhée). 4. LEBERI *prælectiones anatomicæ.* 5 & 6. STEINS *theoretiſche und practiſche anweiſung zur geburtshülfe*, c'eſt-à-dire: Inſtruction théorétique & pratique ſur les accouchemens. 7. GRUNERI *ſemiotica.* 8 & 9. HALLERI *bibliotheca chirurgica*, & *Bibliotheca medicinæ practicæ.* 10. THEDENS *ſendſchreiben vom biegſamen catheter*, c'eſt-à-dire: Lettre ſur la ſonde élaſtique.

On voit ſans peine, dit Mr. TODE (*a*), que

(*a*) Ibid. p. 207.

pour les extraits & les jugemens, l'auteur a pris pour guides la *Bibliotheque de chirurgie* de Mr. RICHTER, celle de *médecine & de physique* de Mr. WASSERBERG, & ma *bibliotheque de médecine & de chirurgie*, jusques-là même qu'il m'a suivi dans de petites méprises qui m'ont échappé, comme lorsque j'ai dit que Mr. RETZ étoit l'inventeur de la préparation du sel essentiel de tartre. Si quelqu'un doute de ce que j'avance, il n'a qu'à comparer le journal anglois avec les trois bibliotheques que je viens de nommer. Au reste, l'auteur de ce journal y a répandu beaucoup d'additions & de notes intéressantes, & il fait voir par-là qu'il a lu & parcouru lui-même avec attention les livres dont il rend compte. Je vais donner quelques échantillons de ses observations, en commençant par celles qu'il a faites sur la *Pharmacopée Suédoise.*

La distillation de l'esprit acide de tartre est décrite d'une maniere beaucoup trop superficielle.

L'auteur ne voit point quelle différence il y a entre la pierre à chaux & les écailles d'huitre, pour la préparation de l'eau de chaux.

On auroit bien pu omettre la crême de saturne.

L'auteur vante beaucoup, d'après sa propre expérience, l'électuaire dentifrice de Mr. EHRENREICH.

L'émulsion antiscorbutique ne mérite point ce nom.

L'extrait des fleurs d'arnica vaut mieux que celui de l'herbe de cette plante.

L'addition d'eau de canelle ne fait que de rendre encore plus désagréable au goût la dissolution de sublimé de VAN-SWIETEN.

Il y a la moitié trop d'huiles.

En parlant de l'huile de ricin, on a oublié d'obſerver qu'il eſt néceſſaire de dépouiller les amandes de leur peau avant que d'exprimer l'huile. Sans cette précaution, l'huile de ricin purge violemment par le haut & par le bas.

Voici une explication très-utile que l'auteur donne au ſujet du ſel eſſentiel de tartre. La crême de tartre eſt compoſée d'un ſel alcali fixe végétal, & de l'acide du tartre, qui s'y trouve en beaucoup plus grande quantité. Dans le procédé dont on parle, cet acide ſurabondant eſt ſaturé par la craie: la portion de cet acide qui reſte combinée avec l'alcali fixe forme le tartre tartariſé dont il eſt queſtion. L'eau diſſout très-facilement ce dernier ſel, mais elle a peu de priſe ſur la ſélénite; voilà pourquoi le tartre tartariſé demeure ſeul diſſous dans la diſſolution.

L'auteur conſeille de faire la liqueur minérale anodyne d'HOFFMAN ou l'acide vitriolique dulcifié, par la méthode ſuivante, qui ne paroît pas être la meilleure, dit Mr. TODE. On fait dégoutter à fil & ſans interruption, une livre d'huile de vitriol dans trois livres d'alcohol: on laiſſe repoſer ce mêlange pendant une couple d'heures, puis on en diſtille environ deux livres.

On n'a pas averti en parlant du vin d'antimoine, qu'après un long ſéjour ce métal ſe précipite au fond de la diſſolution.

Avant que de rendre compte du mémoire de Mr. COLLIN ſur l'arnica, notre auteur dit deux mots contre ceux qui, ſans aucune exception, refuſent d'ajouter foi aux découvertes des médecins de Vienne.

Il dit qu'il ne ſauroit être du ſentiment du cé-

lebre Mr. STEIN, lorſqu'il prétend que l'on retourne le fétus pendant la groſſeſſe.

Il penſe auſſi qu'on doit laiſſer une femme qui eſt en travail d'enfant, maîtreſſe de choiſir ellemème la poſture qui lui eſt la plus commode.

Souvent il arrive que les inſtrumens ſont non ſeulement inutiles, mais même nuiſibles. Les accouchemens contre-nature ne ſont point en général auſſi fréquens que Mr. LEVRET & ſes éleves le prétendent. Depuis que l'on a introduit l'uſage des forceps & d'autres inſtrumens ſemblables, il y a eu beaucoup plus d'accouchemens malheureux qu'auparavant. Mr. STEIN recommande le forceps dans un ſi grand nombre de cas qu'il n'en excepte guere que les accouchemens qui ſe font beaucoup trop promptement, pour que l'on ait le tems de faire uſage de cet inſtrument. L'auteur a vu aſſez ſouvent, à Paris & à Vienne, les jeunes accoucheurs ſe hâter d'employer leur forceps, ſans avoir fait aucune recherche préalable.

Il ne trouve pas que la trop grande étroiteſſe du paſſage rende néceſſaire l'opération céſarienne. Cette opération ne devroit pas ſe faire ſur des perſonnes vivantes. Cependant l'auteur convient que Mr. STEIN lui-même a pratiqué une fois cette opération avec le plus grand ſuccès.

Vient enſuite une deſcription complette de la réſine élaſtique que les Anglois appellent *India rubbers*, & les Américains *Caoutchouc* (*b*).

(*b*) Je rendrai compte dans le volume qui va s'imprimer ſous le titre de *Bibliothéque de phyſique & d'hiſtoire naturelle*, d'une excellente diſſertation qui traite fort amplement de cette reſine ſi utile. *Note de l'Edit.*

XII.

HERRN ALBRECHT VON HALLERS Sammlung akademiſcher ſtreitſchriften die geſchichte und heilung der krankheiten betreffend, &c.

C'eſt-à-dire :

Collection de diſſertations académiques qui ont trait à l'hiſtoire & au traitement des maladies, & qui ont été recueillies par Mr. ALBERT DE HALLER : *abrégée en forme d'extrait complet, & enrichie d'annotations, par Mr.* LAURENT CRELL, *Docteur & profeſſeur en médecine à Helmſtadt*, *Tome premier. A Helmſtadt, chez* KÜHNLIN 1779, *in-8°. de 596 pages (a).*

J'Avois formé le ſouhait (*b*) qu'un médecin qui auroit eu la capacité néceſſaire pour cela, ſe chargeât de rendre plus utile la collection des diſſertations de médecine & de chirurgie miſe au jour par Mr, HALLER, en l'abrégeant & la publiant en allemand ; travail fort avantageux pour les médecins, quoiqu'à la vérité fort ingrat pour celui qui l'entreprend.

Je ne ſais pourquoi le ſavant que j'avois déſigné au nom de l'art pour cette entrepriſe, n'a pas trouvé à propos de remplir mon attente. Heu-

(*a*) TODE *ibid.* p. 284.
(*b*) *Ibid.* Tome II. Part. II. page 133.

reuſement que l'idée en eſt venue à un autre médecin connu avantageuſement par ſon aſſiduité, & par les bons ſervices qu'il a rendus à notre ſcience même, en cultivant des branches différentes de celle dont il s'agit ici (*c*). A juger de ſon travail par ce premier volume, nous gagnons beaucoup à l'exécution de ſon deſſein. Mr. le profeſſeur CRELL paroît non ſeulement être très en état de s'acquitter d'une pareille tâche; mais outre cela il s'annonce comme un homme qui poſſéde le rare talent & l'intelligence néceſſaires pour faire fructifier au double les productions d'autrui en y ajoutant du ſien. Il a ſi bien ſçu concilier la plénitude des choſes avec l'exacte reforme que demandoit un choix, & la clarté avec la briéveté du ſtyle, qu'en liſant ſes extraits, on ſeroit quelquefois tenté de croire qu'on lit une traduction. Cependant une preuve qu'il n'a pas ſimplement traduit l'original, c'eſt qu'entre ſes mains un in-4°. reſpectable s'eſt réduit au format d'un in-8°. médiocre; réduction qui auroit encore pu être plus conſidérable, ſi le libraire ayant, comme il auroit convenu, plus d'égard à la valeur intrinſéque du livre, eût fait imprimer cet ouvrage en caracteres plus petits & nets.

Les additions de l'auteur ſont ſurtout très-intéreſſantes. Il en a raſſemblé les matériaux analogues au texte, dans les écrits des auteurs les plus modernes, & il les diſcute d'une maniere ſolide. On peut donc enviſager la plûpart des diſſertations

---

(*c*) C'eſt ſans doute principalement du *Journal de chymie* de Mr. CRELL, que veut parler Mr. TODE: c'eſt le même dont je me propoſe de faire uſage, comme je l'ai annoncé dans ma préface.

que renferme cette collection, comme des traités de pratique complets. C'eſt pourquoi il eſt fort à ſouhaiter que Mr. CRELL ait des motifs d'encouragement qui l'engagent à continuer un ouvrage auſſi précieux pour la plûpart des gens de l'art.

On trouve dans ce volume pluſieurs ſupplémens très-utiles; il y en a même de très-précieux ſur l'apoplexie, ſur la paralyſie, l'électricité, l'épilepſie, le raphania, la manie, la noſtalgie, l'hydrocéphale, la plique, les maladies des yeux & de la vue, les maladies du nez, la ſalivation & les remedes mercuriels, ſur les calculs ſalivaires, les maladies du cou & ſur l'hydrophobie.

Notre auteur fait voir dans ſes additions & ſes éclairciſſements, non ſeulement qu'il eſt très-verſé dans la lecture des auteurs modernes les plus diſtingués; mais que de plus il a dans la façon de penſer cette franchiſe qui caractériſe le vrai médecin.

Entr'autres il s'efforce de démontrer la poſſibilité d'une extravaſion de ſang, & de la réſorption de ce même ſang extravaſé dans l'apoplexie; puis il cite, comme témoin de l'utilité des fomentations froides dans la même maladie, Mr. THEDEN, chirurgien-général en Pruſſe, lequel aſſure que, dans divers cas, ces fomentations ont prévenu des attaques dont on étoit menacé.

XIII.

PHILOSOPHICAL

Transactions of the royal society of London &c,

C'est-à-dire :

Transactions philosophiques de la société royale de Londres, Tome LXVIII, pour l'année 1778, *premiere & seconde partie. A Londres, chez* LOCKYER DAVIS 1779, *in*-4°. *La premiere partie est de* 600 *pages, & la seconde de* 1099, *l'une & l'autre avec figures.*

VOici ce que nous avons trouvé de remarquable dans la premiere partie, dit Mr. TODE (*a*).

De la chaleur des animaux & des plantes, par Mr. JEAN HUNTER. L'auteur s'est servi pour faire ses recherches, d'un thermometre qui étoit assez petit pour pouvoir s'introduire dans le canal de l'urethre. Nous nous contenterons d'en rapporter un résultat ou plutôt une assertion que l'auteur déduit de ces recherches. — Les animaux dont l'organisation est la plus parfaite, possedent éminemment la faculté de conserver un certain degré de chaleur, lequel degré souffre moins de changements chez ces animaux que chez ceux qui sont moins parfaits. Cependant ce degré de chaleur que l'on pourroit nommer la chaleur ré-

(*a*) *Medicinisch-chirurgische bibliothek.* Tom. VIII. page 332. Coppenhag. 1781. 8°.

glée (*b*), n'eſt pas conſtamment le même, mais il éprouve des changemens, ſoit de la part des corps extérieurs, ſoit par quelque maladie, quoique dans ces cas-là ce ſoit plutôt en diminuant qu'en augmentant, & cela parce que les animaux les plus parfaits ont la faculté de réſiſter à la chaleur plus efficacément qu'au froid. Mr. HUNTER a ſouvent rechauffé ſes mains dans de l'eau de puits fraîchement pompée ; preuve qu'elles étoient plus fraîches que cette eau. L'augmentation ou la diminution de la chaleur doit produire un changement dans la conſtitution ou la ſituation de la partie.

Les animaux ſont auſſi bien affectés de la chaleur des corps externes, que le ſont les corps inanimés : c'eſt auſſi par cette raiſon que les parties ſaillantes de notre corps ſe refroidiſſent d'autant plus facilement, qu'elles ſont plus éloignées de la maſſe commune à laquelle elles appartiennent. Pareillement le paſſage de la chaleur au froid ſe fait à-peu-près auſſi promptement chez les animaux que dans les corps inanimés. Cependant l'habitude peut produire des différences dans la ſenſation que ce paſſage occaſionne. Les changements qui arrivent dans les parties ſaillantes ou dans les membres, n'ont point la même influence ſur le corps entier de l'animal, que celle qui auroit lieu dans un corps ſans vie. La glace n'excite pas à beaucoup près le même froid dans la bouche que dans la main. L'urethre tout près du corps a cinq degrés de chaleur de plus que

(*b*) *Standard heat:* on pourroit auſſi dire *chaleur déterminée*, *chaleur qui ſert de terme de comparaiſon.* Note de l'Editeur.

le gland. La progreſſion du refroidiſſement d'un membre viril chez un homme vivant a été preſque la même que dans celui que l'on avoit coupé à un cadavre. —

La chaleur du même membre chez un homme vivant n'eſt montée qu'à 100 & demi degrés, dans de l'eau dont la chaleur étoit de 113 degrés (*c*). La chaleur de l'eau ayant été augmentée juſqu'à 118 degrés, celle de la verge du cadavre eſt allée au 114[e]. tandis que celle de l'homme vivant n'eſt montée qu'au 102 $\frac{1}{4}$. Cet homme ayant laiſſé pendre cette partie ſans mouvement durant une minute dans la même eau, il n'en ſentit plus la chaleur ; mais auſſi-tôt qu'il la remuoit dans cette eau, il pouvoit à peine la ſupporter. Mr. HUNTER penſe que l'on pourroit faire cette expérience dans un bain (comme ſi cela n'étoit pas connu depuis long-tems). Le gland de la même verge rendit l'eau dans laquelle il étoit, de quatre degrés plus froid, ce que ne fit point celui de la verge du cadavre.—L'inteſtin rectum avoit une chaleur de 98 & $\frac{1}{2}$ degrés : elle n'augmenta point après un bon ſouper & après avoir bu une bouteille de vin, ce qui avoit augmenté la vîteſſe du pouls de 73 à 87 battements.

Les expériences ſuivantes ont été faites ſur toutes ſortes d'animaux d'une organiſation imparfaite : il en réſulte que le froid agit ſur ces animaux à la maniere d'un ſtupéfiant, en ſorte que quoiqu'à la vérité leurs facultés vitales continuent à s'exercer, leurs facultés animales, ou celles qui dépendent de la volonté, diſcontinuent ;

(*c*) Il s'agit ſans doute ici des degrés de la graduation de FAHRENHEIT. *Note de l'Editeur.*

que vraiſemblablement chaque ordre de ces animaux éprouve cette ſuſpenſion des mouvements volontaires à un certain degré de froid qui lui eſt particulier; qu'un froid qui va au delà de ce degré agit en qualité d'irritant, & ranime par-là les facultés vitales, de maniere à rappeller la chaleur; qu'il y a une différence remarquable entre l'inertie & le ſommeil: que le renouvellement de la chaleur diminue à meſure que les forces vitales ſont épuiſées; que la chaleur des parties d'où dépend la vie eſt plus grande que celle des autres; que cependant chez les quadrupedes, la chaleur du cœur n'eſt pas montée au delà de 101 degrés; mais qu'en général, chez les oiſeaux elle eſt allée à quatre degrés de plus, ſurcroit qui paroît leur avoir été donné pour le tems où ils couvent. Les amphibies & les poiſſons périſſent lorſque le froid deſcend au deſſous de 31 degrés. Outre cela on ne peut point chez ces animaux porter la chaleur au-delà d'un certain degré. Les œufs frais ont même juſqu'à un certain point la faculté de réſiſter au froid, à la chaleur & à la putréfaction.

L'auteur conclut de toutes ces expériences, que puiſque la chaleur des animaux imparfaits augmente ou diminue ſi facilement, il faut que généralement la chaleur ne leur ſoit pas auſſi néceſſaire pour les maintenir en vie, qu'elle l'eſt aux animaux plus parfaits. —— Nous ſommes obligés pour le préſent de paſſer ſous ſilence ce qu'il y a encore de très-intéreſſant dans le reſte de ce mémoire: nous pourrons y revenir dans un tome ſuivant.

Obſervation ſur une nouvelle eſpece de ſtrabiſme par Mr. ASTLE.

Un enfant voyoit chaque objet d'un œil ſeu-

lement, & cela de l'œil gauche ſi l'objet étoit à droite, & réciproquement. Il tournoit la prunelle de l'autre œil, de maniere que l'image devoit tomber ſur l'inſertion du nerf optique. Lorſque l'objet étoit droit devant lui, il tournoit la tète un peu de côté, & le voyoit de l'œil qui en étoit le plus éloigné, tandis qu'en même tems il tournoit l'autre œil de la maniere qu'on vient de dire. Quand le premier œil étoit fatigué, l'enfant tournoit la tête de l'autre côté & en uſoit de la même maniere. Jamais il ne dirigeoit en même tems les deux axes de ſes yeux vers un même objet. Au reſte, il voyoit auſſi bien avec l'un de ſes yeux qu'avec l'autre, & la contraction de l'iris paroiſſoit s'y faire également.

Ce vice venoit uniquement d'une mauvaiſe habitude, ou peut-être auſſi de ce que cet enfant portoit un bonnet qui avançoit beaucoup trop d'un côté, ou d'autres circonſtances ſemblables. Mr. Astle fit aſſujettir entre les deux yeux une équerre (*d*) de papier, qui faiſoit la figure d'un ſecond nez; depuis lors cet enfant ne vit plus les objets qu'avec l'œil qui en étoit le plus près. Après cela, Mr. Astle fit faire une pareille équerre de fer-blanc paſſé en couleur noire & la fit porter à l'enfant à un pouce & demi au deſſus du nez. Ce moyen réuſſit encore mieux. Mais afin de faire prendre aux deux yeux l'habitude de ſe diriger vers un même objet en même tems, on attacha ſouvent aux côtés de l'équerre, mais non pas vers la pointe, deux petites baguettes noires, de la groſſeur d'un tuyau de plume, & blanches au bout: on les éloigna enſuite un peu plus,

(*d*) *Gnomon.*

& enfin on les plaça l'une derriere l'autre ; pratique qui ayant été réitérée plusieurs fois, produisit enfin l'effet que l'on desiroit.

Chez toutes les autres personnes louches que l'auteur a vues, un des yeux, savoir l'œil louche, étoit plus foible que l'autre. On devroit chez ces personnes-là, mettre un bandeau de tems-en-tems sur l'œil qui voit le mieux, & l'y laisser durant des heures entieres, parce qu'en obligeant ainsi l'œil foible à servir, on lui donneroit la direction convenable, & on le rendroit en même tems plus fort. Pareillement les personnes qui ont les yeux foibles ne devroient pas s'abstenir d'en faire usage : l'œil, aussi bien que toute autre partie du corps, acquiert plus de force par l'exercice de ses fonctions lorsqu'il n'est pas poussé trop loin. La plupart des enfans louches contractent ce vice par un effet de la mauvaise coutume que l'on a de leur couvrir trop un œil lorsqu'il vient à être malade, avant qu'ils soient entiérement habitués à regarder un objet avec les deux yeux à la fois.

La facilité avec laquelle l'image d'un objet placé de côté paroissoit se peindre sur la partie insensible de la rétine, engagea notre auteur à faire des recherches sur la grandeur de cette place insensible, & sur la cause de cette insensibilité. Quelques-uns ont cru qu'elle venoit de ce qu'à l'endroit de l'insertion du nerf optique la tunique choroïde manque ; mais l'observation suivante démontre la fausseté de cette opinion. Le diametre du nerf optique à son insertion, est d'un sixieme de pouce ; par conséquent tel est aussi celui du trou de la choroïde. Or il s'ensuit, qu'à la distance de neuf pouces de l'œil, la tache noire que l'on apperçoit sur les objets placés directe-

ment vis-à-vis du centre du nerf optique, devroit être cinquante-quatre fois plus grande que le trou en queſtion, & avoir par conſéquent neuf pouces de diametre. Cependant un petit morceau de papier dont le diametre eſt d'un pouce, ne devient pas abſolument inviſible à cette diſtance. M. LE CAT a auſſi trouvé que cette place inſenſible de la rétine avoit ſeulement une trentieme ou une quarantieme de pouce de diametre.

Conſéquemment la choroïde n'eſt point l'organe de la vue, puiſque ce ſens a lieu là-même où il n'y a point de choroïde. Dans un œil de veau la place inſenſible paroiſſoit devoir s'attribuer à un filet blanc, long d'une dixieme de pouce, & qui du centre du nerf optique ſe dirigeoit droit en haut dans l'humeur vitrée. Il ſe peut que dans la ſuite ce vaiſſeau diſparoît, & qu'après cela cette place redevient ſenſible. Il s'eſt trouvé un homme chez qui on n'a pu venir à bout par aucune recherche, d'exciter la ſenſation de cette tache noire que d'autres apperçoivent ſur les objets.

Mr. ASTLE convient dans un appendice, que le ſtrabiſme de cet enfant, lequel il a décrit plus haut, pourroit bien être provenu originairement d'une différence dans le degré de ſenſibilité de la rétine. Il a fait faire l'expérience ſuivante à cinq perſonnes de différents âges. Il a fait attacher à la paroi deux morceaux de papier coupés en rond & du diametre de quatre pouces, de maniere que leurs centres fuſſent exactement à la diſtance de huit pouces. Si alors on fermoit un œil en fixant de l'autre le milieu du papier le plus éloigné de ce dernier œil, & qu'enſuite on ſe reculât à la diſtance de vingt-ſix pouces, l'autre papier devenoit inviſible. L'enfant dont on a parlé éprouvoit

ces effet, en se reculant seulement à la distance de treize pouces (*e*).

Une femme avoit un torticolis qui lui faisoit tenir la tète sur l'épaule, de maniere qu'elle ne pouvoit point voir ses pieds: le muscle sterno-mastoïdien étoit tout-à-fait roidi & contracté, & les enveloppes qui étoient distendues étoient fort endolories, sur-tout lorsqu'il survenoit du changement de tems. Mr. PARRINGTON a guéri cette maladie par l'électrisation de la partie qui éprouvoit cette contraction spasmodique. Ce qui soulageoit le mieux la malade, c'étoit de faire sur cette partie des décharges de grosses étincelles.

Mr. HAYGARTH fait voir dans un mémoire suivant combien le séjour de la ville de Chester est sain. Cette salubrité vient de sa situation élevée; de ce que le sol en étant peu compacte, l'eau s'y filtre promptement; de ce que les caves que l'on y a creusées sont séches; de ce que les rues y sont bordées de portiques par où elles se communiquent & où l'on est à couvert & au frais en été, tandis qu'on y a moins froid en hyver, outre que le trottoir de ce portique étant élevé & muré, on s'y promene au sec; de ce que la ville est traversée & entourée d'une riviere qui fait une chûte assez considérable, comme aussi du flux & reflux qui s'y fait; de ce que l'air de cette ville est ordinairement sain; & enfin de ce que les habitans vivent avec aisance, sans cependant donner trop dans le luxe.

Les

(*e*) J'ai réitéré sur moi-même cette expérience à plusieurs reprises, mais sans voir disparoître ce second papier. *Note de l'Editeur.*

Les listès dont on rend compte ici ont été faites avec toute l'exactitude possible. On a fait le dénombrement de chacun des quartiers de la ville ; attention qui est nécessaire en général, pour être en état de découvrir la cause de la plus ou moins grande salubrité d'un lieu. Il meurt moins de monde dans la partie intérieure de la ville, que dans la partie extérieure, parce que dans celle-là il y a moins d'enfans, parce que les fauxbourgs sont plus exposés aux exhalaisons des impuretés qui s'y rassemblent, & parce que les habitants de ces fauxbourgs sont pour la plûpart des pauvres gens, qui vivent chétivement, qui sont environnés de vapeurs mal saines, & qui lorsqu'ils sont malades communiquent ordinairement leur infection aux autres.

A cette occasion Mr. HAYGARTH fait une question qui n'a guere besoin de réponse ; savoir, s'il ne seroit pas convenable d'établir indépendamment de l'hôpital ordinaire, un autre hôpital spacieux, destiné à recevoir les malades attaqués de ces sortes de fievres que cause une semblable infection ? —

Environ la fin d'Auguste il se manifesta une fievre maligne, épidémique, qui de dix malades en emportoit un, & dans laquelle ni les préparations d'antimoine, ni le quinquina n'avoient des succès soutenus, tandis qu'au contraire les sangsues & les vésicatoires faisoient les meilleurs effets. Elle épargnoit généralement toutes les personnes d'un rang distingué, & restoit confinée dans les lieux où régnoient la malpropreté & un air corrompu. —

Sur quatorze personnes il y en avoit une, ou sur 14713 il y en avoit 1060, qui n'avoient ja-

mais eu la petite-vérole. Cette maladie ayant commencé à regner en 1774, il mourut 202 perſonnes, tandis qu'il ne mourut que 344 perſonnes par d'autres cauſes. Elle n'emporta pas un ſeul enfant au deſſous d'un mois, mais parmi les enfants au deſſous d'un an, elle fit périr 22 garçons & 29 filles. —

Hors de là il meurt plus d'hommes que de perſonnes du beau ſexe (les femmes de Cheſter méritent en effet d'être qualifiées ainſi) : on compte que le nombre de celles-ci eſt d'un cinquieme plus grand. Il y a près d'un tiers des habitans qui ſont mariés ; ſi l'on y ajoûte les veufs & les veuves, cela peut aller à quatre ſeptiemes. On ne peut compter que quatre perſonnes & un tiers pour chaque famille. Il y en a plus d'un tiers au deſſous de quinze ans. En 1774 la petite verole fut cauſe que le nombre des morts fut d'un à vingt-ſept. Dans d'autres tems il n'en meurt qu'un ſur quarante, & dans l'enceinte des murs ſeulement un ſur cinquante-huit. Par-contre, il meurt une perſonne ſur cinquante-quatre dans la paroiſſe de Stoke-Damerel dans la province de Devon. A Madeira, paroiſſe du Hampshire & dans certaines paroiſſes Brandebourgeoiſes, il en meurt une ſur cinquante, & dans la vallée de Walden, une ſur 45 : dans la ville de Mancheſter il en meurt une ſur vingt-huit ; dans celle de Liverpool, une ſur vingt-ſept & demie ; à Northampton, à Shrewsbury & à Berlin, une ſur $16\frac{1}{2}$; à Breſlau une ſur vingt-quatre ; à Rome, une ſur vingt-trois ; à Dublin, une ſur vingt-deux ; à Leeds une ſur $21\frac{3}{5}$; à Edimbourg, une ſur vingt & $\frac{4}{5}$; à Londres, une ſur $20\frac{3}{4}$; à Vienne, une ſur $19\frac{1}{2}$; enfin

parmi les blancs de la Jamaïque, il en meurt un sur cinq.

Mr. MILLER, fils du celebre botaniste, donne une relation de l'isle de Sumatra, dont nous ne rapporterons que ce qui suit. Quoique cette isle soit si voisine de la ligne, la chaleur y monte rarement au dessus du 88e. degré. Dans le pays des *Battas*, elle ne monte guere plus haut que le 61e. degré à six heures du matin. Depuis les neuf heures du matin jusques au coucher du soleil, il souffle un vent de mer qui tempere beaucoup la chaleur. Il y fait souvent de la pluie mêlée d'orage : outre cela on y est sujet aux tremblements de terre & aux éruptions des volcans. Les Anglois y vivent avec autant de liberté que chez eux, & cependant dans l'espace de six mois, de septante à quatre-vingt personnes qu'ils étoient, ils n'en ont perdu qu'une. Le pays est fort montagneux. Les naturels de l'isle, sur-tout les femmes, ont de gros goîtres. Ils en attribuent la cause à une eau blanche & froide qui leur sert de boisson : il n'y a cependant point de neige dans ce pays. —

Viennent ensuite des recherches sur l'air & sur les propriétés de diverses exhalaisons faites à York par le célebre docteur White. Nous passerons sous silence la description des lieux, de leur situation &c. Le principal instrument dont l'auteur s'est servi dans ses recherches importantes, étoit un tube ordinaire de baromètre, divisé en parties décimales de pouce. La quantité d'air qui remplissoit un verre de la contenance d'une once occupoit dans le tube un espace égal à 134 de ces portions décimales : en y ajoutant plein un verre de demi-once de gas nitreux, ce mêlange remplissoit tout le tube, qui contenoit 205 des mêmes

parties. L'auteur introduisoit l'air dans ce tube par le moyen d'un entonnoir de verre qui y étoit ajusté & plongé sous l'eau (*f*) ; après quoi il y faisoit entrer le gas nitreux, en suivant la même méthode. Il marquoit aussitôt l'espace qu'occupoient les deux airs qu'il combinoit ainsi d'abord après leur introduction, & celui qu'ils occupoient trente minutes après (*g*). Il soustrayoit le nombre qui exprimoit ce dernier espace de celui qui désignoit le premier : la différence indiquoit donc la diminution cherchée.

Le volume d'une once d'air corrompu qui s'étoit dégagé de prunes putréfiées, étant mêlé avec celui de demi-once de gas nitreux, ce mêlange monta jusqu'au 195e. degré de la division susdite : il est à remarquer qu'une partie du premier de ces gas avoit été absorbée par l'eau en la traversant. Au bout de demi-heure la hauteur du mêlange se trouva encore au 195e. degré ; preuve que ce premier gas étoit du gas méphitique.

Le 30e. auguste, notre observateur essaya l'air de son jardin dans une pareille proportion pour le mêlange : ce mêlange alla jusqu'au 205e. degré ; mais demi-heure après il se trouva descendu jusqu'au 145e. : ce nombre étant soustrait du précé-

---

(*f*) Bien entendu que cet entonnoir y étoit ajusté le bout en haut. *Note de l'Editeur.*

(*g*) On sait que le gas nitreux est un moyen que l'on met en usage aujourd'hui pour reconnoître la pureté de l'air commun. Voyez l'ouvrage que j'ai publié en dernier lieu sous ce titre ; *Deux mémoires sur les gas &c.* traduits du latin de Mr. SPIELMANN.——A Lausanne chez François Grasset 1782. in-12° ; à la page 78. Corollaire troisieme. *Note de l'Editeur.*

dent, il reſtoit 60, qui exprimoit conſéquemment l'état de pureté où étoit l'air ce jour-là. L'auteur ayant fait plus de deux cents expériences, le thermometre pendant ce tems-là avoit été conſtamment au 60e. ou 61e. degré (*h*).

Nous nous bornerons ici ſimplement à donner les réſultats de ces expériences. Un jour qu'il faiſoit une chaleur étouffante & ſeche, le ciel étant ſerein, Mr. WHITE a trouvé que l'air le moins pur étoit de ſoixante degrés: ce même jour on avoit éprouvé une légere ſecouſſe de tremblement de terre: au bout de la demi-heure, la pureté de l'air ſe trouva être de cinquante-huit degrés. Dans les jours pluvieux accompagnés d'un vent froid, elle fut conſtamment de ſoixante-huit degrés. L'air étoit moins pur par le vent d'eſt, mais il étoit le plus pur par le vent d'oueſt.

La différence de la pureté de l'air de l'intérieur de la ville étoit à celle de l'air du dehors comme 59° ou 60°, à 62°. L'air commun agité avec l'eau devenoit de deux juſqu'à quatre degrés moins pur. L'air pris auprès du lit d'un homme au moment où il alloit ſe coucher, alloit à ſoixante-deux degrés; le lendemain matin il ne ſe trouva plus qu'à cinquante-huit: cependant cet homme couchoit ſeul dans une grande chambre; il n'avoit tiré qu'un ſeul rideau de ſon lit, pour parer le jour de la fenêtre qui donnoit ſur le jardin, & qui étoit ouverte.

Le même air reſpiré auſſi longtems qu'il étoit

(*h*) Il s'agit ſans doute encore ici du thermometre de FAHRENHEIT, dont le ſoixantieme degré répond à très-peu près au dix-ſeptieme du thermometre de Mr. DE RÉAUMUR. *Note de l'Editeur.*

possible est tombé de soixante-deux à quarante degrés.

La vapeur qui s'exhaloit d'un morceau de viande de veau fraiche, détériora l'air dans lequel elle avoit séjourné pendant vingt-quatre heures, au point de le faire descendre du soixante-quatrieme degré au cinquante-cinquieme: après qu'elle y eût séjourné encore durant vingt-quatre heures, la pureté de cet air se trouva encore diminuée de dix degrés; cependant cette viande n'étoit point encore gâtée. Il s'étoit donc effectivement exhalé de cette viande une substance qui avoit corrompu l'air: cette substance étoit vraisemblablement du phlogistique, lequel donne une odeur de putridité lorsqu'il se dégage des substances animales, étant combiné avec des particules salines.

L'air d'un privé s'est trouvé presque aussi bon que l'air ordinaire. Mr. PRINGLE a donc raison de dire que les excrémens naturels n'infectent point l'air, ou du moins qu'ils l'infectent très-peu. Quant à ceux qui s'évacuent dans les maladies putrides, ils l'infectent assurément.

Les plantes fraiches, cueillies dans le tems qu'elles ont toutes leurs vertus, sur-tout les fleurs, & après elles les feuilles, alterent la pureté de l'air, & cela d'autant plus qu'elles sont d'un tissu plus serré & plus ferme. Par exemple, les feuilles d'ormiere altererent sa pureté au point, qu'au bout de demi-heure elle fut diminuée de onze degrés; les feuilles de sauge ne la diminuerent que de six degrés; celles de thym de cinq degrés: enfin celles de menthe poivrée & de menthe frisée ne la diminuerent que de quatre degrés. Mais après un séjour de vingt-quatre heures, elle

ſe trouva diminuée par les exhalaiſons des feuilles d'ormiere, de cinquante-huit degrés, & par celles des feuilles de ſauge, de cinquante-deux degrés; ces plantes n'avoient cependant point encore de mauvaiſe odeur.

Cela fait voir combien peu il faut compter ſur la vérité de ce qu'a avancé un auteur moderne, en diſant, que les végétaux qui ſe pourriſſent ont une propriété antiſeptique, bien loin d'ètre capables d'infecter l'air. Cela prouve encore combien peu l'abſence de la puanteur eſt un indice ſûr pour nous faire éviter l'infection. Notre auteur dit encore pluſieurs choſes connues ſur l'inſalubrité d'un air renfermé. Au reſte il obſerve très-bien, que les plantes qu'il a ſoumiſes à ces recherches avoient été ſéparées de leurs meres-plantes, & que par conſéquent elles n'étoient pas dans leur état le plus parfait, ni dans celui de végétation; circonſtance, dit Mr. TODE, qui doit faire enviſager la choſe ſous un tout autre point de vue.

Les fruits récents corrompent auſſi l'air. Le muſc, le camphre, l'aſſa-fétida, le ſaffran bien ſéché, l'opium & le ſel volatil du ſel ammoniac, ne diminuent que très-peu ſa pureté. Par contre, les fleurs & d'autres parfums ſemblables ſont très-préjudiciables dans des chambres de malades.

L'eau des rivieres & des marais, quand elle n'eſt pas trouble, n'infecte point l'air qui ſéjourne à ſa ſurface, mais bien lorſqu'elle eſt bourbeuſe. Une pareille eau de marais bourbeuſe a diminué la pureté de l'air de quinze à dix-huit degrés.

Mr. WHITE n'eſt point d'accord avec Mr. ALEXANDRE ſur la concluſion que celui-ci tire, de ce qu'un morceau de chair avoit conſervé ſa

fraicheur dans un air de cette nature, & il lui oppose, avec raison, cet aphorisme qui dit *que les miasmes, non plus que les médicamens, n'agissent point sur un cadavre.*

De la fange séchée n'a point corrompu l'air. Cela confirme aussi une vérité connue, c'est que lorsque les mares & les marais sont complettement desséchés, ils ne nuisent plus à l'air. Mais une pareille fange qui étoit seche, ayant ensuite été étendue dans de l'eau prit une puanteur marécageuse, & fit tomber l'air du soixante-deuxieme degré au quarante-neuvieme. Il paroît, suivant cette expérience, que l'humidité, sur-tout lorsqu'elle est aidée de la chaleur, occasionne une sorte de fermentation.

Les recherches de l'auteur prouvent aussi qu'une inondation suffisante diminue l'infection des exhalaisons marécageuses. Il a vu la boue des rues faire tomber l'air de huit degrés. La terre de jardin lui a beaucoup moins fait perdre de sa pureté; enfin l'argille & le sable ne l'ont du tout point altérée. On voit encore par-là la raison de la salubrité d'une habitation placée sur de pareils sols.

Ce qui suit est tiré de la seconde partie du Tome LXVIII des Transactions philosophiques (*i*).

Relation de l'isle de St. Miguel (l'une des Açores), *par Mr.* MASSON.

Il se trouve dans cette isle des bains chauds qui font les plus excellens effets dans les affections goutteuses les plus opiniâtres, dans la paralysie, & dans toutes sortes de maladies qui pro-

(*i*) TODE ibid. page 569.

viennent d'une acrimonie décidément virulente. Le pays rapporte abondamment tout ce qui eſt néceſſaire pour la nourriture & pour les autres beſoins, & le climat en eſt très-tempéré; la chaleur reſte ordinairement entre le ſoixante dixieme & le ſoixante quinzieme degré.

Il eſt un homme dans la comté de Lincoln qui ne connoît point de couleur verte: il prend quelquefois le rouge foncé ou le verd foncé pour la même couleur, & quelquefois le rouge pourpré lui paroît noir, &c. D'ailleurs ſes yeux n'ont aucun défaut.

A Blandford, qui eſt un lieu fort ſain du *Dorſetshire*, il ne meurt qu'une perſonne ſur trente-neuf.

Viennent enſuite deux mémoires, l'un de Mr. GUTHRIE de Pétersbourg *ſur le régime antiputride des Ruſſes*, & l'autre de Mr. MERTENS *ſur le ſcorbut & les antiſcorbutiques.*

Mr. GUTHRIE dit qu'en Ruſſie le payſan eſt expoſé à toutes les cauſes capables de cauſer le ſcorbut de la plus mauvaiſe eſpece, & que cependant il eſt très-rare qu'il ſoit attaqué des maladies putrides. Il loge dans une cabane de bois étroite, dont l'air eſt détérioré par la chaleur d'un fourneau conſtamment brûlant, par la fumée des lampes, & par les exhalaiſons des perſonnes qui s'y tiennent. Il dort ſur ce fourneau. Il ſe paſſe quelquefois ſix mois ſans qu'il entre de l'air frais dans cette demeure. Les lits ſont de peaux, & les jointures des parois ſont garnies de mouſſe. Ils mangent beaucoup de viande & de poiſſon ſalé, & paſſent tout l'hiver ſans uſer d'aucune nourriture végétale fraiche. Mais au lieu de cela, il fait uſage d'un autre genre de nourriture, de laquelle

il ſe dégage beaucoup d'air fixe. En un mot, cela fait voir en général, que l'on doit faire un cas infini de la nouvelle méthode de guérir le ſcorbut, puiſqu'elle eſt ſi bien d'accord avec la découverte que les Moſcovites ont faite de l'antidote de cette maladie, & cela en ſuivant ſimplement l'inſtinct de la nature.

Premiérement, le payſan Ruſſe mange beaucoup de compôte aux choux: de plus, il uſe d'une boiſſon qu'il appelle *quas* (*k*); il mange ſa viande froide avec beaucoup de concombres, d'oignons, &c. & de bon pain de ſeigle.

Le *quas* eſt de deux ſortes, le *quas* ordinaire & un autre qui eſt meilleur. L'un & l'autre ſe préparent en faiſant fermenter de la farine de ſeigle avec de l'eau, juſqu'à ce que ce mèlange ſoit aigre: on y ajoute du *malt* pour avoir le *quas* de la meilleure qualité. Leur pain a pareillement une ſaveur fort aigre; ils peuvent s'en ſervir pour faire du *quas*, & ils en mettent à la ſoupe (*l*). Ceux qui habitent les côtes maritimes mangent toute leur viande dans la ſoupe; jamais ils ne la mangent ſeule. Ils font beaucoup uſage de concombres accommodés en compôte avec du ſel, comme auſſi de grands raiforts & de raves qu'ils conſervent dans le ſable. La farine d'avoine leur ſert auſſi pour certains mets; ils en prennent le ſon

---

(*k*) On prononce *couas*. Note de l'Editeur.

(*l*) Les Polonois ont une boiſſon ſemblable qu'ils appellent *Kwas*, ce qui ſignifie boiſſon aigre: les Lithuaniens en ont une autre qui y a beaucoup de rapport; c'eſt le *bartſch* dont j'ai parlé dans mon *Mémoire ſur la plique polonoiſe*, imprimé à Lauſanne en 1775, chez François Graſſet, page 55. *Note de l'Editeur.*

qu'ils mettent fermenter & enſuite évaporer, pour en faire du levain. En un mot, ils uſent de beaucoup d'alimens & de boiſſons qui ont ſubi la fermentation acéteuſe.

Outre cela, les Ruſſes s'habillent fort chaudement, & ſe baignent fréquemment. Mr. GUTHRIE dit n'avoir vu nulle part, que dans la relation du capitaine COOK, que l'on recommandât de s'habiller chaudement ſur mer dans les climats froids.

Mr. MERTENS (*m*) a fait part à la ſociété royale de Londres de pluſieurs obſervations ſur le ſcorbut. Il regarde auſſi les viandes ſalées, (*n*) comme étant la cauſe du ſcorbut de mer, parce qu'elles fourniſſent un chyle qui tient trop de la nature animale. Les végétaux cruds ſont aſſurément plus antiſcorbutiques que ceux que l'on a cuits ou que l'on a ſimplement chauffés ſur le feu. C'eſt ce que confirment les expériences que l'auteur a faites à Moſcou. Le ſcorbut y eſt fort rare parmi les gens du peuple, mais il eſt d'autant plus fréquent chez les gens aiſés. Ces derniers mangent beaucoup de viande & de poiſſon, tant de ſalé que de frais; ils font peu d'uſage des légumes, ſi ce n'eſt qu'ils mangent de tems à autre une ſoupe aux choux; enfin ils mangent peu de pain. Ils boivent du *quas*, de la biere, du

---

(*m*) Ce médecin s'eſt déja fait connoître très-avantageuſement par d'excellentes obſervations de médecine *ſur les fiévres putrides & la peſte de Moſcou* &c. publiées en latin à Vienne 1778. 8°.

(*n*) Le mot allemand ſignifie alimens ſalés en général: mais je crois qu'il eſt ici queſtion des viandes ſalées ſpécialement. *Note de l'Editeur.*

porter (*o*), & du brandevin. Il eſt vrai que les gens du commun mangent auſſi journellement de la viande ſalée, & du poiſſon les jours maigres (qui reviennent très-ſouvent), & que ce poiſſon eſt accommodé avec une huile puante. Mais ils cuiſent toujours ces mets avec leur ſoupe aux choux, dans laquelle ils mettent beaucoup de gruau : en été ils mangent auſſi beaucoup de concombres & en ſalent pour l'hiver : outre cela ils font un grand uſage du pain de ſeigle. Au reſte ils vivent dans des huttes étroites & ſont fort mal-propres, quoiqu'ils ſe baignent fréquemment. Mais ce qui contribue le plus à les guérir du ſcorbut, c'eſt l'uſage abondant qu'ils font des plantes potageres fraiches, telles que les oignons, les radis, les raves, les pois avec leurs gouſſes; & de toutes ſortes de petits fruits aigres.

Dans l'hôpital des enfans trouvés de Moſcou, le ſcorbut regne parmi les enfans pendant l'hiver & le printems. Cet hôpital eſt ſitué ſur le confluent de deux rivieres.

Voici quels étoient les ſymptômes de ce ſcorbut : l'enflure des gencives, une haleine puante, une grande foibleſſe, un teint cachectique & plombé : enſuite les gencives devenoient livides ; il ſurvenoit des puſtules à la bouche qui puoit exceſſivement & avoit une apparence gangréneuſe ; la mâchoire étoit attaquée, les dents & leurs alvéoles tomboient ; les malades pouvoient à peine ſe remuer : cependant ils avoient bon appetit & n'avoient point de fievre. Quelques-uns avoient dès le commencement aux jambes, les taches &

(*o*) Le *porter* eſt une eſpece de bierre plus forte que la bierre de table. *Note de l'Editeur.*

les écailles feches qui fe manifeftent ordinairement dans cette maladie; mais chez d'autres ce fymptome ne paroiffoit que dans la fuite. Prefque tous avoient les jambes enflées. Plufieurs avoient des contractures aux genoux & les jambes retirées: on a même vu deux malades qui avoient la contracture aux bras. A la fin la partie écailleufe de la mâchoire fupérieure tomboit. Le mal faifoit des progrès très-lents, & l'appetit fe foutenoit jufques à la fin. Ces malades pouffoient fouvent des plaintes, mais c'étoit toujours d'une voix foible & fans crier. Il n'y en avoit aucun qui fût au deffus de l'âge de deux ans.

Il y avoit lieu à la guérifon, lorfque l'os de la mâchoire fupérieure n'étoit pas encore attaqué. Mr. MERTENS commençoit par ordonner la diéte végétale, & d'ufer de beaucoup de légumes, de choux aigres &c. Il faifoit boire du *quas* aux plus âgés & de l'eau aux plus jeunes. Au printemps il leur faifoit boire du petit-lait préparé avec des herbes fraîches. Il leur faifoit ufer d'un gargarifme compofé d'une infufion de fauge, de rue, d'aigremoine, mêlée avec de l'efprit de cochléaria. Lorfque la gangrene fe manifeftoit, il employoit le quinquina en décoction, intérieurement & extérieurement, & un onguent compofé de miel rofat & d'un peu d'efprit de fel.

Ces remedes réuffirent pendant les trois premieres années. Mais plufieurs enfants ayant été placés dans une aîle de l'hôpital qui n'étoit pas encore bien féche, il fe manifefta bientôt un fcorbut plus violent & plus opiniâtre, que l'on combattit inutilement, quoique l'on tranfportât les malades ailleurs, & que l'on employât le traitement fufdit. Mr. MERTENS mit donc fes malades

à l'uſage des raves, des carottes & des raiforts cruds &c. pour le déjeuner & le goûter: à l'heure du diner il leur faiſoit donner une ſalade outre les mêmes mets, & à ſouper des légumes & de la ſalade. Dans peu de jours il ſe fit un amendement des plus ſenſibles. L'auteur n'avoit point encore entendu parler alors (en 1771) des vertus du *malt*, autrement il en auroit auſſi fait uſage. Cependant le *quas* a beaucoup de rapport avec l'infuſion du *malt*, ſi ce n'eſt qu'il a déja ſubi la fermentation, & qu'il a une ſaveur aigrelette. On l'aſſaiſonne de menthe ſauvage en place de houblon.

Cette méthode a pareillement réuſſi à ſouhait les années ſuivantes: il eſt vrai que le ſcorbut n'étoit plus auſſi commun ni auſſi fâcheux, parce que le bâtiment avoit eu le tems de ſe ſécher complettement, & que l'on en avoit dégagé le ſol, afin qu'il ſe trouvât plus élevé.

Cet eſtimable auteur finit par donner un conſeil pour les gens de mer, c'eſt que tout au moins l'on ait ſur les vaiſſeaux une petite proviſion des racines ſuſdites enterrées dans du ſable; afin de pouvoir les ſubſtituer à la compôte aux choux lorſqu'elle vient à manquer. Auſſi-tôt, ajoûte-t-il, qu'un vaiſſeau aborderoit quelque part, on devroit faire donner des herbes à l'équipage: on épargneroit ainſi beaucoup de tems. L'eſtomac ſupporteroit ſûrement cette nourriture. On pourroit eſſayer pareillement de la compôte aux raves, telle qu'elle eſt en uſage en Autriche, & qui ſe fait en les ſalant & les mettant fermenter.



XIV.

CAROLI STRACK,

Medicin. Doctor. Sermones academici, &c.

C'eſt-à-dire :

Deux diſcours académiques, le premier ſur les gardes-malades, le ſecond ſur les tromperies des nourrices mercenaires ; prononcés dans l'auditoire de l'univerſité de Mayence, par Mr. CHARLES STRACK, *Docteur médecin, profeſſeur en cette faculté dans l'univerſité de Mayence, conſeiller aulique de S. A. Electorale, membre de l'académie des ſciences utiles d'Erfort & de celle de Gieſſen, &c. A Francfort ſur le Mein, chez* ANDRÉ 1779, *quatre feuilles en tout.*

CEs deux diſcours, dit Mr. TODE (*a*), ſont très-bien écrits, pleins de force, & dignes de la réputation diſtinguée dont jouit avec raiſon Mr. STRACK ; & ils méritent d'être lus & médités avec ſoin par les jeunes praticiens. Il ſeroit même à propos que l'on inſérât dans les almanachs ce qu'ils offrent de plus utile au public, & que l'on cherchât à le répandre par tous les autres moyens poſſibles parmi le peuple. On doit toujours regarder les empiriques & les charlatans comme des anges exterminateurs ; mais les mauvaiſes nourri-

(*a*) Ibid. p. 567.

ces & gardes-malades, méritent réellement beaucoup plus ſouvent cette qualification odieuſe. Ces déteſtables créatures rendent inutiles les ſoins & l'art du plus habile médecin, & détruiſent en une nuit l'ouvrage qu'il a eu bien de la peine de mettre en état pendant le jour. Les nourrices & les gardes-malades tuent la moitié des perſonnes qui meurent au berceau & dans les hôpitaux.

Les jeunes médecins peuvent apprendre en liſant cette brochure, qu'il ſeroit beaucoup plus important pour eux d'avoir la prudence & l'adreſſe néceſſaire pour ne pas ſe laiſſer duper ou circonvenir, que de jouer le role de philoſophes & de philanthropes. Ces philoſophes légers & ſuperficiels qui font profeſſion de quinteſſencier le ſentiment, imaginent toutes ſortes de belles choſes, tandis qu'ils ne penſent pas qu'ils ſervent de jouet à une garde-malade. Il y a tel de ces médecins qui traitent la pratique en ſubtils métaphyſiciens, qui s'étonnant du changement ſubit qui arrive dans une maladie, ſe perd avec complaiſance dans des raiſonnemens ſur les tranſmutations & les métamorphoſes des maladies, eſt au guet pour découvrir les routes ſecretes de la nature, ou ſe donne bien de la peine pour trouver de la malignité dans les premieres ou dans les ſecondes voies, tandis qu'il ne la cherche point là où elle eſt réellement,.... chez la garde-malade.



XV.

XV.

MEDICINISCH-PRAKTISCHE Bemerkungen von D. Alexander Bernhard Kœlpin professor und stadt-physicus zu alten Stettin. Erstes heft. Wie auch Praktische bemerkungen über den gebrauch der Sibirischen schneerose, &c.

C'est-à-dire:

Observations de médecine-pratique, *par Mr.* Alexandre Bernard Kœlpin, *Docteur & professeur en médecine*, *& médecin pensionné de la ville de Stettin. Premier cahier. Et Observations pratiques sur l'usage du Rhododendron de Sibérie à fleurs dorées*, *dans les affections goutteuses & rhumatismales*, *par le même*, *avec une planche. A Berlin & à Stettin*, *chez* Nicolai 1779, *in*-8°. *de* 115 *pages.*

ON voit, dit Mr. Tode (*a*) par ces deux titres, que Mr. le professeur Kœlpin se propose de continuer à nous faire part de ses observations: elles ne pourront que plaire infiniment aux gens de l'art, si elles sont aussi intéressantes que celles-ci.

La plante dont il s'agit ici a été mise par Mr. Gmelin au nombre des *andromedes*. Mais Mr. Pallas qui a le premier donné connoissance de

(*a*) Ibid. p. 582.

cette plante à notre auteur, en lui en envoyant une petite provision, l'appelle *rhododendrum chrysanthum*. Elle croît sur les sommets chauves des montagnes de la Sibérie. Les habitans de ce pays en font une sorte de décoction qu'ils boivent pour se délivrer des douleurs de goutte & de rhumatisme. Cette décoction cause des vertiges & excite dans la partie un fourmillement, à la faveur duquel toutes les douleurs se dissipent. Deux doses, ou même souvent une seule, sont suffisantes pour la guérison. On la donne aussi dans la maladie vénérienne, mais elle ne la détruit pas comme les douleurs de goutte & de rhumatisme. Si l'on boit de l'eau froide après ce remede, il fait vomir & il purge. Mr. PALLAS croit que l'on pourroit faire des recherches analogues avec le *rhododendron ferrugineux* qui croît en Norvege (*b*). Cette décoction enleve aussi les obstructions internes.

(*b*) Le rhododendron ferrugineux croît aussi en abondance sur nos Alpes dans des lieux pierreux ; il n'est pas si commun sur le mont Jurat, mais il l'est beaucoup en France. Cependant comme cette plante est mise au rang des vénéneuses, il est à-propos d'être fort circonspect dans les essais que l'on voudroit en faire : voyez mon *Histoire des plantes vénéneuses de la Suisse*, page 237 de l'édition d'Yverdon, au mot *Rhododendron ferrugin.* Il est une autre plante analogue à celles-ci, savoir l'andromede à feuilles de polium (*Andromeda poliifolia* LINN.) qui croît pareillement en Suisse, & qui, au rapport de Mr. HILL, est connue avantageusement dans l'Amérique septentrionale, comme étant propre à guérir le rhumatisme, en en buvant l'infusion théiforme. Le romarin sauvage (*Ledum palustre* L.) qui appartient encore au même ordre de plantes, passe aussi pour avoir des vertus analogues. *Note de l'Editeur.*

La deſcription botanique, auſſi bien que la figure de la plante eſt tirée de la troiſieme partie des voyages de Mr. PALLAS. Voici comment Mr. KŒLPIN la définit ; *rhododendrun chryſanthum*, *foliis nitidis*, *ovalo-lanceolatis*, *venoſiſſimis*, *margine reflexo*, *floribus ſubumbellatis* (*c*). Elle appartient à l'ordre naturel des *bicornes*, ou plantes dont les antheres ſe terminent par deux petites cornes. Elle n'a point d'odeur, mais elle a une ſaveur âpre, amere & aſtringente. Ses branches & ſon écorce ont auſſi une certaine âcreté. La décoction de ce rhododendron reſſemble beaucoup à une forte infuſion de thé bou. Notre auteur a fait digérer pendant vingt-quatre heures juſqu'à les faire bouillir, deux dragmes de l'herbe & des tiges dans neuf onces d'eau. Il lui eſt reſté huit onces de colature.

(*c*) C'eſt-à-dire : *Rhododendron à fleurs dorées*, *ayant les feuilles luiſantes*, *ovalo-lancéolées*, *très-veineuſes*, *à bord replié*, *les fleurs ſous-ombelliformes.* Note de l'Editeur.



XVI.

ULRICH CHRISTOPH SALCHOW.... Eröfnet ſeine erfundene heilung, und gänzliche tilgung der rind-viehſeuche.

C'eſt-à-dire :

Publication faite par Mr. SALCHOW, *Docteur en médecine, profeſſeur & phyſicien à Meldorf dans la Dithmarſie méridionale, du remede qu'il a inventé pour la guériſon & l'extirpation totale de la maladie des bœufs & des vaches. A Hambourg, chez* GLEDITSCH 1779, *in*-8°. *de* 88 *pages.*

TRente-cinq ans de pratique dans l'art vétérinaire aſſurent à l'auteur l'attention du public. Il a mis au jour à Berlin en 1755, un traité de l'examen & de la guériſon de la maladie de ces animaux, qui lui attira un ordre du roi de Pruſſe de ſe rendre dans la Marche de Prignitz, d'y rechercher les cauſes de l'épizootie qui y régnoit, & d'y eſſayer ſes remedes. Il obéit avec zele, & malgré qu'il n'y rencontra pas toute l'aſſiſtance néceſſaire, il obtint l'approbation du directoire général Pruſſien, & du college de ſanté; car toutes les vaches qui prirent de ſa poudre ſeulement trois fois guérirent, ainſi que les certificats des magiſtrats de la ville & des maires des villages en font foi. Entr'autres Mr. SCHREIBER, paſteur à Putlitz, atteſte avoir guéri deux de ſes vaches avec cette poudre; & de vingt pieces de gros bétail que contenoient les étables de Mr. SCHULZE,

fiscal de la cour au même lieu, dix-huit qui ont pris de la poudre ont été sauvées, & les deux autres auxquelles on n'en avoit pu donner, parce qu'elle avoit été épuisée ailleurs, sont mortes de la maladie.

Nonobstant des préjugés si favorables pour le remede, il tomba dans l'oubli pendant l'absence de l'auteur, que ses affaires appellerent à Pétersbourg & ailleurs. Le directoire général qui pouvoit le recommander, & ordonner aux apothicaires d'en tenir une provision toujours prête, écouta d'autres médecins qui surprirent son attention à force de vanter de prétendus spécifiques qui n'ont servi à rien. Cependant de nouvelles expériences ayant confirmé l'auteur dans l'opinion que l'épidémie des bestiaux n'est point incurable, au défaut du premier remede, dont la préparation exige quelque tems, il a eu recours à d'autres plus ou moins dispendieux, qui lui ont encore réussi.

Comme non seulement la plupart des gens de la campagne emploient souvent des remedes inutiles & mêmes contraires, mais qu'aussi ils n'emploient pas les bons remedes au tems convenable, ou qu'ils n'en continuent pas l'usage assez longtems, qu'ils n'observent pas assez soigneusement les premiers symptomes du mal, pour administrer le remede plus à propos, qu'ils se fient plutôt à des charlatans ignorans & vagabonds qu'à de savans médecins & à leurs supérieurs, qu'ils administrent le remede tumultuairement, & qu'ils exigent injustement que le même guérisse en un clin-d'œil & en tout tems l'animal déja aux prises avec la mort, comme celui qui n'a essuyé que les premiers accès; on voit que bien des obstacles s'op-

posent à ce qu'il soit facile d'extirper promptement une épidémie par les voies ordinaires: c'est pourquoi Mr. SALCHOW a imaginé une méthode qui donne en effet la maladie aux bêtes saines, mais pour les guérir aisément, & pour les en mieux préserver à l'avenir.

Les médecins les plus renommés demeurant dans les villes ne sont pas à portée d'observer jour & nuit, en tout tems & à toute heure, tous les périodes des maladies des bêtes à corne, & Mr. SALCHOW convient qu'après trente ans d'étude, il ne les auroit pas assez connues, si la vie champêtre qu'il mene à Meldorf ne l'avoit mis dans le cas de visiter ses propres vaches à tous momens. Ce petit ouvrage contient le résultat de ses expériences, & sa méthode de guérison qui est appropriée à la nature de la maladie. La cure ne dure pas plus de quinze jours, pendant lequel tems on peut préserver du mal des milliers de bêtes. Le premier chapitre présente une exposition abrégée des principes, avec l'histoire de la guérison fondée sur ces principes: le second & dernier prescrit la méthode de guérison avec des observations pratiques. On verra que pour réussir avec certitude suivant cette méthode, 1°. il ne faut ordinairement l'appliquer qu'à des bêtes saines, n'importe quel en soit l'âge & le sexe; 2°. qu'elles ont besoin d'y être préparées; 3°. qu'il est nécessaire de donner le remede à tems; 4°. & enfin, qu'il y a encore des précautions à observer après la guérison.

CHAPITRE I. On établit pour principe fondamental que les bœufs & les vaches ont une constitution particuliere & une conformation naturelle, qui les disposent à recevoir seuls le levain ou ve-

nin d'une certaine contagion, de maniere à leur causer une fievre inflammatoire, maligne & mortelle, qui se communique aux animaux de la même espece, & s'étend par la transpiration, tandis que les animaux d'une espece différente n'en sont point incommodés. Il s'agit donc pour obtenir une cure radicale, d'ôter des corps de ces bêtes la disposition à mettre les levains morbifiques en une fermentation, pour qu'ils n'engendrent plus la contagion & la mort. Des remedes administrés à-temps, ou quelquefois les seules forces de la nature ont suffi au rétablissement de bètes malades; ainsi l'on ne doit pas desespérer de détruire par le secours de l'art leur disposition au mal, soit innée, soit restée dans le veau après sa naissance, par le défaut d'une purgation suffisante. L'inoculation peut servir ici à attirer le venin & son véhicule vers quelque partie extérieure du corps, au moyen de quoi les parties nobles en souffriroient moins, & le foyer qui l'exhale seroit éteint.

Un esprit d'économie mal entendue est cause qu'en plusieurs endroits, afin de conserver le premier lait pour l'usage de la maison, on ne nourrit les veaux nouveaux-nés qu'avec de vieux lait pendant les trois ou quatre premieres semaines, tandis que le premier lait ou le lait frais qui le suit, seroit pour les jeunes veaux le meilleur purgatif & le meilleur corroboratif: c'est peut-être de là que dérive leur disposition à la maladie. Au moins on rapporte, que dans quelques contrées d'Allemagne, comme dans le Stolberg, où les veaux tettent le lait de leur mere pendant les trois ou quatre premieres semaines, on est moins exposé aux maladies contagieuses du bétail.

L'imagination d'inoculer les bètes n'eſt point nouvelle ; car quelques médecins ayant eſſayé cette inoculation, pluſieurs bètes en ſont mortes, & d'autres n'en ont pas moins depuis eſſuyé la contagion, dont elles ſont mortes auſſi ; ce qui a fait renoncer à cette pratique, ſans conſidérer que le défaut de ſuccès eſt provenu de ce qu'on a laiſſé trop longtemps ſéjourner dans le corps des animaux le venin qui y a été introduit, & qu'il y avoit pris trop de force. En effet, les expériences réitérées de Mr. SALCHOW lui ont réuſſi, quand il a eu la précaution, après avoir excité la maladie, d'en favoriſer l'iſſue auſſi promptement qu'il a été poſſible, ſans lui donner le temps en ſe domiciliant dans le corps, d'y corrompre entierement les liquides, d'attaquer les ſolides & de produire des inflammations dangereuſes. Il conſeille, par une inciſion faite à l'animal, de lui communiquer le levain de la maladie, de maniere qu'étant porté par la circulation dans les liquides, il allume les humeurs naturellement diſpoſées à le recevoir, & qu'il puiſſe ètre promptement évacué avec elles par la même inciſion. Les humeurs diſpoſées à recevoir le levain ou venin étant évacuées avec lui, le retour eſt fermé à la maladie. Afin de mieux procurer cette évacuation, il faut accompagner le ſéton des remedes internes qui conviennent. Peut-être que l'inoculation n'a mal réuſſi entre les mains de pluſieurs, que parce qu'ils ont laiſſé trop long-temps dans la plaie, comme cinq ou ſix jours, leurs fils chargés de la matiere morbifique. Par-là ils ont bien communiqué le levain & mis les humeurs en fermentation, mais ce levain & ces humeurs n'ayant pas trouvé une prompte iſſue, ils ont cauſé une

inflammation intérieure & une fievre chaude & maligne qui a été ſuivie de la mort.

La mobilité du ſéton avec la préparation & le traitement de l'animal, eſt ce qui diſtingue la méthode de Mr. SALCHOW. L'animal qu'on veut inoculer doit être aſſujetti à une diète qui modere la fievre & ne gêne point l'eſtomac. C'eſt pourquoi il eſt bon de ne lui point préſenter en ce tems de fourrage dur, comme les feves, le foin & la paille, & de le nourrir d'alimens fluides. On a vu des animaux dont on avoit déſeſpéré, ſe ſauver par la ſeule abſtinence du fourrage & la reſpiration de l'air libre.

Cependant pour mieux ſoigner les animaux, il eſt néceſſaire de commencer la cure dans l'étable. L'on peut ſe diſpenſer de mettre dans une étable particuliere, ceux qu'on veut entreprendre, parce qu'on fera bien de les inoculer tous en même tems. Par ce moyen, en trois ſemaines la maladie peut être prévenue & extirpée de toute une paroiſſe, & même de tout un pays.

Mr. SALCHOW raconte comment il a fait ſur un veau l'eſſai de ſes principes de guériſon. Dès que ce veau étoit venu au monde, on l'avoit ſaupoudré & frotté de ſel, on lui en avoit mis auſſi un peu dans le muſeau; enſuite on l'avoit laiſſé vingt-quatre heures ſans nourriture, & on l'avoit fait auſſi jeuner pour qu'il ſe déchargeât autant que poſſible de ſes ordures. Depuis le ſecond jour juſqu'au quatrieme, on lui donna le matin, à midi & au ſoir, chaque fois une demi-chopine du lait de ſa mere. Le cinquieme jour on lui en donna le quart d'une chopine ſeulement le matin, & autant le ſoir. Ce jour là, le 19 Mai, on commença de le préparer à l'inoculation, en mêlant

dans ce lait fraichement tiré, une pareille quantité d'eau tiéde, & en jettant dans la portion du matin la poudre préparatoire pour bien purger l'animal & fortifier ſes entrailles contre l'action du venin.

Le 20 Mai, ſixieme jour de la naiſſance de l'animal, il fut transferé de la grande étable dans une plus petite pour y recevoir la maladie. Ce matin même on avoit enduit un gros fil de coton plié en quatre & long de huit pouces, du venin de la maladie tiré des narines & du coin des yeux d'une vache qui en étoit malade à mort, & qui en eſt morte en effet depuis. Le fil imprégné de la viſcoſité morbifique fut porté dans une boite au lieu où l'on en fit uſage avant midi. On coupa avec des ciſeaux deux pouces de long & autant de large du poil du veau ſur l'épaule, à trois ou quatre pouces du dos. A cet endroit on ſouleva un peu la peau avec la main gauche, & de la droite avec un inſtrument aigu, on perça la peau ainſi élevée d'un côté à l'autre: on y paſſa le fil imprégné de la matiere morbifique, avec une aiguille d'emballage, & on fit des nœuds à chaque extrêmité pour le retenir, en ſorte qu'il fût facilement mobile du haut en bas & du bas en haut.

Après cette opération, on donna au veau ſa meſure de lait mêlé avec autant d'eau tiéde, & l'on fut exact à ne la lui donner que trois fois par jour, malgré la faim & la ſoif dévorantes qu'il témoignoit par ſes beuglemens. Le troiſieme jour de l'inoculation & le quatrieme de la cure, les excrémens parurent plus durs qu'à l'ordinaire: l'appétit extraordinaire eſt le premier ſigne de l'apparition de la maladie. Dès ce troiſieme jour

les autres ſignes de la maladie commencerent à ſe manifeſter, tels que la dureté de la fiente avec quelque épreinte, la triſteſſe, la froideur des oreilles, & quelques heures plus tard celle des narines & du muſeau. Déja au quatrieme jour la plaie exhaloit de la mauvaiſe odeur. Le ſeptieme jour la plaie ayant jetté pendant pluſieurs jours beaucoup de pus fétide, toutes les fois qu'on remuoit le ſéton, & qu'on le tiroit du haut en bas & du bas en haut; on ôta le ſéton. Cependant l'animal fut ſoumis à la même diéte depuis le huitieme jour juſqu'au quinzieme, pendant leſquels on exprimoit trois fois par jour le pus de la plaie, lequel s'épaiſſiſſoit dans les derniers jours. Alors la guériſon fut eſtimée complette, d'autant que le huitieme & le neuvieme jour & les ſuivans l'animal avoit repris ſa gaieté, & que la rougeur remarquée au blanc des yeux le ſeptieme jour, s'étoit entiérement diſſipée. La plaie ſe ferma naturellement & ſans appareil.

Pour s'aſſurer que l'animal n'étoit plus dorénavant ſujet à la contagion, le dixieme jour après l'inoculation, il lui fallut ſubir une rude épreuve. Pour cela il fut conduit dans une étable que la maladie venoit d'infecter violemment, & où une vache qui en étoit morte le matin, étoit encore couchée & une autre étoit mourante. Là on lui fit flairer la fiente des bêtes morte & mourante; on lui fit lécher la viſcoſité maligne de leur mufle, de leur nez & de leurs yeux; & on lui en frotta le corps, qu'il lécha encore lui-même avec ſa langue à la maniere de ces ſortes d'animaux: puis il fut ramené à ſon étable. Ceci ſe paſſa à huit heures du matin, deux heures après que le veau eût pris ſa potion liquide. D'abord il parut triſte

& flairer autour de lui comme s'il eût été désagréablement affecté ; il se coucha pendant quelque temps, ensuite se leva & se mit à sauter, de maniere à prouver que le venin lui avoit causé de la répugnance sans autre mauvais effet. On ne lui donna depuis aucun remede, pour voir si les symptomes du mal ne l'annonceroient point de nouveau. Il ne s'en montra aucun. A midi il avala sa potion avec appétit, & après-midi la gaieté lui étoit revenue : d'où l'on peut conclure que l'inoculation pratiquée comme il a été dit, détruit la disposition à être de nouveau infecté.

La cure ayant été terminée au bout de quinze jours, on a remis l'animal peu-à-peu à la nourriture ordinaire dans le pays. Il s'est maintenu plein de santé au milieu des maladies regnantes, & il a surpassé en embonpoint tous les veaux de son âge.

Voilà une méthode qui n'est ni difficile ni dispendieuse, ce qui doit la recommander, quand même elle ne seroit pas l'unique salutaire.

CHAPITRE II. Il faut rassembler dans une ou plusieurs étables saines tous les taureaux, vaches, veaux & bœufs qu'on veut conserver par l'inoculation ; parce qu'il seroit trop embarrassant de les soigner dans les champs. Il ne s'agit que de ceux qui ne sont point encore attaqués de la maladie, quoique la même méthode qui attire le venin au dehors, pût avoir aussi son utilité à l'égard des autres, dont les parties nobles ne seroient pas encore mortellement offensées. Quand les animaux sont rassemblés pour le traitement, on ne leur fournit plus de nourriture crue ou dure, telle que le foin, la paille & la vesce, mais on donne à chacun quatre ou cinq chopines d'eau tiéde, dans laquelle on a mêlé environ deux livres ou

ſix poignées de gruau d'avoine. Dans la premiere chopine de cette eau d'avoine, on jette une demi-once de la poudre de préparation, on la lui fait avaler, & enſuite le reſte de la potion. La quantité de quatre à cinq chopines d'eau mêlée de gruau, eſt celle qui convient aux animaux qui ont atteint au moins un an, trois fois par jour; ſavoir, le matin à ſix heures, à deux heures après midi & à ſept heures du ſoir. Ce doit être leur unique nourriture juſques-à ce qu'ils ſoient guéris. Dans tout cet intervalle il faut tenir l'auge nette, n'y mettre aucun fourrage, & renouveller tous les jours la litiere fraiche; & afin que l'animal ne dévore point ſa litiere & ne léche point ſa bleſſure, on le tient lié fort court. L'étable doit être ouverte quelques heures dans la journée pour la circulation de l'air.

Les veaux nouveaux-nés ſe traitent comme il a été rapporté au chapitre précédent, avec l'attention de ne mettre que deux gros de la poudre dans leur potion, & pour les animaux intermédiaires à proportion. Voici la compoſition de cette poudre:

Prenez de ſel commun une once & deux gros,
de tartre rouge crud une demi-once,
d'antimoine crud pulvériſé deux ſcrupules,
de manganaiſe piémontoiſe très-finement pulvériſée, deux ſcrupules (*a*).

Mêlez le tout enſemble, c'eſt la poudre de préparation.

(*a*) Les Editeurs de *l'Eſprit des journaux* ſe ſervent ici du nom de magnéſie que l'on donne auſſi à la manganaiſe, mais je préfère cette derniere dénomination, pour éviter que quelques lecteurs ne tombent

Elle eſt fort utile par ſa propriété de purger & de fortifier en même temps les organes de la digeſtion. La manganaiſe eſt un antidote fortifiant: les jeunes veaux doivent être quelque temps expoſés à l'air frais immédiatement avant que d'être traités, autrement pluſieurs ne prendroient peut-être pas la maladie.

Le ſecond jour du traitement, c'eſt-à-dire le jour qui ſuit la purgation, on coupe la longueur & la largeur d'un demi-empan du poil de la bête ſur l'omoplate, & en ſoulevant la peau on la perce du haut en bas avec une groſſe aiguille, afin de paſſer à travers les ouvertures un fil groſſier de coton plié en huit, chargé de la matiere morbifique tirée des yeux & des narines d'une bête malade de la maladie contagieuſe. Ce fil doit être noué en dehors & pouvoir ſe remuer à volonté dans la plaie. Il ne doit pas être imprégné depuis plus de trois jours. La matiere qui ſeroit tirée de la bouche n'auroit pas tant d'activité, étant plus délayée par la ſalive.

Depuis le ſecond jour juſqu'au ſeptieme, tout le traitement conſiſte à préſenter à chaque animal, trois fois par jour, la potion marquée pour ſa nourriture, & en même temps à élever le matin en haut de deux pouces le fil de l'inoculation, & à le baiſſer d'autant à midi & le ſoir. Le ſeptieme jour on ôte entiérement ce fil, & on l'en-

---

dans l'erreur, & ne prennent la mine de fer connue ſous ces deux noms & qui eſt noire, pour la magnéſie que l'on employe fréquemment en médecine à titre d'abſorbant, & qui eſt une ſubſtance calcaire, blanche & très-différente de la manganaiſe. *Note de l'Editeur.*

terre profondément: on peut ajouter à la potion un peu de foin léger & ſec, & en été un peu de bonne herbe, & ſi l'on voit que la bête mange & rumine avec appétit; mais il lui en faut donner en ce cas moitié moins que dans l'état de ſanté.

Depuis le ſeptieme jour juſqu'au quinzieme, chaque fois qu'on donne à l'animal ſa nourriture, on preſſe la plaie du haut en bas pour en faire ſortir le pus, qu'on eſſuye avec un morceau d'étoffe de laine ou une feuille de chou; on eſſuye auſſi la matiere qui pourroit s'être arrêtée à l'ouverture d'en-haut. À la fin de la cure il faut enterrer ou brûler l'étoffe, de maniere que les bêtes ne puiſſent y toucher: il en eſt de même de la feuille de chou qu'il faut enterrer chaque fois.

Quand au quinzieme jour il ne ſort plus de pus de la plaie, mais ſeulement un peu de ſang, ſi l'on exprime fort, on ceſſe déſormais d'exprimer, & on laiſſe la plaie ſe cicatriſer d'elle-même. On la viſite néanmoins de tems en tems pour la tenir nette & empêcher que les mouches ne s'y établiſſent.

On peut ordinairement au bout de ces quinze jours envoyer l'animal au pâturage, & l'employer à ſon ſervice accoutumé: & c'eſt un des grands avantages de la méthode, que la maladie artificielle ſoit ſi bénigne, qu'elle ne détruiſe point les forces comme la naturelle, outre que cette méthode eſt très-facile & ne coûte preſque rien.

On trait les vaches à lait juſqu'au ſeptieme jour de la cure, quand elles ne donneroient que quelques gouttes de lait; mais depuis le quatrieme jour juſqu'au ſeptieme il n'eſt bon qu'à jetter au fumier.

A quelque épreuve que l'on ait ſoumis les bêtes

ainſi traitées, elles n'ont point pris une nouvelle infection. On ne conſeille pas néanmoins de multiplier inutilement ces épreuves.

Il eſt à-propos d'inoculer le même jour toutes les bêtes de la même étable. Il ne faudroit pas s'épouvanter ſi ſur pluſieurs centaines de pieces de bétail, il en mourroit quelqu'une dont la mort, ſi elle ſurvenoit, doit être attribuée à d'autres cauſes.

On peut mettre pour les grands bœufs de Pologne & de Jutland, une demi-livre de gruau de plus dans leur eau chaude. A l'égard des autres, il faut être inflexible quelque appétit qu'ils témoignent.

Les inoculations eſſayées en Angleterre & en Hollande ont peu réuſſi, parce qu'on a excité la maladie ſans ouvrir l'iſſue à ſon venin, parce qu'on n'y a pas préparé les bêtes, parce qu'on ne leur a pas ôté aſſez tôt le fourrage crud & indigeſte, & parce qu'on n'a pas changé ou détruit l'aptitude de leurs humeurs à être miſes en fermentation par un nouveau levain. Les divers genres de maladies contagieuſes, peuvent ſe guérir de la même maniere, en inoculant le venin ſorti avec les modifications qu'exigent les circonſtances.

Mr. SALCHOW ajoute un exemple de l'inoculation pratiquée ſur une geniſſe d'environ un an, qui commençoit d'avoir la maladie. Le treizieme Janvier 1779, il lui donna la poudre préparatoire, & il lui inocula la matiere tirée d'une vache très-malade. Celle-ci devint auſſi plus griévement malade que celles qui ne reçoivent la maladie qu'artificiellement. Le phlegme purulent lui coulant abondamment de la plaie, des yeux, du nez

nez & des levres, on avoit ſoin d'eſſuyer fréquemment toutes ces parties. Le dixieme jour après l'inoculation, la gorge parut enflammée, & enfla au point qu'elle ne pouvoit plus rien avaler, quoiqu'elle parût encore deſirer de boire & de manger. L'inflammation paroiſſoit moins une ſuite de la maladie, que l'effet de la ſituation de cette bête expoſée à un vent coulis froid dans une ſaiſon auſſi rude. On prit de l'eau de ſaturne, c'eſt-à-dire, de l'eau diſtillée ou de l'eau de pluie bien filtrée, dans laquelle on avoit mêlé une once d'extrait de ſaturne par bouteille; & après qu'on eut bien raclé la langue & la gorge de l'animal avec une petite plaque d'argent attachée à un manche de fer, afin de les nettoyer de leur viſcoſité, on les lava fortement avec un linge trempé dans cette eau chaude. Enſuite on lui lia autour du cou un ſac rempli de gruau d'avoine, & humecté de cette eau: on boucha toutes les fentes du treillis, & on lui donna de bonne litière pour qu'il paſſât la nuit chaudement. Le lendemain l'enflure commença de ſe diſſiper, la geniſſe but & mangea, & quoiqu'elle eût encore de la peine à mâcher, cette peine ne dura pas, & le ſeizieme jour de la cure elle fut en état de retourner à l'étable, & de vivre comme les bêtes ſaines.

Il vaut bien mieux pour inoculer ne pas attendre que la maladie ait gagné les bêtes ſaines. On conſeille encore de faire dans l'étable des fumigations de vinaigre & de genievre pendant la cure, de ne ſe ſervir que d'eau qui aura bouilli, de mettre les animaux à l'abri du vent coulis, & cependant d'ouvrir les portes & les fenê-

tres dans le beau tems pour leur faire respirer l'air pur. Nous remarquons que plusieurs des conseils de Mr. SALCHOW ne sont point nouveaux, tels que l'abstinence de nourriture seche, la ratissure de la langue avec une piece d'argent. Mr. LE CLERC, médecin des armées du roi de France, prescrit de nourrir sobrement l'animal malade avec le son & la farine de seigle bouillis dans l'eau, de lui faire avaler toutes les trois heures demi-once de poudre composée avec le nitre, le tartre blanc, de chacun demi-livre, crême de tartre deux onces, & camphre une once, & de lui donner entre chaque prise de poudre un breuvage composé de boisson tiede & de deux cuillerées d'un mêlange fait sur le feu, avec six livres de vinaigre de vin, autant de miel crud, demi-livre de nitre & demi-once d'huile de vitriol. Il ordonne encore de le frotter deux fois le jour avec une étrille. Il recommande aussi l'usage d'un cautere au fanon. Il proscrit l'usage de l'ail, de l'eau de vie, du soufre & de la thériaque, qui ne sont propres selon lui, qu'à favoriser & perpétuer la mortalité.

Mr. le baron de HUPSCH, savant naturaliste de Cologne, y a fait imprimer en 1776 en françois & en allemand, une relation de la découverte d'un remede efficace tant préparatif que curatif contre la maladie contagieuse des bêtes à cornes, dans laquelle on lit qu'il a eu un succès admirable: qu'il est composé de plantes que les plus pauvres paysans peuvent planter pour s'en servir dans le besoin, de sorte qu'il coûte très-peu de chose & qu'il est très-aisé à préparer. C'est aussi une poudre. Voilà tout ce que nous en savons.

Un grand nombre de certificats en atteſte l'efficacité. Quiconque voudra l'eſſayer & obtenir les directions convenables, peut s'adreſſer directement à Mr. le baron de HUPSCH à ſon hôtel à Cologne ſur le Rhin.

(*Eſprit des Journaux*, *Mars* 1782.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

